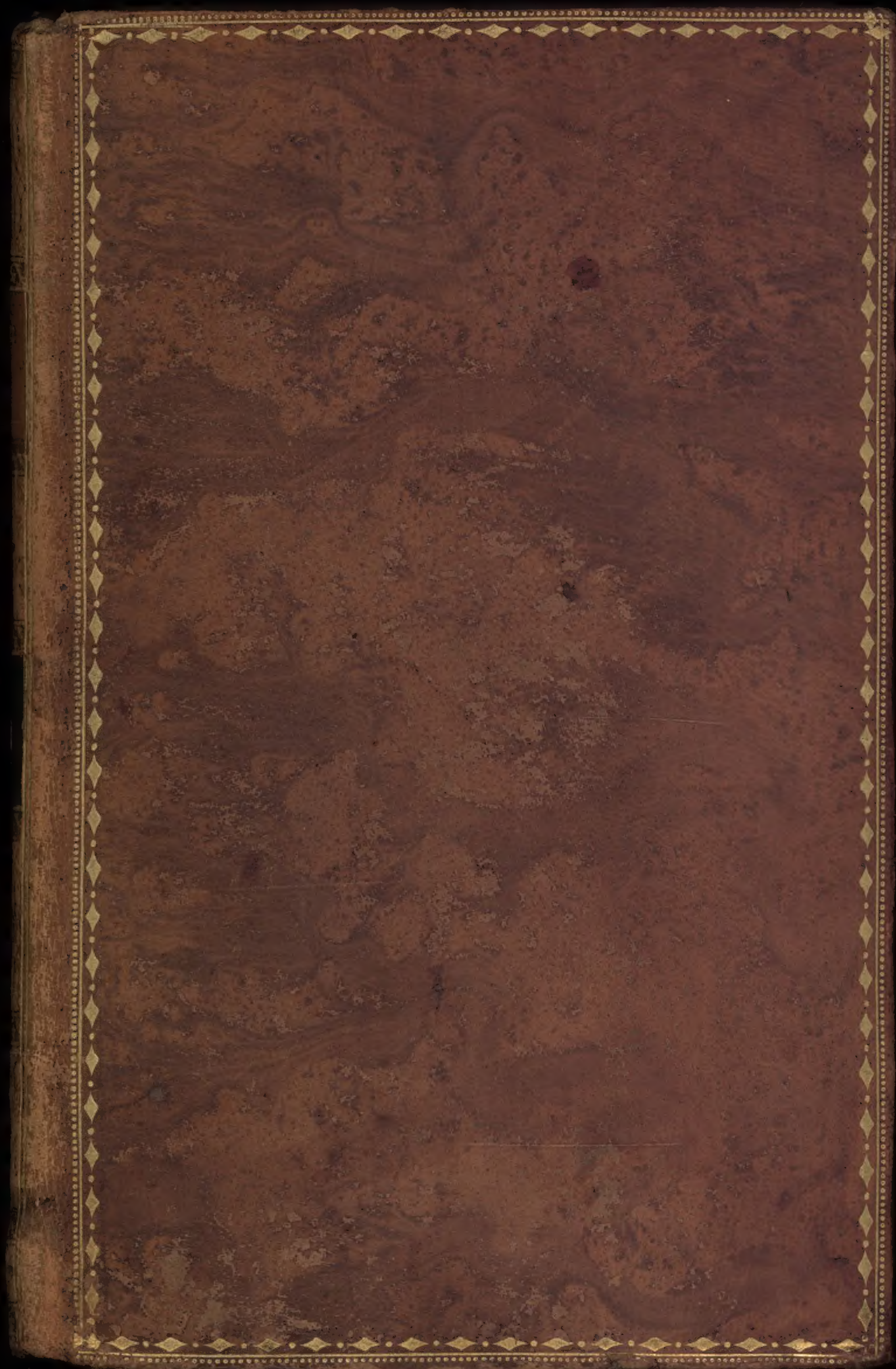



NICHTS IST MIR ZU KLEIN UND ICH LIEB ES TROTZDEM UND MAL ES
AUF GOLDGRUND UND GROSS + UND HALTE ES HOCH
+UND ICH WEISS NICHT WEM LOEST ES DIE SEELE LOS . . .
EX LIBRIS
PHILOSOPHI PICTORIS DOCTORIS KURT GOLDSCHMID




Alice

ŒUVRES COMPLETTES D'OVIDE.

Tome 4.



F.M. Queverdo inv. Del. — sculp 1798 an 6

ŒUVRES
COMPLETTES
D'OVIDE;
TRADUITES EN FRANÇAIS;

Auxquelles on a ajouté la vie de ce poëte; les Hymnes de CALLIMAQUE; le *Pervigilium Veneris*; l'Epitre de LINGENDES sur l'exil d'Ovide, et la traduction en vers de la belle Elégie d'Ovide sur son départ, par LEFRANC DE POMPIGNAN.

Edition imprimée sous les yeux, et par les soins de J. CH. PONCELIN.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS.

Chez DEBARLE, Imprimeur-Libraire, au Bureau général des Journaux, rue du Hurepoix, quai des Augustins, N°. 17.

AN VII.

PRÉFACE.

Il me seroit peut-être assez difficile de rendre compte au public du hasard imprévu qui a donné lieu de mettre cette traduction en état d'être imprimée ; le détail en seroit d'ailleurs peu intéressant.

Quoi qu'il en soit, il y avoit long-temps, qu'admirateur des graces et de la facilité d'écrire d'Ovide, j'avois cru que l'on pouvoit gémir sur la plupart des traductions françaises de ses Héroïdes, l'un des ouvrages de la jeunesse de ce poëte illustre, le plus élégant et le plus agréable.

Des traducteurs de cette partie d'Ovide, aucun ne paroît répondre à l'idée que nous avons de lui. M. de Martignac n'a presque jamais saisi le génie de son auteur, très-souvent il ne l'a pas entendu : il avoit dédié sa traduction à la Duchesse douairière de Lesdiguières. L'abbé de Bellegarde, traducteur plus exact, a peu conservé des graces et du feu de l'original, dans celles des Epitres dont il a donné

la traduction. Je n'ai pas besoin de parler de l'imitation en vers qu'en a donnée mademoiselle L'HÉRITIER, et je ne m'étendrai pas davantage sur cet article.

Les Héroïdes sont un ouvrage difficile à entendre, et plus difficile encore à rendre, sur-tout dans une langue que les mœurs des honnêtes gens exigent qui soit châtiée dans les expressions. OVIDE, dans les Epîtres que nous savons certainement être de lui, ainsi que nous les distinguerons plus bas, a répandu toutes les connoissances qu'il avoit de l'histoire des Dieux du Paganisme et des héros de l'antiquité fabuleuse. Il en a fait l'ornement, et pour ainsi dire, l'ame de ses Epîtres. D'ailleurs, toutes les pensées y sont exprimées avec une finesse et une délicatesse propres au latin du siècle d'Auguste, et pour lesquelles je ne sais pas si notre langue est en état de fournir toujours des équivalens parfaits et aussi agréables.

Une observation générale, à laquelle on ne peut pas se refuser sur les Héroïdes,

ſera sentir aisément une autre difficulté fort embarrassante pour tout traducteur français; c'est qu'elles ont une monotonie continuelle de sujet ; par-tout c'est une passion vive et malheureuse qui se plaint; dans les quinze Epîtres qui appartiennent à OVIDE, comme on peut le croire, les personnages sont presque les mêmes par-tout; ils ont les mêmes plaintes à faire, le même langage à tenir, et le même objet en vue, si nous en exceptons les Epîtres de Pénélope à Ulysse, de Laodamie à Protésilas, d'Hermione à Oreste, et de Canace à Macaré. Dans les trois premières, c'est une passion légitime et plus tranquille qui agit, et dont la raison dirige le langage. La quatrième est le récit des suites d'un crime dont nos mœurs souffrent difficilement le détail. Mais RACINE nous a appris qu'on peut présenter toutes les images et les rendre supportables par l'art de placer les ombres au tableau. Ce sont donc presque toujours les mêmes pensées. Il faut une prodigieuse fécondité pour en varier l'expression :

OVIDE l'avoit, et sa langue lui offroit pour cela des ressources qu'un OVIDE français ne trouveroit peut-être pas également dans la sienne. Souvent nous n'avons qu'une façon de bien rendre une pensée, dont la langue latine fournit de quoi différencier l'expression jusqu'à l'infini. C'est ce qui fait que les partisans de la traduction littérale ne me trouveront peut-être pas également exact par-tout, parce que je me suis cru obligé de varier les tours des phrases françaises, pour éviter d'ajouter à la monotonie du sujet, une monotonie de mots désagréable à notre oreille.

Il seroit à souhaiter qu'OVIDE, après avoir fait parler des personnages qui ne demandoient de lui que d'être tendre et délicat dans l'expression, se fût épargné de faire parler Sapho. Il ne pouvoit plus être aussi honnête, dès qu'il faisoit écrire une courtisanne débauchée, dont il falloit soutenir le caractère : l'histoire avoit décrié son cœur autant qu'elle avoit exalté son esprit ; mais OVIDE n'avoit pas tou-

jours été homme de bonne compagnie, et ses livres d'amour nous peignent un homme qui se trouvoit bien et à son aise au sein de la licence la moins excusable. Aussi un de mes principaux soins a-t-il dû être, en traduisant cette Epître, d'y adoucir les images autant qu'il étoit possible, sans faire disparoître l'auteur, et d'en conformer l'expression à la délicatesse de notre siècle.

Indépendamment des preuves que nous avons par Ovide même, que les vingt et une Héroïdes ne sont pas toutes de sa main, bien qu'il n'en définisse pas absolument le nombre, on peut juger, par le titre même de l'ouvrage, qu'il ne s'étoit proposé de faire parler que des femmes, et que les Epitres de Pâris, de Léandre et d'Aconce, et par conséquent les réponses ne sont pas de lui.

D'ailleurs ceux qui ont fait une étude profonde et bien méditée du style et des tours d'Ovide sont en état de distinguer celles qui ne portent pas entr'elles le même caractère.

Quoiqu'abondant dans les quinze premières Epitres, on n'y voit point OVIDE tomber dans des répétitions sèches, dont nous trouvons plusieurs exemples, avec peu d'utilité et d'agrément, dans les six dernières.

Il y a dans les quinze premières beaucoup plus d'allusions à la mythologie, c'étoit, pour ainsi dire, le fort d'OVIDE, et l'auteur des Métamorphoses avoit beau jeu pour cela.

On remarque dans les personnages des six dernières Epîtres bien des choses qui blessent la délicatesse du sentiment. Tels sont particulièrement les propos de Pâris et d'Aconce, que présentent même une rudesse incivile dont OVIDE étoit incapable. On n'y trouve pas non plus partout cette facilité et ce tour heureux des vers en quoi OVIDE particulièrement excelloit, et se ressemble toujours dans tous les ouvrages sortis de sa plume.

Il semble qu'à des signes aussi certains, on ne puisse guère se tromper. Je n'ai ce-

pendant pas eu la présomption de m'en rapporter à mon jugement. J'aurois pu me défier de ma sagacité ; et je ne fais, pour ainsi dire, que m'approprier ici les lumières d'un éditeur illustre dans la langue latine aux recherches duquel il seroit bien difficile qu'il pût rien échapper en ce genre.

Ce n'étoit pas une raison suffisante pour priver le public français de ses dernières Epîtres. Il reste encore au moins dans celles de Pâris à Hélène, de Léandre à Héro, et dans leurs réponses, assez de belles choses propres à satisfaire le lecteur ; et qui sont dignes d'occuper un traducteur ; mais j'abandonnerois volontiers celle d'Aconce à Cidippe et la réponse ; elles m'ont paru les plus foibles et les plus désagréables de toutes, quoique l'auteur eût pu trouver dans ce qui avoit été écrit sur leurs amours, des fleurs à répandre, et des graces à semer dans les deux Epîtres : aussi j'avoue que si je l'avois pu, je me serois dispensé de les traduire.

Comme il y a un assez grand nombre de

textes différens d'OVIDE, je crois devoir avertir que j'ai suivi presque toujours celui de BURMAN, édition de Westein de 1727. J'y ai cependant trouvé quelques obscurités qui m'ont obligé à suppléer un sens plus vraisemblable que le texte ne le présente.

LES

LES HÉROIDES D'OVIDE.

PÉNÉLOPE A ULYSSE.

PREMIÈRE EPITRE.

Pénélope, inquiète et affligée de la longue absence d'Ulysse, se plaint de ce qu'il est le seul des héros grecs qui ne soit pas revenu; elle lui expose ses craintes et ses malheurs; et elle le conjure au nom du vieux Laërte, du jeune Télémaque, et de son amour, de revenir promptement.

C'EST à vous, cher Ulysse, trop lent à revenir, que la triste Pénélope adresse cette lettre; je ne demande point de réponse; venez vous-même. L'odieuse Troye, sans doute, n'est plus; mais Priam et tous les Troyens valoient-ils ce qu'ils coûtent aux filles de la Grèce? Pourquoi l'adultère Pâris, venant déshonorer Sparte, n'a-t-il pas, avec sa flotte, péri dans les eaux?

Pénélope n'auroit pas vu son lit abandonné ; elle ne se seroit pas plainte de la longueur des jours ; les nuits auparavant trop courtes pour elle, n'auroient pas eu besoin du secours d'un insipide et fatigant ouvrage. Hélas ! que n'ai-je pas craint pour vous, au-delà même du vraisemblable. L'amour n'est jamais sans inquiétudes ; je croyois voir sans cesse les barbares Troyens réunir contre vous tous leurs efforts ; sans cesse le seul nom d'Hector me faisoit pâlir ; parloit-on d'Antiloque succombant sous les coups d'Hector, Antiloque faisoit revivre toutes mes craintes ; Patrocle, inutilement déguisé sous les armes d'Achille, faisoit couler mes larmes, et m'apprenoit que, contre le bras troyen, l'artifice même est sans force. Tlépolème périssant sous les coups de Sarpedon, renouvelloit toutes mes frayeurs ; il n'étoit point de Grec enfin, dont la mort ne glaçât les veines de votre tendre épouse. Mais le Dieu de l'hymen a recompensé ma chaste flamme ; Troye est en cendres, et j'ai conservé mon époux.

Cependant les chefs des Grecs sont revenus ; l'encens brûle sur les autels ; les dépouilles des barbares sont aux pieds de nos Dieux ; nos femmes s'empressent de célébrer, par leurs offrandes, la conservation de leurs maris ; au détail qu'ils font des exploits qui ont triomphé des

destins de Troye, les vieillards religieux, les filles timides sont saisis d'admiration; les femmes semblent immobiles au récit de leurs époux. Quelques-uns, plus ingénieux, tracent sur les tables les champs de batailles, et figurent, avec quelques gouttes de vin répandu, l'image de Troye entière. Là couloit le Simoïs; ici est le promontoire de Sigée. C'est-là qu'étoit le superbe palais du vieux Priam; c'est ici que campoit Achille; ici Ulysse. C'est-là enfin qu'Hector défiguré, effraya les coursiers mêmes qui le traînoient. Votre Télémaque, dans le voyage qu'il avoit fait pour vous chercher, avoit appris tous ces détails de la bouche même de Nestor; c'est par-là aussi que j'ai su comment Rhésus avoit péri dans les bras du Sommeil, et comment le fils d'Eumède avoit été tué, après que par surprise vous lui eûtes arraché le secret des ressources de sa patrie.

Mais par quelle témérité, oubliant tous ceux auxquels vous étiez cher, avez-vous osé, de nuit, surprendre, vous second, le camp de Rhésus, et y faire un horrible carnage? Mon cœur en a frémi, et ne s'est calmé que par le récit de votre retour triomphant dans le camp des Grecs. Eh! que gagnai-je à savoir que Troye n'est plus, et que ses murs, renversés par la force de votre bras, ont disparu, si mon sort est toujours le

même, si je dois toujours être privée de mon époux? Non! Troye détruite est encore pour moi, et n'est plus que pour moi; cependant son sol, cultivé par de nouveaux habitans, ne conserve pas le plus léger vestige de ses superbes remparts; la terre, engraissée du sang troyen, offre à la faux une abondante moisson; la charrue ne rencontre que des ossemens épars, l'herbe couvre les débris des palais; et vous n'êtes point ici, et j'ignore la cause de vos retards, et je ne puis savoir, cruel, quel lieu du monde vous peut retenir loin de moi. Il n'a point abordé ici d'étranger que je n'aie curieusement interrogé, point qui n'ait été dépositaire d'une lettre à vous rendre, en quelque lieu qu'il pût vous rencontrer; en vain a-t-on envoyé aux lieux où régnoit Nérée; en vain a-t-on interrogé Sparte. Quels pays habitez-vous donc, ou quels lieux vous arrêtent? Oui, (mais ne m'égaré-je point dans mes voeux)? oui, sans doute, il seroit plus utile a mon repos que Troye fût encore; je saurois du moins en quels lieux vous combattriez; je ne craindrois que les hasards ordinaires de la guerre, et mille autres auroient les mêmes objets d'inquiétudes: pour moi, j'ignore ce que je dois craindre, je crains tout, et je me perds dans le vaste champ de mes frayeurs; il n'est point de danger possible sur la terre et sur la

mer que je n'accuse de votre absence. Mais plutôt, Ulysse, volage, ainsi que tant d'autres, ne seroit-il pas retenu par l'amour? Peut-être en ce moment fait-il à quelque beauté le sacrifice et la peinture d'une épouse sans charmes, et sans autre talent que celui de savoir employer des laines. Fassent les Dieux que je me trompe, que mes soupçons se perdent dans les airs, et que le cœur d'Ulysse ne soit point complice de son absence! Cependant Icare, mon père, me sollicite de prendre de nouveaux liens, et me reproche ma patience. Quoi qu'il fasse, je ne puis renoncer à être à vous, cher Ulysse, et je conserverai le titre précieux de votre épouse. Mais tandis que je résiste à ses instances, et au pouvoir de son autorité, je me vois accablée par une foule de prétendans insolens, sortis de Dulichium, de Samos, de Zante, qui ruinent vos biens, et règnent ici, sans que personne s'y puisse opposer. Vous laissez consumer honteusement par un Pisandre, un Polybe, par l'infâme Médonte, par l'avide Eurymaque, par l'insolent Antinoüs des richesses acquises au prix de votre sang. Le parasite Irus, l'affamé Mélanthius mettent le comble à votre honte et à votre ruine. Que peuvent contr'eux Pénélope sans force, le vieillard Laërte, et Télémaque enfant? Encore a-t-il été sur le point de m'être enlevé, tandis que malgré tout le

monde, il se disposoit à partir pour Pyle. Hélas! puisse-t-il, selon l'ordre de la nature, fermer mes paupières et les vôtres ! Que peuvent nous sauver les soins du fidèle Eumée, gardien de nos troupeaux, et de notre nourrice? Laërte, affoibli par les années, ne peut maintenir l'autorité au milieu de tant d'ennemis : Télémaque, avec l'âge, acquerra des forces; mais sa foiblesse auroit besoin du secours de son père. Venez donc pour être notre appui et notre Dieu tutélaire. Rappelez-vous que vous avez un fils à former à votre exemple. Voyez Laërte qui semble n'attendre que vous, pour recevoir son dernier soupir. Pour moi, quelque promptement que vous reveniez, vous trouverez sur mes traits l'injure de vingt ans écoulés sans vous voir.

PHILLIS A DÉMOPHOON.

SECONDE ÉPITRE.

Phillis, fille de Licurgue qui régnoit en Thrace, reproche à Démophoon, fils de Thésée, son manque de parole. Il lui avoit promis que son absence et son voyage à Athènes ne seroient que d'un mois, et cependant il y en avoit déjà quatre qu'il étoit parti. C'est le sujet de ses plaintes.

Ta Phillis, celle qui t'a reçu dans la Thrace, se plaint de ta lenteur à revenir. Un mois, selon ta promesse, devoit être le terme de ton absence, et déjà la lune s'est quatre fois montrée dans son plein, sans que tes vaisseaux aient paru dans nos mers. Calcule les momens que l'amour nous a si bien appris à compter, et tu verras que ma plainte n'est pas prématurée; mes alarmes ont été lentes à éclater; on differe long-temps à

croire ce qui blesse le cœur, mais sa blessure n'en est que plus sensible. Souvent je me suis fait allusion en ta faveur; et j'ai pensé que les vents propices te ramenoient sur nos côtes; j'accusois Thésée d'être l'auteur de tes retards, mais peut-être, hélas! n'y a-t-il pas eu de part; d'autres fois je craignois que Démophoon fidèle n'eût été, en revenant, englouti dans les eaux; souvent, prosternée aux pieds de nos Dieux, j'ai pour toi, ingrat, fait fumer leurs autels. Souvent, voyant les vents favorables, je me suis dit à moi-même: Oui, sans doute, s'il vit, il vient. Enfin, mon fidèle amour a, pour te justifier, imaginé tous les obstacles qui pouvoient, malgré toi, te retenir, et je n'ai cessé de plaider moi-même ta cause; cependant, au mépris de tes sermens, au mépris de ma tendresse, tu te dispense de revenir. Ah! Démophoon, les vents ont emporté tes sermens; tes voiles t'auroient ramené, si la foi avoit été dans ton cœur. Dis-moi, que peux-tu me reprocher, que de t'avoir trop aimé? Ma foiblesse est donc mon seul démérite à tes yeux! Mais si c'est être criminelle que de t'avoir reçu, étoit-ce à l'auteur du crime de m'en punir? Que sont devenus les droits les plus sacrés? La bonne foi, exprimée par le symbole de nos mains entrelacées? A quoi ont servi les Dieux sans nombre, que ta bouche parjure

a attestés? Tu m'avois donné pour gage, et garant d'une union éternelle, le Dieu même qui préside à l'hymen. Tu avois juré par cette mer, qui t'avoit amené ici, et qui bientôt devoit t'y ramener; par le Dieu en qui réside le pouvoir de calmer les flots, et dont tu descends (si pourtant ce n'est pas encore une de tes fictions); par Vénus, par les traits de son fils qui me déchirent le cœur; par ses flambeaux qui me consument, par Junon qui préside aux chastes unions conjugales, par les mystères sacrés de Cybèle. Non, si chacune de ces divinités veut venger son offense, tu n'as pas assez de toi seul pour expier tous tes parjures.

Mais quelle a été ma folie! Ce sont mes propres mains qui ont travaillé à réparer le bâtiment qui devoit servir tes trahisons; c'est moi qui t'ai fourni les rames qui devoient pour jamais t'éloigner de moi. J'ai donc été l'ouvrier de tous les maux que je souffre. N'ai-je pas dû regarder le sang dont tu es issu, comme un garant suffisant de tes flatteuses promesses? N'ai-je pas dû croire tes larmes? Et devois-je penser, que, capable d'artifice, elles pussent couler au gré d'un cœur perfide? Une seule de toutes ces sûretés-là ne suffisoit-elle pas pour séduire ma confiance? Mais je ne dois pas me plaindre

d'avoir aidé à ton départ ; c'étoit mettre le comble à mes bienfaits ; je n'ai à me repentir que d'avoir partagé mon lit avec un étranger. Cette nuit funeste est de trop dans ma vie, puisqu'elle la déshonore. J'espérois mieux, parce que je croyois avoir mieux mérité. L'on croit ne se pas flatter vainement, quand on pense avoir des titres. Crois-moi, la gloire de tromper un enfant crédule est petite ; ma simplicité auroit dû être mieux récompensée ; et tes paroles n'ont trompé qu'une femme, qu'une amante. Veuillent les Dieux, si tu t'en fais honneur, borner-là tes exploits ; qu'au milieu de la ville on puisse un jour voir ta statue en opposition avec celle de ton illustre père ; que sur une pompeuse inscription on lise les hauts faits de Thésée : Le voleur Scyron, le barbare Procruste, le brigand Sinis, le Minotaure tués par ses mains, Thèbes conquise par ses armes, les Centaures par lui dissipés et détruits, et l'entrée des enfers forcée par sa valeur. Que sur la tienne on lise seulement : Phillis l'aima, il la trompa par ses sermens. Non, de toute l'histoire de ton père, tu n'as sans doute voulu retenir que l'abandon d'Ariane ; tu n'y as admiré que ce que tu pensois pouvoir te justifier, et tu n'as prétendu hériter que de la seule tache de sa vie. Encore Ariane (et je n'en suis pas jalouse), a-t-elle été

vengée des mépris de Thésée ; elle partage avec Bacchus son char tiré par des tigres domptés, tandis que moi, l'objet du mépris de la Thrace, je me vois reprocher d'avoir voulu lui donner un maître étranger. Qu'elle aille, dit-on, chercher les délices de la savante Athènes ; un autre à sa place gouvernera la belliqueuse Thrace. Puissent se tromper toujours ceux qui jugent ainsi par l'évènement ! Que seulement tes vaisseaux paroissent dans nos mers, et l'on me félicitera d'avoir bien servi mes intérêts ! Mais non, je les ai réellement sacrifiés ; tu n'es point touché de la couronne que je portois, et jamais tu ne te laveras dans les eaux de la Thrace. Je me représente sans cesse le moment de ton départ, lorsque tes vaisseaux prêts à partir, osant m'embrasser, accumulant tes baisers, mêlant tes larmes aux miennes, et te plaignant de la faveur des vents qui t'appeloient, tu me dis ces dernières paroles : Phillis, attends ton cher Démophoon. Mais qui attendre ? Un perfide qui m'a quittée pour ne plus revenir, des vaisseaux qui se sont interdit l'entrée de nos mers. Oui, pourtant je t'attends ; reviens, quoique tard, cher amant ; du moins n'auras-tu été infidèle qu'un moment. Vœux inutiles ! peut-être as-tu déjà choisi d'autres liens. Peut-être Amour, qui m'a si cruellement traitée, t'a-t-il donné de nouvelles chaînes ; peut-être as-

tu oublié jusques au nom de Phillis. Il faut te la rappeler par les faits qui devoient la préserver du malheur de l'oubli. C'est elle qui t'a, dans les ports de la Thrace, donné asyle contre la fureur des flots, qui a partagé sa fortune avec toi, qui t'a comblé de présens, qui t'en destinoit encore d'autres, qui te faisoit régner sur les vastes états de Licurgue, et soumettoit à tes loix tout le pays qui s'étend depuis le Rhodope jusqu'à l'Hæmus, et jusqu'aux lieux où l'Hèbre rend ses eaux à la mer; qui, sous de funestes auspices, te sacrifia sa virginité; qui, chaste jusqu'alors, abandonna sa ceinture à de perfides mains; qui, au lieu des chants d'hyménée, n'entendit en ce moment que les sifflemens des furies, et les cris lugubres des oiseaux nocturnes; qui ne vit brûler autour de son lit que des torches sépulcrales. La douleur cependant ne me laisse parcourir que ces bords funestes, d'où la vue peut se promener au loin. Pendant la chaleur du jour, comme à la lumière des étoiles, j'observe quel vent règne sur les eaux; je n'apperçois pas une voile que je n'espère voir ce que j'adore; je me précipite jusque sur le premier flot; déçue, je sens mes forces m'abandonner, et je tombe entre les bras de celles qui m'accompagnent. Il est sur ces bords une anse étroite, où, cent fois, j'ai formé le projet de me précipiter, (oui, ta trahison m'y forcera enfin)

dans l'espérance que le flot me portant vers les rives que tu habites, et m'offrant à toi sans vie et sans sépulture, je pourrois au moins arracher ces mots à ton cœur, si pourtant il est susceptible de pitié : Est-ce ainsi, Phillis, que tu devois me suivre! Tantôt je veux avoir recours au poison, ou me plonger un poignard dans le sein; quelquefois je choisis de préférence un lacet, comme une punition plus rapprochée de l'horreur de tes embrassemens. Une mort prématurée peut seule venger ma jeunesse abusée. Le choix des moyens ne tardera pas; et tu vivras sur mon tombeau par ces mots : L'ingrat Démophoon, abusant de l'hospitalité, donna la mort à Phillis qui l'adoroit. Il en fut l'auteur, elle en fut l'instrument.

BRISÉIS A ACHILLE.

TROISIÈME ÉPITRE.

Achille avoit, dans une expédition de guerre, enlevé deux captives. Il en avoit cédé une à Agamemnon, et il avoit gardé auprès de lui Briséïs ou Hippodamie. Agamemnon, obligé de rendre sa captive, fit demander et enlever Briséïs. Achille en colère se retira sous ses tentes, et refusa de reprendre ses armes. Agamemnon lui offrit inutilement de lui remettre Briséïs. Elle sollicite Achille de laisser fléchir sa colère, et de consentir à la recevoir des mains du chef des Grecs.

CETTE lettre imparfaitement tracée en caractères grecs, est de la main de la triste Hippodamie; mes larmes en ont fait les ratures, elles doivent tenir lieu d'expressions. Ecoutez mes plaintes, si elles sont permises à une épouse et

à une esclave abandonnée. Réclamée par Agamemnon, je ne dois peut-être pas me plaindre à vous du changement de mes chaînes; mais je puis vous reprocher votre promptitude à obéir; car à peine Euribathe et Talthybius ont-ils parlé, que j'ai été remise en leurs mains; aussi, se regardant l'un l'autre, sembloient-ils se demander ce qu'étoit devenue cette passion. En effet, vous pouviez différer, c'eût été une faveur pour moi. Hélas! je n'ai pas eu le temps de vous embrasser. Mais mes larmes n'ont point tari. Je me suis arraché les cheveux, voyant que j'étois le malheureux objet d'un second enlèvement. Combien de fois n'ai-je pas voulu, trompant la vigilance de mes gardiens, retourner sur mes pas; mais l'ennemi étoit trop à portée de me reprendre. Je craignois, en avançant, d'être prise et destinée pour esclave à quelque brue de Priam. A la bonne heure, puisque je ne pouvois fuir un second esclavage! Mais songez combien de nuits se sont écoulées loin de vous! Vous ne me redemandez pas; vous restez tranquille, et votre colère contre les Troyens, pour mon malheur, semble être éteinte. Patrocle lui-même, témoin de mon départ, me disoit tout bas: Pourquoi pleurez-vous? Vous serez bientôt ici. C'est peu que vous ne me réclamiez pas, Achille, vous-même combattez contre moi! Venez maintenant

me vanter votre amour. Pour vous fléchir, on vous a envoyé Ajax, qui vous est attaché par les liens du sang; Phénix, qui a mérité auprès de vous par les soins de votre jeunesse; Ulysse lui-même, avec l'offre de me ramener auprès de vous: on a joint aux prières de superbes présens; vingt vases d'airain d'un travail exquis, sept tables à trois pieds de même métal, et d'un ouvrage égal, dix talens, douze chevaux invincibles à la course, les plus belles esclaves enlevées de l'isle de Lesbos, (présent à la vérité assez inutile pour vous), vous ont été offerts; Agamemnon y joignoit encore l'offre de l'une de ses trois filles, à votre choix, pour épouse; (mais votre foi étoit déjà engagée:) ce que vous auriez pu donner vous-même pour me racheter, vous refusez de le recevoir. Achille, par où méritai-je tant de mépris? Pourquoi vos feux se sont-ils si promptement refroidis? Les malheureux le sont-ils toujours, et jamais un vent favorable ne soufflera-t-il pour moi? J'ai vu les murs de Lyrnesse, où je tenois un rang principal, renversés par l'effort de votre bras; j'ai vu mes trois frères périr, et le sang de mon époux lui-même couler dans nos murs ensanglantés; au milieu de tant de pertes cependant, je me suis cru dédommagée par vous seul; vous me teniez lieu de maître, et d'époux et de frères. Vous me juriez par la divi-

nité

nité de Thétis, que ma captivité seroit l'époque de mon bonheur. C'étoit, sans doute, pour m'abandonner un jour, et pour me faire voir que vous me mettez au rang des richesses que vous dédaignez; on dit même que dès demain vous vous proposez de vous éloigner de ces bords; au bruit de cette perfidie, tout mon sang s'est glacé dans mes veines; vous partirez donc, barbare, pour me laisser.... En quelles mains, hélas! qui prendra pitié de Briséis abandonnée? Que plutôt que, sans moi, vous partiez de ces lieux, la terre m'engloutisse, ou que les foudres de Jupiter tombent sur moi. Si vous voulez retourner à vos Dieux Pénates, je ne vous serai pas, sur vos vaisseaux, une charge incommode. Je renoncerai aux droits de l'épouse, pour suivre, captive, mon vainqueur. Mes mains sont propres à toutes sortes d'ouvrages. Choisissez même pour épouse, j'y consens, la plus belle des Grecques, qui soit digne de tous vos aïeux, tandis qu'humble et soumise servante, je ne m'occuperai que de la tâche de mon fuseau. Je demande seulement que cette épouse préférée n'ait point le droit de me maltraiter, et que vous lui disiez quelquefois, et même sans colère, que je fus à vous. Ah! s'il le faut encore, ne vous opposez à rien de ce qu'elle voudra, pourvu que je ne vous sois pas person-

nellement un objet de mépris ; ce seroit pour moi l'excès du malheur. Mais, qu'attendez-vous ? Agamemnon se repent de vous avoir offensé ; la Grèce entière est gémissante à vos pieds. Ne pouvez-vous donc pas triompher de vous et de votre courroux ? Pourquoi abandonnez-vous vos Grecs au bras du vaillant Hector ? Reprenez Briséïs, armez-vous, et, conduit par le Dieu Mars, dissipez ces Troyens déjà ébranlés. Que cette colère, qui pour moi s'alluma, se calme aussi pour moi; consentez que mes intérêts soient la mesure de vos ressentimens. Vous ne devez pas rougir de céder à mes instances. A la seule prière de Cléopâtre sa femme, Méléagre consentit à reprendre les armes ; vous savez, et je l'ai ouï dire, que la mère de Méléagre, outrée de la mort de ses deux frères, le dévoua aux Furies; que de désespoir il quitta ses armes, et refusa à sa patrie le secours de son bras, et que sa femme seule fléchit son courroux. Elle étoit plus heureuse que moi ; mes instances ne sont d'aucun poids. Mais après tout, pourquoi m'offenser de ce qui ne se peut comparer ? Le plus souvent, c'est le titre d'esclave qui m'a fait appeler à votre lit ; et je me souviens, que quand quelqu'une, esclave comme moi, m'honoroit du nom de maîtresse, je le lui reprochois, comme une insulte faite à mes chaînes.

Je vous jure, par les mânes errantes d'un époux, éternel objet de mon respect, par celles de mes trois frères, qui ont combattu et péri avec la patrie, par les nœuds qui nous ont unis vous et moi, par ces armes qui ont coûté si cher à ma famille, que je n'ai point partagé le lit d'Agamemnon. Si je vous trompe, je consens à votre abandon. Ah! si dans ce moment je vous demandois le même serment, pourriez-vous me dire que vous n'avez, sans moi, goûté aucun plaisir? Tandis que les Grecs croient que vous pleurez mon absence, peut-être quelque autre vous amuse, peut-être quelque favorite jouit de la douceur de vos embrassemens. Si l'on demande pourquoi vous refusez de combattre, c'est, dira-t-on, que la guerre a ses dangers, et que la volupté n'a que des plaisirs. Il est effectivement plus agréable de s'oublier avec une jolie esclave, d'unir, comme le Chantre de la Thrace, sa voix au son de la lyre, que de porter le poids du bouclier, du casque, et de la lance. Cependant vous préfériez l'honneur des grands exploits à la sûreté d'une vie tranquille; vous étiez flatté de la gloire que l'on acquiert dans les combats; n'auriez-vous donc eu ce noble goût que pour être le fléau de ma famille et de ma patrie? Et étoit-ce là que vous vouliez borner vos exploits? Fas-

sent les Dieux que cela ne soit pas, et qu'Hector périsse par le fer de cette lance formée de bois du Pélion. Mais plutôt, ô Grecs ! choisissez-moi pour votre ambassadeur ; envoyez-moi porter vos instances ; par mes baisers répétés, je ferai plus que Phénix, qu'Ulysse et qu'Ajax. Des embrassemens, dont on a déjà connu les douceurs, ont bien du pouvoir ; on résiste difficilement à des prières directes. Oui, fussiez-vous inflexible, et plus cruel que les flots de la mer, l'éloquence de mes larmes vous fléchira. Au nom de ce que vous avez de plus cher, jetez les yeux, généreux Achille, sur Briséïs éplorée, et ne me donnez pas la mort par de plus longs retardemens ; ou, si votre cœur est refroidi pour moi, si vous voulez que je vive sans vous, dites-moi plutôt que je meure. Vous ne ferez qu'achever l'ouvrage que vous avez commencé ; aussi bien les Grâces m'ont abandonnée ; et mon ame, qui n'est retenue que par un reste d'espérance, si elle le perd, ira rejoindre l'ombre de mon père et de mes frères. Vous aurez peu d'honneur à m'ordonner de mourir ; chargez-vous vous-même de ce soin, percez mon cœur de cette même épée, qui, si Pallas ne l'avoit arrêtée, se seroit plongée dans le sein d'Agamemnon. Non, je le sens, vous conserverez des jours qui sont vos

bienfaits, vous ne me traiterez pas plus mal que lorsque j'étois encore votre ennemie. Troye offre à votre courroux de plus dignes objets : c'est-là que sont vos vrais ennemis ; soit que vous restiez, ou que vous partiez, usez des droits de maître pour rappeler votre esclave.

PHÈDRE A HYPPOLITE.

ÉPITRE QUATRIÈME.

Phèdre, belle-mère d'Hyppolite, par son mariage avec Thésée, est prise d'une vive passion pour lui. Elle la lui déclare; et comme elle en sent toute l'horreur, elle cherche à l'excuser par toutes les raisons que cette même passion peut lui suggérer.

Je salue le fils de l'Amazone, dont dépend ma vie. Ne craignez point de lire cette lettre entière : peut-être que tout ne vous y déplaira pas. C'est daus l'absence la plus éloignée, le moyen de se communiquer ; on lit même la lettre d'un ennemi. Trois fois j'ai voulu vous parler, trois fois ma langue s'est arrêtée, et le son a expiré sur mes lèvres. La plus vive passion ne doit pas, s'il est possible, bannir la décence; ce que je n'osai pas vous dire, Amour veut que je l'écrive; et il seroit dangereux de résister à celui qui règne

même sur les Dieux. Me voyant hésiter, il me dit: Ecrivez donc, Hyppolite recevra aussi mes chaînes. Puisse-t-il ne m'avoir pas trompée, et brûler votre ame du même feu qui m'embrase. Ne croyez point qu'un cœur corrompu me fasse rompre mes premiers liens; non, vous n'apprendrez pas que jamais aucune tache ait flétri la splendeur de mon nom. Mais l'Amour est d'autant plus tyran qu'on le connoît tard. Le premier joug, le premier mors est insupportable au jeune animal qui le porte; ainsi sont les premières atteintes que reçoit un cœur, et je succombe sous le poids de ma passion. C'est un jeu que l'amour dans un jeune cœur; mais qui aime tard, aime avec trop de violence, et en est accablé. Vous jouirez de mes premiers feux, et le crime entre nous sera égal; ce n'est pas une médiocre félicité que de goûter les premiers fruits d'un beau verger, et de cueillir la rose au moment de sa naissance. Après tout, si l'innocence de mes premiers ans devoit un jour être perdue, pouvois-je brûler d'un plus beau feu. La beauté du choix excuse la passion. Oui, si Junon vouloit me céder son frère et son époux, je préférerois Hyppolite à Jupiter. Déjà, et vous aurez peine à le croire, je me livre à des amusemens jusqu'alors inconnus pour moi, et je me consacre aux forêts. Je sacrifie, ainsi que vous, aux autels de Diane. La

première à presser les chiens, je rejette les cerfs dans les toiles; lancer un trait d'une main mal assurée, coucher sur le gazon, dompter des chevaux, sont des plaisirs auxquels je me livre. Je me sens agitée de toutes les fureurs des prêtresses de Bacchus et de celles de Cybèle, et quand les accès en sont passés, on me répète tout ce qui m'est arrivé; mais je me garde bien de décéler l'amour qui en est le principe. N'est-ce point un tribut imposé à toute ma famille? Europe, trompée par Jupiter, caché sous la forme d'un taureau, donna naissance à Minos, mon père. Pasiphaé, ma mère, expia le forfait d'une criminelle union par la naissance du Minautore; Thésée ne paya que par un perfide abandon, le fil que ma sœur lui donna pour sortir du labyrinthe; l'amour maintenant m'associe aux mêmes destinées. Les destins ont voulu que nous trouvassions, ma sœur et moi, des chaînes dans la même maison. Ma sœur en crut Thésée, et moi je sollicite Hyppolite: marquez donc, par un double trophée, ce double triomphe. Pourquoi, lorsque vous vîntes célébrer les mystères de Cérès Eleusine, n'étois-je pas demeurée en Crète? Ce fut alors seulement que vous me plûtes, et que l'amour s'empara de mon cœur. Vous étiez vêtu de blanc, et couronné de fleurs, une chaste rougeur couvroit vos joues; et cet air qui parois-

soit aux autres dur et même féroce, ne sembloit à Phèdre que l'expression du courage. Fuyez loin de moi, jeunes hommes, parés comme des femmes; une mâle beauté ne veut point ces airs affectés; j'aime en vous cet air de fierté, ces cheveux placés sans art, et ces restes de la poussière qui s'est attachée à votre visage. Travaillez-vous à plier un coursier fougueux, lancez-vous un dard, j'admire votre adresse, et quoique vous fassiez, tout en vous m'enchante; mais du moins laissez dans les forêts votre insensibilité. Elle ne s'honorera point par ma mort. A quoi sert de se livrer aux exercices de Diane, si l'on ôte à Vénus ses droits? Sans des intervalles de repos, rien n'est durable; c'est lui qui répare les forces et renouvelle la nature. Votre arc même, s'il est tendu sans cesse, deviendra bientôt une arme inutile. Céphale avoit illustré son nom dans les forêts, plusieurs bêtes féroces avoient péri par ses coups; cependant il céda aux charmes de l'Aurore, et il se livroit à ses embrassemens, dès qu'elle pouvoit échapper à son vieux mari. Souvent, à l'ombre des bois, le même gazon a reçu Vénus et Adonis. Méléagre brûla pour Athalante, et la dépouille du sanglier dont elle se paroît, fut le gage de leur amour. Puissé-je me vanter d'un triomphe pareil. Sans Vénus, vos forêts n'ont rien que de sauvage. Sans crainte des rochers,

sans redouter la dent du sanglier, je vous suivrai par-tout; renfermés dans cet isthme étroit, qui sépare deux mers mugissantes, nous renouvellerons dans Trœsène le règne de Pithée. Cette patrie me sera plus chère que la mienne. Le petit-fils de Neptune, retenu par Pirithoüs, son ami, est encore absent pour long-temps; il le préfère, n'en doutons pas, à Phèdre et à vous. Mais ce n'est pas le seul reproche que nous ayons à lui faire, et nous sommes offensés dans des choses plus graves: d'un coup de massue il a tué mon frère; il a laissé ma sœur en proie aux bêtes féroces. Celle qui vous donna le jour, digne mère d'un aussi digne fils, qu'est-elle devenue? Malgré ce gage précieux de sa tendresse, Thésée lui plongea un poignard dans le sein; elle ne fut point honorée du nom d'épouse, et les flambeaux de l'hymen n'éclairèrent point cette union, afin de ne vous point donner des droits. Si je lui donnai des enfans qui furent vos frères, ce fut lui-même qui voulut les faire élever. Que n'ont-ils péri au moment même de leur naissance, puisqu'ils pouvoient, adorable Hyppolite, nuire à vos droits! Allez maintenant respecter la couche paternelle, que lui-même fuit et abandonne. Pour que la pureté de votre ame ne soit pas blessée par l'idée de l'union de la belle-mère et du fils, rappelez-vous que si ce scrupule fut respecté sous

le règne de Saturne, Jupiter fit en faveur de nos penchans des loix plus douces ; et que par le choix de son épouse, il nous apprit que toute union est permise, quand Vénus la légitime. D'ailleurs le secret est facile, notre proximité couvrira tout. Si quelqu'un, par hasard, est témoin de nos embrassemens, il nous félicitera d'une intelligence rare en pareil degré. Vous n'aurez point la nuit à disputer avec la porte d'un mari jaloux, ni de portier à tromper ou à corrompre : nous vivrons, comme auparavant, sous le même toît. Vous m'embrassiez sans mystère, vous m'embrasserez de même ; vous n'aurez auprès de moi aucun reproche à craindre ; et fussiez-vous dans mon lit, votre amour pour une belle-mère fera votre justification : mais hâtez-vous de cimenter ces liens ; et puisse l'amour vous toucher pour celle que sa flamme consume. Non, je ne rougis point de supplier. Hélas ! que sont devenues et ma fierté et la dignité de ma race ? J'ai combattu long-temps, et j'aurois juré de résister ; mais quelque chose résiste-t-il à l'Amour ? Vaincue par lui, je viens embrasser vos genoux. Quand on aime, voit-on autre chose que son amour ? J'ai banni toute pudeur, soyez touché de ce fatal aveu, et laissez - vous fléchir. Que m'importe d'avoir pour père le souverain de Crète et de plusieurs autres isles ? Pour bisayeul le maître du

tonnerre ? Pour ayeul le Dieu brillant du jour ? Tant de grandeurs cèdent au pouvoir de l'Amour. Prenez pitié de mes ayeux au moins. Vous régnerez sur la Crète et sur tout ce qui m'appartient. Laissez-vous fléchir. Ne soyez pas plus cruel que le taureau qui obéit à ma mère. Je vous en conjure au nom de Vénus qui est toute en moi. Puissiez - vous ne former jamais de vœux qui soient rejetés. Puisse Diane vous accompagner sans cesse dans les forêts ; puissent les Satyres et les Divinités des bois vous être toujours propices ; puissiez - vous ne manquer jamais de fauve, et voir le sauvage sanglier se précipiter sur l'épieu que vous lui présenterez ; puissent enfin les Nymphes des eaux s'empresser à éteindre votre soif. Je joins mes larmes à tous ces vœux ; en lisant cette lettre, croyez les voir couler encore.

ŒNONE A PARIS.

ÉPITRE CINQUIÈME.

Pâris, fils de Priam, mais élevé comme un simple berger à l'insu de son père, épousa la nymphe Œnone; reconnu ensuite par son père, il alla à Sparte, où il enleva Hélène. C'est de cette infidélité qu'Œnone abandonnée se plaint.

Si ta nouvelle épouse ne t'en empêche point, Pâris, lis cette lettre entière. Elle ne vient point d'une main grecque, mais d'une des plus illustres Nymphes de la Phrygie, d'Œnone, qui se plaint de l'injure que tu lui fais. Quelle divinité ennemie vient troubler mon bonheur? ou quel crime ai-je commis pour cesser d'être ton épouse? On souffre patiemment un châtiment mérité; mais la douleur d'une injustice n'a point de mesure. Tu n'étois qu'un simple berger quand la

fille du respectable Xante se contenta de toi pour époux. Je me suis abaissée jusqu'à la condition de simple esclave. On ne soupçonnoit pas ta naissance. Souvent nous nous sommes reposés ensemble à l'ombre au milieu de nos troupeaux; l'herbe mêlée de feuilles nous servoit de lit, et une simple feuillée nous tenoit lieu de cabane. Quelle autre que moi t'indiquoit les lieux propres à la chasse, et les endroits où tu pouvois trouver le jeune fauve? Souvent je t'ai aidé moi-même à tendre tes filets, et j'ai conduit tes chiens à travers des rochers les plus escarpés. Œnone, épouse de Pâris, est par-tout écrite de ta main sur les hêtres; en croissant, ils feront croître mon nom et mes titres. Il est encore (je m'en souviens) sur les rives du Xante, un peuplier sur lequel tu traças ces mots : Plutôt que Pâris puisse vivre sans Œnone, les eaux du Xante remonteront vers leur source. Hâtez-vous donc de rétrograder, chères eaux du Xante, Pâris abandonne Œnone. Jour malheureux pour moi, celui où Junon, Vénus et Minerve vinrent solliciter ton jugement! il fut l'époque de ton refroidissement. Au seul récit que tu m'en fis, la crainte me saisit, une mortelle froideur se répandit sur tout mon corps; j'allai consulter les anciennes et les vieillards les plus âgés; ils confirmèrent mes alarmes. Bientôt tes vaisseaux furent prêts;

tu pleuras sur notre séparation, (au moins ne refuse pas d'en convenir; tes premiers engagemens ne sont pas ceux dont tu dois rougir.) Tu vis couler mes pleurs, et nos larmes se mêlèrent. La vigne n'est pas plus fortement attachée à l'orme, que tes bras l'étoient sur mon cou. Combien de fois ai-je vu tes compagnons rire de t'entendre te plaindre du vent qui suspendoit ton départ, et que ton cœur démentant ta bouche trouvoit favorable? Combien de fois, revenant à moi, m'as-tu rapporté les plus tendres baisers? Ta langue pouvoit à peine se plier au mot d'adieu. Déjà un vent doux enfle les voiles, la vague blanchit sous la rame; des yeux je suis au plus loin les vaisseaux qui s'échappent, et j'arrose le sable de mes larmes. Je conjure les Néréïdes de te ramener promptement. Hélas! c'étoit ma défaite que je leur demandois de hâter, puisque tu es revenu infidèle. C'étoit pour une funeste concubine que je prodiguois mes vœux.

Il est un promontoire élevé, contre lequel les flots viennent se briser, et qui domine sur la mer. Ce fut de-là que je découvris tes voiles revenantes, et que mon premier mouvement fut de me précipiter au-devant de toi. Bientôt j'apperçus des ornemens de pourpre. Je commençai à craindre, ce n'étoit pas ta parure ordinaire. Enfin, le vaisseau approche, et touche le rivage. J'apperçois

avec saisissement des femmes; et pour comble de malheur, j'en vois une entre tes bras. Alors je me frappai la poitrine de coups redoublés; avec mes ongles je déchirai mes joues déjà baignées de pleurs. Le mont Ida retentit de mes cris, et j'allai cacher mes larmes dans mes rochers. Puisse Hélène avoir une pareille trahison à pleurer, et puisse-t-elle éprouver les tourmens qu'elle me cause! Pâris, il ne te faut plus maintenant que de ces femmes capables de rompre des liens légitimes. Lorsque tu étois pauvre et simple berger, Œnone auprès de toi n'avoit pas de rivale. Non que je sois éblouie de tes richesses, que ta naissance m'en impose, et que je ne puisse me familiariser avec l'honneur d'être une des brus de Priam; non que je pense que Priam dédaignât d'être le beau-père d'une Nymphe, ni qu'Hécube rougit de m'avouer pour sa belle-fille, j'en puis être digne; et quand je désire de demeurer ton épouse, crois qu'en mes mains le sceptre ne seroit pas déplacé; si j'ai partagé avec toi un lit champêtre, ne pense pas pour cela que je n'occupasse bien un lit de pourpre. Tranquille entre mes bras, tu ne craindrois ni l'appareil de la guerre, ni l'arrivée d'une flotte ennemie. On redemande Hélène, les armes à la main, voilà la superbe dot qu'elle t'a apportée. Demande à Hector, à Polydamante, si tu dois la rendre;

consulte

consulte le sage Antenor, et Priam, en qui l'âge a mûri le jugement. C'est faire un honteux apprentissage que de sacrifier les intérêts de sa patrie à une maîtresse enlevée. La honte est à toi seul, et Ménélas poursuit une juste vengeance. Quelle fidélité attends-tu d'Hélène, si facile à se livrer à ta passion? Ménélas réclame les droits de sa couche, déshonorée par un étranger: tu seras peut-être bientôt dans le même cas. L'honnêteté une fois blessée ne se répare plus... Mais elle t'aime éperdûment: autant en a-t-elle dit à Ménélas, et cependant Ménélas voit son lit abandonné. Andromaque est digne d'envie, qui jouit d'un mari fidèle. Devois-je dans la même famille être moins heureuse? Mais non, tu es plus léger que la feuille sèche, devenue le jouet des vents: la mince peau qui enveloppe le grain sur l'épi, brûlée par les ardeurs du soleil, a plus de poids que toi.

Ta sœur Cassandre, je me le rappelle, les cheveux épars, usant des dons d'Apollon, me prédisoit bien mes malheurs. Que fais-tu, Œnone? tu vas semer sur le sable: c'est inutilement que tu y laboures; je vois arriver une jeune grecque, qui perdra, toi, ta patrie et Troye. Dieu! empêchez-la d'approcher, plongez dans l'abîme des mers ses funestes vaisseaux. Combien elle fera verser de sang troyen! Elle dit, et dans le plus

fort de ses accès prophétiques, ses suivantes l'emmenèrent. Les cheveux m'en sont restés hérissés. Hélas! elle ne m'a prédit que trop vrai! Cette Grecque occupe ma place. Quelque belle qu'elle puisse être, ce n'est jamais qu'une adultère. Un certain Thésée l'avoit déjà enlevée de sa patrie; croira-t-on aisément qu'il l'ait rendue sans en avoir exigé aucun sacrifice? Si tu me demandes comment je suis si bien instruite; c'est que j'aime. Quelque couleur que tu veuilles prêter à sa facilité à te suivre, crois-moi, l'on n'est pas enlevé si souvent, qu'on ne soit capable de le vouloir bien. Œnone cependant reste fidelle à son époux, malgré l'exemple que tu lui donnes. Les Satyres légers, le Faune couronné de pin, m'ont poursuivie au fond de ma retraite. Apollon a brûlé pour moi; mais il n'a rien dû qu'à la violence. Mes joues en portent encore les marques. Je ne m'abaissai pas à demander de l'or et des pierreries, indigne récompense du crime; mais voulant me faire quelque don, il me communiqua la connoissance de toutes les herbes médecinales que la nature produit pour le soulagement des humains. Malheureuse! il n'en est aucune qui guérisse de l'amour, et mon art m'est un inutile secours. On dit que le Dieu lui-même, frappé de mes traits, s'abaissa à conduire les troupeaux d'Admette. Toi seul peux me donner le soulage-

ment que je ne puis recevoir ni de ma science, ni du Dieu même qui me communiqua ses dons. Tu le dois, je l'ai mérité. Aie pitié de mon sort. Je ne me joindrai point aux Grecs contre toi. Je suis à toi dès ma tendre jeunesse, et j'y veux toujours être.

HYPSIPYLE A JASON.

SIXIÈME ÉPITRE.

Hypsipyle, qui régnoit à Lemnos, reproche à Jason son ingratitude, et se plaint de ce qu'il l'abandonne pour se livrer à Médée, pour laquelle elle tâche de lui inspirer de l'horreur.

On dit, qu'enrichi par la conquête de la Toison d'Or, ton vaisseau t'a heureusement ramené en Thessalie. Je t'en félicite, autant que tu le trouves bon. J'aurois pu t'en devoir la première nouvelle. Il seroit possible que, malgré ton empressement à revenir dans mes états, comme tu me l'avois promis, les vents t'eussent contrarié ; mais ils n'empêchent pas d'écrire une lettre : Hypsipyle méritoit bien un bon jour de ta part. Pourquoi la Renommée m'apprend-elle la première, que les bœufs consacrés à Mars ont pris le joug pour labourer? Que les dents du dragon, semées,

ont produit une race d'hommes, contre lesquels tu n'as pas eu besoin d'employer la force de ton bras? Que malgré la vigilance du dragon, tu t'es rendu maître du dépôt précieux? Quelle gloire pour moi, si j'avois pu dire à ceux qui auroient douté de ce grand exploit! Il me l'a écrit lui-même. Après tout, pourquoi me plaindre de la lenteur de mon époux? Je serai assez heureuse s'il m'est fidèle; mais on prétend que tu as amené une barbare empoisonneuse, qui jouit auprès de toi des droits qui m'appartiennent. L'amour croit aisément ce qu'il craint. Puissé-je mériter le reproche d'être injuste! Un habitant de Thessalie est depuis peu arrivé ici; à peine l'ai-je apperçu: Que fait, lui ai-je dit, mon Jason? Je le vois rester hésitant, les yeux fixés à terre; le désespoir me saisit: Vit-il? ou ses mânes m'appellent-elles? Oui, répond-il, il vit. J'exige son serment, et j'ai peine encore à l'en croire. Revenue à moi, je le questionne sur tes aventures. Il me raconte le labour fait par les bœufs de Mars aux pieds d'airain, les dents du serpent semées, la naissance des hommes armés, qui se déclarant la guerre, se sont entre-détruits eux-mêmes. Après le détail de la défaite du serpent, je demande encore si Jason vit. L'espérance et la crainte font balancer ma croyance; enfin je découvre, par la suite de la narration, la nouvelle plaie faite à

ton cœur. Hélas ! où est donc la foi promise ? Où sont les droits de l'hymen ? Flambeau malheureux, plus dignes d'allumer un bucher que d'éclairer un hyménée ! La surprise n'a point eu de part à notre union, nos engagemens ont été contractés sous les auspices de Junon, et l'Hymen, couronné de fleurs, y a présidé. Mais, non, je me trompe ; ce sont les tristes Euménides qui nous ont éclairés de leurs flambeaux... Après tout, que m'importoit à moi, les Argonautes et leur vaisseau ? Et toi, Tiphis, qui le gouvernoit, quel intérêt pouvoit t'amener à Lemnos ? Ce n'étoit pas-là qu'étoit la riche Toison d'or, ni qu'habitoit le vieil Aëtes. Ma première résolution fut (mais mes malheureuses destinées la firent changer) d'éloigner ce vaisseau et tous les guerriers qu'il portoit. Les femmes de Lemnos savent combattre les hommes avec avantage ; leur valeur auroit défendu ce rivage. Enfin, je te vis, je te reçus dans mon palais et dans mon cœur, et tu as passé ici deux étés et deux hivers. C'est au temps de la troisième moisson que tu fus contraint de quitter ces bords ; et ce fut ainsi, que, versant un torrent de larmes, tu exprimois tes douleurs : On m'arrache de ces lieux, Hypsipyle ; mais si les Dieux me sont favorables, je te ramenerai un époux fidèle ; conserve le précieux gage, que tu portes, de notre tendresse

mutuelle. Des larmes, feintes sans doute, étouffèrent alors ta voix, et tu ne pus achever. Tu fus le dernier à t'embarquer. Le vaisseau vole au gré du vent, et s'éloigne ; tu regardes la terre, je regarde la mer. Je monte sur une tour voisine, d'où l'on découvre au loin. Mes yeux baignés de pleurs, d'accord avec mon cœur, semblent acquérir de nouvelles forces, pour te voir plus long-temps. J'ajoute de ferventes prières ; j'y joins des vœux que la crainte me dicte, et que je me réserve à accomplir après ton retour. Mais quels vœux ai-je maintenant à acquitter ? Médée en jouiroit ! Quoi ! le cœur percé de douleur, et mon amour noyé dans le désespoir, je porterois des offrandes sur les autels, pour Jason vivant, qui m'abandonne ! Et je célébrerois mes propres malheurs par des sacrifices ! Il faut l'avouer, je ne fus jamais tranquille ; je craignois toutes les filles de la Grèce, et que ton père ne s'y choisît une bru ; mais je ne m'attendois pas à être sacrifiée à une concubine sortie d'un pays barbare, et je me vois frappée par une main que je ne soupçonnois pas. Ce n'est ni par sa beauté, ni par son mérite qu'elle a obtenu la préférence. Elle a coupé des herbes, dont elle a fait, sans doute, un breuvage enchanté ; elle a l'art de détourner la lune de son cours, et d'éclipser les rayons du soleil ; elle peut arrêter

les eaux dans leur pente, et les reporter à leur source ; elle donne de l'action aux rochers et aux forêts ; les cheveux épars, elle parcourt les sépultures, et choisit des os sur les buchers encore fumans ; par des images de cire, elle exerce son pouvoir magique sur les absens, en piquant la région du foie ; mais pour se faire aimer, les enchantemens sont un mauvais moyen ; ce sont les droits du cœur et de la beauté. Comment oses-tu l'embrasser cette magicienne, et te livrer la nuit entre ses bras ? Sans doute elle est parvenue à te mettre sous le joug, et elle t'a dompté par les mêmes moyens qui lui assujettissent les plus dangereux serpens. Remarque que, sans égard pour la gloire qui t'appartient, elle veut qu'on lui fasse honneur de ce qui n'est dû qu'à toi et à tes compagnons. Déjà l'on attribue ce que tu as fait, à la force de ses enchantemens, et elle trouve des partisans dans le peuple. Ce n'est plus à Jason, dit-on, c'est à Médée que l'on doit cette heureuse conquête ; une pareille alliance ne peut être agréable ni à ton père ni à ta mère. Que ne va-t-elle chercher un époux au milieu de ses marais gêlés de la Scythie ? Inconstant Jason, plus léger que le vent du printemps, pourquoi tes promesses n'ont-elles pas plus de solidité ? Pourquoi n'es-tu pas revenu mon époux ? Rends-moi, je t'en conjure, tous les droits que j'avois

auprès de toi. Si tu comptes pour quelque chose la naissance et les titres, Thoas, qui descend de Minos, est mon père; je compte parmi mes ayeux Ariadne, et Bacchus qui donna à sa couronne, placée dans le Ciel, un éclat supérieur à celui des autres étoiles. Outre tous ces titres, je te porterai en dot Lemnos, pays fertile et prodigue pour ses cultivateurs. Hypsipyle, avec tous ces dons, est-elle donc à mépriser? Tu m'avois laissé un gage de notre union, dont le poids me sembloit léger; et ce fruit, que j'ai mis au monde sous les auspices de Lucine, s'est trouvé double. C'est un double bonheur pour moi, si c'en est un pour toi. Si tu veux savoir à qui ces deux gémeaux ressemblent, ils sont ton portrait; hors l'air trompeur, ils ont tout de toi. Je voulois te les envoyer pour plaider la cause de leur mère, mais j'ai craint Médée. Elle est plus cruelle que la plus cruelle belle-mère; et ses mains sont familiarisées avec le crime. Celle qui avoit semé sur son chemin les membres ensanglantés d'un frère égorgé par sa fureur, auroit-elle épargné les enfans de sa rivale? Vois cependant, insensé, ce que tu préfères à Hypsipyle: Médée s'est livrée à toi à l'insu de son père; des liens légitimes m'ont unie à toi. Elle a trahi son père; j'ai sauvé le mien. Elle a abandonné Colchos; je suis restée fidèle à ma patrie. Mais de quoi me servent mes

vertus, si une scélérate enchanteresse, qui n'a pour dot que ses crimes, m'enlève mon époux? Loin que j'approuve, je déteste au contraire la cruauté des femmes de Lemnos, malgré le juste ressentiment qui pouvoit les animer. Mais dis-moi, si les vents te forçant, comme peut-être ils l'auroient dû, à entrer, toi et ta compagne, dans nos ports, j'avois été au-devant de toi, accompagnée de mes deux enfans, tu aurois eu beau conjurer la terre de t'engloutir, comment aurois-tu soutenu, scélérat, leur présence et la mienne? Quelle punition ne méritoit pas ton forfait? Je l'avoue cependant, je t'aurois épargné, parce que ma bonté est au-dessus de ton forfait. Mais je me serois couverte au moins du sang de ta concubine. J'aurois été plus Médée que Médée même. O toi, Jupiter, si tu daignes en quelque chose exaucer mes vœux, fais que Médée, subissant la loi qu'elle semble avoir dictée pour elle-même, souffre à son tour tous les maux qu'elle a faits à Hypsipyle; que comme elle m'enlève mon époux, devenant aussi mère de deux enfans, elle les perde tous trois; qu'elle ne puisse conserver ce qu'elle a si injustement acquis; qu'elle soit aussi mauvaise épouse et aussi mauvaise mère, qu'elle a été mauvaise sœur et mauvaise fille; qu'elle soit errante et vagabonde; que devenue insupportable à la mer et à la terre,

elle n'aît plus de ressource que dans les airs ; et que sans espoir, et au comble des misères, elle soit elle-même l'instrument de sa mort. Voilà les vœux qu'Hypsipyle trahie fait pour toi, Jason, et pour ta digne épouse. Ne vivez l'un et l'autre que pour les accomplir.

DIDON A ÉNÉE.

SEPTIÈME ÉPITRE.

Didon régnoit à Carthage ; elle y avoit reçu Enée, espérant de l'y fixer par le don de son cœur, et par ses autres bienfaits. Le voyant prêt à l'abandouner, elle lui écrit pour essayer de le retenir.

Ainsi chante, sur les bords marécageux du Méandre, le cygne près de sa fin ; non que j'espère rien de la prière que je t'adresse. Les Dieux me sont contraires ; mais quand on a perdu honneur, réputation et pudeur, on ne craint pas de mettre quelque parole au hasard. Tu es donc déterminé à partir, et à abandonner la malheureuse Didon ; et le même vent emporte tes vaisseaux et tes sermens. Tu as résolu, Enée, de rompre tous tes liens, et de chercher des rivages que tu ne connois pas ; une nouvelle Carthage, ni le sceptre que je t'ai donné ne

sont pas capables de t'arrêter. Tu quittes ce qui est fait, pour je ne sais quoi, qui n'existe pas encore. Pour courir après un monde chimérique, tu abandonnes un bien certain. Mais qui t'en mettra en possession ? qui voudra livrer son pays à des étrangers inconnus ? Tu as, sans doute, un second cœur à offrir ; tu es sûr apparemment de trouver une seconde Didon ; tu as donc de nouveaux parjures à faire ? Mais quand seras-tu parveuu à voir une autre Carthage bâtie, et un autre peuple soumis à ta loi ? Pour que tes vœux s'accomplissent, il te faut une seconde épouse, aussi passionnée que moi. Le soufre dont on enduit les torches, l'encens allumé sur les autels, ne brûlent pas plus vivement que mon cœur. Enée est sans cesse présent à mes yeux ; nuit et jour son image s'offre à mes regards. Il est vrai que je ne le vois jamais qu'ingrat, insensible à mes bienfaits, et tel que, sans mon extrême folie, je voudrois le bannir de ma pensée : je ne puis cependant pas le haïr ; je me plains seulement de son infidélité, et l'aime toujours davantage. Vénus épargne l'épouse de ton fils ; et toi, Amour, fléchis ton propre frère, fixe-le sous tes étendards ; et puisque je l'ai aimé (je n'en rougis pas), fais que du moins il mérite que je m'en occupe. Mais je m'abuse ; une fausse image le séduit, Enée n'a rien de sa mère ; les

rochers, les chênes les plus durs, les bêtes les plus féroces, ou cette mer dont il veut affronter les fureurs, ont dû lui donner naissance. Où vas-tu ? L'hiver s'oppose à ta fuite : laisse-m'en donc le bénéfice. Vois comme les vents agitent la mer; je consens de leur devoir ce que j'aimerois mieux ne devoir qu'à toi. Ils sont plus compâtissans et plus secourables que ton cœur. Je ne veux pas qu'il t'en coûte la vie pour me fuir ; ou si tu comptes la mort pour rien, au prix de ne me plus voir, tu paies trop cher le plaisir de me haïr. Mais ces mêmes vents se calmeront, et l'onde tranquille verra les Tritons, dans leurs chars attelés de dauphins, se promener sur sa surface. Que n'es-tu susceptible du même changement ! Oui, tu le seras, ou ton cœur est plus dur que les rochers. Comme si tu ignorois les caprices de la mer, et combien peu l'on doit s'y fier. Quelque favorable à ton départ qu'elle puisse paroître, elle est sujette à changer, et ce n'est pas un asyle fait pour les parjures. Elle venge la mère des Amours, parce qu'elle lui a donné naissance. Je crains de perdre qui me trahit, et je ne voudrois pas que mon ennemi pérît dans les eaux ! N'expose pas tes jours, je t'en conjure, ta mort me coûteroit plus cher que ton infidélité; sois plutôt l'instrument de la mienne. Mais supposons que tu te

trouvasse surpris par une violente tempête, (la supposition ne la rend pas réelle); de quoi ton ame seroit-elle occupée ? Tu aurois aussi-tôt présente à ton esprit, l'image de ton parjure, et de Didon, que ta perfidie auroit assassinée ? Tu croirois voir sans cesse ton épouse trompée, les cheveux épars, et toute ensanglantée, te venir reprocher son sang qu'elle auroit versé. Quoiqu'il arrive, dirois-tu, je l'ai bien mérité, et c'est contre moi que sont lancées ces foudres. Suspends les mouvemens de ta cruauté, laisse à la mer le temps de se calmer, tu en voyageras plus sûrement après. Si ce n'est pour moi, je te le demande pour le petit Iule. C'est bien assez que tu puisses te vanter de ma mort. Le jeune Ascagne, tes Dieux Pénates, après avoir échappé aux flammes, ont-ils mérité d'être engloutis dans les eaux ? Mais non, tu ne les as pas avec toi. Tu me trompois, quand tu me vantois la piété qui t'avoit engagé à sauver ton père et tes Dieux. Ce n'étoit qu'une fable; cette fausseté n'étoit pas ton coup d'essai, et je n'en suis pas la première victime. La mère d'Iule n'a-t-elle pas été cruellement abandonnée; au moins tu me l'as avoué, et je n'y fis pas attention; tu me réservois le même traitement pour prix de mes bienfaits. Mais la peine sera toujours au-

dessous du crime. Non, je n'en doute pas, tes Dieux t'en puniront. Après sept ans de tempête, au refus des flots, je t'ai reçu. A peine savois-je ton nom, que je t'ai donné des royaumes. Que n'ai-je borné-là mes bienfaits, et pourquoi ma foiblesse t'a-t-elle été connue ? Jour malheureux ! celui où une pluie nous fit chercher l'abri d'une caverne obscure ! J'avois ouï une voix inconnue ; j'ai cru entendre les hurlemens des Nymphes, c'étoient les Euménides qui m'avertissoient. Chère ombre de Sichée, que je vais rejoindre avec tout l'opprobre qui me suit, prononce la peine due à mon infidélité. Sa ressemblance, ornée de tous les attributs de notre culte, est placée dans un temple de marbre, élevé par mes mains ; j'ai cru m'y entendre appeler quatre fois par une voix que je connoissois ; c'étoit lui-même qui, d'une voix foible, me disoit : Venez, Elissa.... J'obéis, ai-je dit, et je me hâte autant que ma honte me laisse de force : pardonne ma faute ; celui qui en est l'auteur, en pouvoit être l'excuse. Son origine divine, un acte signalé de piété pour son père, sembloient m'annoncer un époux constant et fidèle ; quelle autre n'y auroit pas été trompée ? Joignez-y la foi donnée, rien ne paroissoit pouvoir me présager des regrets.... Eh ! que manquoit-il à Enée que d'etre fidèle ? Mais je le vois, ce sont les mêmes destins qui me pour-

suivent

suivent ; mon époux a péri au milieu de ses autels domestiques ; la cupidité pour ses richesses a armé la main de mon frère pour l'assassiner. Je fuis de ces lieux funestes, j'abandonne les cendres de mon époux et ma patrie ; poursuivie par mes ennemis, je me trouve dans un climat inconnu ; échappée aux fureurs de mon frère et des eaux, j'achète cette terre que je t'ai donnée, perfide, j'y ai construit une ville, et formé une enceinte, devenue pour mes voisins un objet de jalousie. Comme femme et comme étrangère, on ne craindra pas de m'attaquer ; comment défendre ces murs encore imparfaits ? Mille prétendans armés se sont plaints de ce que je leur préférois un je ne sais quel inconnu. Que ne prends-tu le parti de me livrer au barbare Iarbas ; mes bras recevront ces criminelles chaînes. Tu peux encore invoquer la main de mon frère, toute prête à se teindre d'un nouveau sang. Crois-moi, laisse ces Dieux, que ton seul attouchement profane, et qui rougissent de l'encens d'un scélérat. Ils aimeroient mieux avoir péri avec Troye, que d'être échappés par ton secours. Peut-être laisse-tu à Didon un gage, encore invisible, de sa foiblesse pour toi. Il partagera, ce malheureux enfant, le sort de sa malheureuse mère : immolé par toi avant que de naître, ta barbarie jouira de deux victimes,

et rien n'aura échappé à tes cruautés. Les Dieux, dis-tu, par l'avertissement de Mercure, te forcent à partir. Que ne t'ont-ils défendu, et à tes Troyens, d'aborder sur ce rivage ! Ecoute le détail des faveurs qu'ils te vont faire. Tu seras tourmenté par les vents contraires, et tu erreras pendant long-temps sur les eaux. Troye, ayant encore un Hector pour sa défense, t'eût moins coûté à reprendre. Ce ne sont point les eaux du Simoïs, ce sont celles du Tybre que tu vas chercher. Tu ne pourras t'y présenter que comme un foible étranger. Tu la chercheras long-temps, cette terre qui semblera te fuir, et tu ne la verras qu'après avoir vieilli à sa poursuite. Tu ferois bien mieux de te contenter de l'hommage de ces peuples et des richesses que j'y ai apportées. Fais revivre Troye dans Carthage; qu'elle soit le centre de ton royaume et le repos d'un sceptre qu'aucun crime n'aura souillé.

Si tu es avide de guerre, si le petit Iule veut des occasions de soutenir la gloire de son origine, nous lui fournirons des ennemis à combattre et à vaincre. Carthage est en état de choisir entre l'olivier et le laurier. Puissent tes maux être à leur dernier période ! Puisse Ascagne couler des jours heureux ! Puissent les os du vieil Anchise reposer tranquillement ! Je te conjure, par ta mère, par le carquois de ton frère, par les Dieux, com-

pagnons de ta fuite, d'avoir pitié d'une infortunée, qui, en se livrant à toi, n'a d'autre crime que l'excès de son amour. Pourquoi me haïrois-tu ? Je ne suis point de Phthie ni de Micènes. Mon père ni mon époux n'ont point été tes ennemis. Mais si tu rougis de m'avouer pour ton épouse, je consens d'être auprès de toi comme étrangère, pourvu qu'à quelque titre que ce soit, je continue d'être à toi. Je connois les mers qui nous environnent; elles ne sont pas navigables en tout temps; l'algue que la tempête rassemble actuellement fait obstacle aux vaisseaux. Lorsque le vent sera favorable, tu pourras t'embarquer; rapporte-t-en à mes observations; tu navigeras plus sûrement; je t'en presserai moi-même alors, si tu le veux. Tes compagnons ont besoin de repos, et tes vaisseaux de réparations. Accorde ce cours délai à tous les titres qui devoient t'attacher à moi. Pendant ce temps-là, peut-être m'accoutumerai-je moi-même à l'idée de mes malheurs; si tu me le refuses je suis résolue de m'arracher la vie. Je ne puis plus long-temps soutenir tes cruautés. Peins-toi Didon écrivant, ayant sur ses genoux le glaive troyen que tu lui as donné, arrosé de ses larmes, et destiné à être bientôt teint de son sang. Que ce présent étoit bien conforme à ma destinée ! C'est ainsi que d'avance tu préparois l'ornement de ma sépulture. Ce ne sera pas le premier trait dont

tu auras percé mon cœur. Anne, ma sœur, confidente inutile de ma foiblesse, prends soin de ma cendre; mais oublie dans mon épitaphe le nom d'Elisse et de Sichée, et mets-y seulement ces mots: « Didon se donna la mort; Enée en fut la cause, » et son épée l'instrument ».

HERMIONE A ORESTE.

HUITIEME ÉPITRE.

Ménélas, ignorant que depuis son départ pour Troye sa fille Hermione avoit été mariée à Oreste, fils d'Agamemnon, la promit à Pyrrhus, qui, revenant du siége de Troye, l'enleva de force. Hermione, détestant Pyrrhus et ses violences, conjure Oreste de venir à son secours.

En t'écrivant, Oreste, te nommerai-je encore mon époux et mon frère, puisqu'un autre s'est emparé du titre de mon époux ? Le fils d'Achille, fier de sa naissance, me retient dans les fers, au mépris de toutes les loix divines et humaines. J'ai fait ce que j'ai pu ; mais que peut contre la violence la foiblesse d'une femme ? Que fais-tu, Pyrrhus ? ai-je dit. Je ne manquerai pas de vengeurs ; quoique sous ta puissance, j'appartiens à

un autre. Sourd à mes cris, et entendant prononcer le nom d'Oreste, il m'a saisi par les cheveux, et traînée dans son palais. Quel traitement plus cruel aurois-je éprouvé, si Lacédémone prise, les filles de la Grèce étoient tombées entre les mains des barbares? Andromaque fut plus humainement traitée, lorsque les Grecs portoient la flamme dans Troye. Cher Oreste, si je te suis chère encore, viens réclamer hautement tes droits. Serois-tu plus lent à reconquérir ton épouse qu'à reprendre des troupeaux que des ravisseurs t'auroient enlevés? Prends pour exemple mon beau-père, lorsqu'il arma son bras pour venger l'honneur de sa famille. S'il étoit demeuré dans une honteuse oisiveté, ma mère seroit encore entre les bras de Pâris. Tu n'as pas besoin d'armer mille vaisseaux, ni d'assembler beaucoup de Grecs, viens seulement, il suffit de toi seul, non que je n'eusse pu mériter de si grands efforts, ni qu'on pût blâmer le mari, qui, pour une épouse chérie, allumeroit les flambeaux de Bellone. Quoi! n'avons-nous pas le même ayeul? si tu n'étois pas mon époux, tu serois mon frère; j'invoque donc à la fois et mon frère et mon époux. Tu as un double devoir à remplir: c'est un ayeul aussi respectable par ses mœurs que par son âge, qui nous a unis; il pouvoit disposer de sa petite-fille. Ménélas l'igno-

roit quand il m'a engagée à Pyrrhus ; les premiers engagemens doivent être préférés ; mon mariage avec toi n'étoit contredit par aucun droit, et je ne pourrois être à Pyrrhus sans blesser les tiens. Ménélas respecta notre tendresse mutuelle ; lui-même a éprouvé les coups de l'Amour. Il ne blâmera pas dans son gendre, ce qu'il a fait lui-même, et l'histoire de ma mère parlera pour nous. Tu me dois ce que mon père devoit à ma mère ; et Pyrrhus n'est ici qu'un second Pâris. S'il croit tirer tant de lustre de la bravoure de son père, est-ce que tu ne peux pas te vanter aussi des actions de celui qui t'a donné le jour ? Il commandoit à Achille même, et il étoit le chef de tous les héros grecs. Ne comptes-tu pas aussi parmi tes ayeux Tantale et Pélops ? et si tu veux remonter plus haut, tu trouveras Jupiter même au cinquième degré de ton ascendance. Ton courage est connu ; si les coups que tu as portés semblent blesser la nature, que pouvois-tu faire ? Tu n'avois pas le choix de la victime. Egiste, dont tu versas le sang, avoit été le meurtrier de ton père. Cependant Pyrrhus t'en fait un crime, et il ose soutenir mes regards ! J'en frémis de colère, et mon sang encore écume de rage. Oser devant Hermione attaquer Oreste ! Mais je suis sans force, et je n'ai pas dans la main un fer

vengeur ; et je ne puis que pleurer. En satisfaisant la colère, il semble que les larmes l'éteignent. Pleurer cependant est tout ce que je puis, et mes yeux se fondent sans cesse en eau. Malheureuse destinée des filles de ma race, qui a porté jusque sur moi ! Qu'ai-je besoin de rappeler Léda trompée par un Dieu sous la figure d'un cygne ? Hippodamie enlevée par un étranger dans l'isthme du Péloponnèse ? Ma mère, rendue à ses deux frères par son premier ravisseur, enlevée encore par le berger troyen, a mis toute la Grèce en armes. A peine je m'en souviens ; mais le souvenir n'en est pourtant pas entièrement effacé. Le deuil étoit général, Ménélas étoit absent, mon ayeul, Clytemnestre, Castor et Pollux, tous étoient en pleurs ; Léda invoquoit Jupiter et son vainqueur ; moi-même, encore enfant, je m'écriois : Quoi ! ma mère, vous partez sans moi ? Enfin, pour ne point démentir la loi du destin, je me vois livrée à Pyrrhus. Hélas ! pourquoi Achille a-t-il péri dans le temple d'Apollon ? il arrêteroit l'audace de son téméraire fils ; il a fait voir qu'il savoit venger l'hymen offensé. Par quel crime ai-je mérité la continuation du courroux des Dieux ? Dès ma plus tendre enfance, je me suis vu enlever ma mère ; mon père avoit porté ses armes au loin ; l'un et l'autre étoient morts

pour moi. Non, ma mère, je n'ai pas joui de la douceur de vous prodiguer mes caresses, mes baisers, mes embrassades; vous ne m'avez pas tenue assise sur vos genoux; je n'ai pas pu être l'objet d'aucun de vos tendres soins, et ce n'est pas vous qui avez préparé le lit nuptial qui m'étoit destiné. Quant à votre retour, j'allai au-devant de vous, je ne vous reconnus pour Hélène que parce que vous étiez la plus belle de toutes : vous-même vous cherchiez aussi votre fille. Il ne me restoit plus qu'Oreste, et il est perdu pour moi, s'il ne s'arme pour ma liberté. Toute ma famille est revenue victorieuse de Troye, et cependant je suis captive de Pyrrhus, et dans ses fers; c'est tout ce que je gagne à la ruine de Troye. Lorsque le soleil éclaire notre horison, je sens quelque relâche à mes maux; mais lorsque la nuit, répandant ses ombres j'entre dans un lit qui m'est odieux, le sommeil fuit loin de moi et m'abandonne à mon désespoir. Autant que je le puis, je m'éloigne de celui qui le partage. Souvent, dans l'accablement de ma douleur, oubliant où je suis, et avec qui ma main, mal guidée, s'égare; et se reconnoissant avec horreur, m'avertit d'un crime auquel je n'ai point de part. Souvent le nom d'Oreste m'échappe, ne croyant pas parler à Pyrrhus, et je chéris une erreur que je re-

garde comme un augure heureux. J'en jure au nom de ma famille infortunée, au nom du grand Jupiter, par les cendres de ton père, qui doivent à ta valeur le repos de leur sépulture; une mort prématurée me ravira la vie, ou je ne serai qu'à Oreste.

DÉJANIRE A HERCULE.

NEUVIÈME ÉPITRE.

Déjanire, instruite d'une nouvelle infidélité d'Hercule, la lui reproche, et à cette occasion lui rappele celle qu'il lui avoit déjà faite en s'attachant à Omphale ; elle finit, en marquant sa douleur d'être l'occasion de sa mort, par l'envie de la robe de Nessus.

Je me réjouis de voir ajouter la conquête d'Œchalie à nos titres ; mais je me plains d'en voir le vainqueur subjugué par sa captive. Ce bruit déshonorant pour ta gloire passée, est promptement répandu dans la Grèce. Enfin, le héros que Junon, ni une suite nombreuse des travaux n'ont pu abattre, plie sous le joug d'Iole. Je conçois que cette tache sur ta réputation a pu être agréable à la sœur de Jupiter, et à Euristhée, l'instrument de ses vengeances; mais ce n'est pas

ce qu'attendoit Jupiter, quand il croyoit que trois nuits, confondues ensemble, suffisoient à peine pour produire un héros tel qu'Hercule. Junon t'a moins fait de mal que Vénus. La première, en te persécutant, a travaillé pour ta gloire, et celle-ci te fait tomber sous ses pieds. Vois le monde entier rassuré par la force de ton bras vengeur; la terre et la mer te doivent leur repos. Il n'est point de lieu éclairé par le soleil qui ne soit plein de tes exploits. Atlas a emprunté le secours de tes épaules pour soutenir le firmament, qui devoit te porter à son tour. Tant de traits d'héroïsme ne serviront-ils donc qu'à éclairer mieux la honte de ta défaite! Est-ce là, dira-t-on, celui qui dès le berceau, digne déjà de Jupiter, mit en pièces deux serpens formidables? Tu avois bien commencé, tu finis mal. A comparer le passé au présent, l'enfant et l'homme ne se ressemblent point. L'Amour fait en un moment ce que n'ont pu faire mille monstres, ni Euristhée, ni Junon elle-même. On me félicite d'avoir Hercule pour époux, et le Dieu du tonnerre pour beau-père; hélas! tel est le sort des unions inégales; cette gloire empruntée ne fait que m'accabler. Si c'est un honneur, il est bien à charge, et ce n'est qu'un éclat trompeur. Les nœuds inégaux sont toujours des nœuds mal assortis. Mon époux à

la poursuite des monstres et des bêtes les plus féroces, toujours absent, ne semble être pour moi qu'un illustre étranger; et cependant seule chez moi, fatigant le ciel par mes chastes vœux, je suis pour mon époux dans de continuelles alarmes; je crois être sans cesse environnée par les serpens, les sangliers, les lions voraces et les cerbères dévorans; en vain je consulte les entrailles des animaux, et les songes de la nuit, je crois y trouver, ainsi que dans les différens bruits de la renommée, plus de motifs de trembler que d'espérer. D'ailleurs, je n'ai, pour me consoler, ni ta mère qui déplore le malheur d'avoir plu au maître des Dieux, ni ton père Amphitryon, ni le jeune Hillus. Junon et Euristhée exercent sur moi toutes leurs fureurs; mais ce sont-là mes moindres maux, lorsque je me rappelle les égaremens de ton cœur, lorsque je songe qu'il n'existe presque point de fille que tu aies respectée. Non, je ne te parle plus d'Augé déshonorée par ta passion dans les vallons d'Arcadie, de la fille d'Ormène qui te donna un fils, des cinquante filles de Thespides, dont aucune n'a survécu à sa honte; je ne te reproche que ta dernière passion pour Omphale, dont l'adultère m'a donné un beau-fils dans Lamus. Le sinueux Méandre aura donc vu des colliers de

femmes orner celui pour qui le ciel n'étoit pas un fardeau trop pesant, et tu n'as pas eu honte de parer tes bras nerveux avec des brasselets de pierreries enchassées dans de l'or. Ce sont cependant ces mêmes bras qui triomphèrent du lion de Némée, dont tu portes les dépouilles. Tu n'as pas rougi de substituer aux couronnes de peuplier, seules dignes de toi, la coëffure ordinaire des femmes les plus dissolues, et tu t'es cru paré par la ceinture d'Omphale. Tu ne t'es donc pas rappelé que c'étoit toi qui avois purgé la terre de ce monstre barbare, qui ne nourrissoit ses chevaux que de la chair de ses hôtes? Quelle honte Busiris n'auroit-il pas eu de sa défaite, s'il avoit pu te voir chargé de ces vains ornemens! Et Anthée, pour ne pas rougir de la sienne, n'auroit-il pas voulu te les arracher? On dit même que, partageant le travail des mains avec les compagnes d'Omphale, tu trembles à la moindre menace de cette maîtresse. Quoi! cette main formée pour les plus nobles travaux, s'abaisse à de serviles occupations! Tu t'assujettis à recevoir et à rendre par compte ton ouvrage à une maîtresse qui te traite comme ses autres esclaves, et qui t'en fait subir le châtiment, quand tes doigts, peu propres à ces ouvrages, ont rompu les fils qui portent les fuseaux. Sans doute tu

accompagnois ces dignes occupations du récit de tes hauts faits, dont cependant tu n'aurois pas dû te vanter; les serpens déchirés par toi dans le berceau, le sanglier terrassé au pied de l'Erymanthe, les cruautés de Diomède punies, le monstre à trois corps, vaincu, et les troupeaux de Gérion transportés en Italie; le chien à trois têtes, défendu par les serpens qui formoient sa chevelure, enlevé; l'hydre à cent têtes, dont chacune en tombant se multiplioit, détruite; Anthée, arraché à la terre qui le défendoit, étouffé entre tes bras; les Centaures dissipés et chassés de la Thessalie, n'auront pas sans doute été oubliés dans ton récit: détail bien assorti à la robe phénicienne, dont tu étois revêtu, et qui auroit dû t'imposer silence! La Nymphe même s'est parée de tes armes, et les trophées qui t'appartenoient sont devenus les siens. Va maintenant faire parade de ton courage et de tes actions: c'est elle qui peut se vanter d'être un homme; tu n'étois qu'un usurpateur de ce titre honorable; sa gloire tire son éclat de celle que tu n'as pas su conserver, et la tienne perdue est la mesure de la sienne. Omphale, revêtue de la peau du lion dont elle t'a dépouillé, portant en ses mains, au lieu de fuseaux, les dards teints du sang de l'hydre que tu lui as sacrifiés, armée de

ta redoutable massue, triomphe seule, par ta défaite, de tous les ennemis que tu as combattus; et c'est Hercule qu'elle voit, quand elle se présente devant son miroir. A la vérité, tous ces reproches que je te fais ne sont fondés que sur des rapports, et je pourrois douter de leur fidélité; mais tu n'as pas voulu m'autoriser même à douter. Tout le passé devient certain par l'arrivée sous mes yeux d'Iole, cette concubine étrangère, et je ne puis plus dissimuler mes douleurs. Tu n'y cherches pas de mystère; quoique captive, elle ne se présente pas les cheveux épars, et avec l'image de l'humiliation qui accompagne la captivité; elle arrive avec tout l'éclat de la magnificence et du triomphe; parée, comme tu l'avois été toi-même, des ornemens Phrygiens, elle montre, quoique vaincue par Hercule, un orgueil qui feroit douter de la ruine d'Œchalie. Peut-être, hélas! pour changer le nom de cette concubine en celui d'épouse, fera-t-elle renvoyer Déjanire, et l'on verra l'hymen, par de honteux liens, unir deux coupables. Mon esprit se refuse à cette horrible pensée, et une mortelle langueur s'empare de tout mon corps. Si tu m'as aimée avec beaucoup d'autres, au moins ta flamme étoit innocente; elle devoit même t'être de quelque prix, puisqu'elle t'a coûté deux combats glorieux. Acheloüs maltraité,

maltraité, a caché sa honte dans ses eaux bourbeuses ; et le Centaure Nessus a teint de son sang les eaux de l'Evène. Mais il me sied mal de me plaindre, puisque j'apprends en ce moment que mon époux périt par la robe teinte du sang du Centaure, que moi-même je lui ai envoyée ! Malheureuse que je suis ! qu'ai-je fait ? où m'a conduite ma jalouse passion ! Meurs donc, barbare Déjanire. Mon époux périra sur le mont Oéta, j'en serai la cause, et je lui survivrois ! Ma mort sera du moins un gage et un témoin de nos liens. Tu ne pourras plus, Méléagre, méconnoître ta sœur. Meurs donc, infortunée Déjanire ! Triste famille, marquée du sceau des destinées ! Agrius est assis sur le trône qu'il a usurpé ; Æneus achève de gémir sous le poids d'une impuissante vieillesse ; un de mes frères est errant dans une terre inconnue ; Méléagre, mon autre frère, a fini avec le tison fatal que la vengeance d'Althéa, notre mère, a rallumé, et de désespoir elle s'est percée le sein. Meurs donc, infortunée Déjanire ! Je ne forme plus qu'un vœu, cher Hercule, c'est que tu ne me soupçonnes pas d'un forfait. Dès que ce Centaure s'est senti blessé : Ce sang, a-t-il dit, est propre à rallumer l'amour. Il ne disoit pas qu'il étoit un poison ; et c'est moi qui l'ai envoyé ce funeste présent. Meurs donc, infortunée Dé-

janire! Adieu, mon père; adieu, ma sœur Gorgé; adieu, ma patrie; et vous aussi, mon frère, qui en êtes privé; adieu ce jour qui sera le dernier de ma vie. Vivez, Hercule, s'il en est temps encore, et prenez soin du jeune Ilus.

ARIADNE

A THÉSÉE.

DIXIÈME ÉPITRE.

Ariadne, abandonnée dans une isle déserte par Thésée, qui lui devoit la vie et l'honneur de ses succès, se plaint de sa trahison, et le conjure de revenir la chercher.

Les bêtes les plus féroces de cette isle, Thésée, sont moins cruelles que toi, et mon sort ne pouvoit pas être plus mal qu'entre tes mains. Je t'écris de ce rivage, où, abusant, pour partir seul, d'un sommeil qui trahissoit mes intérêts, tu m'as abandonnée. C'étoit au moment où la terre brille des gouttes de la rosée qui la couvre, où les oiseaux sont encore cachés sous la feuille qui les a abrisés. Appesantie par un sommeil finissant, d'une main que j'étends, je cherche Thésée, et ne le trouve pas. Ma main inquiète se remet encore en quête; mais Thésée n'y est plus. Le saisisse-

ment achève de m'éveiller ; je me lève effrayée, et vois mon lit abandonné. Soudain je frappe ma poitrine ; et mes cheveux, dans le désordre de la nuit, sont le premier objet de ma fureur. La lune éclairoit ; je regarde si sur le rivage je n'appercevrai rien ; mais je ne vois que le rivage et nul autre objet. Je vas, je reviens, et retourne précipitamment, autant que le sable, qui fléchit sous mes pas, le permet. J'appelle Thésée à grands cris. Les rochers me rendent fidèlement ton nom ; et, d'accord avec moi, semble, en le répétant, vouloir m'aider à me faire entendre. J'apperçois une hauteur couverte de peu d'arbres, et qui domine sur la mer : j'y monte ; car mon cœur animoit mon courage ; je porte au loin mes regards, et j'apperçois tes voiles que le vent enfloit, ou je crois les voir. Je tombe presque morte ; mais ma douleur s'anime, et se change en fureur. Je crie de toutes mes forces : Thésée, où fuis-tu ? Perfide Thésée, rapproche ton vaisseau, sa charge n'est pas complette. Les coups dont je me déchire la poitrine se joignent à mes cris, et suppléent à ma voix. N'ayant plus que la ressource de pouvoir être apperçue, je fais des signes de la main, j'attache un voile blanc au haut d'une longue perche, pour avertir qu'on m'a oubliée ; mais déjà tu étois hors de vue. C'est alors que mes larmes, suspendues par la violence

des premiers mouvemens, ont coulé abondamment et baigné mes joues. Que restoit-il à mes yeux autre chose à faire, puisqu'ils ne voyoient plus tes vaisseaux? Ou j'errois échevelée ainsi que les prêtresses animées des fureurs de Bacchus; ou assise sur le rocher, et aussi immobile que lui, je contemple la mer. D'autres fois je reviens au lit qui nous avoit reçus tous deux, mais qui ne t'avoit pas retenu; au lieu de toi, j'embrasse la place que tu occupois. Couchée sur ce lit que j'arrose de mes larmes: Tu nous as, m'écriai-je, possédé deux, représente-les donc tous deux. Nous étions deux, pourquoi en manque-t-il un? Couche infidelle, qu'est devenue la plus grande moitié du couple que tu as reçu.

Mais que ferai-je maintenant? Cette isle est inculte; je n'y vois aucune trace d'hommes, ou de bœufs travaillans. La mer nous entoure de tous côtés. Je n'apperçois ni pilote, ni bâtiment sur lequel je puisse aller tenter les hasards d'une mer inconnue. Quand j'aurois un vaisseau, des pilotes et les vents favorables, de quoi me serviroient tous ces secours? Ma patrie m'est interdite. Quand la mer et les vents d'accord me seroient propices, ma vie ne seroit toujours qu'un exil. Isle illustre par cent villes, et par l'enfance de Jupiter, votre bord m'est défendu. J'ai trahi mon père et le pays qu'il gouvernoit par ses loix, lorsque

je donnai au vainqueur du Minotaure le fil nécessaire pour assurer sa vie et sa retraite. Oui, me disois-tu alors, je te jure, par les dangers dont tu me sauves, que tu seras à moi tant que nous vivrons. Hélas! Thésée, nous vivons tous deux, et je suis abandonnée. Mais Ariadne vit - elle, quand la trahison de Thésée lui donne la mort! Que ne m'as-tu du même coup de massue joint à mon frère! Ma mort auroit résolu tes engagemens.

Je ne me représente pas seulement ce que j'ai à souffrir, mais tout ce que peut craindre une malheureuse abandonnée. Mille manières de périr s'offrent à mon esprit, et me rendent l'attente de la mort mille fois plus cruelle, que la mort même ne le peut être. J'attends des loups affamés qui viendront me dévorer; peut-être dois-je également craindre les lions et les tigres, si cette terre en produit; l'on dit même que le flot apporte sur ce rivage des monstres marins. Pourquoi ne pas terminer mes tristes jours? Fille de Minos et petite-fille du Soleil, dois-je rester exposée à tomber encore dans l'esclavage, et à en supporter les serviles travaux? Si je regarde la terre et la mer, je n'y vois que des malheurs pour moi. Il me restoit encore les Dieux; mais je crains leurs métamorphoses. Je ne dois donc plus m'attendre qu'à être la proie des bêtes sauvages; ou s'il est

ici quelques hommes, mes malheurs m'ont appris combien ils sont dangereux. Plût aux Dieux qu'Androgée n'eût pas péri par la jalousie des Athéniens, et qu'ils n'eussent point été assujettis au tribut qui fit venir Thésée en Crète; non, Thésée, tu n'aurois point tué le Minotaure, et je ne t'aurois pas donné le fil, qui, en te sauvant, me coûte si cher. Je ne m'étonne pas si tu as été victorieux dans ton entreprise. Tu opposois au Minotaure un cœur plus dur et plus impénétrable que le rocher. Tu n'avois pas besoin d'autre cuirasse, et tu combattois à coup sûr. Fatal sommeil, qui m'as déçue, et qui m'eût été moins funeste s'il étoit éternel; vents inhumains, trop prompts à me trahir; et toi, main barbare, qui assassines mon frère et moi, malgré la foi promise, vous vous êtes réunis sur la même victime. Je n'aurai donc pas un moment la satisfaction de recueillir les larmes de ma mère. Personne ne me fermera les yeux! mon dernier souffle se perdra dans un air étranger! aucune main connue ne préparera mon corps aux honneurs funéraires; et mes os, privés de la sépulture, seront la pâture des oiseaux! Est-ce donc là, Thésée, le prix que tu réservois à mes bienfaits? Arrivé au port d'Athènes, et rendu aux acclamations du peuple, tu vas sans doute raconter ta victoire sur le Minotaure, et comment tu

t'es sauvé du labyrinthe; mais n'oublie pas de parler d'Ariadne abandonnée dans une isle déserte, sans cela il manqueroit quelque chose au récit de tes hauts faits. Va, tu ne dois ta naissance qu'à l'insensibilité des rochers et à la rage écumante des flots. Que ne peux-tu me voir du haut de tes mâts! la douleur répandue sur mon visage pourroit te toucher. Au défaut des yeux, peins à ton cœur Ariadne attachée au rocher battu par la mer, ses cheveux épars et négligés, et sa robe abreuvée des larmes qui l'inondent. Mon corps tremble comme l'épi tourmenté par l'aquilon, et ma main en écrivant est vacillante. Je veux croire que je n'aie rien mérité auprès de toi, que je n'aie aucun droit à ta reconnoissance; mais du moins n'ai-je pas mérité d'être punie. Si tu ne me dois pas la vie, au moins ne devois-tu pas être l'auteur de ma mort. Je te tends, en pleurant, mes bras appesantis, je te montre les tristes restes de mes cheveux. Au nom des larmes que ton abandon me fait répandre, je te conjure, Thésée, de ramener ton vaisseau à ce rivage; si tu ne m'y trouves plus, du moins tu pourras y recueillir mes os.

CANACE A MACARÉ.

ONZIÈME ÉPITRE.

Canace et Macaré, frère et sœur, eurent ensemble une criminelle liaison, qui fut découverte par la naissance et les cris d'un enfant. Eole, leur père, ordonna que l'enfant fût abandonné aux chiens, et envoya à Canace un poignard pour se tuer. Elle écrit et fait ses adieux à Macaré.

Tu ne recevras cette lettre informe que teinte du sang de celle qui l'écrit: peins-toi Canace, tenant d'une main la plume, et de l'autre le poignard, qui va de son sang arroser le papier qui t'est destiné. C'est dans cette situation que je puis plaire à mon père; et je voudrois que, témoin du sacrifice, il pût jouir de son ouvrage. Plus cruel que les vents, auxquels il commande, il verroit, je n'en doute pas, d'un œil sec couler

mon sang; son cœur est fait pour les sujets qu'il gouverne; moins maître de lui-même que de ceux qui obéissent à ses ordres, il sait contenir les vents et leur imposer des loix; mais il ne sait pas commander à sa colère. Que m'importe d'appartenir aux Dieux par mes ancêtres, et de pouvoir parmi eux compter Jupiter, s'il faut que j'arme ma propre main du fer qui doit trancher mes jours. Plût au ciel, Macaré, que ma mort eût précédé le moment qui nous a unis! Pourquoi m'as-tu aimée plus qu'il n'est permis d'aimer sa sœur? Et pourquoi ai-je été pour toi plus que sœur? Je me suis laissée, sans le savoir, séduire par l'Amour. J'ai senti ce Dieu, sans le connoître, s'emparer de mon cœur. Mes joues avoient perdu leur coloris, une maigreur générale s'étoit répandue sur tout mon corps, ma bouche se refusoit à la nourriture, l'insomnie donnoit à la nuit, pour moi, la longueur d'une année. Je soupirois, et cependant je ne sentois aucun mal, et je ne pouvois m'en rendre raison. J'ignorois ce que c'étoit qu'aimer, et cependant j'aimois déjà. Ma nourrice fut la première à soupçonner mon cœur. Fille d'Eole, me dit-elle, vous aimez. Je baissai les yeux, et ma rougeur fit l'aveu. Déjà les marques de ma foiblesse devenoient sensibles. Que de remèdes, quels

simples n'osa-t-elle pas employer (c'est le seul mystère, Macaré, que je t'aie fait) pour faire périr le fruit malheureux de notre amour! Mais il eut la force de résister à toutes les attaques. Déjà la lune avoit fait ses neuf révolutions, et commencé la dixième, lorsque je sentis des douleurs dont je méconnoissois le principe: il m'échappa quelques cris: Que faites-vous donc, s'écria ma nourrice? Voulez-vous trahir votre secret? Que deviendrai-je, malheureuse? Je ne puis résister à la douleur! Enfin, la crainte, les instances de ma nourrice, et la honte triomphèrent. Je suffoquai mes plaintes, et retins mes larmes. J'avois la mort devant les yeux; Lucine sembloit se refuser à moi, et ma mort alloit afficher ma honte. Je me rappelle qu'alors partageant mon désespoir et mes douleurs, tu m'embrassois étroitement: Vis, chère sœur, me disois-tu, conserves-en deux à la fois; prends courage, ton frère sera ton époux; et tu seras en même-temps et femme et mère. Crois-moi, c'est toi seul qui m'as rappelée à la vie. Est-ce le temps de vous féliciter, s'écrie la nourrice? Eole est le souverain de ces lieux, il faut dérober à ses yeux ce fruit infortuné. Aussi-tôt elle enveloppe l'enfant de feuilles d'olivier, le cache et l'arrange comme une pieuse offrande destinée

au sacrifice ; elle accompagne ces dispositions de prières. Le peuple fait place, mon père lui-même fraie le chemin. Prêt à être en sûreté, l'enfant laisse échapper un cri qui dévoile le mystère. Eole en fureur arrache l'enfant, et publie la fausseté de l'artifice. Cependant j'étois dans mon lit, le corps pâle et défait, tremblante et dans la même agitation que le vent imprime à la surface des eaux et à la feuille des arbres. Il entre, et avec des cris affreux me reproche ma honte; c'étoit avec peine qu'il retenoit ses mains cruelles. Confuse, je n'ai répondu que par mes larmes. La frayeur avoit lié ma langue. A l'ordre qu'il avoit déjà donné d'abandonner l'enfant dans quelque lieu désert pour être la proie des chiens et des vautours, il sembloit que l'enfant, par ses foibles cris, voulût ramener son grand-père à la pitié. Juge par ton propre cœur, mon cher Macaré, quel a dû être mon état, quand j'ai entendu qu'on abandonnoit mes propres entrailles à la fureur des loups affamés. A peine Eole m'eût-il laissée, que mon désespoir se traça sur ma poitrine et sur mes joues. Un moment après, j'ai vu un des gardes du roi entrer et me dire : Ce poignard qu'Eole m'ordonne de vous remettre, vous explique ses intentions, si vous savez vous faire justice. J'entends, ai-je dit; je m'en servirai

courageusement, et le présent que mon père m'envoie aura bientôt place dans mon cœur. Voilà donc, mon père, le présent de nôces, et la dot que vous donnez à votre fille. Fuis, Dieu d'hymen, de ces lieux souillés, indignes de la lumière de tes flambeaux; et vous, Furies, approchez, venez allumer le bûcher qui m'est préparé. Puissiez-vous, mes sœurs, vous engager sous de plus heureux auspices! Mais par quelle offense ce malheureux enfant, de peu d'heures, a-t-il pu allumer la colère de son grand-père? Non, il n'est point coupable, et il est puni pour le crime de sa mère. O mon fils, unique objet de ma douleur, tu vas donc, le jour même de ta naissance, être abandonné aux animaux carnaciers! O gage malheureux d'une malheureuse union, le premier jour de ta vie en va donc être aussi le dernier? Je n'aurai pu t'arroser de mes larmes, ni te couvrir de ma chevelure, ni te donner le dernier baiser, avant que tu sois livré aux dents meurtrières qui vont déchirer mes entrailles! Que dis-je? Je vais, par la faveur de ce fer, suivre ton ombre; je n'aurai été longtemps ni mère, ni sans enfant. Toi cependant, Macaré, ne refuse pas à ta sœur un espoir. Rassemble, je t'en conjure, les os dispersés de ton fils, reporte-les à sa mère, et tâche que les cendres de l'un et de l'autre soient enfermées dans

la même urne; vis, répands quelques larmes sur ma blessure; et puisque tu m'as aimée, ne crains pas de me voir sans vie. Daigne accomplir les intentions de ta malheureuse sœur, comme je vais exécuter les ordres de mon père.

MÉDÉE A JASON.

ÉPITRE DOUZIÈME.

Médée, fille du roi de Colchos, après avoir aidé Jason dans l'enlèvement de la Toison d'Or, l'avoit suivi. Jason manquant à ses engagemens, et épousant la fille de Créon, Médée, obligée de se retirer, menace Jason, et lui reproche sa perfidie.

C'EST moi, mais je m'en souviens seule, qui régnant à Colchos, t'ai prêté le secours de mon art. Pourquoi les trois sœurs n'ont-elles pas auparavant coupé la trame des jours qu'elles me filoient. Médée pouvoit alors mourir avec honneur. Tous les jours que j'ai vécu depuis, n'ont été que des jours de malheur. Hélas ! pourquoi les Argonautes ne sont-ils jamais venus chercher la toison consacrée par Phrixus ? Pourquoi les Magnésiens sont-ils venus boire de l'eau du Phase ?

Pourquoi tes cheveux blonds, ta beauté et tes feintes douceurs m'ont-ils trop plu ? Mais plutôt, (puisque c'étoient les premiers étrangers qui venoient témérairement à Colchos), je n'avois qu'à laisser l'ingrat Jason exposé sans précaution au souffle brûlant des bœufs consacrés à Mars. Il auroit semé un peuple d'ennemis qui l'auroient puni de son audacieuse confiance. Que de perfidies, scélérat, auroient été prévenues par ta mort, et que de maux je me serois épargnés ! On sent quelque plaisir à reprocher ses bienfaits à un ingrat; j'en veux jouir, puisque je n'en puis pas espérer d'autre avec toi. Lorsqu'obéissant aux ordres qui t'envoyoient à Colchos, tu abordas dans mes états, Médée étoit ce que Créüse est ici; son père n'est pas plus puissant que le mien. Créon règne sur l'Isthme, Æètes commande sur tout le pays qui est à l'orient du Pont jusqu'aux neiges de la Scythie. Tu fus, avec tes compagnons, reçu par mon père avec une magnificence qui leur étoit inconnue. Je te vis alors, j'appris qui tu étois, et ce fut l'époque de ma perte. Te voir et t'aimer ne fut qu'un, et soudain je brûlai de feux que je n'avois jamais sentis. Mais tu étois beau, et je cédois à ma destinée; tes yeux enchaînoient mon cœur. Perfide, tu t'en apperçus. Eh ! comment l'amour se peut-il cacher? Il se trahit par son propre feu. Ce fut alors qu'on te

te dicta ce que tu avois à faire. Il falloit que tu misses sous le joug des bœufs indomptés, ayant les pieds d'airain, et moins dangereux par leurs cornes que par la flamme qui sortoit de leurs narines embrâsées. Il te falloit ensuite semer dans un vaste champ les dents du serpent, qui devoient produire une race d'hommes armés prêts à combattre, moisson funeste à son cultivateur. Il falloit enfin surprendre le dragon, qui jamais ne dormoit. A ces paroles d'Ætès, vous vous êtes tous retirés tristes et consternés. Ah ! Jason, que tu étois éloigné alors d'avoir aucune vue sur Créüse et sur le royaume de Créon. Je ne pus retenir mes pleurs ; et d'une voix foible, je te dis adieu. La nuit suivante ne me vit que répandre des larmes; je ne songeois qu'à ces taureaux indomptables, à cette moisson meurtrière, à ce dragon surveillant; occupée de mon amour, et déchirée par la crainte, je sentois ma tendresse reprendre de nouvelles forces. Enfin, vers le matin, ma sœur vient et me trouve les cheveux épars, et noyée dans les pleurs dont mon lit est inondé. Elle me conjure de secourir les Argonautes. Elle ne prévoyoit pas pour qui elle travailloit ! Ce qu'elle demande, c'est à Jason que je l'accorde. Nous nous rendons tous dans une forêt de hauts pins, impénétrable aux rayons du soleil, où brille un temple d'antique structure, consacré à Diane,

dont la figure d'or y paroît grossièrement faite. (Ce lieu est peut-être aussi échappé de ta mémoire.) Ce fut-là que je prêtai l'oreille à tes insidieuses paroles : C'est en vos mains, me dis-tu, que la fortune a remis notre sort ; vous êtes maîtresse de ma vie et de ma mort : plus il est en votre pouvoir de me perdre, plus vous aurez de gloire à me sauver ; je vous en conjure par mes peines, auxquelles seule vous pouvez remédier, par votre ayeul le Dieu du jour, par la triple Hécate et par les autres divinités qu'on peut révérer en ces lieux, ayez pitié de moi et de mes compagnons. Si vous ne dédaignez pas un Grec (mais comment espérer tant de faveur !), que mon ame s'envole, plutôt qu'aucune autre soit jamais préférée à Médée. J'en prends à témoin Junon, qui préside aux unions légitimes, et la Déesse dans le temple de laquelle nous sommes. J'eus la simplicité de me laisser toucher ; je vis couler tes larmes, je ne les soupçonnois pas de pouvoir être complices d'une perfidie, et nos mains se joignirent. C'est ainsi que je me laissai séduire par tes sermens. Aussi-tôt les bœufs se laissent atteler, la terre s'ouvre à la charrue, les dents qui devoient produire des guerriers sont semées ; moi-même, malgré ma confiance en mon pouvoir, je reste pâle et inquiète, jusqu'à ce que je voie ces enfans de la terre tourner leurs armes

l'un contre l'autre, et s'entre-tuer. J'entends le dragon siffler et faire trembler la terre sous le frottement de ses bruyantes écailles. Où étoient alors cette nouvelle dot, cette nouvelle épouse, ce royaume borné par les deux mers ? Cette même Médée, que tu traites de barbare, qui te paroît maintenant si méprisable, et même coupable, est cependant celle, qui, plongeant le dragon dans un sommeil enchanté, te mit en état d'enlever, sans risque, la précieuse toison. J'ai trahi mon père, j'ai abandonné mon royaume et ma patrie, et j'ai regardé comme mon bonheur un exil nécessaire. Cependant mon honneur a été sacrifié à un perfide aventurier. J'ai laissé une sœur chérie avec une mère plus chère encore. Je n'ai mené avec moi qu'un frère... Mais ici la parole me manque, et ma main se refuse à écrire ce qu'elle a osé faire. Je méritois son sort, et je devois te le rendre commun. Quoique femme et coupable, je n'ai point craint (eh! après tant de forfaits, que pouvois-je craindre ?) de m'exposer à la vengeance des flots. Où étoient donc les Dieux, puisque ta perfidie et ma crédulité n'ont pas été punies? Pourquoi, périssant au milieu des écueils, nos os, en se broyant, ne se sont-ils pas joints? ou pourquoi Scylla et Charibde, se disputant notre perte, n'ont-elles pas été à portée de nous faire périr dans les eaux de Sicile ? Enfin,

tu arrives victorieux en Thessalie, on offre la toison aux Dieux du pays. Qu'ai-je besoin de rappeler ici l'attentat des trois filles de Pélias, et le parricide qu'elles ont commis par mon conseil? Quoique les autres en pussent penser, étoit-ce à toi, en faveur de qui je me suis tant de fois rendu coupable, à m'en faire un crime? Cependant (mais l'expression manque à ma douleur) tu as osé m'ordonner de quitter ton palais. J'ai obéi, accompagnée de nos deux fils, et, par malheur, de tout mon amour pour toi. Aussi-tôt les chants de ton hymen, plus tristes pour moi que des chants funèbres, sont venus frapper mon oreille. J'ai vu l'air brillant de la lumière des torches nuptiales. J'ai été saisie, et sans pouvoir encore le croire, un froid mortel s'est emparé de tout mon corps. La multitude renouvelle les cris de l'hymen; et plus les voix s'approchent, plus mon désespoir s'accroît. Mes esclaves pleurent, et tâchent de cacher leurs larmes. Qui d'eux eût voulu être porteur d'une aussi funeste nouvelle? et qu'avois-je de plus à craindre en l'apprenant? J'en savois assez, et ma douleur ne pouvoit augmenter. Alors le plus jeune de mes fils, autant par curiosité que pour obéir à mes ordres, s'avance jusques à la porte extérieure. Partez, me dit-il, ma mère; c'est mon père, qui, vêtu somptueusement, conduit la pompe, et mène un char nup-

tial. A ces mots, j'ai déchiré mes vêtemens, je me suis frappé la poitrine et déchiré les joues. Mon premier mouvement a été de m'aller jeter au milieu de la troupe et d'arracher les couronnes de fleurs que je voyois porter. Peu s'en est fallu que, toute échevelée, je n'aie été réclamer mon bien, et crier : il est à moi. O mon père, que j'ai offensé ! ô vous, habitans de la Colchide, que j'ai abandonnés ! et vous, mânes de mon frère, vous êtes vengés ! Je reste abandonnée, sans royaume, sans patrie, sans habitation, et privée de l'époux qui seul me tenoit lieu de tout. J'ai donc pu dompter les serpens et les taureaux, et un simple homme a pu me résister ! Après avoir su, par mes enchantemens, détourner le souffle enflammé qui menaçoit Jason, je ne puis éteindre le feu qui me consume moi-même. Mon art magique et tous mes secrets me sont devenus inutiles. Diane, Proserpine ne peuvent plus rien pour moi. Le jour m'est en horreur, la nuit m'est importune, et je ne puis rappeler en ma faveur le sommeil que j'ai pu moi-même répandre sur les yeux du dragon ; mon art n'est inutile qu'à moi ; une concubine tient entre ses bras celui que j'ai aimé, et jouit du fruit de mes travaux. Pourvu encore que dans ce moment, et pour plaire à ton indigne conquête, tu n'ailles pas me peindre à elle avec les

plus noires couleurs, et qu'elle n'en montre pas une joie insolente! Mais, qu'importe? qu'elle en rie, et qu'elle couche dans la pourpre, elle pleurera à son tour, et périra par des flammes plus vives que celles dont je suis atteinte. Tant que Médée aura à sa disposition l'acier, le feu, ou les poisons, sa vengeance est assurée; malheur à ses ennemis. Si la prière peut avoir quelque accès auprès de ton cœur insensible, écoute les supplications auxquelles s'abaisse ma fierté. Suppliante devant toi, plus que tu ne le fus à mes genoux, je n'hésite pas à me jeter à tes pieds; si tu ne me comptes plus pour rien, jette du moins les yeux sur nos enfans, qu'une belle-mère va sacrifier. Ils sont ta vive ressemblance, et je ne les regarde pas sans verser un torrent de larmes; je t'en conjure par les Dieux, par le père de la lumière, par mes bienfaits, par ces gages de ta tendresse; rappelle-toi ce lit pour lequel j'ai fait tant de sacrifices; reviens à tes sermens, et sauve-moi. Je n'ai point à te demander de me garantir des mêmes dangers dont ma main t'a préservé: c'est toi que je redemande à toi-même; toi, que j'ai bien mérité, et que tu m'avois donné; toi, enfin, que j'ai rendu père de ces deux enfans. Si tu veux savoir, où, et quelle est ma dot, c'est cette toison, que, si je te la redemandois, tu ne me rendrois pas; c'est ton triomphe,

c'est la jeunesse grecque que j'ai sauvée. Va maintenant comparer à cette dot les richesses que Créon n'a dues qu'au brigandage de Sisyphe. Tu ne vis, perfide, et ta concubine, et ton beau-père, que par un reste de ma bonté. Jusqu'au pouvoir d'être ingrat, à qui le dois-tu, si ce n'est à moi? Je pourrois.... mais que sert-il de menacer? La colère est capable de tout. Je suivrai les mouvemens de la mienne. J'y aurai peut-être regret; mais en puis-je sentir un plus grand que d'avoir servi un ingrat? Amour, qui me remplis de l'ardeur de tes vengeances, rends mon cœur capable, pour te venger, de plus qu'il n'a fait pour te servir.

LAODAMIE
A PROTÉSILAS.

ÉPITRE TREIZIÈME.

Laodamie, instruite que Protésilas, son mari, parti pour la guerre de Troye, étoit retenu par les vents contraires dans un des ports de la Béotie, lui écrit, et lui recommande surtout de ne pas débarquer le premier sur le rivage troyen.

Je souhaite, cher Protésilas, que cette lettre te trouve au port où l'on m'a dit que le vent te retenoit. Où souffloit ce même vent-là, au moment où tu étois prêt à m'échapper, et pourquoi le flot alors se prêtoit-il à la rame? J'avois encore des baisers et des avis à te donner; mille choses me restoient à te dire. Le vent, que seule je craignois, parce qu'il blessoit mon amour, mais que tous les matelots désiroient, t'appeloit, et tu fus enlevé précipitamment d'entre mes bras; à peine

me laissas-tu le temps de te dire un triste adieu. Cependant le Borée enfle tes voiles, et déjà mon cher Protésilas est loin. Tant que je pus te voir, mes yeux ne quittèrent pas les tiens ; bientôt je ne vis plus que tes voiles, et je prolongeai ce plaisir autant que je le pus ; mais lorsque tous les objets eurent disparu à ma vue, la lumière cessa aussi pour moi, mes yeux se couvrirent de ténèbres, et l'on m'a dit que j'étois tombée à genou sans connoissance. Iphicle, Acaste, ma tendre mère, me prodiguèrent inutilement leurs secours. Pourquoi ne m'a-t-il pas été permis de mourir en ce moment? Depuis que j'ai repris mes esprits, ma douleur est revenue toute entière, et ma tendresse légitime exerce tous ses droits sur mon chaste cœur. Je ne prends aucun soin de ma chevelure, les vains ornemens de la parure me pèsent; ainsi qu'on nous peint les Prêtresses de Bacchus en fureur, je vas et je viens. J'entends que de tous côtés on me presse de reprendre les habits convenables à mon rang. Mais quoi ! je me parerois de la pourpre, tandis que mon époux est allé porter la guerre aux pieds des murs de Troye! j'ornerois mes cheveux, tandis que le casque est sa coëffure ! je rechercherois des vêtemens agréables, tandis qu'il plie sous le poids de son armure! Autant que je le pourrai, ainsi que toi, j'aurai mes travaux, et tout le temps de cette

guerre sera pour moi un temps de deuil. Puisse-tu, fils de Priam, dont la beauté va coûter si cher à ta patrie, être un ennemi aussi peu dangereux, que tu fus un hôte peu sûr. Pourquoi Hélène s'est-elle laissée séduire par ta figure? ou pourquoi ne t'a-t-elle pas déplu? Et toi, Ménélas, qui portes trop loin ta colère, que les intérêts de ta vengeance vont faire verser de larmes! Veuillent les Dieux que mes alarmes ne soient point fondées; et que mon époux, en reconnoissance de son heureux retour, puisse consacrer ses armes à Jupiter. Mais je crains tout, et je ne pense point à cette malheureuse guerre que mes yeux ne fondent en eau. Ilion, Ténédos, le Simoïs, le Xanthe, le mont Ida, me semblent des noms terribles par leur seule expression. En effet, auroit-il osé violer l'hospitalité, et faire cet enlèvement, s'il n'avoit pas connu ses forces, et s'il n'avoit pas su qu'il étoit en état de se défendre? La magnificence qui l'accompagnoit, annonçoit la richesse de son pays; sa flotte et les guerriers qui le suivoient formoient un appareil militaire, et ce n'étoit sûrement qu'un échantillon de sa puissance. Cette même grandeur, Hélène, qui peut t'avoir séduite, peut aussi nuire aux Grecs. Je crains sur-tout un certain Hector. Pâris en a parlé lui-même comme d'un guerrier redoutable. Quel qu'il soit cet Hector, si tu m'aimes, garde-

toi de lui, et que son nom ne sorte jamais de ta mémoire. Il n'est pas le seul; et crois, je t'en conjure, qu'il y a encore bien d'autres Hectors. Toutes les fois que tu t'armeras pour combattre, souviens-toi que Laodamie te défend de t'exposer. Si Troye doit périr par la main des Grecs, que sa ruine au moins ne coûte pas une goutte du sang que j'adore. Que Ménélas marche à ses ennemis, qu'il leur arrache ce que Pâris lui a enlevé, c'est sa cause, c'est son honneur, c'est à un mari à redemander sa femme. Tu n'as pas les mêmes intérêts à poursuivre; songe, en combattant, qu'il te faut conserver, pour te venir reposer dans le sein d'une épouse fidelle. Troyens, je vous abandonne tous vos autres ennemis, et ne vous demande grace que pour un seul. Ne faites pas couler mon sang par ses veines. Ce n'est point à lui à aller affronter les dangers; ils doivent être réservés à Ménélas, qui combat pour son épouse. Pour toi, Protésilas, tu dois te conserver pour jouir de ma tendresse. Je l'avoue, je voulus te retenir, mon cœur en avoit formé le projet. La crainte de prononcer quelque chose qui te fût sinistre me retint. Lorsqu'en me quittant, je vis ton pied heurter le seuil de la porte, j'en gémis, et dis intérieurement: Puisse être là un présage du retour de mon époux! Je ne t'en parle aujourd'hui que pour t'empêcher d'être téméraire.

Fais que toutes mes craintes soient vaines; l'oracle a prononcé contre le premier des Grecs qui abordera le rivage troyen ; malheureuse l'épouse dont le mari accomplira la prédiction ! Fassent les Dieux que tu ne te piques pas de bravoure; qu'entre mille vaisseaux, celui qui te porte soit le dernier et le plus lent; de tous ceux qui seront sur ton bord, sois le dernier à sortir; rien ne te presse d'aborder une terre étrangère; réserve la vîtesse de la voile et de la rame pour le moment où tu reviendras vers ces lieux. Soit que le soleil nous éclaire, ou que nous soyons privés de ses rayons, je ne pense à toi qu'avec douleur. Mais la nuit en rend le sentiment encore plus vif. Elles ne sont agréables, les nuits, qu'entre les bras de ce qu'on aime. Seule, dans mon lit, je ne jouis que de songes mensongers ; et le plaisir qui peut me surprendre n'est point une vérité. Mais pourquoi crois-je toujours te voir pâle ? pourquoi semblé-je n'entendre sortir de toi que des accents plaintifs ? Réveillée par la frayeur, je me prosterne pour conjurer les images qui m'affligent. Il n'est point de temple en Thessalie où je n'allume l'encens; les larmes dont je l'arrose, en font sortir la même flamme que le vin répandu sur le brasier sacré. Quand ce jour arrivera-t-il donc, que m'oubliant entre tes bras, à force d'ivresse, je ne sentirai pas ma propre joie ! Quel plaisir

alors de t'entendre, couchés dans un même lit, me raconter tes hauts faits de guerre! Ne t'attends pas cependant que le plaisir de t'écouter ne soit pas interrompu par mille baisers, qu'à peine donnés, je te redemanderai. Ces tendres momens de repos répandront un nouveau charme sur ta narration. Mais quand je me rappelle les dangers à courir devant Troye, et pour s'y rendre, la crainte l'emporte sur l'espérance; je ne m'accoutume point à vous voir, ô Grecs! continuer votre route malgré les vents contraires. Vous les craindriez même, s'il s'agissoit de revenir dans votre patrie. Neptune lui-même s'oppose à votre arrivée devant Troye. Revenez donc, braves Grecs. Où allez-vous? Ces vents contraires ne sont point un effet du hasard, c'est le Dieu qui s'explique. Après tout, qu'allez-vous chercher? Une adultère déshonorée. Revenez donc, il en est temps encore. Mais que fais-je? Dieux, n'en croyez pas mes vœux indiscrets, et donnez à nos guerriers un vent favorable. J'envie le sort des femmes troyennes; au moins auront-elles la satisfaction de voir que les ennemis que leurs maris auront à combattre ne sont pas éloignés. Elles pourront elles-mêmes armer leurs guerriers, partager avec eux la douceur d'un baiser, les accompagner, les exhorter à revenir promptement déposer leurs armes aux pieds de Jupiter: leur époux n'aura

pas le temps d'oublier leur prière, il combattra avec prudence, et ne perdra pas de vue ses foyers. Il reviendra bientôt, et après avoir été désarmé par une main chérie, il se délassera entre les bras de l'Amour. Que nos destinées sont différentes! nous ne pouvons être assurées de rien; tout nous effraie; tout danger possible nous paroît un danger réel. Au moins, pendant que tu vas porter la guerre au loin, il me reste ton portrait en cire, je le caresse, je lui dis tout ce que je dirois à toi-même; il reçoit mes embrassemens. S'il pouvoit parler, ce seroit Protésilas lui-même. Je le regarde avec tendresse, comme mon époux; je le tiens seul entre mes bras, et je l'interroge comme s'il pouvoit me répondre. Je te jure par ton retour, par toi-même que j'adore, par cette union qu'éclairèrent les flambeaux de l'hymen, par cette tête que je souhaite voir blanchir auprès de moi, qu'en quelqu'endroit que tu ailles désormais, je serai ta compagne. Que soit que tu vives ou que... Ah!... Je finis cette lettre par ces seuls mots auxquels elle se réduit: « Si mes jours te sont chers, Protésilas, prends soin des tiens ».

HYPERMNESTRE A LYNCÉE.

QUATORZIÈME ÉPITRE.

Hypermnestre, la seule des cinquante filles de Danaüs, qui, la première nuit des nôces, avoit épargné son mari Lyncée, l'instruit de tous les tourmens que son père lui fait éprouver, pour la punir de n'avoir pas imité l'exemple de ses sœurs.

CETTE lettre s'adresse au seul reste de tant de frères qui ont péri par la barbarie de leurs épouses. Mon père me tient sous les liens d'une dure captivité, et mon innocence est tout mon crime. Je suis coupable à ses yeux, parce que ma main s'est refusée à un homicide. Il me loueroit, si je lui avois obéi. Mais ce seroit acheter trop cher ses bontés, et jamais on ne se repent d'avoir les mains innocentes. Quoique mon père me tourmente, pour n'avoir pas violé les loix les plus sacrées; quoiqu'il semble tourner contre moi

les flambeaux que je n'ai pas voulu profaner, dût-il enfin me percer du même poignard qu'il destinoit à mon époux, jamais il ne me fera articuler un repentir. Hypermnestre ne peut pas se reprocher une action vertueuse. Laissons le repentir à mes barbares sœurs ; c'est l'attribut ordinaire du crime. Mon cœur frissonne encore au seul souvenir de cette sanglante nuit ; ma main en frémit ; et cette même main, que tu as pu croire capable d'un forfait, hésite encore à t'en retracer la simple image ! Essayons cependant. C'étoit au temps du crépuscule, lorsqu'un reste de lumière dispute encore contre les premières ombres de la nuit ; on nous mène au palais de notre beau-père, et nous y portons des armes dont il ne se défie point. On y voit briller de toutes parts les lampes dorées, on fait brûler sur l'autel un sacrilège encens, tout le peuple chante les cantiques d'Hymen ; mais le Dieu semble se refuser aux voix qui l'appellent, et Junon elle-même abandonne Argos. Bientôt les époux, dans la chaleur du vin, accompagnés d'un nombreux cortège, et les cheveux couronnés de fleurs, entrent joyeux dans les lits qui alloient être leurs tombeaux ; et des bras de Bacchus passent soudain dans ceux du Sommeil. Un profond repos régnoit dans tout Argos. Je crois entendre autour de moi des cris de mourans. Je les entends effectivement ;

effectivement; et ce que je soupçonne est réel. A ce bruit mon sang se retire, mon esprit et mon corps sont saisis d'une mortelle langueur; ainsi, ou peut-être plus que l'épi de bled remué par le zéphyre, ou comme la feuille du peuplier que le vent agite, je tremble d'effroi. Je te regarde couché, et plongé dans le plus profond assoupissement que le vin puisse donner. Alors le souvenir des ordres absolus de mon père bannit la timidité de mon ame; je me relève, et vais, en tremblant, saisir le poignard qui m'avoit été confié. Trois fois (il faut que je l'avoue) je le lève, et trois fois il échappe à ma main impuissante. Je l'approche de ton sein (laisse-moi te dire tout); mais la crainte et une tendre pitié m'arrêtent, et mon bras se refuse au meurtre. Déchirant mes habits, et m'arrachant les cheveux, je me disois tout bas: Hypermnestre, ton père est cruel dans ses menaces, exécute ses ordres, et que Lyncée ait le sort de ses frères. Que tardes-tu? Pendant qu'il dort, imite le courage de tes sœurs. Sans doute ils sont morts à présent. Mais non, je suis femme, je n'ai point la cruauté en partage, et nos mains ne sont point faites pour ces armes-là. Si la mienne étoit capable de verser du sang, c'est contre moi qu'il faudroit qu'elle se tournât. Après tout, par où ont-ils mérité la mort? Ils n'ont acquis, par leur

mariage, que la dot qu'il auroit toujours fallu donner à des gendres étrangers. Mais quand ils l'auroient méritée, quel droit personnellement avons-nous à leurs vies ? Quoi ! l'ordre de mon père doit-il m'empêcher d'être vertueuse ? Qu'ai-je à faire de ce poignard ? Réservons ces doigts pour la quenouille et le fuseau. Ces mots sont accompagnés d'un torrent de larmes, qui, baignant ton corps, commencent à t'éveiller. Tu portes vers moi tes bras encore engourdis, et peu s'en faut que tu ne te blesses au poignard que je tenois encore. Déjà je craignois mon père, ses esclaves, et le jour. Lève-toi vîte, me suis-je écriée, malheureux descendant de Bélus, et seul vivant de tous tes frères : cette nuit, si tu ne fuis, sera ta dernière nuit. Tu te lèves épouvanté, et le premier objet qui s'offre à tes yeux, c'est Hypermnestre armée d'un poignard. Tu veux en savoir la raison ; au lieu de te répondre : Fuis, dis-je, tandis que la nuit le permet encore. Tu pars à la faveur des ombres, et je demeure. Le matin Danaüs vient pour reconnoître le nombre de ses victimes. Il voit qu'il en manque une à l'accomplissement de son forfait, et il se plaint du peu de sang versé. En même - temps on m'arrache de ses pieds, auxquels j'étois prosternée ; et traînée par les cheveux, je suis, pour prix de ma pitié, conduite

dans une prison. C'est sans doute la colère de Junon contre Io qui n'est pas encore satisfaite. Cependant n'étoit - ce pas assez que la voix de cette nymphe fût changée en mugissement, et que Jupiter n'en pût plus faire un objet de ses plaisirs ? Après de longs voyages, Io s'arrêta sur les bords du fleuve Inachus ; elle y vit avec étonnement sa tête armée de cornes ; elle fut effrayée de ses propres mugissemens ; elle se vit dans le miroir des eaux avec quatre pieds. Cette amante de Jupiter, redoutable jadis à Junon, n'avoit plus que l'herbe pour nourriture, l'eau étoit sa boisson, le gazon étoit son lit. Croyant inutilement se fuir à elle-même, elle parcourt la terre et les mers, qui lui ouvrent un facile passage. Enfin, elle arrive aux sept bouches du Nil, où, reprenant la figure d'Io, elle devient l'objet du culte des Egyptiens. Mais pourquoi m'arrêter à des malheurs anciens, que je ne connois que par la tradition des vieillards? N'ai-je pas assez des miens? Mon père et mon beau-père se font la guerre. Egyptus est vainqueur, nous sommes chassés de nos états et fugitifs au bout du monde, tandis que l'usurpateur jouit de notre trône et de nos biens. Tu restes seul de tous tes frères, et je dois également des larmes à tes pertes et aux miennes, puisque je n'ai plus aussi mes sœurs. Je suis persécutée pour avoir conservé

G 2

tes jours: quel traitement fera-t-on donc au coupable, si l'innocence n'est pas mieux traitée ? De tes cinquante frères, de mes sœurs, nous sommes les seuls restes, et bientôt il ne restera plus que toi. Mais, Lyncée, si tu as quelque pitié de moi, si tu conserves quelque reconnoissance de mon bienfait, viens à mon secours, ou ôte-moi la vie. Tu arroseras mes cendres de quelques larmes, et tu feras graver ces mots sur mon tombeau : « Hypermnestre fugitive a été punie par » sa mort de celle qu'elle a épargnée à Lyn- » cée ». Je voudrois t'écrire plus au long; mais ma main est appesantie par le poids de ses chaînes, et la crainte d'être surprise me laisse sans forces.

SAPHO A PHAON.

QUINZIÈME ÉPITRE.

L'illustre et fameuse Sapho emploie tous les ressorts de la plus vive passion, pour engager Phaon, son amant, à revenir de Sicile.

Puis-je me flatter qu'au premier coup-d'œil Phaon aura reconnu la main de son amante, et que, sans voir le nom de Sapho à la tête de cette épître, il ne s'y seroit pas mépris ? Peut-être demanderas-tu pourquoi je quitte le ton de l'ode ; je vas t'en rendre raison : mon cœur est affligé, l'élégie lui convient, et le ton lyrique ne s'accorderoit pas avec mes larmes. Je brûle, Phaon, d'un feu plus vif que celui que le vent allumeroit dans un champ prêt à moissonner ; et sans habiter aussi près que toi du mont Ætna, je renferme en mon sein toute la chaleur du bitume qu'il exhale. Un esprit occupé comme le mien n'enfante point de vers qui sympathisent avec la

lyre. Les filles de Pyrrha, de Methymnia, et du reste du pays de Lesbos, ne m'amusent plus. Anactorie, la blanche Cydno, l'aimable Athis, et cent autres, pour lesquelles j'ai honteusement brûlé, ont cessé de me plaire. Tu réunis seul, méchant, tout ce qu'elles eurent d'aimable. Ta beauté, ta jeunesse sont des aiguillons pour l'amour. Ah! que l'on court de danger à te voir! Prends la lyre et le carquois, tu seras Apollon. Emprunte la coëffure de Bacchus, tu seras lui-même. L'un aima Daphné, et l'autre brûla pour Ariadne. Elles ne connoissoient ni l'une ni l'autre les talens lyriques. J'ai cet avantage sur elles, que les Muses s'empressent de m'inspirer, et déjà mon nom est illustré par toute la terre. Alcée même, malgré l'éclat de ses sons, ne l'efface point. Je sais que la nature ingrate ne m'a point donné la beauté en partage; mais le feu de mon génie me dédommage de ce qu'elle a refusé à mon corps. Je suis de petite taille; mais ma réputation est répandue dans tout le monde. C'est-là ma taille véritable. Si je ne suis pas blanche, je n'ai pas oublié que l'Æthiopienne Andromède, malgré sa couleur basannée, sut plaire à Persée. La différence entre les pigeons n'est pas un obstacle à leur union. La tourterelle et le perroquet s'unissent aussi. D'ailleurs, s'il falloit pour te plaire t'égaler en beauté, qui

pourroit prétendre à ce bonheur ? Quand tu lisois mes vers, ils suffisoient pour me rendre belle à tes yeux, et tu jurois que je n'avois point d'égale; si je chantois (je m'en souviens, car on n'oublie rien quand on aime), les sons de ma voix n'étoient interrompus que par les baisers que tu me dérobois. Tout en moi t'enchantoit, sur-tout dans les tendres momens consacrés à l'amour. Tu trouvois tes délices dans ces égaremens involontaires de l'ivresse, qui font succéder au plus vif sentiment la plus douce langueur. Maintenant les Siciliennes t'offrent de nouvelles conquêtes; mais moi, qui me retient à Lesbos? Et que ne suis-je Sicilienne? O vous, habitantes de l'isle, renvoyez-moi mon inconstant! Ne vous laissez point abuser par ses trompeuses caresses; il m'en avoit promis autant. Et toi, Vénus, que la Sicile adore, protège les intérêts de ta muse! L'adverse fortune persécute-t-elle donc sans cesse? Je n'avois que six ans, quand j'arrosai de mes larmes les cendres de mon père. Un de mes frères s'est laissé surprendre par une indigne passion; ruiné par ses excessives dépenses, il cherche à réparer par le criminel métier de pirate, ce qu'une honteuse crapule lui a coûté. Ma franchise à lui donner des conseils m'a attiré sa haine. A ces maux se joignent les inquiétudes que me donne ma fille,

Il ne me manquoit plus que d'avoir à me plaindre de toi. Mes cheveux restent épars et sans ordre. J'ai quitté mes bagues, mes vêtemens sont négligés; l'on ne voit plus d'or dans mes cheveux, les parfums d'Arabie ne coulent plus pour eux. Pour qui me parerois-je, hélas! et à qui chercherois-je à plaire? Phaon n'est pas ici. Mon cœur est tendre, flexible, et ne peut rester vuide, soit que les Parques l'aient ainsi ordonné, et qu'elles m'aient exemptée de la sévérité de la loi, ou que les goûts naturels se convertissent en caractère; Thalie m'a rendue susceptible; faut-il s'étonner si j'ai cédé aux charmes de la jeunesse? Je craignois que l'Aurore ne préférât Phaon à Céphale, et elle l'auroit fait, sans doute, si elle n'avoit été gênée par un premier engagement. La lune auroit voulu le voir endormi pour lui donner de préférence les faveurs qu'elle accordoit à Endymion. Vénus l'auroit, dans son char d'ivoire, conduit à travers l'Olympe, si elle n'avoit pas craint que Mars lui fît infidélité. O toi, charmant enfant, qui dans cet âge fait pour l'amour, fais l'ornement de notre siècle, hâte-toi de revenir entre mes bras! Je ne te demande pas d'aimer, mais consens d'être aimé. Les larmes en ce moment me suffoquent. Regarde ces mots effacés, c'est leur ouvrage. Si tu étois si décidé à partir, que ne m'as-tu mieux ménagée? Pour-

quoi ne m'as-tu pas dit : Adieu, tendre Sapho! Il t'appartenoit des larmes, il t'appartenoit un baiser d'adieu ; mais je ne prévoyois même pas ce qui m'alloit assassiner. Tu ne m'as laissé que la douleur de ton départ ; tu n'as pris en partant aucun gage qui pût te faire souvenir de ton amante. Je ne t'ai donné aucune commission ; mais qu'aurois-je eu à te recommander, sinon de ne me pas oublier. Je te jure par cet amour, que je souhaite qui soit éternel ; je te jure par les neuf Muses, que lorsque l'on vint me dire : Sapho, ton amant est parti ; mes larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler ; ma langue, fixée dans mon palais, cessa d'articuler, et une froideur mortelle s'empara de mon cœur. Lorsque revenue à moi, j'ai pu soutenir ma douleur, je n'ai pas eu honte de frapper ma poitrine et de m'arracher les cheveux, ainsi que feroit une mère qui verroit conduire au bûcher le corps d'un fils chéri. Mon frère Charaxe jouit insolemment de ma douleur ; il va et revient devant moi : De quoi s'afflige-t-elle donc ? dit-il, sa fille vit. Mais l'amour et la pudeur prennent des conseils différens. Le public étoit témoin de mon désespoir. Toi seul m'occupes, Phaon ; des songes agréables te ramènent sans cesse à moi. Je te trouve auprès de moi, quoique tu sois absent. Mais que les plaisirs d'un songe passent vîte!

Je te serre entre mes bras, tu me tiens entre les tiens ; je te caresse, je te dis cent choses que je crois te dire ; et le sommeil laisse agir tous mes sens. Je retrouve le charme de ces baisers confondus, dont la douceur ne se peut rendre. Qu'est-il besoin de dire le reste ? Enfin, rien ne manque à mon bonheur. Je te dois mes plaisirs, et ne les puis devoir qu'à toi. Mais lorsque le soleil éclaire toute la nature, je me plains de son trop prompt retour. Alors, comme si je pouvois y trouver quelque secours, je vais chercher les cavernes et les bois qui ont été témoins de nos délices. J'y arrive échevelée comme une Bacchante ; je revois ces amas de pierres brutes, qui me plaisoient plus que l'éclat des marbres de Phrygie. Je trouve ces arbres, qui souvent nous cachèrent sous leur épaisse et verte chevelure ; mais je n'y trouve point mon vainqueur. Il étoit le seul ornement de ces lieux. Au gazon applati, je reconnois les poses que nous y avons faites. J'y distingue encore ta place, je la couvre de mon corps ; et du moins, en me rappelant mon bonheur passé, elle reçoit mes larmes. Les feuilles languissantes n'y semblent plus annoncer que la tristesse. Les oiseaux n'y font plus entendre de doux ramages. Progné seule y répète son cri lugubre. L'on n'entend dans ces lieux que cette mère infortunée, pleu-

rant Itis, et Sapho qui rappelle en vain son amant. Il est sous ces feuillages une fontaine limpide, plus transparente que le verre, et que plusieurs estiment consacrée; le lothos, dont une feuille pour ombrager vaut une forêt, couvre ses eaux; un verd gazon l'entoure. J'y avois à peine pris un moment de repos, que j'en ai vu sortir et s'arrêter devant moi une Nayade, qui m'a dit : Puisque tu brûles d'une flamme malheureuse, passe en Epire; près d'un temple d'Apollon, à l'anse d'Acté, est un rocher élevé, que les habitans nomment Leucate, du nom de sa situation. Ce fut de-là que Deucalion, épris d'amour pour Pyrrha, se précipita sans se faire aucun mal: Pyrrha resta seule amoureuse, et Deucalion fut guéri. Ce lieu n'a point perdu sa prérogative; ne crains pas de faire comme Deucalion. A ces mots, la Nayade a disparu, et la voix a cessé. J'en suis restée saisie, et mes larmes ont coulé avec abondance. Oui, Nymphe, ai-je dit, j'irai, je monterai sur le rocher; loin de moi des craintes que l'excès de ma passion doit étouffer. Quel que soit l'évènement, je ne puis être plus malheureuse. D'ailleurs, mon corps n'est pas d'un grand poids; tendre Amour, tu me prêteras tes aîles pour moins peser, et pour sauver aux eaux de Leucate le reproche d'un crime. Ensuite je consacrerai ma lyre à Apollon,

et je mettrai en vers cette courte inscription : « Sapho a suspendu ici sa lyre à tes pieds ; c'est » un présent digne de tous les deux ». Mais, hélas ! Phaon, pourquoi m'obliger à aller au rivage d'Actium, quand tu peux, en revenant, te rendre à moi ? Tu peux m'être plus salutaire que les eaux de Leucate. Le culte qu'on leur rend gagnera-t-il quelque chose à ma mort ? Qu'il seroit mieux de te revoir entre mes bras, que de courir le hasard de périr en me précipitant ! Il fut un temps que tu te serois uni aux mêmes vœux, Phaon, et que je n'aurois pas eu besoin d'éloquence pour te persuader. Aujourd'hui mon esprit a perdu toutes ses ressources, et succombe sous le poids de mes maux. Mes talens poétiques sont éteints, ma veine est languissante, et ma lyre est muette. O vous, filles de Lesbos, qui avez abusé de ma foiblesse, n'espérez plus entendre les vers qui vous charmèrent jadis ! Phaon, j'ai presque dit, mon Phaon, a emporté tout ce qui pouvoit vous plaire. Faites-le revenir, et mes talens renaîtront. C'est lui qui m'anime ; oui, c'est lui dont l'absence cause toute ma langueur. Mais à quoi servent mes prières ? Un cœur barbare se laisse-t-il fléchir ? ou le zéphyre se charge-t-il de plaintifs accens ? Que ne ramène-t-il ici plutôt ton vaisseau ? Tu le voudrois, si tu n'étois pas changé. Si tu songes à revenir, pourquoi

déchirer mon cœur par de plus longs retards? Reviens; Vénus, qui par sa naissance a des droits sur la mer, la rendra favorable à un amant. Les vents seconderont ton empressement; mets-toi seulement en chemin. L'Amour lui-même, assis sur la poupe, sera ton pilote, et gouvernera tes voiles. Ou si tu aimes mieux fuir loin de Sapho, (mais tu ne trouveras point qu'elle ait mérité ce sort,) au moins, cruel, que ce soit toi-même qui prononce mon arrêt, et qui ne me laisse d'autre ressource que celle des eaux de Leucate.

PARIS
A HÉLÈNE.

SEIZIÈME ÉPITRE.

Pâris, fils de Priam, profite de l'absence de Ménélas, pour séduire Hélène, son épouse, et pour la faire consentir à se laisser enlever et mener à Troye.

Je vous salue, fille de Léda, qui pouvez seule faire mon bonheur. Ai-je besoin de m'expliquer? ou mon amour ne s'est-il pas déjà assez montré, et peut-être même plus qu'il ne convenoit, jusqu'à ce que les circonstances puissent me procurer des plaisirs sans troubles? On renferme mal un feu qui se décèle lui-même. Mais s'il faut encore que je m'explique; enfin je l'avoue, je vous adore. Recevez cet aveu sans colère. Déjà je me flatte que ma lettre bien reçue, me préparera un accueil pareil. Jetez sur elle un de ces regards qui s'accordent si bien avec les graces répandues sur votre visage. Je souhaite

que la Déesse qui a déterminé mon voyage, réalise toutes les promesses qu'elle m'a faites. Il ne faut vous rien cacher ; c'est par l'inspiration des Dieux que je suis parti. Ils président à mon entreprise. Je recherche à la vérité un bien sans prix ; mais c'est l'acquittement d'une dette. Vénus s'y est engagée envers moi ; c'est sous ses auspices que mon vaisseau, construit par Pereclus, a tenté les routes incertaines qui m'ont conduit ici. Elle a, par sa naissance, des droits sur la mer, et c'est elle qui m'a rendu les vents propices. Puisse-t-elle, par une suite des mêmes faveurs, porter mes vœux jusqu'à votre cœur, et leur y faire trouver un port tranquille et sûr. J'ai apporté le feu dont je brûle ; et pour vous aimer, je n'ai pas attendu que je fusse ici. Ce n'est point la tempête qui m'a jeté sur ce rivage, ce n'est point une erreur de pilote qui ma conduit ici ; mes vœux sont accomplis, puisque je n'ai point eu d'autre objet en partant des rives troyennes. Ne pensez point que pour augmenter mes richesses, j'aie chargé mes vaisseaux de marchandises ; que les Dieux me conservent seulement ce qu'ils m'ont donné ! Je ne viens point non plus, en voyageur curieux, pour connoître les villes de la Grèce ; mon pays en a de plus dignes de curiosité. C'est vous seule que j'ai cherchée ; vous, que Vénus m'a promise pour

épouse. Mon cœur vous a desirée avant que vous me fussiez connue. Il a deviné vos beautés, avant que mes yeux aient pu les appercevoir. La voix publique les avoit annoncées. Faut-il s'étonner si un trait parti de si haut a pu blesser mon cœur? C'étoit l'ordre des destins; et pour que vous ne puissiez pas former le projet de leur résister, écoutez comment ils se sont expliqués. J'étois encore dans le sein de ma mère, lorsqu'elle a cru en songe accoucher d'un flambeau allumé. Saisie d'effroi, elle se lève, et va conter à Priam l'objet de sa frayeur nocturne. Les devins sont consultés par le roi. L'oracle prédit que Pâris seroit le flambeau qui embrâseroit Troye; il vouloit, sans doute, annoncer le feu dont mon ame seroit embrâsée. Malgré les précautions prises pour me faire passer pour un enfant commun, mes traits et mon génie pouvoient décéler ma naissance aux habitans du mont Ida. Il est dans cette montagne un lieu écarté, ombragé par des pins et des chênes touffus, sur lesquels la tranquille brebis, ni la chèvre sauvage, ni le bœuf tardif et lent n'avoient jamais porté la dent. Delà, appuyé sur un arbrisseau, je promenois mes regards sur les murs et les palais de Troye, et sur toute la côte, lorsque je crois sentir la terre trembler sous les pas de gens qui marchent. (Quelque peu vaisemblable que cela soit, croyez

que

que je ne vous dis rien qui ne soit vrai.) Je vois voler rapidement, et s'arrêter devant moi le messager aîlé des Dieux; il étoit reconnoissable au caducée d'or qu'il tenoit en sa main. (Puisque j'ai pu le voir, je puis bien raconter ce que j'ai vu.) Je vois en même-temps se poser légèrement sur le gazon les trois déesses, Vénus, et Junon avec Pallas. Je reste interdit, et presque saisi d'effroi. Cesse de craindre, me dit le Dieu, tu es juge de la beauté. C'est à toi d'accorder les trois Déesses, et de décider laquelle doit l'emporter sur les deux autres. Pour prévenir mes refus, il m'annonce que c'est la volonté de Jupiter; et s'élevant dans les airs, il disparoît. Je me suis rassuré au point de ne pas craindre de m'attacher à un examen exact de chacune. Toutes les trois méritoient la pomme, et je me reprochois la nécessité d'en condamner deux. Une pourtant me plaisoit davantage, et c'étoit celle qui faisoit aimer. Le desir de triompher est cependant si égal entre les trois, que chacune offre les présens qu'elle croit propre à faire pencher le jugement. Junon offre des royaumes, Minerve les dons de la sagesse; j'hésite entre ces deux avantages. Lors Vénus avec un doux sourire, et comme si elle avoit encore douté de son triomphe: Que ces présens, dit-elle, Pâris, ne te touchent pas; je te donnerai un objet digne

de ton amour ; je mettrai entre tes bras la fille de Léda, plus belle encore que sa mère. Elle dit, et triomphant par ces dons, et par la supériorité de sa beauté, elle retourne victorieuse au séjour des Dieux. Par le retour, je crois, d'une plus heureuse destinée, on reconnoît ma naissance à des indices certains ; après un long exil, je rentre dans la maison paternelle, et le jour en a été consacré au rang des autres fêtes. J'ai embrâsé les filles troyennes du même feu dont je brûle pour vous ; mais vous seule tiendrez la place de toutes. Jusques aux Nymphes ont disputé mon cœur avec les filles des rois et des plus grands de la cour ; mais j'ai été insensible pour toutes, dès que j'ai eu, belle Hélène, l'espoir de vous posséder. Jour et nuit vous avez été présente à mes yeux ; adorée avant que d'être connue, quel sera votre empire sur ceux qui vous voient ? Je brûlois, et cependant l'objet de ma flamme étoit bien loin. Pouvois-je jamais me presser assez de suivre les mouvemens de mon cœur. Soudain la coignée me prépare et rassemble sur le mont Ida tous les bois nécessaires, on les plie à la courbure des vaisseaux, on construit, on place les mâts, on attache les voiles, on orne la poupe de la peinture de nos Dieux ; mais je fais représenter sur le vaisseau qui devoit me porter, la tendre Vénus, accompagnée du jeune Cupidon. A peine

la dernière main est mise à l'armement, je me vois arrêté, et mon départ est suspendu par les instances de mon père et de ma mère; ma sœur Cassandre, les cheveux épars, s'écrie: Où allez-vous vous précipiter? Vous ignorez ce que vous allez chercher, et vous ramènerez des flambeaux allumés. Elle ne se trompoit pas, je les trouve ici, et ce sont ceux dont l'amour m'embrâse. Je sors cependant de nos ports, et un vent favorable me conduit sur les rivages qu'habite la belle Hélène; Ménélas me reçoit, et m'accorde l'hospitalité; les Dieux le vouloient ainsi, il s'empresse de me montrer tout ce qu'il croit le plus digne de la curiosité d'un étranger, et rien ne pouvoit satisfaire mes regards. Enfin, je vous vois, j'en demeure immobile, et je sens mon cœur percé d'un trait tout nouveau. Je crois voir reparoître la Déesse que j'ai jugée. Oui, si vous aviez concouru, vous auriez balancé la victoire qu'elle a remportée. La Renommée a répandu par toute la terre le bruit de vos beautés, et de l'orient à l'occident nulle n'est estimée belle à l'égal de vous; mais croyez-moi, la Renommée ne vous a pas encore aussi bien traitée qu'elle le devoit; je trouve bien plus qu'elle n'a annoncé, et la vérité efface l'éclat de sa trompette. Qu'avec raison l'illustre Thésée s'est laissé emflammer, lorsqu'il vous a vu nue avec les athlètes, selon l'usage

de votre pays, disputer le prix de la lutte ! Je le loue de vous avoir enlevée ; mais je m'étonne qu'il ait pu renoncer à vous ; une si belle conquête étoit à conserver toujours. J'aurois vu ma tête prête à tomber, plutôt que de vous perdre. Quoi ! mes mains auroient été capables de vous relâcher ! Quoi ! j'aurois pu, eût-il dû m'en coûter la vie, vous voir arracher d'entre mes bras ? Ou s'il avoit fallu vous rendre ce n'auroit été qu'après avoir obtenu du moins ce que l'honnêteté peut ne pas refuser à l'amour. Rendez-vous, Hélène, et vous connoîtrez jusques où va la constance de Pâris ; le même bûcher unira nos cendres. Je vous ai préférée à tous les royaumes que m'offroit Junon ; et pourvu que je pusse jouir de vos embrassemens, j'ai fait peu de cas des dons offerts par Pallas. Je ne me repens pas, et ne crains point d'être blâmé de la préférence que je vous ai donnée. Mon cœur est constant dans ses vœux. Je vous conjure, ô vous, qui valez les plus grands efforts pour vous obtenir, de ne pas rendre mes espérances vaines ! Je ne vous propose point une alliance dont vous puissiez jamais avoir à rougir. Vous trouverez Jupiter et Electre dans ma race ; je vous épargne le détail de ceux de mes ayeux qui ont succédé à cette origine. Mon père possède dans un pays fortuné des états d'une vaste étendue. Vous y trouverez des villes sans

nombre, vous y verrez des palais éclatans d'or, et des temples dignes des Dieux qu'on y révère. Troye est fermée par des murs construits au son de la lyre d'Apollon, et défendu par de hautes tours. Que vous dirai-je de l'abondance des habitans ? A peine le sol peut leur suffire ; vous verrez les dames troyennes venir par bandes au-devant de vous. Que notre Grèce est pauvre ! direz-vous ; un seul palais ici a l'opulence d'une de nos villes. Non que j'ose mépriser Sparte, ville heureuse, sans doute, puisqu'elle vous a donné la naissance, je la dois trouver assez avantagée, mais elle est pauvre, et ne peut suffire à tout ce que vous méritez ; la belle Hélène est faite pour les plus riches ornemens, et la nature, pour s'assortir à vos traits, n'a pas trop de ses plus riches parures. Vous pouvez juger, par les Troyens que vous voyez, de l'élégance de nos dames troyennes. Ne soyez donc point insensible, et ne méprisez pas un époux phrygien. Nous avons pour parens communs, Ganymède, qui sert le nectar aux Dieux ; Tithon, favori de l'aurore ; Capis, qui, dans les retraites du mont Ida, fit les délices de Vénus. Si vous comparez l'âge et la figure, je ne pense pas que vous donniez la préférence à Ménélas. D'ailleurs, vous ne verrez pas dans ma famille un Atrée qui fait pâlir les rayons du soleil, un Pélops couvert du sang du

père de son épouse, un Tantale qui effraie les enfers par son juste supplice; mais pourquoi faire ces reproches à Ménélas, puisqu'il est votre époux, et que Jupiter a consenti à cette parenté? Hélas! qu'il mérite peu de passer les nuits avec vous, et de jouir de vos embrassemens! Mais ce n'est pas la seule disgrace dont je me plaigne; aux repas seulement, seul temps où je puisse vous voir, combien ne vois-je pas d'objets qui me déplaisent? Je ne souhaiterois pas de plus grand supplice à mes ennemis. Je voudrois être loin, quand je le vois vous serrer entre ses bras; et j'envie son sort, quand il jette sa robe sur vous, comme pour vous rechauffer dans son sein. Je mets mon vase devant mes yeux, pour ne pas voir des baisers que l'amour semble donner; si les caresses s'augmentent, je perds l'appétit. Vous m'avez souvent entendu gémir; mais je vous ai surprise riant de ma douleur. Souvent j'ai essayé de noyer ma flamme dans le vin; mais elle n'en a été que plus vive, et mon ivresse ne m'a rien sauvé. D'autres fois je me détourne pour éviter de voir; mais bientôt mes yeux se portent vers ce que je crains: je ne sais quel parti prendre; ce que je vois est un malheur pour moi; mais j'en éprouve un encore plus grand, quand je cesse de vous regarder. Je m'efforce de cacher ma fureur; mais, malgré moi, mon

amour se décèle. Je ne vous trompe point, et vous vous êtes apperçue de mon supplice. Je souhaite qu'encore vous ayez été la seule. Combien de fois, sentant mes larmes couler, je me suis détourné pour éviter les questions! Combien de fois, rapportant tout à vous, n'ai-je pas avec un air d'indifférence conté des histoires d'amans! C'étoit de moi dont je parlois sous des noms empruntés. J'étois, si vous ne l'avez pas deviné, le véritable amant. Souvent, pour préparer une excuse à la liberté de mes propos, j'ai feint le désordre de l'ivresse. Je me souviens d'un jour, que votre robe, mal attachée, me laissa voir une peau plus blanche que la neige, et que le plumage de l'oiseau qui trompa votre mère. Dans ce moment d'extase, je laissai échapper de mes mains le vase dans lequel je buvois. Si vous donniez un baiser à votre fille, j'allois aussi-tôt le lui reprendre. Je chantois d'anciennes histoires des amours de nos Dieux, et je les accompagnois de signes que vous seule puissiez entendre. J'ai enfin été jusqu'à parler d'amour à Climène et à Æthra, vos deux premières compagnes, et je n'ai reçu pour réponse que des propos de crainte. Pourquoi n'avez-vous pas été proposée pour prix de quelque victoire éclatante? Ce fut ainsi qu'Hippomène posséda Athalante, que Pélops conquit Hippodamie, que le grand Hercule dut la possession de Déjanire

à la défaite d'Acheloüs. A pareil prix, mon courage n'eût point craint de rival, et vous sauriez que je vous aurois méritée. Mais je n'ai point cette ressource. La seule qui me reste est de conjurer et d'embrasser vos genoux, si vous le permettez. O vous! l'ornement de votre famille! ô vous! beauté digne de Jupiter seul, si vous ne la lui deviez pas, souffrez que devenu votre époux, je vous mène aux rivages troyens, ou bien ordonnez qu'un exilé malheureux laisse ici sa cendre. Le trait dont j'ai été blessé a pénétré jusques au fond de mon cœur; et ma sœur avoit raison, quand elle annonçoit ce trait lancé d'en haut. Ne méprisez pas, Hélène, une passion autorisée par les destins; et puissent en récompense les Dieux vous être toujours propices! J'aurois encore mille choses à vous dire; recevez-moi à la faveur des ombres de la nuit, et je vous les dirai. Quoi! craindriez-vous le reproche de violer la foi conjugale? Auriez-vous la simplicité de croire que tant d'attraits puissent rester innocens? Changez de visage, ou cessez d'être inflexible. Tant de beautés s'accordent mal avec la vertu. Jupiter et Vénus se font un jeu des amoureux larcins, ce sont eux qui vous ont donné Jupiter pour père. S'il est vrai que le sang des ayeux passe dans les veines de leurs descendans, la fille de Jupiter et de Léda peut-elle avoir des

scrupules ? Réservez-les du moins pour le temps, où, vous possédant à Troye, votre foiblesse ne pourra plus accuser que moi. Préparons à l'hymen quelque tort à réparer, si Vénus ne m'a point abusé par une vaine espérance. La conduite de votre époux vous y autorise, puisqu'il s'absente pour ne point gêner son hôte. Il ne pouvoit pas prendre un temps plus favorable pour se rendre en Crète. Souvenez-vous qu'en partant, il vous a recommandé de prendre soin de son hôte ; vous ne remplissez point ses intentions. Pensez-vous donc, Hélène, qu'il sente le prix de tant de beautés ? Non, vous vous trompez, il l'ignore ; on n'abandonne pas à un étranger un trésor aussi précieux, lorsque l'on en connoît la valeur. Quand mon ardeur et mes prières ne vous y convieroient pas, la circonstance suffiroit pour vous y déterminer. Si nous laissons ce temps inutile, nous serons encore plus insensés que lui. C'est presque de sa main que vous recevez un amant : hâtez-vous de profiter de sa simplicité. Vous êtes seule, je passe de même les nuits dans la solitude ; que des plaisirs communs nous rassemblent, et les nuits nous paroîtront plus sereines que les plus beaux jours. Vous recevrez alors mes sermens, vous m'attacherez à vous par les droits les plus sacrés. Sans obstacle alors,

je vous conduirois dans le royaume de mon père ; si la crainte ou la honte de paroître me suivre vous retient, je consens à passer pour un ravisseur qui vous aura fait violence. Je ne ferai que ce qu'ont fait Thésée et vos frères. Ces exemples vous touchent d'assez près ; Thésée vous enleva, Castor et Pollux ont enlevé les deux filles de Leucippe. Je serai cité pour quatrième exemple. La flotte troyenne est bien armée et bien montée, la rame et la voile nous serviront à l'envi. Lorsque vous paroîtrez en reine dans les villes de la Troade, vous y serez regardée comme une nouvelle divinité. Par-tout où vous porterez vos pas, l'encens brûlera et les victimes tomberont à vos pieds. Mon père et mes frères, ma mère et mes sœurs, tout le royaume, vous présenteront des offrandes. Je ne vous annonce que la moindre partie des honneurs qui vous seront rendus ; mais ils n'égaleront point encore, quels qu'ils soient, le présent que vous leur porterez. Ne croyez pas que même votre enlevement mette la Grèce en armes, et nous attire la guerre. De tant de belles enlevées, une seule a-t-elle été redemandée le fer à la main ? Ce sont de vaines terreurs. L'enlevement d'Orithie n'a point porté la guerre en Thrace ; les habitans de Colchos n'ont point été en Thessalie y reprendre Médée ;

la Crète n'a point demandé raison de l'enlevement d'Ariadne ; c'étoit le second crime de Thésée. La crainte, dans ces occasions-là, est toujours plus grande que le danger, et l'on finit par rougir d'une terreur que l'on a cru bien placée. Mais supposons qu'il s'élève une guerre vive, je puis me reposer sur ma force, et mes traits sont redoutables. Les ressources de l'Asie ne le cèdent point à celles de la Grèce ; elle est abondante en hommes et en chevaux. Je puis disputer de courage avec Ménélas. Presqu'avant l'âge d'homme, j'ai su reprendre les troupeaux volés, qui avoient été confiés à ma garde, et cet exploit m'a valu le surnom d'Alexandre. Ilionée et Déiphobe ont en différens combats éprouvé la force de mon bras. Je ne suis pas moins à craindre de loin ; car le dard que je lance frappe le but auquel ma main l'a destiné. Me citeriez-vous quelqu'exploit de la jeunesse de Ménélas ? Mais, quoiqu'il ait, a-t-il pour frère un Hector, qui seul vaut une armée ? Vous ne me connoissez pas, et ne rendez pas justice à mes forces. Non, vous ne sentez pas le prix de l'époux qui vous est offert. Ou la Grèce n'armera pas pour vous, ou elle sera punie de sa témérité. Après tout, il me sera glorieux de prendre les armes pour défendre une aussi précieuse conquête. Peut-on être armé pour

une plus belle cause ? Et si l'univers entier veut y prendre part, l'immortalité de votre nom n'en sera que plus assurée. Sortie une fois d'ici sous les auspices heureux qui vous y invitent, ne doutez point de ma fidélité à remplir mes promesses.

HÉLÈNE

A PARIS.

DIX-SEPTIÈME ÉPITRE.

Hélène répond à Pâris, et laisse, à travers le langage de la vertu, percer son penchant pour le berger troyen.

PUISQUE mes yeux ont tant fait que de lire l'injure que vous me faites, il y auroit peu à gagner pour ma gloire à ne vous pas répondre. Vous avez osé, en violant les droits sacrés de l'hospitalité, tenter la fidélité d'une femme liée par l'hymen. C'est-là, sans doute, le prix de l'accueil qui vous a été fait après une longue navigation, et nos portes ne vous auront apparemment été ouvertes que pour voir ce bienfait payé par un affront ! Veniez-vous comme ami ou comme ennemi ? Je ne doute pas que cette plainte-ci, toute juste qu'elle soit, ne vous paroisse encore mériter le nom que vous me donnez à moi-même. Je consens à passer pour

simple, pourvu qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir transgressé les loix de l'honneur, et que ma vie soit toujours sans reproche. Si je n'ai pas un extérieur austère, et si mes regards n'ont rien de terrible, du moins ma réputation est entière; j'ai vécu sans crime, et je ne connois point l'adultère. Je m'étonne donc du ton de confiance qui accompagne votre témérité, et n'imagine pas ce qui a pu vous inspirer l'espérance de partager mon lit. Seroit-ce parce qu'ayant été violemment enlevée par Thésée, vous avez pensé que ce fût un titre pour me faire consentir à un second enlèvement? J'aurois été criminelle, si je m'étois laissé séduire; mais enlevée, ma résistance étoit ma justification. Thésée n'a rien obtenu, et mon malheur s'est borné à la crainte.... Si dans sa fureur il m'a surpris quelques baisers, c'est tout ce qu'il a gagné. Vous m'apprenez que votre témérité n'auroit pas été satisfaite au même prix. Je rends graces aux Dieux, qu'il ne vous ait pas ressemblé. Il m'a respectée jusqu'au moment qu'il m'a rendue, et sa modération a diminué la noirceur de son entreprise. Thésée ne se seroit-il donc repenti, que pour laisser sa place à Pâris, et pour que mon nom fût cité par-tout! Je n'en ai cependant point de colère, ce n'est pas de ce sentiment qu'on paie un cœur qui s'offre, si tant est

que l'amour que vous me marquez soit sincère ; car je puis en douter. Ce n'est pas que je ne puisse avoir quelque confiance dans les traits de mon visage ; mais vous autres hommes, vous êtes en mauvaise réputation du côté de la bonne-foi, et c'est toujours nous qui courons le plus de risque à croire trop légèrement. Si beaucoup d'autres ne sont pas délicates et scrupuleuses, pourquoi voulez-vous que mon nom ne puisse avoir place parmi les noms de celles qui ont été fidelles à leurs devoirs ? Ma mère, dont vous réclamez l'exemple, en m'invitant à l'imiter, trompée par une fausse apparence, n'a péché que par erreur. Elle ne pouvoit pas, sous le plumage d'un oiseau, soupçonner un adultère. Si je vous écoutois, aucun prétexte de méprise ne pourroit m'excuser : l'auteur de la surprise auroit pu peut-être justifier ma mère ; mais je n'ai pas ici un autre Jupiter qui pût me procurer la même ressource. Quand vous citez vos ayeux et votre naissance, pensez-vous que cette maison, à laquelle j'appartiens, n'ait pas aussi de quoi se vanter ? Sans parler de Tantale, de Pélops, d'Atrée, Léda, toute trompée qu'elle a pu être, ne m'a-t-elle pas donné Jupiter pour père ? Parlez-moi maintenant de Priam et de Laomédon, que je respecte, si vous voulez ; mais le Dieu que vous citez pour votre cin-

quième ayeul, est celui même qui m'a donné la naissance. Quoique je ne doute pas de la puissance de votre Troye, je crois que ce pays-ci ne lui cède en rien : je veux croire qu'il n'est pas aussi abondant en hommes et en richesses ; mais votre pays est un de ceux que nous réputons barbares. Vous m'annoncez, à la vérité, des présens dont la magnificence pourroit toucher les Déesses mêmes; mais si j'étois capable de manquer aux loix de l'honneur, l'offre de votre cœur auroit plus de pouvoir sur mes sentimens. Ou je conserverois toujours ma réputation sans tache, ou ce seroit vous seul, sans vos présens, qui me détermineriez. Je ne les puis pas mépriser, quand ils viennent d'une main qui leur donne un prix. Je compterois la valeur de votre tendresse, les dangers auxquels vous vous êtes exposé, et ce que peuvent avoir de flatteur pour moi les espérances qui vous ont conduit ici. N'en doutez pas, dangereux hôte que vous êtes, malgré mes efforts pour dissimuler, il ne m'a rien échappé de tout ce que vous me rappelez des momens de repas ; lorsque vous me regardez avec des yeux dont les miens ont peine à soutenir le feu, que vous soupirez, que prenant la coupe la plus proche de moi, vous buvez du même côté que vous avez vu mes lèvres toucher; lorsqu'enfin vous me parlez par des signes

que

que je ne pourrois pas ne pas entendre, combien de fois ai-je craint que mon époux ne vous devinât ! Combien de fois n'ai-je pas rougi de ce qui me paroissoit être trop intelligible ! Souvent je me suis dit tout bas : Non, cet étranger n'a point de pudeur ; et je ne me suis pas trompée. J'ai trouvé quelquefois écrit sur le bord de la table : J'AIME ; et j'ai refusé de croire que ce que je lisois me regardât. Mais, hélas ! j'ai appris que si l'on pouvoit écrire ainsi, je pouvois n'être pas insensible à cet artifice amoureux. Votre beauté, je l'avoue, est rare, et plus d'une belle pourroit désirer d'être entre vos bras. Que quelqu'autre jouisse de ce bonheur, qui le pourra sans crime, plutôt que mon honneur se sacrifie à une flamme étrangère.... Que mon exemple apprenne qu'on peut se passer de la beauté, et qu'il y a de la vertu à résister aux penchans. Croyez-vous qu'il n'y en eût pas beaucoup d'autres qui formassent les mêmes vœux que vous, et n'y a-t-il que vous qui ayez des yeux ? Vous n'avez que l'avantage d'être plus téméraire. Vous n'êtes pas plus capable d'aimer, mais vous êtes plus hardi à le faire entendre. Que ne vîntes-vous dans le temps que mille prétendans sollicitoient ma main ? Nul ne l'auroit emporté sur vous ? (mon époux lui-même pardonneroit ce sentiment ;) mais vous venez trop tard solliciter un bien engagé. Vos

vœux ont été trop lents, un autre est en possession ; enfin, pour me faire consentir à être à vous, il faudroit que je fusse malgré moi à Ménélas. Cessez donc, de grace, de tourmenter un foible cœur dont votre amour feroit le malheur ; laissez-moi dans l'état que la fortune m'a donné, et ne formez point de projets funestes à ma vertu. Mais, dites-vous, Vénus vous l'a promis, et lorsque les trois Déesses nues se présentèrent à vous sur le mont Ida pour être jugées, la première vous offrit des royaumes, la seconde des lauriers, et la troisième vous dit qu'Hélène seroit votre épouse. Je l'avoue, j'ai peine à croire que des divinités aient pu se soumettre au jugement d'un mortel ; mais à le supposer vrai, je ne puis pas penser que Vénus, en m'engageant, ait cru payer la préférence qu'elle sollicitoit ; je n'ai pas assez de confiance dans les dons de la nature, pour croire que la Déesse, même de la beauté, ait pu me mettre à un si haut prix. C'est bien assez que les hommes me trouvent belle, les louanges de Vénus me paroissent suspectes. Je veux bien cependant ajouter foi à tout, et souscrire au témoignage de Vénus ; car enfin, pourquoi mon incrédulité se porteroit-elle sur quelque chose d'aussi flatteur ? Vous-même ne devez point m'en savoir mauvais gré ; on est toujours lent à croire les choses

merveilleuses. Je me félicite d'avoir plu à Vénus, et de ce que vous-même m'ayez, sur la seule renommée, préférée aux dignités et aux grandeurs offertes par Junon et Pallas, dont vous pensiez que ma possession vous dédommageroit. Il faudroit que je fusse de bronze, si je ne payois pas ce sentiment de quelque retour. Non, je n'ai point le cœur insensible; mais je répugne à m'attacher à un objet que je ne pense pas qui puisse jamais être à moi. Pourquoi entrerois-je dans une carrière que je ne pourrois pas remplir? Je suis peu propre aux ruses d'amour, et les Dieux me sont témoins que je n'ai jamais abusé de la confiance de personne; croyez même qu'en vous écrivant cette lettre, je sors entièrement de mon caractère. Heureuses celles qui ont plus d'expérience! Pour moi, je ne connois même pas les routes qui peuvent mener au crime; déjà la crainte m'agite, je me trouble, je m'imagine voir tous les regards fixés sur nous, et je crois ne pas me tromper. Æthra m'a déjà rapporté des murmures secrets, et des propos répandus dans le peuple; dissimulez donc, si vous n'aimez mieux renoncer à vos projets. Mais si vous n'y renoncez pas, du moins vous pouvez vous contraindre, et tromper les espions. L'absence de Ménélas me donne, j'en conviens, plus de liberté; mais elle ne me la donne pas entière. Il a eu de fortes

raisons pour partir, au moins j'en ai jugé ainsi. Il hésitoit à me quitter; mais à peine je lui ai dit : Partez pour revenir heureusement, que, prenant ces propos à bon augure, il m'a embrassée. Ayez soin, m'a-t-il dit, de nos affaires, de la maison, et de notre hôte troyen. A peine j'ai pu m'empêcher de rire; en faisant mes efforts pour y résister, je ne lui ai pu répondre autre chose, sinon : J'en prendrai soin. Il a passé en Crète avec un vent favorable. Ne croyez pas pour cela que tout vous soit permis. Quoiqu'absent, il me garde, et vous n'ignorez pas que les rois atteignent de loin. La renommée est un fardeau lourd à porter. Plus vous croyez que je puis mériter vos louanges, plus ses inquiétudes seroient excusables. La réputation dont je me félicite encore, est une grande gêne pour moi. Malgré son absence, je ne suis point abandonnée : c'est à ma vertu même qu'il m'a confiée; et si ma beauté peut lui être un sujet d'alarmes, ma conduite passée le rassure, et fait le sceau de sa tranquillité. Vous me pressez de profiter de l'occasion que me donne lui-même un époux imprudent. Je le voudrois peut-être; mais je ne l'ose, et ma volonté encore mal assurée tient mon ame en balance. Je suis sans époux, vous passez des nuits solitaires, des traits communs de beauté nous sollicitent. Les nuits sont longues pour tous

deux. Nous nous en sommes déjà assez dit. Pâris est charmant ; nous habitons le même palais : que je meure, si tout n'invite à succomber. Je ne sais ce qui m'arrête ; mais je crains encore. La contrainte pourroit seule suppléer à ce qui manque du côté de la persuasion. Ma timidité ne pourra peut-être céder qu'à la violence. Il est des injures que l'on pardonne, et peut-être à cette condition consentirois-je à être heureuse. Mais plutôt réunissons-nous, pour combattre un amour encore naissant. Un peu d'eau répandue promptement prévient un grand embrâsement. Entre étrangers, l'amour est peu assuré ; comme eux, il échappe au moment qu'on croit l'avoir fixé pour toujours : on y résiste plus aisément, quand on ne peut compter sur sa constance. Croyons-en l'exemple d'Hypsipyle et d'Ariadne, trompées toutes deux dans leurs espérances. On vous accuse vous-même d'avoir abandonné Œnone, après l'avoir aimée pendant plusieurs années ; et vous n'en disconvenez pas. Vous ignorez que j'ai été curieuse de savoir tout ce qui pouvoit avoir rapport à vous. D'ailleurs comment pouvez-vous vous fixer ? Votre flotte est prête à partir : pendant que nous parlons pour arranger une nuit délicieuse, le vent vous appelera pour vous ramener à Troye. Vous ne serez pas à moitié chemin, que vous ne songerez plus à un attachement qui ne fait que naître,

et notre amour disparoîtra avec les vents. Vous voulez que je vous suive jusqu'à Troye, et que je devienne la bru de Priam ; mais je ne puis m'exposer à la honte que la renommée répandroit par-tout sur mon nom. Que diroient Sparte et toute la Grèce ? Que diroient Troye et toutes les villes de l'Asie ? Que penseroient de moi Priam, son épouse, tous vos frères et toutes les dames troyennes ? Vous-même, quel fonds pourriez-vous faire sur ma fidélité, après les exemples que j'aurois donnés ? Tout étranger qui arriveroit aux rivages troyens pourroit vous alarmer à votre tour ; et oubliant dans quelque moment de colère que mon crime est le vôtre, vous m'appeleriez des noms que j'aurois bien mérités. Vous seriez vous-même votre censeur, pour être le mien. Que plutôt la terre m'engloutisse. Je partagerai, si vous voulez, les richesses de Troye ; je recevrai plus de présens même que vous ne m'en promettez ; la pourpre sera ma parure ordinaire ; des monceaux d'or seront à mes pieds : pardonnez-moi l'aveu, je n'en fais pas tant de cas, et je ne sais quels liens m'attachent encore plus à mon pays. Si je venois à être offensée, quel secours pourrois-je espérer de ma famille ? Malgré toutes les promesses de Jason, Médée ne fut-elle pas obligée de le quitter ? Elle n'avoit point auprès d'elle Aétès, Ipsée ni Chalciope. Je ne crains rien de

pareil ; mais Médée ne l'avoit pas craint non plus. Les plus belles espérances s'évanouissent quelquefois. Le vaisseau qui sort du port avec le vent le plus favorable, n'est pas, à un moment de-là, à l'abri de la tempête. Je suis sur-tout effrayée de ce flambeau que votre mère crut avoir mis au monde, et de la prédiction des destins sur l'embrâsement qui menaçoit Troye. Malgré la faveur de Vénus qui vous a dû son triomphe, je crains la colère des deux rivales, que, si j'en crois votre rapport, vous avez condamnées. Je ne doute pas que ma fuite n'allumât la guerre, et que ce ne fût-là tout le fruit de notre amour. Rappelez-vous la cruelle guerre qu'excita entre les Centaures et les Lapithes l'intérêt d'Hippodamie. Croyez-vous que la colère de Ménélas et de ses frères fût, pour une aussi juste cause, plus lente à éclater. En vain vantez-vous vos hauts faits d'armes, la délicatesse de votre visage ne s'accorde pas avec ce récit. Laissez à Mars l'offrande des guerriers plus vigoureux, et réservez-vous pour Vénus. Que d'autres prennent les armes; vous, contentez-vous d'aimer ; chargez Hector, dont vous exaltez la valeur, de combattre pour votre défense, et conservez-vous pour des combats moins meurtriers. Si j'étois plus hardie, je me rangerois aussi sous les étendards de l'Amour. Peut-être enfin le ferai-je, malgré les loix de la

pudeur qui me retiennent ; peut-être que, vaincue par la persévérance, je présenterai mes mains à ses chaînes. Lorsque vous demandez un entretien secret, il n'est pas difficile de deviner ce que vous espérez ; mais vous vous pressez trop, et la moisson n'est pas mûre ; peut-être, en différant, je vous sers mieux que vous ne croyez. Terminons cette lettre, qui vous développe tout le secret de mon ame, et remettons-nous à Climène et à Æthra, mes compagnes et mes confidentes, du soin d'entretenir notre correspondance.

LÉANDRE A HÉRO.

DIX-HUITIÈME ÉPITRE.

Léandre, habitant d'Abydos, aimoit Héro, habitante de Sestos, demeures opposées, et séparées par l'Hellespont. Léandre passoit ordinairement la mer à la nage pour se rendre auprès d'elle ; la mer étant trop orageuse pour lui permettre le passage, il écrit à Héro, afin de lui en marquer son regret.

JE t'envoie, chère habitante de Sestos, un bonjour que j'aimerois bien mieux que la mer irritée me permît de te porter moi-même. Si les Dieux favorisent ma flamme, tu liras cette lettre d'aussi mauvaise humeur que je te l'écris. Mais non, ils ne me sont pas favorables, puisque mettant obstacle au plus cher de mes vœux, ils ne permettent pas que la mer me soit praticable. Tu vois toi-même que le ciel embrumé, et la mer troublée par les vents, interceptent toute navi-

gation. Un seul pilote, assez hardi pour essayer le passage, se charge de te rendre cette lettre. Je me serois même embarqué avec lui, si je n'avois pas vu tous les habitans d'Abydos en observation sur ce qui se passoit. Je n'aurois pas pu, comme auparavant, échapper aux yeux de mes parens; et notre liaison, que nous voulons cacher, n'auroit plus été un secret. Prenant aussi-tôt la plume : Pars, ai-je dit, épître bienheureuse, une belle main va te recevoir; et peut-être même qu'en voulant, avec ses dents, couper les liens qui t'attachent, elle te laissera toucher ses lèvres vermeilles. Ma main s'est pressée de te dire le reste; mais que j'aimerois mieux qu'au lieu d'écrire, elle m'eût, en nageant, soutenu, comme à l'ordinaire, au milieu des flots! Elle n'en est pas moins propre à être auprès de toi l'interprête de mes sentimens. Voici la septième nuit, et ce temps m'a paru avoir la longueur d'une année, que le flot ne cesse d'être en courroux. Si j'ai une fois pendant ce temps fermé la paupière, je consens que la mer ne se calme pas sitôt. Assis sur un rocher escarpé, je regarde tristement le rivage que tu habites, et mon ame se transporte où mon corps ne peut pas aller. Je vois même le fanal que tu fais allumer, ou du moins mes yeux croient le voir. Trois fois je me suis dépouillé de mes vêtemens, et trois fois

j'ai tenté les hasards de la mer ; mais je n'ai pu résister à la force du flot qui menaçoit de m'engloutir. O toi, Borée, le plus cruel des vents, pourquoi me livres-tu la guerre ? C'est moins contre la mer que contre moi que tu déploies ton courroux. Que ferois-tu de plus, si tu ne connoissois pas les traits de l'Amour ? car quelque froid que tu sois, tu ne nieras pas tes ardeurs pour Orithie ; et si quelqu'un, lors de son enlèvement, avoit entrepris de te fermer la route des airs, l'aurois-tu souffert patiemment ? Fais-moi grace, je t'en conjure ; modère ton souffle, et fais-toi donner par Eole des ordres moins cruels ; mais ma prière est vaine, et par-tout où il se porte, le flot n'est que plus furieux. Que ne puis-je actuellement emprunter les aîles de Dédale, je ne serois pas effrayé de l'entreprise ; malgré le voisinage des eaux auxquelles Icare donna son nom. Je ne demande que de voir élever dans les airs ce même corps que souvent les flots ont soutenu. Mais pendant que les vents et la mer se refusent à mon empressement, je me rappelle les premiers momens de mon bonheur. C'étoit (car le souvenir même est un plaisir) au commencement de la nuit, que je sortis amoureux de la maison paternelle. Aussi-tôt je quittai mes habits ; et mes bras, sans effort, me soutinrent sur la mer tranquille ; la lune, comme

pour favoriser mon entreprise, me prêtoit une lumière dont les rayons n'avoient de mouvement que celui qu'ils empruntoient de l'agitation du flot. Déesse brillante, lui disois-je en la regardant, sois-moi propice. Rappelle-toi cette montagne dépositaire de tes plaisirs, et qu'Endimion ne te permette pas d'être cruelle à un amant. Ne détourne pas tes regards d'un amant dont la flamme est secrette. Lorsque tu descendois du ciel, c'étoit en faveur d'un simple mortel. Celle que je vais chercher, pour ne pas mentir, est une Déesse elle-même; sans parler de ses qualités vraiment célestes, sa beauté ne peut convenir qu'à une Déesse, elle ne peut céder qu'à Vénus, ou à toi. Si tu n'en crois pas mon témoignage, tu peux t'en convaincre par toi-même. Autant ton éclat est supérieur à celui des autres corps célestes, autant elle efface par sa beauté tout ce qu'il y a de plus beau; si tu en doutes, tu es certainement aveugle. Pendant ces propos, ou autres semblables, mes bras m'ouvroient, à travers les eaux, un passage facile. La lune réfléchissoit ses rayons sur la surface des eaux, et donnoit à la nuit la clarté d'un beau jour. Aucune voix ne venoit frapper mon oreille, et je n'entendois d'autre bruit que le murmure du flot coupé par l'effort de mon bras. Seulement je crus entendre quelque douce complainte de

l'amante de Céix, sous la figure d'Alcyon. Commençant enfin à être fatigué, je m'élève par un effort, et j'apperçois une lumière. C'est-là, ai-je dit, le feu allumé pour moi; c'est-là qu'habite celle que j'adore. A l'instant mes forces sont revenues, et j'ai cru sentir le flot plus favorable à mon amour. C'est cet amour, renfermé dans mon cœur, qui tempère le froid de l'élément dans lequel mon corps est plongé. Plus j'approche du rivage, plus mon courage augmente; et dès que je suis à portée de pouvoir être vu, tes regards m'animent et me rendent toutes mes forces. Par mon ardeur à nager, je tâche de marquer ma passion; et de mes bras, je fais grand bruit pour t'avertir. Je vois que malgré les efforts de ta nourrice pour te retenir, tu franchis tous les obstacles, et que tu ne crains pas de te mouillir pour me joindre plutôt. Tu me reçois enfin entre tes bras, et tu paies mon empressement par des baisers dignes, grands Dieux! d'être cherchés par-delà les mers. Tu détaches ta robe de dessus tes épaules pour la jeter sur les miennes, et tu prends soin toi-même d'essuyer mes cheveux. Le reste n'eut pour témoin que la nuit, la tour où nous nous retirâmes, et le feu dont la lumière avoit éclairé ma route. Les plaisirs de cette nuit ne se peuvent pas plus compter que les feuilles de l'algue que la mer rejette.

Plus les momens étoient courts, moins nous en devions perdre. Mais bientôt l'aurore annonce la naissance du jour, nos baisers confus se multiplient, et nous nous plaignons de la briéveté de la nuit. Pressé par les instances de ta nourrice, je descends de la tour, et je reprends la route de la mer, sans perdre de vue, aussi long-temps que je le puis, celle que j'adore. Crois que quand j'arrive au rivage de Sestos, je m'estime un nageur heureux ; et que quand j'arrive ici, je pense avoir fait naufrage. En t'allant chercher, mes bras servent mon cœur avec ardeur ; ils sont immobiles et sans action pour me ramener ici. Qui croiroit qu'on pût avoir du regret à revenir dans sa patrie ? Les lieux que tu habites sont ma vraie patrie, et je ne puis y aller ! Pourquoi faut-il qu'aussi unis de cœur que nous le sommes, nous soyons séparés par un bras de mer ? Quand on n'a qu'une même ame en deux corps, devroit-on avoir deux demeures séparées ? Que Sestos me retienne ou qu'Abydos te possède, notre tendresse ne laisse point de choix entre les deux endroits. Pourquoi faut-il que le trouble des eaux en jette dans mon ame, et pourquoi quelque chose aussi léger que le vent a-t-il de l'influence sur mon destin ? Les dauphins servent notre passion, et je pense que les poissons me connoissent. Je ne sais si la trace de mon passage n'est pas à

présent imprimée sur les eaux comme celle des roues le seroit sur un grand chemin. Je me plaignois jadis de n'avoir que cette route pour aller à toi ; c'est maintenant des vents que je me plains, qui m'ôtent même cette ressource. L'Hellespont blanchit de l'écume des flots, et à peine est-il un de ses ports où les vaisseaux soient en sûreté. Je crois que lorsqu'Hellé périt dans cette mer, ses eaux n'étoient pas plus agitées : ont-elles donc encore besoin d'un nouveau malheur pour assurer le nom qu'elles acquirent par leur premier crime ? J'envie le sort de Phrixus, qui trouvoit un passage assuré sur le mouton à toison d'or qui le portoit. Mais non, je ne regrette rien, pourvu que la possibilité de nager ne me soit pas interdite ; je n'ai besoin d'aucun autre secours. Je serai moi-même le vaisseau, le conducteur et le pilote. Je ne ferai point confidence de mon amour aux étoiles, qui prêtent leur ministère à tout le monde. Le char d'Andromède, la couronne d'Ariadne, la grande et la petite Ourse ne seront point mes guides ; je connois une autre lumière bien plus assurée, et qui me conduira mieux dans l'épaisseur des ténèbres. Avec elle j'affronterois toutes les mers, et je surpasserois dans l'art de nager Palæmon et Glaucus. J'éprouve souvent que mes bras, fatigués par la longue

uniformité de leurs mouvemens, se refusent à nager ; mais dès que je leur dis, que je leur propose pour récompense de s'attacher au col de celle que j'aime, ils reprennent de nouvelles forces ; et comme le cheval auquel on ouvre la carrière dans les jeux publics, ils s'élancent vers le bonheur que je leur annonce. Je n'ai besoin que de mon amour, il me rend inutiles même les secours du ciel. Quelque digne que tu sois de cette demeure, reste cependant encore sur la terre, ou montre-moi le chemin pour t'y aller rejoindre. Je jouis rarement du bonheur d'être avec toi, et mon cœur participe à toutes les agitations de la mer ; que gagné-je à n'être séparé de toi que par un court intervalle, si les obstacles sont toujours les mêmes ? Je suis quelquefois tenté de croire que je serois moins malheureux, si j'étois moins à portée d'espérer. Moins nous sommes éloignés, et plus mon amour est un tourment pour moi, plus il se nourrit d'espérances déçues. Je touche presque de la main ce que j'aime ; mais, hélas ! (et je ne puis me refuser aux termes) qu'est-ce autre chose qu'éprouver le sort affreux de Tantale au milieu de l'abondance de toutes choses ? Je ne te posséderai donc jamais, que quand il plaira à ces flots, et chaque hiver sera pour moi une époque de malheur !

malheur ! Quoi ! l'inconstance des vents et de la mer sera toujours la mesure de mes espérances ! Nous sommes pourtant en été ; que sera-ce quand la saison des Pleyades et des autres constellations pluvieuses sera venue ? Quoi qu'il en soit, l'Amour, sois-en assurée, me fera faire quelque coup de témérité. Je ne différerai pas long-temps à remplir ma promesse ; et pour peu qu'il y ait encore quelques nuits fâcheuses, j'affronterai la fureur des eaux ; ou ce sera une heureuse témérité, ou ma mort sera la fin de mon tourment. Tout ce qui me restera à souhaiter sera que mon corps, poussé vers le rivage de Sestos, y trouve un port. Tu m'accorderas quelques larmes, tes mains s'emploieront à me rendre les derniers soins, et tu diras : C'est moi qui suis la cause de sa mort. Mais éloignons une image dont ton cœur sans doute est blessé. Ne me la reproche pas, et ne songe qu'à unir tes vœux aux miens, pour que la mer se calme. Je ne lui demande que le temps d'arriver près de toi ; qu'alors l'hiver me tienne assiégé, j'y consens. Dans quel port pourrois-je être un prisonnier plus heureux ? Que Borée m'arrête......, il me sera si doux d'y rester. Je veux bien alors être paresseux à nager ; je renonce à tout acte de témérité ; je ne me plaindrai plus de la fureur des flots, je pardonnerai à la mer de ne point souffrir de nageurs. Que

les vents, d'accord avec deux beaux bras, me retiennent et nous lient l'un et l'autre. Aussi-tôt que le flot le permettra, je me jeterai à la nage. Fais toujours allumer le fanal qui me guide. En attendant, ma lettre, que je souhaite suivre de près, aura le bonheur de remplir ma place auprès de toi.

HÉRO A LÉANDRE.

DIX-NEUVIÈME ÉPITRE.

Héro, également sensible, marque son amour par son impatience à revoir Léandre; et, par ses craintes, elle semble annoncer le malheur qui arrive à cet amant.

HATE-TOI donc, cher Léandre; viens réaliser le bon jour que tu me donnes par ta lettre; ton retard à nos plaisirs a pour moi la durée d'un siècle. Excuse mon aveu, mon amour n'est pas patient; nous brûlons d'un feu égal, mais nos forces ne le sont pas. Je crois dans le jeu des passions, plus de courage aux hommes; nous nous y montrons foibles comme le comporte notre conformation; et je succombe, si tu tardes trop. Pour vous autres, les plaisirs de la chasse, les amusemens de l'agriculture, les affaires, les exercices du corps, l'art de dompter des chevaux,

la glue à présenter aux oiseaux, l'hameçon pour tromper le poisson, le temps consacré à la table sont autant de diversions en faveur de vos cœurs, et d'adoucissemens à l'attente. Quand ma passion seroit moins vive, privée de toutes ces ressources, que me reste-t-il à faire que d'aimer? C'est aussi mon unique occupation. Oui, seul objet de mes plaisirs, je sens pour toi plus de tendresse que tu ne peux m'en rendre. En parlant de toi avec ma nourrice, je lui conte mon étonnement de ne te pas voir arriver. En regardant la mer soulevée par les vents, je lui fais les mêmes reproches que toi; ou si je la vois se calmer, je crois que tu peux venir, et me plains de ce que tu ne le veux pas. Ces plaintes sont toujours accompagnées de larmes, que d'une main tremblante ma nourrice s'empresse d'essuyer. Souvent je regarde s'il n'y a pas sur le rivage quelque trace de tes pas, comme si j'ignorois que le sable n'en peut conserver aucune. Je m'informe si personne n'est venu d'Abydos, ou si personne n'y va, afin d'écrire, et de savoir de tes nouvelles. Qu'ai-je besoin de te dire combien je donne de baisers aux vêtemens que tu laisses, en partant, sur le rivage. Dès que le jour cesse, et fait place à la lumière des étoiles, je me presse de faire allumer le fanal qui peut éclairer la route; et prenant mon fuseau, j'essaie de charmer, par le travail de mes doigts, l'ennui

de t'attendre. Si tu veux savoir de quoi je m'entretiens pendant ce long temps, le seul nom de Léandre est dans ma bouche. Crois-tu, nourrice, que mon amant soit sorti de chez lui ? ou n'est-il pas retenu par les yeux des surveillans qu'il craint ? Se sera-t-il dépouillé, et frotté de l'huile dont on doit la connoissance à Pallas ? Au mouvement de sa tête, qui plie sous les premières attentes du sommeil, je m'imagine qu'elle répond à ce que je dis ; mais elle y prend peu de part. Elle dort. Un instant après ; oui, dis-je, il est en route, et ses mains le soutiennent sur les eaux ? Je n'ai encore que peu avancé mon ouvrage ; je demande : Mais ne peut-il pas bien être à moitié chemin ? Je regarde du côté de la mer, je conjure tous les Dieux de te donner un vent favorable. Je prête l'oreille, et toute voix que j'entends me paroît être celle de Léandre arrivant. Quand la plus grande partie de la nuit s'est ainsi passée en attente inutile, le sommeil surprend mes paupières ; c'est alors, méchant, que malgré toi, peut-être, je te vois à mes côtés. Je te vois au rivage, quoique tu n'y sois pas ; tu arrives en nageant, tu m'embrasses encore tout dégoûtant d'eau ; je te couvre des vêtemens que j'ai coutume de te préparer, je te réchauffe dans mon sein ; ensuite mille choses, dont le souvenir enchante, et qu'une langue modeste

ne répète pas... Hélas ! qu'ils passent rapidement ces plaisirs, et qu'ils sont imparfaits ? Au moment du réveil, je ne te trouve plus. Unissons-nous donc plus réellement au gré de nos vœux, et n'ayons plus de ces plaisirs mensongers. Mais pourquoi passé-je autant de nuits seule ? Pourquoi, timide nageur, es-tu si long-temps absent ? La mer aujourd'hui, j'en conviens, n'est pas praticable ; mais le vent fut plus doux la dernière nuit, pourquoi l'as-tu laissé passer ? Pourquoi n'as-tu pas prévenu le changement du temps ? Ne pouvois-tu pas profiter du moment ? Le premier que l'on saisit est toujours le meilleur. Mais, diras-tu, la surface de la mer est tout-à-coup changée. Je t'ai souvent vu venir en moins de temps qu'il n'en a fallu pour opérer ce funeste changement. Surpris par la tempête en arrivant, je crois que tu n'aurois rien à regretter. Entre mes bras, les vents, ce me semble, te pourroient être assez indifférens. Pour moi, je les entendrois mugir tranquillement, et je ne ferois point de vœux pour voir les flots se calmer. Mais qui est-ce qui t'a rendu aussi circonspect ? et comment se fait-il que tu craignes la mer, dont jadis tu méprisois les caprices ? Je me rappelle que tu arrivois par des temps qui n'étoient guère moins fâcheux, et que je te criois : Ne sois donc pas si téméraire, et que ton courage

ne me soit pas une source de larmes. Qu'est-il devenu ce courage auquel la timidité a succédé ? Qu'est donc devenu ce nageur intrépide ? Mais non, je t'aime mieux prudent, qu'audacieux comme tu l'étois auparavant. Pourvu que tu sois le même, que tu m'aimes, comme tu me l'écris, et que ton amour ne soit point refroidi; je ne crains point les vents qui retardent mon bonheur, mais ceux qui emporteroient ton amour. Je ne craindrois que de me voir moins chère à tes yeux, et mise à un moindre prix qu'auparavant vis-à-vis les dangers qui alors ne t'arrêtoient pas. Quelquefois j'appréhende que ma pauvre patrie ne me fasse tort, et que tu me croies indigne du lit d'un habitant d'Abydos. Mais il n'y a point d'humiliation que je ne supportasse, plutôt que de te savoir entre les bras de quelque concubine, à laquelle tu sacrifierois ma tendresse et celle que tu me dois. Ah ! plutôt périr que d'être blessée d'un trait pareil ! Ce n'est pas que rien de ta part m'annonce un pareil malheur, ni qu'aucun rapport l'autorise auprès de moi; mais je crains tout : on n'aime pas bien sans inquiétudes, et l'absence ne les excuse que trop. Heureuses celles qui restent à portée de connoître les maux réels, et de n'en point craindre d'imaginaires ! Une fausseté soupçonnée ou un malheur réel m'affectent également. Viens donc, Léandre;

que ce soit la fureur des vents ou la crainte de ton père qui te retiennent, je te pardonne, pourvu qu'aucune femme n'y ait part. Si j'en soupçonnois quelqu'une, oui, n'en doute pas, j'en mourrois de douleur. Il y a long-temps que tu serois coupable, si tu n'avois pas mieux ménagé mes jours. Mais non, tu ne l'es pas, et mes craintes sont vaines, le vent seul est coupable de ton retard. Dieux! comme les flots sont agités! Comme le jour s'obscurcit par d'épais nuages! Peut-être la mère d'Hellé est-elle venue répandre les eaux dans lesquelles elle a été transformée; peut-être sa belle-mère, métamorphosée en Déesse des eaux, vient-elle tourmenter la mer que sa belle-fille a nommée. Il en faut convenir, elle ne nous est pas favorable; Hellé y a péri, et elle fait mon tourment. Et toi, Neptune, si tu te souviens encore de toutes les flammes dont, au rapport de la fable, tu as brûlé, devrois-tu permettre aux vents de se déclarer contre des amans? Amimone, la fille de Salmonée; Alcione, la fille d'Athalante; Médée, avant qu'elle eût été punie par le changement de ses cheveux en serpens; Laodicée, Célœne, et beaucoup d'autres, célébrées par les poëtes, ont partagé tes faveurs. Pourquoi, après avoir tant de fois éprouvé le pouvoir de l'Amour, nous fermes-tu la route qui conduit ici mon amant? Porte ailleurs ta

colère, ce petit détroit n'en est pas digne. A la bonne heure que tu t'exerces sur quelque nombreuse et puissante flotte ; mais le Dieu des mers doit-il s'amuser à effrayer un pauvre nageur ? S'il est d'une illustre origine, il ne la tire point d'Ulysse qui s'attira ta colère. Epargnes-en deux à la fois ; quoiqu'il nage seul, mes destins dépendent de sa conservation. Mais j'entends la lumière faire un bruit de bon augure ; ma nourrice répand du vin dessus : Nous serons, dit-elle, demain plus nombreuse compagnie ; et elle boit du même vin. Réalise, cher amant, un espoir si doux, et ne me laisse plus occuper mon lit sans partage. Tu n'as rien à craindre, Vénus te sera favorable et en imposera à la mer dont elle est sortie. Quelquefois je forme le projet de m'exposer moi-même à cet élément. Mais il est moins sûr pour nous autres ; et, en effet, c'est Hellé seule qui y périt, et son frère arriva heureusement. Mais peut-être crains-tu que le temps ne te manque pour retourner ; peut-être appréhendes-tu de ne pouvoir supporter la fatigue d'un double passage. Eh ! bien, donnons-nous rendez-vous au milieu du trajet ; et après nous être embrassés sur la surface des eaux, nous regagnerons notre demeure : ce sera peu de chose à la vérité, mais ce sera plus que rien. J'éprouve ici le combat de l'amour et de la pudeur :

je sais bien ce qui me plairoit davantage; mais la décence et l'intérêt de cacher notre amour me retiennent, et je balance entre l'un et l'autre. À peine Jason fut arrivé en Colchide, qu'il amena Médée sur son bord; à peine Pâris fut-il arrivé en Grèce, qu'il repartit avec sa proie. Au lieu que tu ne sembles venir voir celle que tu aimes que pour la quitter; et toutes les fois que l'on ne peut naviguer, tu te livres à la nage. Je t'exhorte cependant à ne point mépriser le danger, lorsque les meilleurs vaisseaux ne résistent pas à la mer. Crois-tu que tes bras aient plus de force que les rames? Ce que tu désires, Léandre, est ce que les matelots redoutent; c'est leur dernière ressource après le naufrage. Malheureuse Héro! tu désires de n'être pas crue dans tes conseils! Sois donc plus sage que moi, pourvu que tu arrives entre mes bras, c'est tout ce que je demande. Mais toutes les fois que je porte mes regards du côté de la mer, je ne sais quelle terreur pénètre jusqu'à mon cœur. Je suis encore effrayée des songes de la dernière nuit, quoique j'en aie par mes prières conjuré les tristes images. C'étoit dans le moment de l'aurore, aux lumières finissantes, temps auquel les songes ne trompent pas. Mon fil m'est échappé d'entre les doigts, et j'ai laissé tomber ma tête sur le chevet. Alors j'ai cru voir, d'une vérité certaine, un dauphin na-

geant sur une mer agitée, que le flot a précipité sans vie au bord du rivage. Quoique ce puisse être, je tremble. De grace, Léandre, ne te moque pas de mes songes, et ne te livre à la mer que quand elle sera tranquille. Si ce n'est pas pour toi, je te le demande pour celle que tu aimes, et dont la vie dépend de la tienne. Il y a espérance que bientôt la mer se calmera : pars alors seulement. Pendant qu'elle n'est pas encore praticable, cette réponse pourra t'aider à supporter la peine du retard.

ACONCE

A CIDIPPE.

VINGTIÈME ÉPITRE.

Aconce, devenu amoureux de Cidippe dans le temple de Diane, surprit sa foi par une ruse ingénieuse. Lorsque ses parens voulurent la marier avec un autre, elle tomba malade. Aconce feint que c'est une punition de ce qu'elle lui manque de parole, et la menace de la colère de Diane, tant qu'elle en voudra épouser un autre que lui.

BANNISSEZ toute crainte. Je ne viens point surprendre de nouveaux sermens, vous en avez déjà fait un qui suffit à mon bonheur. Lisez ma lettre entière; et puisse la lecture que vous en ferez, chasser la maladie dont vous êtes attaquée, et dont je partage avec vous les atteintes. Mais pourquoi vois-je renaître sur vos joues cette même

rougeur, dont je fus témoin dans le temple de Diane? Je ne vous demande aucune complaisance criminelle; je sollicite seulement l'exécution d'une parole sacrée. Je vous aime comme un mari, et non comme un coupable adultère. Si vous voulez relire ce que vous trouvâtes écrit dans cette pomme que je laissai tomber à vos pieds, et que vos chastes mains ramassèrent, vous y trouverez la promesse que je réclame. Rappelez-vous-en le souvenir, et ne laissez pas à la Déesse le temps de vous prévenir. Mon amour, que vos retards et les espérances que vous m'avez données n'ont fait qu'allumer davantage, s'en allarmeroit. Il n'avoit pas besoin de cet espoir, toujours retardé, pour acquérir de nouvelles forces. Mon cœur s'est reposé sur lui. Vous ne pouvez le nier; la Déesse en fut témoin, elle vous entendit, et sembla, par un mouvement de sa tête, y applaudir. Je vous permets de dire que vous avez été trompée par un artifice, pourvu que vous reconnoissiez que l'amour en a été le principe. Quelle autre vue avois-je que de m'attacher à vous par les liens de l'hymen? Ç'auroit dû être à vos yeux un titre de faveur, plutôt qu'un sujet de plainte. Mon caractère naturel n'est point la ruse, et je n'en ai pas contracté l'habitude; mon seul amour pour vous a pu m'en rendre capable. A supposer que j'ai eu quelque part aux paroles

qui vous ont engagée, c'est l'ouvrage de l'amour ingénieux ; ce fut lui qui me dicta les termes de votre engagement ; c'est lui, qui, pour vous posséder, m'a rendu habile. Enfin, je consens au nom de trompeur, si c'est l'être que de vouloir obtenir ce qu'on aime. Je vous écris de nouveau, et c'est en suppliant que je vous parle. Sera-ce donc encore une tromperie, et croirez-vous encore avoir à vous en plaindre ? Si vous aimer est vous faire une offense, je vous l'avoue, je ne cesserai pas de vous offenser; quelque précaution que vous puissiez prendre, je vous suivrai par-tout. Si d'autres en pareil cas ont employé la violence, seroit-il juste de me faire un crime de quelques mots hasardés ? Fassent les Dieux que je puisse vous envelopper de tant de liens, que vous ne puissiez trouver aucun moyen d'échapper. Il m'en reste encore mille à essayer, et mon amour n'en négligera aucun ; vous avez beau douter de l'évènement, vous finirez par être à moi. Quoique vous fassiez, vous n'échapperez pas à tous les pièges, et l'Amour vous en a tendus plus que vous ne pouvez imaginer. Si la ruse ne réussit pas, j'aurai recours à la force. Je ne suis point du nombre de ceux qui blâment Pâris, et les autres amans, qui, comme lui, ont su être téméraires à propos. Je saisirai de même.... Mais je n'en dis pas

davantage. Dussé-je y périr, ce me seroit un malheur moins grand que celui de ne vous point posséder. Mon amour seroit moindre, si vous étiez moins belle. Ce sont vos charmes qui me rendent entreprenant. Ces yeux plus brillans que les astres, ces beaux cheveux blonds, ce col plus blanc que l'ivoire, ces bras que je voudrois voir attachés sur moi, cet extérieur honnête sans rudesse, ces pieds que Thétis envieroit, sont les armes qui m'ont subjugué. Que ne suis-je assez heureux pour pouvoir parler du reste! Non, les Dieux n'ont pu laisser aucune partie de leur ouvrage imparfaite. Est-il étonnant que, frappé de tant de beautés, j'aie voulu obtenir un aveu de vous-même? Pourvu que vous vous avouiez ma conquête, je consens que vous en regardiez les moyens comme criminels. J'en soutiendrai l'affront, pourvu que je n'en perde pas la récompense. Si c'est un crime, doit-il donc être inutile. Télamon enleva Hésione; Achille enleva Briséis. L'une et l'autre captive suivit son vainqueur. Je vous pardonne tout votre courroux, pourvu que j'en puisse triompher. Pour peu que vous m'accordiez d'accès auprès de vous, celui qui alluma votre colère la saura bien calmer. Je ne demande que de pouvoir porter mes larmes à vos pieds, et, comme les esclaves dignes du châtiment embrasser vos genoux. Vous ne

connoissez pas encore tous vos droits. Appelez-moi seulement auprès de vous. Pourquoi abuser de mon absence pour m'accabler ? Ordonnez en maîtresse, et j'obéirai en esclave soumis. Dussiez-vous, dans votre fureur, m'arracher les cheveux, et de vos ongles me défigurer le visage, je souffrirai tout, et ne craindrai que de voir vos belles mains blessées elles-mêmes des coups qu'elles auront frappés. Vous n'aurez pas besoin, pour m'empêcher de fuir, d'employer le secours des chaînes, mon amour suffira pour vous assurer de moi. Vous-même direz, lorsque votre colère se sera satisfaite : Comme il aime avec patience ! Quand vous aurez vu tout ce que je sais souffrir : Tant de constance, direz-vous à vous-même, mérite que je l'attache à moi. Absent, je suis accusé et sans défense ; mais ma cause n'en est pas moins bonne. D'ailleurs, vous n'auriez de reproche à faire qu'à moi, vous n'auriez à vous plaindre que de moi. Mais la Déesse n'a point mérité que vous la trompiez ; tenez-lui parole au moins, si ce n'est pas à moi. Elle étoit présente, elle fut témoin de votre rougeur ; elle a bien retenu le serment que vous avez prononcé. Puissent mes craintes porter à faux ; mais il n'est rien de plus violent que sa colère, quand elle se croit offensée ; ce que je souhaite qui n'arrive pas. Témoin le serpent de Calidon. Nous savons

savons quelle fureur une mère exerça contre son fils. Témoin Acteon déchiré comme une bête fauve par les chiens qu'il conduisoit. Témoin la malheureuse Nyobé, qui, changée en rocher, pleure encore en Bythynie ses disgraces. Hélas! Cidippe, je crains de vous dire tout; et vous me soupçonnerez peut-être d'avoir voulu, pour mes intérêts, vous inspirer de vaines terreurs. Il le faut pourtant. Si vous êtes malade chaque fois que vous êtes au moment de contracter un autre engagement, n'en cherchez pas la cause ailleurs. C'est encore un reste de bonté de la Déesse, qui voudroit, en vous avertissant, vous sauver un parjure; elle veut que, par un acte de fidélité, vous assuriez votre vie. Elle vous punit, dès que vous touchez au moment d'être perfide; de grace, ne l'obligez pas à prendre son arc meurtrier. Il ne tient encore qu'à vous de la calmer, et de vous délivrer de cette fièvre qui consume votre corps délicat. Sauvez de ses ravages ce visage, ces yeux, et ce teint de lys et de rose qui ont allumé ma flamme. Si quelque ennemi s'oppose à mon bonheur, puisse-t-il éprouver tous les tourmens que je ressens quand vous êtes malade, ou quand je vous vois prête à vous engager; car je ne sais lequel m'afflige le plus. Quelquefois je me reproche d'être la cause de vos souffrances, et d'y avoir donné lieu par mon artifice. Puisse

la peine en retomber sur moi seul, et ne point s'étendre jusqu'à vous. Cependant, inquiet sur votre état, je me promène souvent sans affectation près de votre porte. S'il sort quelqu'esclave, ou quelque servante, je m'en approche, je demande si vous avez dormi, si vous avez pris quelque nourriture, et quel en est l'effet. Infortuné que je suis ! Pourquoi ne suis-je pas chargé de vous porter les remèdes ordonnés par le médecin ? Pourquoi ne puis-je vous tâter le poulx, et être assis sur votre lit ? Pour surcroît de malheur, c'est un autre, et peut-être celui que je voudrois le moins, qui, trop juste objet de ma haine et de celle des Dieux, remplit ces soins, qui, sous le prétexte d'observer la fièvre, touche vos bras d'albâtre, approche ses mains de votre sein, peut-être même vous embrasse. Il n'est que trop bien payé. Qui que tu sois, qui t'a permis de t'approprier notre maison ; qui t'a ouvert le chemin pour venir dans notre héritage ? Ce sein m'appartient. Les baisers que tu prends me sont volés. Eloigne tes mains d'un corps sur lequel j'ai des droits avoués. Retire-toi, méchant ; celle que tu oses approcher m'est promise ; si tu recommences, tu seras un adultère. Cherches-en quelqu'une qui soit libre, et que personne n'ait droit de réclamer. Celle-ci, pour que tu ne l'ignores pas, a un maître. Si tu ne m'en crois pas, lis

l'acte de son serment; et pour que tu ne doutes pas de son authenticité, engage-la à te le lire elle-même. Je te le répète encore, sors d'un lit qui ne t'appartient pas. Qu'y fais-tu ? Sors-en, la place n'est pas vacante. Tu n'as pour toi que la parole d'un homme; ainsi mon droit vaut mieux que le tien. C'est Cidippe qui s'est engagée elle-même; son père a eu beau te la promettre, ses propres engagemens la lient plus que ceux auxquels son père a pu vouloir l'obliger. Il te l'a promise; mais elle s'est engagée à moi par serment. Il n'a pris que les hommes à témoin; elle a Diane même pour le sien. Il ne pourroit craindre que le blâme d'une infidélité; elle a la peine du parjure à redouter. Juge ce qui doit l'emporter. Enfin, pour que tu puisses mieux comparer les risques de part et d'autre, considère l'évènement. Cidippe est malade, et son père se porte bien. De toi à moi, les espérances et les craintes ne sont pas en balance. Tu espères sans risque. Le refus seroit pour moi le coup de la mort : et j'adore d'avance, ce qu'il est encore douteux que tu aimeras. Si tu avois eu quelqu'amour de la justice, tu aurois dû céder à mes feux. Mais, Cidippe, à quoi me servira cette lettre, si le barbare persiste à soutenir une mauvaise prétention? Il est cause de votre maladie et du mécontentement de la Déesse. Croyez-moi, faites-lui défendre votre porte, vous mettrez par-là

vos jours hors de danger; et puisse tout le mal retomber sur lui. Si vous le chassez, et si vous renoncez à aimer un homme réprouvé par la Déesse, vous recouvrerez la santé, et me la rendrez en même-temps. Ne craignez rien; accomplissez seulement ce que vous avez promis à la face des autels, et vous jouirez d'une santé parfaite. Les Dieux ont moins agréables les offrandes et les sacrifices, que notre fidélité, mêmes aux engagemens secrets. Il est des maladies qui ne se guérissent que par le fer et le feu; il faut aux autres le secours des remèdes les plus amers. Vous n'avez pas besoin d'y avoir recours, seulement ne vous rendez point parjure; en me tenant parole, vous sauverez mes jours et les vôtres. Il étoit possible que vous n'eussiez pas un souvenir exact de vos promesses et ce sera votre excuse pour le passé; mais vous êtes maintenant bien avertie, et par ma voie, et par ce qui vous arrive toutes les fois que vous êtes prête à me tromper. Supposons même que vous évitiez un châtiment actuel, oserez-vous invoquer la Déesse dans ces momens où Junon-Lucine préside? Elle se rappelera vos sermens; elle demandera quel est l'époux. En vain lui ferez-vous de nouvelles promesses, elle sait que vous ne les respectez pas. En vain vous prodiguerez alors les sermens, elle sait que vous ne vous faites pas de scrupule de tromper les

Dieux. Mon intérêt, je vous le jure, n'est pour rien dans ce langage; je suis occupé d'un soin plus important, puisqu'il s'agit de la conservation de vos jours. Pourquoi, par votre silence sur les causes de votre maladie, avez-vous laissé vos parens dans l'inquiétude de vous perdre? Pourquoi ne contez-vous pas tout à votre mère? Il n'y a rien, Cidippe, dont vous ayez à rougir. Dites-lui comment je vous ai connue, lorsque vous êtes allé sacrifier dans le temple de Diane; qu'en vous voyant, je suis resté saisi et immobile (je ne sais si vous l'avez remarqué); que dans ce moment d'excès de passion, mon manteau m'est échappé, et est tombé de dessus mes épaules; que, sans savoir d'où elle étoit partie une pomme, dans laquelle il y avoit quelque chose écrit, a roulé à vos pieds; que par la lecture, qu'en présence de la Déesse vous avez faite de ce qui y étoit écrit, vous vous êtes, selon la loi de son temple, trouvé engagée; et pour ne point laisser ignorer à votre mère ce que vous avez lu, répétez-le-lui en entier. Epousez, vous dira-t-elle, celui auquel la divinité propice vous a liée. Je prendrai pour gendre celui que votre serment m'a donné. Quel qu'il soit, je le préfère, puisqu'il est agréable à Diane. Voilà ce que votre mère vous dira, si elle a des entrailles de mère. Faites ensorte cependant qu'elle s'informe qui je suis, et ce que

je suis, et elle trouvera que la Déesse n'a point mal servi ses intérêts. Il y a dans la mer Ægée une isle célèbre par les Nymphes de Corice. C'est-là que j'ai pris naissance, et je compte parmi mes ayeux des noms qui pourroient vous flatter, si vous êtes touchée de la noblesse. J'ai des biens considérables, une vie sans tache; et plus que cela, tout mon amour pour vous. Sans y être engagée, vous ne refuseriez peut-être pas un époux tel que moi, et votre serment auroit pu être moins heureusement placé. Voilà ce que Diane en songe, et l'Amour depuis mon réveil, m'ont ordonné de vous écrire. Si les traits de l'un m'ont blessé, prenez garde aux flèches de l'autre : nos intérêts sont communs, prenez également pitié de vous et de moi : qu'hésitez-vous à nous secourir tous deux? Si mes vœux sont exaucés, je jure qu'aussi-tôt que les trompettes annonceront le sacrifice dans le temple de Délos, j'y consacrerai une pomme d'or, avec ces mots : « Aconce annonce, par cette représentation, que Cidippe a accompli sa promesse ». Mais je crains qu'une plus longue lettre ne vous fatigue à lire, et je la termine par le mot ordinaire : Adieu.

CIDIPPE A ACONCE.

VINGT-UNIÈME ET DERNIÈRE ÉPITRE.

Cidippe se plaint vivement de la supercherie d'Aconce, dispute sur la validité de son prétendu serment, et finit par consentir à le recevoir pour époux.

J'AVOUE la crainte que j'ai eue en recevant votre lettre, et je ne l'ai même lue que des yeux, de peur que, sans le savoir, ma langue ne m'engageât encore. Vous en eussiez, je crois, abusé, si, comme vous l'avouez, vous ne m'aviez déjà cru suffisamment liée. Je n'aurois peut-être dû la lire d'aucune façon; mais j'aurois craint, en vous traitant aussi durement, d'augmenter encore le courroux de la Déesse. En vain je brûle l'encens sur ses autels; quoique je fasse, je la crois toujours plus favorable à vous qu'à moi; et je pense, comme vous voulez que je le croie, que sa colère brûle toujours en votre faveur. Non, jamais elle

ne marqua tant de penchant pour son fidèle Hyppolite. Cependant elle devroit quelque préférence à une vierge comme elle ; mais je tremble qu'elle n'en veuille à mes jours ; car la langueur qui m'assiège n'a aucune cause apparente, et nul remède ne me soulage. Ma foiblesse est au point, que pour vous répondre, je puis à peine me soutenir sur le coude. A cela se joint la crainte que quelqu'autre que ma nourrice ne découvre notre commerce de lettres. Elle reste assise sur la porte pour me donner le temps d'écrire en sûreté ; et si quelqu'un lui demande ce que je fais, elle répond, Cidippe dort. Quand le temps ne permet plus d'user de ce prétexte, et que quelqu'un vient, que l'on ne peut pas refuser, elle crache, ou fait quelqu'autre signal, pour que je puisse interrompre ma lettre. Je la cache en tremblant dans mon sein, et je la reprends dès que je suis libre. Jugez de la peine que vous me donnez : vous ne la méritez pas, sans doute ; mais je suis trop bonne, et ne la devrois pas être autant. C'est donc pour le succès de votre artifice que je suis punie par le risque continuel de ma vie ? Voilà donc le prix de votre sensibilité pour moi, et il faut que vous avoir plu fasse mon malheur ? Si (et je l'aimerois bien mieux) je vous avois semblé laide, ma santé n'auroit besoin d'aucun secours. Je suis aimée, et je gémis ;

votre jalousie continuelle m'assassine, et je péris par mes propres attraits. Pendant que vous vous disputez ma conquête, et que ni l'un ni l'autre ne veut céder, je suis tourmentée comme le vaisseau que le vent jette au large, et que le flot ramène au rivage. Lorsque mes parens croient toucher au moment de voir leurs vœux accomplis, aussi-tôt le feu de ma fièvre se renouvelle, et la cruelle Proserpine semble prendre ce temps-là pour m'appeler. Pour moi, quoique je me sente innocente, je crains d'avoir effectivement offensé les Dieux; cependant l'un croit que c'est un pur effet du hasard; l'autre pense que votre rival n'est point agréable aux Dieux; mais au milieu de toutes ces conjectures, on ne vous épargne pas; on dit que c'est un sort que vous m'avez jeté. On me voit attaquée, on n'en devine point la cause, et je suis seule victime de la guerre que vous vous livrez. Je vous le dis sans feinte, votre haine me feroit du bien, puisque votre amour me fait tant de mal. Si vous traitez ainsi qui vous aimez, aimez donc qui vous voudrez punir. De grace, pour me sauver, haïssez-moi. Non, vous n'avez aucun souci de celle que vous semblez désirer, et que vous laissez périr misérablement; ou si vous adressez pour moi des vœux à la Déesse, l'évènement prouve que vous vous vantez mal-à-propos de ses bontés pour

vous. Optez donc ; si vous ne voulez pas fléchir la Déesse, je vous suis donc peu chère ; et si vous ne le pouvez pas, vous ne lui êtes donc pas agréable. Plût aux Dieux que jamais, ou que du moins dans ce temps-là, je n'eusse point connu l'isle de Délos ! Je me souviens combien l'on eut de peine à faire sortir le vaisseau. Le pied que que je portai le premier en avant, le premier pas que je fis en dehors, le coup que je me donnai en heurtant mon pied contre le vaisseau, tout m'annonça un voyage sinistre. Deux fois le vent contraire fit rentrer le bâtiment : mais, hélas ! je me trompe, c'étoit un vent favorable, puisqu'il s'opposoit à mon départ. Que n'a-t-il continué de souffler de même ! Après tout, quelle folie de se plaindre de l'inconstance ! Enfin, touchée de la réputation du lieu, je hâtois ma route vers Délos, et me plaignois de la lenteur du vaisseau. Combien de fois me suis-je plaint que les voiles ne prenoient pas assez de vent ! Combien de fois ai - je murmuré de la paresse des rameurs ! Déjà nous avions passé Micone, Tine et Andros, et je commençois à appercevoir la brillante Délos. Aussi - tôt j'ai dit : Pourquoi fuyez-vous, isle tant desirée ? Etes-vous encore errante à la merci des flots ? Enfin, nous arrivons vers la chûte du jour ; dès le lendemain matin, ma mère me fait arranger les cheveux,

elle-même me met des bagues aux doigts, et des ornemens d'or sur la tête; elle me pare de mes plus riches habits, et nous sortons pour aller offrir le vin et l'encens aux divinités auxquelles l'isle est consacrée. Pendant que ma mère répand le sang des victimes qu'elle offroit, et qu'elle brûle leurs entrailles dans le feu sacré, ma nourrice me mène voir les endroits extérieurs destinés au service du temple; j'admire les présens faits par les rois; je contemple les superbes portiques, et les statues dont ils sont ornés. Je vois sur-tout avec étonnement l'autel formé d'un nombre infini de cornes, et de l'arbre sur lequel Latone étoit appuyée, quand elle mit au monde ses deux enfans, et tant d'autres beautés que la mémoire ne peut se rappeler, mais que l'on trouve à Délos. C'est peut-être, Aconce, pendant ce temps-là que vous m'avez apperçue, et à mon air vous m'avez cru, sans doute, facile à tromper. Je rentre donc dans le temple par les marches qui y conduisent. Pouvois-je ne me pas croire en sûreté dans ce sanctuaire? Je vois à mes pieds une pomme, contenant ces mots... Dieux! qu'allois-je faire? J'allois peut-être encore, en les répétant, augmenter mes liens. Ma nourrice la ramasse; et toute ravie, me dit: Lisez donc tout. Oui, poëte fameux, je lis votre beau chef-d'œuvre. Au mot de mariage, je sens la rougeur

monter à mes joues; et mes yeux, devenus complices de votre artifice, se fixent à terre. Méchant! quel est donc le sujet de votre triomphe? Quelle gloire trouvez-vous à avoir trompé une jeune fille sans défiance? Etois-je, pour me défendre, armée comme Penthésilée, combattant pour Troye? Etois-je comme l'amazone Hyppolite, couverte d'un bouclier d'or? Y a-t-il tant d'honneur à surprendre un enfant qui ne se défie d'aucune ruse? Une pomme a surpris Cidippe, une pomme avoit amusé Athalante; n'allez-vous pas vous croire un second Hyppomènes? Vous auriez mieux fait, si effectivement vous étiez animé par je ne sais quel enfant que vous prétendez marcher toujours avec des flambeaux allumés, d'employer des moyens honnêtes pour m'engager, au lieu d'avoir recours à l'artifice. Vous pouviez me dire naturellement les titres que vous pouviez avoir pour être desiré; et s'ils étoient d'espèce à me mériter, pourquoi vouloir me contraindre, au lieu de me persuader? A quoi sert un serment que la langue seule prononce, même en présence des Dieux? C'est l'intention qui fait le serment, et qui lui donne sa force. La mienne n'y a eu aucune part. Il n'y a point d'engagement sans une détermination réfléchie de la volonté. Si j'ai voulu vous promettre de vous épouser, sans doute je vous ai donné des droits, et vous pouvez justement les

poursuivre; mais si vous n'avez de moi qu'une vaine articulation de sons, à laquelle le cœur n'a point participé, quel titre vous ai-je donné? Je n'ai point fait de serment; j'en ai seulement lu un. Ce n'étoit pas ainsi que vous pouviez vous montrer digne de ma main. Cherchez d'autres dupes. Si ce genre d'artifice devoit toujours vous réussir, vous n'auriez pas de peine à amasser de grandes richesses; vous n'avez qu'à faire jurer les rois qu'ils vous abandonneront leurs états, et bientôt vous serez le maître du monde. Si votre écriture a ce pouvoir, croyez-moi, vous êtes plus grand que Diane elle-même. Malgré ce que je vous dis, et malgré mes refus, je l'avoue, je redoute la colère de Diane, et je la soupçonne d'être auteur de mon mal; car pourquoi retombé-je dans la même langueur toutes les fois qu'on propose la fête de mes nôces? Trois fois Hymen s'est présenté aux autels qui lui étoient dressés, et trois fois il s'est retiré; ses flambeaux ont eu peine à s'allumer, ou se sont éteints promptement. Je l'ai vu, lorsqu'il a approché de la maison, ôter de dessus sa tête les couronnes nuptiales, et de ses cheveux les parfums dont ils étoient embaumés, parce qu'il ne voyoit que des larmes et des appareils de deuil peu assortis avec l'éclat de la pompe nuptiale. En rougissant, il a fui loin de ce triste et funèbre séjour. Cependant la

fièvre se fait sentir sur tous mes membres, mes habits me pèsent, mes parens fondent en pleurs, et il semble qu'au lieu des torches nuptiales, il faille allumer les flambeaux funéraires. Prends pitié de moi, grande Déesse, et procure-moi le secours de ton frère. Se pourroit-il que la sœur du Dieu qui prend soin de prolonger la vie des hommes, en voulût à la mienne? Ai-je porté sur toi un regard imprudent, tandis que tu étois dans ton bain? Ai-je jamais, dans mes différentes offrandes, oublié tes autels? Ma mère a-t-elle négligé le culte de la tienne? Je ne suis coupable que d'avoir lu de funestes vers que je n'avois pas faits. Mais vous, s'il est vrai que vous m'aimez, offrez pour moi de l'encens, et que la même main qui m'a fait du mal vienne à mon secours. Pourquoi, si Diane veut que je sois à vous, me met-elle hors d'état d'y être? Tant que j'existe, vous pouvez espérer; elle vous sert mal, si elle m'ôte la vie. Ne croyez pas cependant que votre rival prenne les libertés que vous supposez: il est près de mon lit, quand on le lui permet; mais il sait le respecter. Je ne sais même ce qu'il peut penser; car je vois couler ses larmes, il en cache la cause; ses caresses sont plus timides, ses baisers très-rares; à peine il ose me nommer son épouse; ou, pour mieux dire, il doit ne savoir que penser, puisque je ne me

contrains pas. Quand il entre, je me tourne de l'autre côté, je fais semblant de dormir, je ne parle pas, je repousse même sa main. Il en gémit, il soupire, et croit que je l'ai pris en aversion, quoiqu'il sente bien ne l'avoir pas mérité. Hélas! je vous développe trop de penchant, quand je devrois, si j'avois la force de parler, ne vous montrer que de la colère. Vous me demandez la permission de me voir, malgré ma langueur; mais ne m'avez-vous pas fait assez de mal de loin? Que vous êtes bien nommé Aconce (*)! Je n'ai jamais guéri de la blessure que vous m'avez faite. Pourquoi voulez-vous me voir? Est-ce pour jouir d'un double triomphe? Ma maigreur est extrême, mes couleurs ont disparu, j'ai la pâleur de cette funeste pomme; je ne vois plus sur mes joues ce mêlange des lys et des roses; vous croirez voir une figure de marbre, ou un vase d'argent terni par le froid de la glace. Si vous me voyiez à présent, vous croiriez ne m'avoir pas connue auparavant; et vous m'envoyeriez des paroles bien différentes à lire. Je voudrois cependant que vous me vissiez telle que je suis, pour connoître votre ouvrage; eussiez-vous, Aconce, un cœur plus dur que le fer, je suis assurée que vous solliciteriez ma grace auprès de Diane. Mais afin que vous n'ignoriez point par quels moyens je

(*) Allusion au mot grec.

puis recouvrer la santé, je vous dirai qu'on est allé consulter l'oracle de Delphes; et déjà il me revient confusément, qu'il a parlé d'une promesse demeurée sans exécution. Les Dieux, l'oracle et votre écrit seroient donc d'accord? Mais d'où vient cette nouvelle faveur des Dieux pour vous? Vous les avez peut-être surpris encore par le même art. Puisque vous disposez ainsi d'eux, il faut donc que je suive leur volonté. J'ai même déjà, quoiqu'il en ait pu coûter à ma pudeur, conté à ma mère la surprise que vous m'avez faite. Le reste est votre affaire. En vous écrivant, j'en ai peut-être plus fait qu'il n'étoit permis à une fille. Mon corps ne peut pas soutenir une plus longue fatigue, et ma main s'y refuse. Elle vous dira cependant encore que je désire sincérement d'être à vous. Adieu.

FIN DES HÉROÏDES.

ART D'AIMER D'OVIDE.

ART D'AIMER D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

ROMAINS, s'il est quelqu'un parmi vous à qui l'art d'aimer soit inconnu, qu'il lise mes vers, qu'il s'instruise, et qu'il aime.

C'est l'art qui fait voguer les vaisseaux rapides, à l'aide de la voile et de la rame ; c'est l'art qui fait voler dans la carrière les chars légers : l'art doit aussi gouverner l'amour.

Automédon (1) étoit habile à conduire un char, à en manier les rênes flexibles ; Tiphys (2) étoit le pilote de la poupe Hœmonienne ; et moi je suis chargé par Vénus de diriger le tendre amour. On m'appelera le Tiphys et l'Automédon de l'amour. Il est peu traitable, à la vérité, et souvent je le trouverai rebelle à mes leçons ; mais

(1) Automédon fut l'écuyer d'Achille. Homère vante son adresse à conduire un char ; Virgile le cite aussi dans son Enéide.

(2) Tiphys, fameux pilote, à qui les Argonautes confièrent le gouvernail de leur vaisseau, lors de l'expédition de la Toison d'or.

il est enfant; il est d'un âge tendre et docile. Le fils de Philyre (1) forma le jeune Achille par le son de la lyre, et n'employa que cet art paisible pour dompter son ame féroce. Ce guerrier qui fit si souvent trembler ses alliés et ses ennemis, trembla, dit-on, devant ce vieillard chargé d'années, et lui présenta docilement, pour être battues de verges, ces mains dont Hector devoit éprouver la force. Chiron fut le précepteur du petit-fils d'Æacus, je suis celui de l'amour; cet enfant, comme Achille, difficile à gouverner, comme lui, fils d'une Déesse (2); mais comme le taureau courbe la tête sous le joug de la charrue; comme le coursier généreux presse le mors entre ses dents écumeuses : ainsi l'amour fléchira sous ma main; quoiqu'il me perce le cœur de ses flèches, et qu'il secoue sur moi ses torches enflammées; mais plus ses blessures sont profondes, plus ses feux sont brûlans, plus sera éclatante la vengeance que j'en retirerai. Je ne dirai point, Phœbus, que je tiens cet art de toi,

(1) C'est le Centaure Chiron. Saturne, qui, pour tromper la jalousie de Rhée, sa femme, prit la forme d'un cheval, et ayant eu ainsi commerce avec Philyre, fille de l'Océan, elle mit au monde le Centaure Chiron, monstre moitié homme, moitié cheval, qui fut chargé depuis de l'éducation d'Achille.

(2) L'Amour, fils de Vénus, Achille, fils de Thétis.

ou que j'ai pris les leçons de l'oiseau qui frappe l'air de ses chants amoureux (1) : je n'ai vu ni Clio, ni ses cœurs (2), en gardant des troupeaux dans les vallées d'Ascre. C'est l'expérience qui me guide dans cet ouvrage. Soyez docile à un poète instruit par l'usage ; je ne dirai rien que de vrai : secondez mon entreprise, mère de l'amour. Loin d'ici, bandelettes légères, ornement de la pudeur, et vous longues robes qui descendez jusqu'aux pieds. Je chanterai les ruses et les larcins innocens d'un amour qui ne craint rien, et mes vers n'offriront rien de répréhensible.

D'abord, occupez-vous de chercher un objet digne de votre amour, ô vous, qui, pour la première fois, venez combattre sous de nouveaux étendards. Ce que vous avez à faire ensuite, c'est de gagner le cœur de la belle qui vous a captivé ; enfin, le troisième object que vous devez vous proposer, c'est de rendre vos amours éternelles. Voilà la marche à suivre ; voilà la carrière où je vais lancer mon char ; voilà le but où je dois atteindre dans ma course.

(1) Il veut parler des augures qu'en tiroient les anciens.

(2) Hésiode, fils de Dius et de Pycimède, faisant paître les troupeaux de son père dans la vallée d'Ascre, au pied du mont Hélicon, vit les neuf Muses qui lui inspirèrent de faire des vers.

Tandis que libre encore, vous pouvez disposer de votre cœur, choisissez une femme à qui vous puissiez dire : Tu es la seule qui me plaise. Cette femme ne vous tombera pas des nues : vos yeux doivent en faire la recherche. Le chasseur sait où il doit tendre des pièges aux cerfs ; il sait quelles vallées fréquente le sanglier furieux : l'oiseleur connoît les bocages remplis d'oiseaux ; et le pécheur, les eaux qui abondent en poissons.

Vous donc qui cherchez un objet qui fixe pour long-temps votre amour, apprenez d'abord quels lieux fréquentent les jeunes beautés. Je ne vous dirai point de mettre à la voile pour en aller chercher ; vous en trouverez sans faire de longs voyages. Que Persée ait été enlever Andromède chez les noirs Indiens ; qu'un prince Phrygien (1) ait été dans la Grèce ravir une épouse ; Rome vous offrira un assez grand nombre de belles, pour que vous disiez qu'elle possède toutes les beautés de l'univers. Autant le Gargare (2) est fertile en bleds, et Méthymne en raisins ; autant la mer nourrit de poissons ; autant on voit d'oi-

(1) Pâris, fils d'Hécube et de Priam, roi de Troye, capitale de la Phrygie, étant allé en Grèce, enleva Hélène, femme de Ménélas, roi de Sparte, et la ramena avec lui.

(2) Gargare, ville de Mysie ; Méthymne, dans l'isle de Lesbos.

seaux peupler le feuillage des arbres, et d'étoiles briller dans le ciel; autant Rome renferme de belles dans son sein : la mère d'Enée (1) protège ouvertement la ville de son fils.

Désirez-vous une beauté naissante, encore à la fleur de son âge, encore intacte, il en viendra s'offrir à vos yeux. Préférez-vous une beauté plus mûre, et d'un âge accompli, mille charmeront vos regards, et vous serez embarrassé pour distinguer l'objet de votre amour. Aimez-vous mieux l'âge tardif de la sagesse; croyez-moi, vous aurez à choisir dans un peuple encore plus nombreux. Vous n'avez qu'à vous promener lentement sous le portique de Pompée, lorsque le soleil entre dans le lion; ou sous celui que fit achever une tendre mère, en joignant ses dons à ceux de son fils, superbe ouvrage, construit de marbres étrangers. Ne dédaignez point celui qui, rempli d'antiques tableaux, porte le nom de Livie, son fondateur, et ce lieu où l'on voit les petites-filles de Belus (2), qui osèrent donner la mort à leurs malheureux cousins, avec leur père cruel, tenant à la main une épée nue. N'oubliez point les fêtes d'Adonis, pleuré par Vénus, et ces sa-

(1) Vénus fut mère d'Enée, prince troyen, de qui les Romains tiroient leur origine.

(2) Consultez la fable sur l'histoire des Danaïdes.

crifices que célèbre le septième jour (1) de la semaine le juif syrien. N'évitez point le temple de cette genisse fameuse qu'on adore à Memphis (2). Combien de femmes lui doivent d'être, ce qu'elle fut elle-même pour Jupiter.

Le barreau même, qui le croiroit, est favorable à l'amour, et souvent un cœur s'enflamma dans ce domaine de la chicane : là, où près du temple de marbre consacré à Vénus, l'on voit jaillir dans les airs grand nombre de jets d'eau ; là souvent l'avocat que l'on consulte se laisse prendre à l'amour : il a su sauver ses cliens, et il s'oublie lui-même ; là souvent la parole manque à l'orateur : de nouveaux intérêts viennent l'occuper ; il a sa propre cause à défendre. De son temple, qui est voisin, Vénus se rit de lui. Tout-à-l'heure il avoit des cliens nombreux, à présent il desire de l'être.

Mais ce sont les théâtres sur-tout que vous devez fréquenter : ces lieux vous offriront plus abondamment de quoi contenter vos vœux. Là vous trouverez telle beauté que vous aimerez, telle dont vous pourrez vous jouer, telle que vous ne voudrez toucher qu'une fois, telle que vous voudrez posséder toujours.

(1) Le sabbat des juifs.

(2) La déesse Isis ou Io, y étoit en grande vénération, et y avoit un temple fameux.

Comme on voit les fourmis en troupe aller et revenir souvent lorsqu'elles emportent dans leurs greniers les grains dont elles ont coutume de se nourrir : comme on voit les abeilles, au milieu d'une campagne odoriférante qui leur offre une riche pâture, voltiger sur les fleurs et sur le thym : ainsi les femmes se portent en foule aux spectacles dans leur plus brillante parure. Souvent le grand nombre m'a empêché de prononcer entr'elles. Elles viennent pour voir, mais aussi pour être vues : c'est un lieu dangereux pour la chaste pudeur.

Tu es le premier, Romulus, qui ait porté l'alarme dans la célébration de ces jeux, lorsque tes guerriers ravirent les Sabines pour se donner des épouses. Alors le théâtre n'étoit point enrichi de marbre ni décoré de tapisseries; les tribunes n'étoient point peintes de brillantes couleurs; on y avoit simplement étendu des feuillages cueillis dans les bois des montagnes, et l'art n'avoit point embelli la scène. Le peuple étoit assis sur des sièges de gazon, les cheveux hérissés, et couronnés de feuilles. Chacun regarde autour de soi, marque de l'œil la beauté qu'il desire, et roule en secret mille pensées dans son cœur. Cependant un musicien toscan fait entendre les sons grossiers de sa flûte, et le bouffon frappe trois fois du pied le sol applani. On applaudit (alors

on le faisoit sans art), et au milieu des applaudissemens, le roi donne au peuple le signal d'enlever sa proie. A l'instant tous s'élancent, annonçant leur dessein par leurs cris, et, d'une main avide, ils se saisissent des Sabines.

Comme la timide colombe fuit devant l'aigle; comme le tendre agneau fuit à la vue du loup, ainsi s'effrayèrent les Sabines lorsque les Romains se jetèrent sur elles. Il ne s'en trouva point qui ne changeât de couleur : la même crainte les saisit toutes, mais elle ne se manifesta pas de la même manière. Plusieurs s'arrachent les cheveux, plusieurs tombent sans connoissance; l'une garde un silence morne, l'autre appelle vainement sa mère; celle-ci se lamente; celle-là demeure interdite : enfin, telle reste à sa place, telle autre prend la fuite. On emmène ces jeunes victimes, ravies pour les plaisirs de l'hymen, dont plusieurs étoient embellies par la pudeur peinte sur leur visage. Si quelqu'une résistoit et refusoit de suivre son ravisseur, il la saisissoit avidemment et l'emportoit lui-même. Pourquoi, lui disoit-il, flétrir par vos larmes vos yeux délicats ? Le même nœud qui unit votre père et votre mère, nous unira l'un à l'autre.

Romulus, tu as su seul rendre tes guerriers heureux : accorde-moi le même bonheur, et je deviens guerrier. C'est de-là, qu'encore aujour-

d'hui, les théâtres sont dangereux pour les belles.

N'oubliez point de vous trouver aussi aux combats des nobles coursiers. Que d'avantages offre le vaste cirque où s'assemble le peuple : là vous n'avez pas besoin d'exprimer, par le mouvement de vos doigts, vos sentimens secrets, ou d'étudier des signes de tête pour y lire une réponse. Asseyez-vous auprès de votre maîtresse, rien ne vous en empêche; approchez-vous d'elle le plus que vous pourrez, elle ne sauroit vous en faire un crime : le local vous force de vous serrer malgré vous; et si vous la pressez, l'ordre établi vous le commande. Cherchez ensuite l'occasion d'entrer en conversation avec elle, en lui parlant d'abord de choses vagues et générales. Demandez-lui à qui appartiennent les coursiers qui entrent dans la carrière. Etudiez sa réponse, et quel que soit l'écuyer auquel elle paroîtra s'intéresser, ne balancez point de faire des vœux pour lui.

Mais lorsque vous verrez arriver en pompe, avec un cortège nombreux, les images en ivoire des habitans du ciel, saluez la puissante Vénus, et battez des mains en son honneur; et si, par hasard, comme il arrive souvent, il tomboit un peu de poussière sur le sein de votre maîtresse, secouez sa robe d'une main légère : secouez-la

même quand il n'y auroit point de poussière (1) : tout doit être pour vous une occasion de vous rendre officieux. Si ses vêtemens traînent sur la terre, relevez-les avec soin, et ôtez-les de l'ordure : vous recevrez aussi-tôt le prix de votre complaisance; vous verrez ses jambes, sans qu'elle puisse s'en offenser.

Veillez encore ceux qui seront assis derrière vous. Prenez garde qu'ils ne la gênent en appuyant leurs genoux contre son dos délicat. De petites complaisances captivent des cœurs légers. Combien ont été amplement récompensés, pour avoir arrangé un coussin d'une main prévenante; pour avoir, en agitant l'air avec un léger carton, procuré une douce et agréable fraîcheur; pour avoir placé à propos un banc sous des pieds délicats.

C'est ainsi que peuvent faire naître l'amour, et le cirque, et la triste enceinte de l'inquiet barreau. Là, souvent le fils de Vénus a livré combat; et, en regardant les blessures des autres,

(1) Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de bien rendre toute la délicatesse de ces mots, TAMEN EXECUTE NULLUM. Notre langue est ici comme une étrangère, qui s'efforce vainement d'imiter, dans son maintien et dans sa parure, les graces faciles et aisées de nos françaises.

a été blessé lui-même. Il s'entretenoit avec une belle, assise auprès de lui, il tenoit ses mains dans les siennes, il lui demandoit un livre, et tout-à-coup il s'est senti percé du trait fatal ; il a gémi de sa blessure, et il a servi lui-même de spectacle aux autres.

Et lorsque dans ces derniers temps, César, pour donner aux Romains le spectacle d'un combat naval ; fit paroître sur la scène les vaisseaux des Perses et des enfans de Cécrops, combien de jeunes garçons, combien de jeunes filles accoururent de l'une et de l'autre mer ? On eût dit que l'univers entier étoit dans Rome. Qui ne trouva point dans ce peuple immense un objet digne de son amour ? Hélas ! combien sentirent les tourmens d'un amour inconnu !

Aujourd'hui, César se prépare à dompter le reste de l'univers : bientôt vous serez soumises à notre empire, extrêmités de l'Orient ; et vous, Parthes, vous serez châtiés (1). Réjouissez-vous, mânes de Crassus, et vous, drapeaux sensibles à l'affront d'être tombés dans des mains barbares, votre vengeur s'avance. Dès ses premières armes, il se montra grand général, et jeune encore (2),

(1) Les Romains, commandés par Crassus et son fils, avoient été vaincus par les Parthes.

(2) Il veut parler de Caïus César, fils de Julie, fille d'Auguste.

il conduit des guerres qu'on ne confieroit pas à un jeune guerrier.

Ames timides, ne comptez point les années des Dieux. Dans les Césars, la valeur et les talens devancent les années; dans les ames célestes, le génie se développe avant l'âge, et ne souffre point les funestes lenteurs d'un accroissement tardif. Encore enfant, le héros de Tirynthe écrasa deux serpens entre ses mains; et dès le berceau il se montra digne de Jupiter. Et toi, si jeune encore, Bacchus, combien tu fus grand, lorsque l'Inde vaincue trembloit devant tes thyrses redoutables.

Tu vas, jeune César, combattre sous les auspices et avec le courage de ton père; le courage et les auspices de ton père te donneront la victoire. Tel est l'apprentissage qu'il te convient de faire, lorsque tu portes un si grand nom, toi qui aujourd'hui prince de la jeunesse, dois l'être un jour du sénat. Tu as des frères (1), venges-en le meurtre. Tu as un père, soutiens-en les droits. Ton père, qui est aussi celui de la patrie, te met les armes à la main, lorsque l'ennemi s'empare d'une partie de son empire : tu porteras au combat des traits consacrés par la piété, et

(1) Lucius et Marcus Agrippa, fils de Julie comme Caïus.

lui des flêches souillées par le crime ; la justice et la piété accompagneront tes drapeaux.

La cause des Parthes est inférieure à la tienne, puissent aussi leurs armes être inférieures aux tiennes ! puisses-tu, mon général, rapporter au Latium toutes les richesses de l'Orient ! O vous, Mars et César, dont le sang coule dans ses veines, accordez-lui dans cette campagne votre protection divine ; car l'un de vous est Dieu, et l'autre le doit être. Oui, je le présage, tu remporteras la victoire ; et j'acquitterai mes vœux par des hymnes d'actions de grace, et j'emboucherai la trompette pour publier ta gloire. Pour toi, à la tête de tes bataillons, tu les animeras par le récit de mes vers. Puissent-ils seulement être dignes de ton grand courage !

Je peindrai les Romains présentant la poitrine à l'ennemi, et les Parthes leur tournant le dos, et leur lançant des traits de dessus leurs coursiers, qui les emportent loin du champ de bataille. Toi qui cherches la victoire dans la fuite, Parthe, que laisses-tu donc au vaincu. Parthe, dès-à-présent j'augure mal pour toi : ta manière de combattre est d'un funeste présage.

Il viendra donc ce jour, ô prince, l'ornement de la terre, où l'on te verra traîné par quatre chevaux blancs, sur un char enrichi d'or. Devant toi marcheront les chefs ennemis, chargés de

chaînes, pour qu'ils ne puissent pas, comme auparavant, chercher leur salut dans la fuite. A ce spectacle assisteront avec joie de jeunes garçons et de jeunes filles confondus ensemble, et ce jour sera pour tout le monde un jour d'allégresse. Alors si quelque jeune fille vous demande le nom de ces rois, et quels sont ces pays, ces montagnes, ces fleuves dont on porte les tableaux, expliquez-lui tout, sans vous contenter de répondre à ses questions; et s'il est quelque chose que vous ne connoissiez pas, parlez-en comme si vous en aviez une parfaite connoissance. Ici, direz-vous, voilà l'Euphrate couronné de roseaux; cet autre fleuve dont vous voyez flotter la longue chevelure de couleur d'azur, c'est le Tigre. Ces peuples sont les Arméniens; cette contrée est la Perside (1), à laquelle le fils de Danaé donna son nom. Voici une ville de la vallée des Achéménéens (2). Voyez-vous ces deux guerriers? ce sont deux chefs; et en même-temps vous les désignerez par leur vrai nom, si vous le pouvez: autrement vous leur en donnerez un convenable.

(1) Il y a dans le texte, (DANAIA PERSIS), parce que cette contrée tire son nom de Persée, fils de Jupiter et de Danaé.

(2) Cette vallée tiroit son nom d'Achemène, qui fut roi des Perses.

La table offre aussi un accès facile auprès des dames, et l'on peut y chercher autre chose que du vin. Là souvent des vases pleins de la liqueur de Bacchus (1) ont été vuidés par l'amour au teint de roses; et lorsque ses aîles sont trempées de vin, trop pesant pour prendre son vol, il demeure comme attaché à sa place. Il secoue alors avec rapidité ses aîles humides; et les cœurs atteints de la rosée qu'il fait ainsi pleuvoir, se sentent blessés. Le vin ranime les esprits, il rend propre à s'enflammer; le vin bannit et dissipe toutes les inquiétudes : alors viennent les ris; alors le pauvre s'égaie (2), les noirs soucis se dissipent, et les fronts se déridant. Alors l'ame s'ouvre toute entière, et la franchise, si rare de nos jours, prend la place de la dissimulation bannie par Bacchus.

Là souvent de jeunes cœurs furent enflammés par la beauté, et Vénus dans le vin fut comme le feu dans le feu. Ne jugez point de la beauté à table, à la lueur trompeuse d'un flambeau : la nuit et le vin troublent le discernement. C'est

(1) Il y a dans le texte BACCHI CORNUA. Ce Dieu est quelquefois représenté avec des cornes. Voyez les raisons qu'en donne la fable.

(2) C'est, je crois, la seule interprétation qu'on puisse donner au sens allégorique de ces mots : TUNC PAUPER CORNUA SUMIT.

à la clarté d'un beau jour que Pâris contempla les Déesses, lorsqu'il dit à Vénus : vous l'emportez sur vos rivales, Vénus. La nuit, toutes les taches, tous les défauts disparoissent ; point de femme alors qui ne semble belle. Voulez-vous apprécier une pierre précieuse, une étoffe de pourpre, et la beauté du corps ? examinez-les en plein jour.

Vous ferai-je l'énumération de toutes les assemblées de femmes, où vous pouvez aller en conquêtes ? J'aurois plutôt compté les sables de la mer. Vous parlerai-je de Bayes (1), de ses rivages couverts de tentes, de ses eaux chaudes et sulfureuses ? J'en connois qui, à leur retour, se sentant le cœur blessé, ont dit : Cette eau n'est point, comme on l'assure, propre à réparer la santé.

Voyez le temple de Diane (2), situé dans un

(1) Ville située dans ce que nous nommons aujourd'hui le golfe de Naples ; on y trouvoit des fontaines d'eaux sulfureuses minérales : d'ailleurs, la position délicieuse de ce lieu y avoit fait établir, dans ce temps, des bains fameux, où les recherches du luxe et de la débauche étoient rassemblées. Tous les auteurs du temps en parlent dans leurs ouvrages.

(2) La grande prêtrise de cette Déesse portoit le nom de Royauté ; et du temps des rois de Rome, ces derniers en étoient grands-prêtres. Après leur expulsion, on choisit le plus distingué des praticiens, pour remplir cette place; et pour ne rien diminuer de la majesté des cérémonies

bois voisin de la ville, ce domaine conquis à la pointe de l'épée par une main coupable; quoique la chaste Déesse soit ennemie de l'amour, combien de Romains y ont été blessés! combien le seront encore!

Jusqu'ici Thalie, traînée sur des roues inégales, vous a indiqué les lieux où vous pouvez choisir une amante, et tendre vos filets; je vais maintenant vous apprendre les moyens de captiver celle qui vous a plu : c'est le point le plus important de l'art. Hommes de toutes les contrées, soyez dociles à mes leçons; mes promesses ne seront point trompeuses : écoutez-moi favorablement.

D'abord persuadez-vous bien que toute femme peut se laisser prendre, et vous en prendrez : tendez seulement vos filets. Vous verrez plutôt les oiseaux se taire au printemps, et les cigales en été, ou le chien du Ménale fuir devant un lièvre (1), qu'une femme résister aux sollicitations

dans le culte religieux que l'on rendoit à la Déesse, on conserva le nom de *Roi* à celui qui en faisoit les fonctions; on le nommoit *Roi des sacrifices;* on l'appeloit aussi REX NEMORENSIS. On peut consulter à ce sujet les mœurs et coutumes des Romains, traduites de Nieuport, par l'abbé Desfontaines.

(1) Ovide dit MENALIUS CANIS. Le mont Ménale étoit situé en Arcadie, pays d'où venoient les meilleurs chiens de chasse.

d'un jeune homme caressant. Celle même qui vous paroît insensible, brûle de desirs. Les larcins de Vénus ne plaisent pas moins à la femme qu'à l'homme; mais l'un ne sait point déguiser, et l'autre cache bien sa passion. Il conviendroit pourtant que nous ne fissions pas toujours les avances : une femme vaincue doit jouer le rôle d'une suppliante. Voyez sur la molle prairie la genisse mugir après le taureau, et la jument hennir après le cheval aux pieds armés de cornes. Chez nous la passion est plus forte, mais moins violente; et l'amour de l'homme a pour objet une fin plus légitime. Parlerai-je de Biblis (1) qui brûla pour son frère d'un coupable amour, et se punit courageusement de son crime en s'étranglant ? Myrrha (2) aima son père, mais non pas de cet amour qu'une fille lui doit, et aujourd'hui elle est enveloppée sous l'écorce d'un arbre odoriférant; les larmes qu'elle répand font

(1) Ovide, dans ses métamorphoses, dit seulement qu'elle fut changée en fontaine.

(2) Pline atteste la véracité de cette histoire; il assure que Myrrha, ayant employé l'artifice pour avoir un commerce criminel avec Cyugre, son père, roi de Cypre, dont elle étoit devenue amoureuse; ce père, abusé, devint si furieux d'avoir commis involontairement ce crime, qu'il la poursuivit l'épée à la main, et la tua. La fable y a joint la métamorphose.

une essence dont nous nous frottons, et qui porte cneore son nom.

Dans les vallons de l'Ida (1), couverts de forêts, paissoit à l'ombre un taureau blanc, l'ornement de son troupeau. Il n'avoit qu'une légère tache noire entre les deux cornes ; le reste de son corps étoit blanc comme le lait. Les genisses de Gnosse et celles de Cydon (2) desiroient éprouver ses caresses. Pasiphaé soupiroit aussi après ses faveurs, et elle détestoit les genisses dont la beauté la rendoit jalouse. Ce fait est connu, et quelque menteuse que soit la Crète (3) aux cent villes, elle ne peut le nier. Cette princesse, dit-on, coupoit elle-même d'une main inhabile des feuillages naissans et de l'herbe tendre qu'elle présentoit à ce taureau. Elle accompagnoit le troupeau dans les prairies ; et là elle ne songeoit plus à son époux. Minos étoit oublié pour un taureau, son rival heureux. Pourquoi, Pasiphaé, vous couvrir de riches habillemens ? Votre bien-aimé est insen-

(1) L'Ida étoit une montagne de l'isle de Crète, aujourd'hui Candie : il y en a une autre du même nom en Phrygie.

(2) Ces deux villes, situées dans l'isle de Crète, avoient été bâties par Minos.

(3) Les Crétois passoient pour menteurs, et St. Paul lui-même les qualifie ainsi dans son épître à Tite.

sible à cette précieuse parure. Pourquoi, suivant les troupeaux à travers les montagnes, le miroir à la main, arrangez-vous si souvent votre chevelure ? Quelle folie ! Toutefois croyez votre miroir qui vous dit que vous n'êtes point une genisse. Que vous voudriez bien vous voir deux cornes sur le front ! Si vous aimez Minos, ne cherchez point un adultère : si vous voulez le tromper, trompez-le, mais en vous unissant avec un autre homme. Une reine quittant le lit conjugal, parcourt les bois et les forêts, comme une bacchante poussée par le Dieu Aonien ! Ah ! combien de fois regardant une genisse d'un œil envieux, elle se dit à elle-même : Pourquoi plaît-elle à celui qui possède mon cœur ? Voyez comme en sa présence elle bondit sur l'herbe tendre. Non, je n'en doute point, l'insensée se croit belle et pleine d'attraits. Ainsi s'exprima son dépit, et aussi-tôt elle la fit enlever du nombreux troupeau, et traîner impitoyablement sous le joug, qu'elle ne méritoit pas de porter; ou bien elle la fit immoler au pied des autels, et prit plaisir à fouiller dans ses entrailles de ses propres mains. Combien elle appaisa les Dieux par le sacrifice de ses rivales, et leurs entrailles à la main : Allez, leur dit-elle, allez plaire à mon bien-aimé. Tantôt elle veut être Europe, tantôt elle veut être

Io, parce que l'une est genisse, et que l'autre fut emportée par un taureau. Cependant elle obtint les faveurs du chef du troupeau, trompé par l'image en bois d'une genisse; elle devint grosse, et ses couches trahirent l'auteur de sa grossesse.

Si Erope (1) eût su se défendre de l'amour de Thyeste, (hélas! qu'il est difficile de ne plaire qu'à un seul homme!) on n'eût point vu Phœbus s'arrêter dans sa course, détourner ses coursiers, et ramener son char vers l'aurore.

La fille de Ninus, qui lui coupa furtivement les cheveux, porte à sa ceinture des chiens furieux. Le fils d'Atrée, après avoir échappé aux fureurs de Mars et de Neptune, fut la triste victime d'une cruelle épouse. Qui n'a versé des larmes sur le sort de Creüse de Corinthe, mourante au milieu des flammes? Qui n'a point été révolté à la vue d'une mère barbare, teinte du sang de ses enfans! Le fils d'Amyntor, Phénix, pleura la perte de ses yeux. Hippolyte fut mis en pièces par ses coursiers épouvantés. Pour-

(1) Le poëte veut ici parler d'Erope, femme d'Atrée. Consultez la fable sur ce sujet, ainsi que sur ceux qui suivent : elle rend inutiles de plus longs détails de ma part.

quoi, Phinée, arrachez-vous les yeux de vos fils innocens? Le même supplice retombera sur votre tête. Voilà les tristes effets de l'amour, quand il maîtrise le cœur des femmes. Chez elle cette passion est plus vive et plus violente que chez nous. Ne doutez donc point que vous ne puissiez triompher de toutes les jeunes beautés. A peine sur mille en trouverez une qui vous résiste. Celle qui se rend àisément, et celle qui se défend, aiment également à être priées. Dussiez-vous échouer, qu'avez-vous à craindre d'un refus? Mais pourquoi échoueriez-vous? Un plaisir nouveau entraîne toujours. Ce qui n'est pas à nous, nous charme le plus. Toujours la moisson est plus fertile dans le champ d'autrui, et le troupeau d'un voisin est plus fécond que le nôtre.

Mais ayez soin sur-tout de connoître la femme de chambre de la beauté que vous voulez captiver. Elle doit vous en rendre l'accès plus facile. Que ce soit sa plus chère confidente, le témoin discret de ses plus secrets divertissemens. Promesses, prières, n'épargnez rien pour la séduire. Dès qu'elle le voudra vous obtiendrez facilement ce que vous souhaiterez. Qu'à l'exemple des médecins, qui agissent suivant les circonstances, elle observe le moment le plus propre, le plus favorable pour gagner le cœur de sa maîtresse. Ce

moment est celui, où, dans son allégresse, on voit la joie se peindre sur son visage, telle que l'image riante qu'offre un champ fertile. Quand le cœur est gai, quand il n'est point resserré par la douleur, il s'ouvre aisément lui-même, et alors l'adroite Vénus s'insinue doucement. Tant qu'elle fut plongée dans le deuil, Ilion se soutint par la force de ses armes : livrée à la joie, elle reçut dans son sein le cheval rempli de guerriers. Saisissez encore le moment où elle se plaindra d'avoir été offensée par une rivale ; et par vos soins, faites qu'elle ne reste point sans vengeance. Que le matin en peignant ses cheveux, sa femme de chambre l'anime : qu'elle seconde la voile à l'aide de la rame. Qu'en poussant un léger soupir, elle dise en elle-même : non, je ne le pense pas, vous ne pourrez lui rendre la pareille. Qu'ensuite elle parle de vous, mais d'une manière persuasive ; qu'elle jure que vous êtes fou, que vous mourez d'amour. Sur-tout qu'elle se hâte, de peur que le vent ne cesse de souffler, et que la voile ne tombe. La colère est comme la glace fragile, un instant l'anéantit.

Vous me demandez s'il est avantageux de coucher aussi avec la confidente ? Si vous le faites vous avez de grands risques à courir. Ce commerce donne du zèle à celle-ci, et rend celle-là

moins active. L'une vous destine pour la couche de sa maîtresse; l'autre voudroit vous attacher à elle. Le succès est bien hasardeux. Pour moi, dût-elle seconder vos projets, je vous conseille de ne point l'approcher. Je ne m'engagerai point dans des routes escarpées, et bordées de précipices; je ne veux pas qu'un jeune homme, en me suivant pour guide, marche à sa perte. Si cependant celle à qui vous avez confié le soin de porter vos billets doux, et d'en recevoir la réponse, ne vous plaît pas moins par sa beauté que par son zèle, hâtez-vous de jouir de la maîtresse, et qu'elle ait ensuite son tour; mais n'allez point donner à une confidente les premières offrandes de l'amour. J'ai encore un avis à vous donner, pourvu que vous ayez confiance aux leçons de l'art, et que vous ne laissiez point emporter vainement mes instructions par le vent rapide, au-delà des mers: c'est de ne point attaquer, ou d'emporter la place. Ne craignez point une dénonciatrice dans celle qui s'est rendue complice de votre crime. Vainement l'oiseau dont les aîles sont enduites de glue, cherche à s'enfuir; vainement le sanglier pris dans les filets, s'efforce de s'échapper: le poisson qui a mordu à l'hameçon, y demeure accroché. L'attaque une fois commencée, pressez-la vivement, et ne vous retirez qu'après la victoire. Alors, coupable comme

vous, votre confidente aura les mêmes reproches à craindre; et loin de vous trahir, elle vous fera connoître et les actions et les discours de sa maîtresse. Mais soyez bien discret: avec de la discrétion, vous trouverez en elle une amie toujours dévouée à vos intérêts.

C'est une erreur de croire que les Nautonniers et ceux qui cultivent la terre, doivent seuls avoir égard au temps. S'il ne faut point confier en tout temps les dons de Cérès aux champs trompeurs: s'il ne faut point lancer en tout temps les vaisseaux sur la vaste plaine; tout temps aussi n'est point propre à courtiser avec succès une jeune et tendre beauté; et souvent après un échec vous réussirez dans un temps mieux choisi. Si vous approchez du jour natal de votre belle ou des calendes que Vénus aime à voir succéder à Mars: si le cirque est paré, non pas comme autrefois, de frêles statues, mais des riches dépouilles des rois, différez de rien entreprendre: alors la triste saison, et les Pléïades arrivent; alors le tendre chevreau se plonge dans l'Océan: c'est le temps du repos; et il est difficile si l'on s'embarque alors, de sauver du naufrage les restes de son vaisseau fracassé. Vous pouvez commencer l'exécution de vos projets, le jour où le triste Allia fut teint du sang des Latins, battus par

l'ennemi (1) : et le jour où l'habitant de la Palestine renouvelle la célébration de ses fêtes hebdomadaires, qui sont peu convenables pour s'occuper d'affaires.

Redoutez le jour de la naissance de votre amie : regardez comme funeste, celui où il lui faut faire quelque présent ; vous aurez beau vous défendre de donner, elle vous arrachera toujours ce qu'elle desire : une femme n'ignore pas l'art d'attraper l'argent d'un amant qui soupire. Un marchand bien fourni viendra trouver votre maîtresse empressée d'acheter ; il étalera ses marchandises en votre présence : elle vous dira de les examiner pour montrer votre goût : puis elle vous donnera des baisers; puis elle vous priera d'acheter : elle jurera de se contenter de cette emplette pour plusieurs années ; elle vous dira qu'elle en a besoin présentement ; que c'est le bon moment pour acheter. Si vous prétextez que vous n'avez point d'argent chez vous pour payer, on vous demandera un billet ; on vous fera repentir de savoir écrire. Que sera-ce, lorsqu'elle sollicitera des présens, comme au jour de sa naissance,

(1) Ce fut dans une plaine arrosée par la rivière d'Allia, environ à onze milles de Rome, que les Romains furent taillés en pièces par les Gaulois, vers le quinzième jour du mois d'août, l'an 363 de la fondation de Rome.

et qu'elle se fera naître tous les jours qu'elle a besoin de quelque chose ? Que sera-ce, lorsqu'elle s'affligera d'une perte supposée, feignant qu'un diamant est tombé de son oreille ? Que de choses on vous demande à emprunter, et qu'on ne veut plus rendre ! c'est une perte que vous faites, sans que l'on vous sache aucun gré. Non, je ne pourrois raconter toutes les ruses perfides des femmes qui se prostituent, quand j'aurois cent bouches, avec autant de langues.

Que la cire étendue sur des tablettes bien polies, aille sonder le gué; qu'elle aille faire la première déclaration de vos sentimens; qu'elle exprime votre tendresse ; qu'elle fasse lire les douces paroles d'un amant, auxquelles vous ajouterez, quel que soit votre rang, de vives prières. Touché de ses prières, Achille rendit à Priam le corps d'Hector. Une voix suppliante fléchit la colère des dieux. Promettez beaucoup : quel tort se fait-on en promettant? Tout homme peut être riche en promesses. L'espérance, une fois qu'elle a été satisfaite, nous soutient longtemps : c'est une déesse trompeuse, mais bien consolante. Quand vous aurez fait quelque présent, on pourra vous quitter, et avec raison : on sera payé du passé sans avoir rien perdu; mais quand vous n'en aurez point fait, ayez toujours

l'air d'être prêt à donner. Ainsi, souvent un champ stérile trompa son maître. Ainsi, pour réparer ses pertes, un joueur ne cesse de perdre : l'attrait du jeu captive ses mains avides. Ce qu'il y a d'important, ce qu'il y a de difficile, c'est d'obtenir une faveur avant d'avoir rien donné; pour ne pas vous l'avoir accordée en vain, on vous en accordera toujours. Qu'une lettre pleine de tendresse aille donc sonder le cœur de votre maîtresse, et vous frayer le chemin pour en approcher. Une lettre tracée sur un fruit trompa Cydippe ; et la jeune Nymphe en la lisant, se trouva engagée sans le savoir.

Etudiez les beaux arts, je vous le conseille, jeunes Romains : mais non pas seulement pour défendre les timides accusés. Autant l'éloquence a de pouvoir sur le peuple, sur un juge intègre, sur un sénateur irréprochable, autant elle en a sur le cœur d'une belle; mais déguisez vos moyens, et n'affectez point un air de savant. Effacez de dessus vos tablettes toute parole dure et désagréable. Peut-on, à moins d'avoir perdu l'esprit, fatiguer une tendre amie par d'ennuyeuses déclamations? Souvent une lettre rigoureuse donna naissance à la haine. Que votre langage inspire la confiance, qu'il ne s'éloigne point du langage ordinaire; mais qu'il soit tendre; et qu'on croie

vous entendre parler. Si votre amie ne reçoit point votre billet, et vous le renvoie sans le lire, espérez qu'elle le lira, et ne vous rebutez point. Avec le temps l'indocile taureau s'accoutume au joug : avec le temps le coursier fougueux apprend à souffrir le frein qui le gouverne. Un anneau de fer s'use par un frottement continuel : le soc recourbé se détruit en fendant continuellement la terre : quoi, de plus dur que la roche ? et quoi de plus flexible que l'eau ? et cependant l'eau flexible creuse la roche la plus dure. Soyez constant, et avec le temps, vous triompherez de Pénélope même. La prise de Pergame coûta bien des années : mais enfin, cette ville succomba. A-t-elle lu votre lettre, sans vouloir y répondre? ne cherchez point à l'y contraindre. Contentez-vous de l'entretenir par la lecture de vos tendres écrits. Après avoir voulu les lire, elle y voudra répondre ; tout viendra successivement et par dégré. Peut-être la première lettre que vous recevrez sera-t-elle affligeante ? peut-être vous priera-t-elle de cesser vos instances ? elle redoute ce qu'elle demande ; et désire ce qu'elle ne demande pas, que vous soyez plus pressant. Poursuivez, et vous ne tarderez pas à voir vos vœux accomplis.

Cependant si vous la rencontrez en litière, ne craignez point de l'aborder, mais sans avoir l'air d'y penser : quand vous lui parlerez, prenez

garde qu'un rival odieux ne vous entende : exprimez-vous, autant que vous le pourrez, par des signes équivoques. Si vous la voyez se promener à pied sous un vaste portique, restez-y aussi pour l'accompagner ; tantôt vous irez devant elle ; tantôt vous marcherez à sa suite ; ici vous doublerez le pas ; là, vous le ralentirez : enfin, vous ne craindrez point de la devancer de quelques colonnes ; ou de vous tenir tout-à-fait près d'elle.

Est-il au spectacle une place vacante auprès d'elle ? ne manquez pas de l'aller joindre ; vous verrez sur ses épaules de quoi repaître vos yeux ; contemplez-la, admirez-la, vous le pouvez : dites lui mille choses par le mouvement de vos sourcils. Applaudissez au comédien qui soulève en dansant une belle entre ses bras : faites des vœux pour l'amant quel qu'il soit, qui paroît sur la scène. Quand elle se levera, vous vous leverez ; et tant qu'elle sera assise, vous demeurerez assis. Enfin, tuez le temps au gré de votre maîtresse.

N'allez point avec le fer mettre vos cheveux à la torture, ni vous frotter les jambes avec la ponce mordante. Laissez cette manie à ces prêtres furieux qui célèbrent Cybèle (1), en hurlant à la manière des Phrygiens. La parure d'un homme doit être sans apprêt. Thésée charma la fille

(1) Ces prêtres étoient eunuques, et se paroient toujours avec beaucoup de recherche.

de

de Minos, sans avoir les cheveux tressés avec art; Phèdre aima Hyppolite, malgré son extérieur négligé; Adonis, fait pour vivre dans les forêts, fut l'objet chéri d'une déesse. Aimez la propreté; que votre teint soit rembruni par la fréquentation du champ de Mars. Que votre robe soit bien faite, qu'elle n'ait point de tache. N'ayez point la langue rude, et les dents ternies par la rouille; que votre pied ne tourne point à l'aise dans une large chaussure. N'ayez point les cheveux hérissés et coupés sans art; faites-les couper ainsi que votre barbe, par une main habile. Que vos ongles ne soient point longs et remplis d'ordure. Qu'on ne voie point de poil sortir de vos narines. N'ayez point la bouche mauvaise, et l'haleine puante; ne blessez point l'odorat par l'odeur d'un chef, d'un père de troupeau. Tout ce qui est au-delà, abandonnez-le aux femmes débauchées, ou à ces hommes corrompus, qui courent après les hommes.

Mais Bacchus appelle son poëte: ce dieu favorise aussi les amans; il seconde les feux dont il brûle lui-même. La fille du roi de Crète erroit d'un air égaré dans des déserts inconnus, voisins des rivages de la petite isle de Die. Sortant à peine des bras du sommeil, elle avoit la robe retroussée, les pieds nuds, les cheveux épars. Elle accusoit la cruauté de Thésée devant

les ondes sourdes à sa voix ; et des ruisseaux de larmes inondoient ses joues délicates. Elle crioit, et pleuroit en même-temps, sans en être moins belle : et ses larmes n'effacèrent point ses graces. Enfin, frappant de ses mains son tendre sein, le perfide s'en est allé, dit-elle : que deviendrai-je, hélas ! que deviendrai-je ? A cet instant, le rivage retentit du bruit des tymbales et des tambours. Elle tombe de frayeur, et reste muette ; et le sang cesse de circuler dans son corps sans vie. Alors, paroissent et les Mimallonides, les cheveux épars sur leurs épaules, et les légers satyres, avant-coureurs du Dieu, et le vieux Silène plein de vin, et se soutenant à peine sur son âne paresseux, dont il serre fortement la crinière. Il poursuivoit les bacchantes, et les bacchantes tantôt fuyoient devant lui, tantôt le harceloient. Le fouet à la main, ce mauvais écuyer veut presser l'animal à longues oreilles, et il se laisse tomber sur la tête. Les satyres lui crient, lève-toi, notre père, allons, lève-toi. Cependant arrive le Dieu, monté sur un char couvert de pampres, et traîné par des tigres dont il tenoit les rênes dorées. La princesse pâlit, oublie Thésée, et perd la voix. Trois fois elle veut fuir, et trois fois la frayeur la retient. Elle frissonne, elle tremble ; tel l'épi stérile, agité

par le vent, tel le roseau léger dans les marais humides. Je viens, lui dit le Dieu, vous consoler de l'infidélité de votre amant : cessez de craindre, princesse crétoise, vous serez l'épouse de Bacchus. Je vous donne le ciel. Astre brillant, souvent vous guiderez dans sa route le nautonnier incertain.

Il dit, et de peur que ses tigres ne l'effraient, il saute de son char. La trace de ses pieds s'imprime sur le sable. Il la prend entre ses bras sans qu'elle puisse se défendre, et l'enlève avec facilité. Est-il rien de difficile à la puissance d'un Dieu ! Toute sa suite fait entendre ses chants : les uns appellent Hymenée, les autres répètent Evohé ! Evohé ! Ainsi vont s'unir dans le lit nuptial et la princesse, et le Dieu.

Lors donc qu'autour d'une table, chargée des dons de Bacchus, vous partagerez votre lit avec une femme, invoquez le père de la joie dont les sacrifices se font la nuit, et priez-le de ne pas permettre que le vin vous porte à la tête. Là vous pouvez dire à mots couverts mille choses qu'elle sentira s'adresser à elle ; tracer avec un peu de vin quelques paroles galantes, et lui faire lire sur la table qu'elle possède votre cœur. Regardez-la d'un œil qui décèle votre flamme. Souvent un visage muet parle et dit beaucoup de choses. Saisissez le pre-

mier le vase qu'elle aura porté à sa bouche; et buvez du côté où elle aura bu. Si elle touche un mets, quel qu'il soit, demandez-en, et en le prenant, que votre main rencontre la sienne. Vous devez aussi désirer de plaire à son époux, il ne vous sera pas inutile d'avoir gagné son amitié. Si vous buvez par tour, laissez-le boire avant vous. Otez votre couronne, pour la lui mettre sur la tête; qu'il soit votre égal, ou d'un rang inférieur; cédez-lui l'honneur d'être en tout servi le premier. Enfin ne balancez point d'être toujours de son avis. C'est un moyen de tromper aussi sûr qu'usité, que d'emprunter le nom d'ami; mais tout sûr et usité que soit ce moyen, il n'est pas moins coupable. C'est ainsi qu'un homme d'affaires, étendant son zèle trop loin, se mêle de ce dont il n'est point chargé, et croit toujours pouvoir passer les ordres qu'il a reçus.

Voulez-vous un moyen sûr de vous modérer dans la débauche ? c'est de vous conserver la tête et les pieds en état de faire leurs fonctions; mais ce qu'il faut éviter sur-tout, ce sont les querelles qu'anime le vin, et ces provocations, qui dégénèrent facilement en combats. Eurytion périt pour avoir bu en insensé tout le vin qu'on lui donnoit. Cependant la table et le vin sont plus faits pour procurer de doux amusemens. Avez-

vous de la voix ? chantez : dansez, si vous avez les membres souples ; et déployez tous les talens que vous avez pour plaire. Autant il est nuisible d'être ivre, autant on gagne à le paroître. Que votre langue trompeuse prononce en bégayant des mots entre-coupés ; et qu'on attribue au vin tout ce que vous ferez, tout ce que vous direz avec un peu trop de licence. Souhaitez beaucoup de plaisir à votre maîtresse ; beaucoup à celui avec lequel elle couchera : mais en secret faites de tristes vœux pour son mari. Lorsqu'on levera la table, et que les convives se retireront, portez-vous dans la foule ; la foule vous fournira un moyen facile de l'aborder ; approchez-vous doucement de sa personne, de votre doigt pincez-lui le côté, et de votre pied touchez-lui le pied.

Le moment d'entrer en conversation est-il arrivé? loin de vous cette timide pudeur d'un sauvage. La fortune et Vénus ne secondent que l'amant hardi. Je ne vous donnerai point ici des leçons d'éloquence ; prenez seulement la parole, et vous vous trouverez éloquent. Il vous faut jouer l'amant; feindre d'être mortellement blessé, et mettre tout en œuvre pour obtenir que l'on vous croie sincère. Il n'est pas difficile d'y réussir. Toute femme se flatte d'être aimable ; et la plus laide figure s'admire avec complaisance. Toutefois, il arrive sou-

vent qu'un amour simulé devient véritable : souvent on devient amant, après avoir feint de l'être. Montrez-vous donc plus accessible à ces courtisans menteurs, jeunes beautés, un véritable attachement succédera à ces fausses protestations d'amour.

Faut-il par des caresses s'insinuer furtivement dans le cœur, comme l'eau limpide se répand insensiblement sur le rivage incliné ? Ne balancez point de louer sa figure, ses cheveux, ses jolis doigts, son pied mignon. Les plus chastes même sont charmées d'entendre l'éloge de leur beauté ; elles en prennent autant de soin, qu'elles en sont idolâtres. Et pourquoi Junon et Pallas rougissent-elles même encore aujourd'hui, du jugement prononcé contre elles dans les bois de Phrygie (1) ? L'oiseau de Junon étale avec complaisance son plumage, si vous en faites l'éloge ; regardez-le sans rien dire, il cache sa riche parure. Le cheval, dans les combats de la course rapide, sent avec plaisir sa crinière bien peignée, et la main qui le caresse.

Ne craignez point non plus de faire des promesses ; les promesses gagnent les belles : prenez tous les Dieux à témoins de vos engagemens. Du haut de l'Olympe Jupiter voit en riant les parjures

(1) Allusion au jugement de Pâris.

des amans; et il ordonne aux autans éoliens de les emporter dans les airs. Jupiter, pour tromper Junon, faisoit de faux sermens par le Styx; il favorise aujourd'hui ceux qui suivent son exemple. Il importe qu'il existe des Dieux : croyons donc qu'ils existent : portons l'encens et le vin sur leurs antiques autels : ils ne se livrent point à un repos indolent, et semblable au sommeil. Vivez dans l'innocence. La divinité vous voit. Rendez le dépôt qui vous est confié; tenez religieusement vos engagemens; bannissez la fraude, ne trempez point vos mains dans le sang. Vous ne vous jouerez, si vous êtes sage, que des jeunes filles. Vous le pouvez impunément. C'est le seul cas où la fraude ne soit pas plus honteuse que la bonne foi. Trompez ce sexe trompeur. La plupart d'entre elles sont perfides. Qu'elles tombent dans les pièges qu'elles ont dressés. On dit que l'Egypte privée de ces pluies qui fertilisent les campagnes, avoit éprouvé neuf années de sécheresse, lorsque Thrasius fut trouver Busiris, et lui dit qu'il pouvoit appaiser Jupiter en immolant un étranger sur ses autels. Tu seras, répartit Busiris, la première victime offerte à ce Dieu; tu seras l'étranger auquel l'Egypte devra les eaux qui l'arroseront. Phalaris fit aussi brûler dans un taureau le corps du cruel Pérille; ce malheureux

fit l'essai du supplice qu'il avoit inventé. Voilà deux traits de justice; rien de plus juste en effet que de faire périr les artisans de la mort par leur propre invention. Ainsi, puisque c'est avec raison que les parjures sont trompés par le parjure, faites regretter aux femmes abusées, d'avoir donné elles-mêmes l'exemple de la mauvaise foi.

Les larmes aussi ne sont point inutiles. Par les larmes vous toucherez un cœur de roche. Tâchez qu'elle vous voie les joues baignées de pleurs. Si vous n'en pouvez répandre, car on n'en verse pas toujours à souhait, mouillez-vous les yeux avec la main.

Quel est l'homme sensé qui ne joindra quelques baisers aux discours tendres et flatteurs? quoiqu'elle ne vous en donne point, ne craignez point d'en prendre vous-même. D'abord elle résistera peut-être, et elle vous appellera méchant. Mais tout en résistant elle désirera d'être vaincue. Seulement prenez garde de blesser mal-adroitement ses lèvres délicates, et de lui donner lieu de vous accuser de rudesse. Un baiser pris, si vous n'obtenez pas toutes les autres faveurs, vous méritez de perdre celles qui vous ont été accordées. Que vous manquoit-il, après un baiser pour l'accomplissement de tous vos vœux? hélas! vous avez montré une simplicité grossière, et non une

honnête retenue. C'eût été une violence, dites-vous : cette violence plaît aux filles : ce qu'elles aiment à donner, souvent elles veulent qu'on le leur arrache de force. Une femme brusquement emportée par un amoureux larcin, s'en réjouit. Cette méchanceté vaut pour elle un présent. Mais si lorsqu'elle eût pu être forcée, vous la laissez se retirer intacte, vissiez-vous la joie peinte sur son visage, croyez qu'elle est feinte : la tristesse est dans son cœur. Phœbé et sa sœur furent violées (1) ; et l'une et l'autre aima son ravisseur. Un fait bien connu, et qui mérite d'être rapporté, c'est l'union de la fille du roi de Scyros (2) avec le héros Hœmonien. Déjà Vénus avoit récompensé l'hommage rendu à sa beauté, qui sur le mont Ida l'avoit fait justement triompher de deux rivales. Déjà il étoit venu d'une contrée lointaine une nouvelle bru à Priam ; et les murs d'Ilion renfermoient l'épouse d'un prince grec. Tous les autres s'engageoient par serment à venger l'offense faite à son époux : la cause d'un seul étoit devenue la cause de tous. Achille, (quelle honte,

(1) Ilaïre, ou Laïre, ou Thélaïre, prêtresse de Diane, enlevée avec Phébé, sa sœur, prêtresse de Minerve, par Castor et Pollux.

(2) Déidamie, fils de Lycomède, roi de l'isle de Scyros. Achille obtint ses faveurs, comme le décrit ici Ovide.

si sa docilité aux ordres d'une mère ne l'excusoit !) Achille avoit déguisé son sexe sous la longue robe d'une fille. Que fais-tu, petit-fils d'Eacus ? ce n'est point à toi de travailler la laine. Cherche la gloire en pratiquant un autre art de Pallas. Qu'as-tu besoin de ces corbeilles : c'est un bouclier qu'il te convient de porter. Pourquoi cette quenouille dans une main qui terrassera Hector ? jette ces fuseaux couverts d'une laine péniblement filée, et arme-toi de la lance guerrière (1). Par hasard une princesse du sang royal couchoit dans le même appartement que lui. La perte de sa virginité dévoila le sexe d'Achille. Ce fut la force sans doute qui triompha de sa vertu, mais elle voulut bien que la force triomphât. Reste, lui dit-elle souvent, lorsqu'il se pressoit de sortir ; car quittant la quenouille, il avoit pris des armes belliqueuses. Où est donc ici la violence ? pourquoi, d'une voix caressante, retiens-tu l'auteur de ton déshonneur, ô Déidamie ? oui, si l'on rougit de faire les premières avances, on aime à céder à

(1) Le poëte l'appelle la lance de Pelias. Ce nom fut donné à la lance que Pallas donna à Pélée le jour de ses noces ; Achille, seul, dans la suite put s'en servir ; elle fut coupée par le Centaure Chiron, d'un morceau de frêne, sur le mont Pélion : ainsi le nom de Pélias lui vient, ou du nom de Pélée, ou du mont Pélion.

l'attaque. Ah! c'est pour un jeune homme compter trop sur sa propre beauté, que d'attendre d'une amante qu'elle fasse la première demande; c'est à l'homme de la faire; c'est à l'homme d'employer les prières; de tendres prières seront bien accueillies: voulez-vous jouir, priez; elle veut seulement être priée. Faites connoître, faites sentir que vous désirez. Jupiter abordoit en suppliant les anciennes héroïnes; nulle beauté ne fit les avances auprès du grand Jupiter. Si cependant vous voyez que vos prières irritent et soulèvent, n'allez pas plus loin, revenez sur vos pas: combien désirent ce qui leur échappe, et détestent ce qu'on leur offre avec instance. Soyez moins pressant, et vous serez moins importun. Il ne faut pas non plus annoncer toujours l'espoir d'un amoureux larcin; quelquefois l'amour doit, pour s'introduire, emprunter le nom de l'amitié: c'est ainsi que j'ai vu séduire une beauté sauvage et rebelle; son adorateur devint son amant.

Un teint blanc ne sied point au nautonnier; les eaux de la mer, et les rayons du soleil ont dû le noircir. Il ne sied point au cultivateur, qui, toujours la charrue ou la herse à la main pour remuer la terre, endure toutes les injures de l'air; et vous, qui désirez être couronné de l'arbre consacré à Pallas, il vous sieroit mal d'avoir la peau

blanche. Mais tout amant doit être pâle ; c'est là couleur qui lui convient, qui lui sied, n'en dût-il tirer aucun avantage, comme quelques-uns le pensent. Lyrice faisoit pâlir Orion errant dans les forêts ; une indifférente Nayade faisoit pâlir Daphnis. La maigreur doit aussi faire connoître les sentimens de votre ame ; et ne croyez pas qu'il soit honteux d'envelopper votre brillante chevelure d'un léger bandeau. Les veilles, les inquiétudes, les peines d'un violent amour doivent faire maigrir les jeunes amans. Le moyen d'obtenir l'accomplissement de vos vœux, c'est d'avoir un air qui excite la pitié, qui fasse dire à ceux qui vous voient : vous êtes amoureux.

Dois-je me plaindre, ou me taire ? on ne distingue plus ce qui est permis, et ce qui ne l'est pas. L'amitié et la bonne foi ne sont plus que de vains noms. Hélas ! on ne peut sans danger faire à son ami l'éloge de la beauté qu'on aime ; dès qu'il croit vos éloges fondés, il vous supplante. Cependant le fils d'Actor (1) ne souilla point le lit d'Achille ; Pirithoüs n'attenta point à l'honneur de Phèdre ; Pylade aimoit Hermione, comme Phœbus aimoit Pallas ; comme t'aimoient Castor et son frère, ô fille de Tyndare. Espérer aujourd'hui la même chose, c'est espérer de cueillir des fruits

(1) Patrocle, l'ami et le compagnon d'Achille.

sur la stérile bruyère, ou de trouver du miel au milieu d'un fleuve. Rien ne plaît que ce qui est honteux : chacun ne songe qu'à son plaisir ; et, se le procure-t-il aux dépens d'autrui, il l'en trouve plus doux. Quelle dépravation ! un amant ne doit point craindre son ennemi. Fuyez ceux sur la fidélité desquels vous comptez ; vous serez à l'abri du danger : mais défiez-vous d'un parent, d'un frère, d'un ami ; ils vous donneront de justes sujets de crainte.

J'allois finir ici ; mais toutes les femmes ne se ressemblent pas. Vous en trouverez mille d'une humeur différente, employer mille moyens pour les gagner. La même terre ne produit point toute sorte de fruits ; l'une est bonne pour la vigne, l'autre pour les oliviers ; celle-ci porte d'abondantes moissons. Il existe autant de différences dans les caractères, que dans les figures. Un homme habile s'accommodera à toutes les humeurs. Semblable à Protée, il prendra mille formes, tantôt onde légère, tantôt lion, tantôt arbre, tantôt affreux sanglier. Tel poisson se prend avec le dard, tel avec l'hameçon, tel avec le filet. Vous devez aussi varier vos moyens selon l'âge. Une vieille biche découvre de plus loin le piège qu'on lui tend. Montrez-vous savant à une fille sans expérience, entreprenant à celle qui a de la pu-

deur, vous leur inspirez aussi-tôt de la méfiance. Delà celle qui a craint de se livrer à un homme honnête, se jette honteusement entre les bras d'une ame vile. Voici une partie de mon ouvrage achevée; jetons ici l'ancre, et amenons notre vaisseau.

FIN DU PREMIER LIVRE.

ART D'AIMER D'OVIDE.

LIVRE SECOND.

CHANTEZ, Io Pœan; oui, répétez ce chant d'allégresse : la proie que je poursuivois est tombée dans mes toiles. Que l'amant joyeux me ceigne le front d'un laurier verd; qu'il m'élève au-dessus du vieillard d'Ascre, et de celui de Méonie. Tel étoit le fils de Priam, lorsque, à son retour de la belliqueuse Amycle, il mit à la voile, emportant avec lui l'épouse qu'il avoit enlevée. Tel étoit ton vainqueur (1), belle Hyppodamie, lorsqu'il t'emmenoit sur son char loin de ta patrie.

Pourquoi tant de diligence, jeune homme? Ton vaisseau flotte au milieu des ondes; mais le port où je tends est encore bien loin. Ce n'est pas assez que mes vers t'aient donné une maîtresse : mon art a fait la conquête, mon art doit la conserver. Il ne faut pas moins de talent pour l'un que pour l'autre; et si le hasard prend part à l'un, l'autre est tout entier l'ouvrage de l'art.

(1) Pélops.

Reine de Cythère, et toi, son tendre fils, soyez-moi favorable aujourd'hui plus que jamais. Seconde-moi aussi, Erato (1), car tu tiens ton nom de l'amour. Je médite une grande entreprise : je veux montrer par quel art on peut fixer l'amour, cet enfant qui toujours erre dans le vaste univers. Il est léger, il a deux aîles pour s'envoler : il est difficile d'arrêter son vol.

Minos avoit pris toutes les précautions pour s'opposer à la fuite de son hôte ; celui-ci, plein d'audace, sut avec des aîles se frayer une route inconnue. Dès que Dédale eut enfermé ce monstre moitié homme et moitié taureau, auquel le crime avoit donné naissance : Prince équitable, dit-il à Minos, mettez un terme à mon exil ; que la terre où j'ai reçu le jour soit dépositaire de mes cendres. Poursuivi par la rigueur des destins, je n'ai pu vivre dans ma patrie ; que je puisse au moins y mourir. Si vous dédaignez d'obliger un vieillard, laissez partir son fils : si l'âge tendre du fils ne vous touche point, prenez pitié de son père chargé d'années. Il dit, et Minos le laissoit parler sans l'interrompre, mais il ne lui accordoit point la permission de s'en retourner. Dès que Dédale se vit refusé : voilà, dit-il

(1) L'une des neuf Muses. Son nom, en grec, signifie Amour : elle présidoit aux poésies lyriques.

en

en lui-même, voilà, Dédale, une occasion de montrer ton génie. Minos est maître et du continent et de la mer : la terre et l'onde sont également fermées à ma fuite; mais l'air m'est ouvert: j'essaierois de m'y frayer une route. Excuse mon entreprise hardie, grand Jupiter; mon dessein n'est pas de m'élever jusqu'aux astres; je ne veux qu'échapper à mon tyran par la seule voie qui me reste. Si le Styx m'offroit un passage, j'en traverserois les ondes à la nage, fallut-il renoncer aux droits attachés à ma nature. Souvent le malheur éveille le génie. Qui jamais eût cru que l'homme pourroit voyager à travers les airs? Dédale forme donc des aîles avec des plumes artistement arrangées; il les attache avec des liens de lin; et pour donner de la solidité à son léger ouvrage, il en enduit la partie inférieure avec de la cire amollie au feu. Déjà il avoit mis la dernière main à cet instrument d'un art tout nouveau. Le jeune Icare manioit avec plaisir et la cire et les plumes, sans savoir que cette armure étoit destinée pour ses épaules. Voilà, lui dit son père, le vaisseau qui nous ramenera dans notre patrie; voilà le moyen qui nous arrachera des mains de Minos. Minos n'a pu nous interdire l'air; il nous a fermé toute autre issue: profite de mon invention; fends l'air, et fuis par le seul chelmin qui nous soit laissé. Mais n'ap-

proche point de la nymphe de Tégée, et d'Orion, qui, l'épée à la main, accompagne Bootès. Règle-toi sur moi dans ton vol; j'irai devant toi, ne songe qu'à me suivre; tant que je serai ton guide, tu n'as rien à craindre. Si nous nous élevons vers la voûte éthérée, voisine du Soleil, la cire ne tiendra pas contre la chaleur. Si d'un vol timide, nous nous abaissons trop près de la mer, ses eaux mouilleront nos aîles mobiles. Ce sont deux écueils qu'il faut éviter. Prends aussi garde aux vents, ô mon fils! suis leur direction, et laisse-toi emporter par leur souffle favorable. En donnant ces leçons à son fils. I l ajuste ces aîles sur ses épaules, et il lui apprend à s'en servir. Ainsi les foibles oiseaux sont instruits par leur mère. Il attache ensuite les siennes, et balançant son corps avec timidité, il se dispose à son nouveau voyage. Déjà prêt à prendre son vol, il a donné les derniers embrassemens à son fils, sans pouvoir retenir les larmes qui couloient de ses yeux paternels. Dans la plaine s'élevoit une petite colline, moins haute qu'une montagne; c'est de-là qu'ils s'élancèrent l'un et l'autre, hélas! pour leur malheur. Dédale, en agitant ses aîles, a les yeux fixés sur celles de son fils, et l'anime dans sa course. Déjà ils aiment à parcourir ces contrées nouvelles, et déposant ses craintes, le téméraire Icare prend un vol plus hardi. Un pêcheur les apperçut au haut des airs, et ses mains laissèrent échapper le

frêle roseau qui tenoit sa ligne. Déjà ils avoient laissé à gauche et Samos (1), et Naxe, et Paros, et Délos (2) chérie du Dieu de Claros ; à leur droite étoient Lebynthe, Calymne, couverte de forêts, et Astypalée (3), environnée de bassins poissonneux. Le jeune Icare, emporté par cette imprudente témérité, si commune à son âge, s'élève trop haut vers le ciel, et s'éloigne de son guide. Les liens de ses aîles se relâchent, la cire se fond aux approches du soleil, et ses bras qu'il agite vainement ne peuvent plus le soutenir dans les airs. Du haut du ciel il voit la mer au-dessous de lui, il s'effraie et ses yeux se couvrent de ténèbres. La cire avoit coulé, ses bras étoient dépouillés ; vainement il les meut, vainement il s'agite ; il n'a rien pour se soutenir. Il tombe, et en tombant, mon père, ô mon père, dit-il, je suis perdu. L'eau lui ferma la bouche.

Cependant son malheureux père, (hélas ! il ne l'étoit plus) lui crie : Icare, mon cher Icare, où es-tu ? vers quel pôle dirige-tu ton vol ? Il répétoit le nom d'Icare, et il vit ses aîles sur les eaux. Son corps fut inhumé, et la mer a retenu son nom.

(1) Isle située dans la mer icarienne.

(2) Isles nommées Ciclades dans la mer Egée.

(3) Isles du nombre des Sporades, aussi dans la mer Egée.

Minos ne put empêcher un mortel de fuir à l'aide de ses aîles, et moi j'entreprends de fixer un dieu volage.

Vainement on auroit recours aux artifices de l'enchanteresse de Thessalie (1); vainement on mettroit en usage l'hippomane (2) arraché du front d'un jeune poulain; les herbes de Médée; les magiques enchantemens des Marses (3) ne sauroient entretenir l'amour. La princesse née sur les bords du Phase, eût captivé le fils d'Æson, Circé eût retenu près d'elle Ulysse, si la magie pouvoit faire durer l'amour. Il n'y a pas plus à gagner en donnant aux filles de pâles philtres (4); les philtres troublent l'esprit, et rendent furieux.

(1) La Thessalie, autrement appelée Æmonie, pays où abondoient les magiciens. Pline prétend que la magie y fut apportée de Perse, où Zoroastre l'inventa.

(2) Pline donne le nom d'hippomanès à une excroissance de chair que le poulain porte en naissant sur son front; mais que la cavale dévore aussi-tôt : il l'indique comme un remède violent pour exciter à l'amour. Aristote et Juvénal prétendent la même chose; mais Tibulle, Catulle et Virgile, dans son troisième livre des Géorgiques, appliquent ce nom à la semence que jeta la cavale en chaleur, et lui donnent les mêmes propriétés.

(3) Les Marses étoient des peuples d'Italie auprès du lac Fucin; ils sont cités dans tous les auteurs pour leurs enchantemens.

(4) On donne le nom de philtres à des breuvages enchantés, faits pour provoquer l'amour. Tout cela tient à

Loin de vous tout ce qui est criminel; pour être aimé, soyez aimable. C'est un avantage que vous n'obtiendrez point de la beauté seule; fussiez-vous Nirée, si chéri du vieux Homère; fussiez-vous le tendre Hylas, que des Nayades enlevèrent par un crime.

Voulez-vous vous attacher votre maîtresse, et ne vous en voir jamais abandonné, joignez les qualités de l'esprit à celles du corps. La beauté est un bien fragile; à mesure que les années arrivent, elle diminue; elle s'efface par sa durée même. La violette et le lys ouverts ne sont pas toujours en fleurs; et la rose tombée, le rosier reste hérissé d'épines. Ainsi vous viendront des cheveux blancs, beau jeune homme; ainsi les rides viendront vous sillonner le visage.

Formez-vous donc l'esprit; c'est un bien durable; faites-en l'appui de votre beauté, il est le seul que vous conserverez jusqu'au tombeau. Ne négligez point de cultiver les beaux arts, et

la magie; science, si l'on peut lui donner ce nom, qui a long-temps exercé son empire sur la crédule humanité, à la honte de laquelle il faut avouer l'erreur où l'on étoit encore sur cet objet, même dans le siècle dernier. Enfin le flambeau de la raison est venu dissiper ces ténèbres, je ne dirai pas à la gloire de notre siècle, mais à la gloire du bon sens et de la religion.

d'acquérir la connoissance de deux langues (1).

Ulysse n'étoit point beau, mais il étoit éloquent; et il inspira le plus vif amour à deux déesses de la mer (2). O combien de fois Calypso gémit de le voir si empressé de partir, et lui dit que les eaux n'étoient point propres à la navigation! Souvent elle le prioit de lui répéter l'histoire des malheurs de Troye, et il lui en faisoit le récit toujours d'une manière nouvelle. Un jour ils étoient assis sur le rivage de la mer, et la belle Calypso lui dit de lui raconter les cruelles destinées du chef des Odrysiens. Ulysse, avec une légère baguette qu'il tenoit à la main, trace sur le sable les objets qu'elle veut connoître. Voilà Troye, dit-il, et il en représente les murs. Figurez-vous ici le Simoïs, là mon camp. Voici la plaine, et il trace une plaine, qu'ensanglanta le meurtre de Dolon, quand il voulut enlever de nuit les coursiers du héros Hœmonien. Là étoit la tente du Sithonien Rhésus. C'est par cet endroit que je revins, emmenant avec moi ses chevaux. Il traçoit plusieurs autres objets, quand tout-à-coup un flot vint détruire Bergame, et emporta Rhésus avec son camp. Alors la déesse lui dit: comment pouvez-vous vous embarquer avec confiance sur des

(1) Ovide veut parler ici du grec et du latin.

(2) Calypso, Circé.

eaux qui ont, sous vos yeux, anéanti de si grands noms.

Ne comptez donc plus, qui que vous soyez, sur une beauté trompeuse et fragile, ou joignez-y quelque bien plus solide et plus estimable. Ce qui gagne les cœurs, c'est sur-tout une adroite complaisance. Des manières rudes, des paroles dures rendent odieux. Nous haïssons l'épervier qui vit toujours dans les combats, et le loup accoutumé à fondre sur les timides troupeaux. Mais l'homme ne tend point de pièges à la douce hirondelle, et il laisse l'oiseau chaonien habiter paisiblement des tours. Loin d'ici les procès et les combats d'une langue mordante; c'est avec de douces paroles qu'on nourrit l'amour. Qu'une épouse fasse le procès à son époux, ou un mari à sa femme, afin de s'en séparer; qu'ils croient tour-à-tour que leurs intérêts sont toujours compromis: voilà ce qui convient à des personnes mariées; les procès sont leur apanage. Mais une tendre amie ne doit entendre que des sons agréables. Ce n'est point la loi qui vous a réunis dans le même lit; chez vous l'amour fait l'office de la loi. Présentez-vous avec de tendres caresses, avec des paroles qui flattent son oreille, afin qu'elle vous voie avec plaisir venir chez elle.

Ce n'est point aux riches que je viens donner des leçons d'amour. On n'a pas besoin de mon

art quand on donne. On a toujours de l'esprit quand on peut dire, toutes les fois qu'on le veut, acceptez. Je n'ai point cet avantage : tous mes moyens de plaire sont bien inférieurs. C'est aux pauvres que j'adresse mes vers, parce que j'ai fait l'amour pauvre ; et ne pouvant donner des présens, je payois en paroles. Un pauvre doit être circonspect dans son amour ; il doit craindre de laisser échapper quelques paroles déplacées ; il doit endurer bien des choses que ne souffriroit pas un riche. Je me souviens que dans un mouvement de colère, je mis en désordre la chevelure de ma maîtresse : combien cet emportement me coûta de privations ! Je ne pense pas avoir déchiré sa robe, je ne m'en apperçus point ; mais elle m'en accusa, et je la payai de mes deniers. Pour vous, si vous êtes sage, évitez les fautes de votre maître, et craignez d'en porter comme lui la peine. Faisons la guerre aux Parthes, mais vivons en paix avec une amie que nous voulons conserver ; avec elle cherchons les jeux, et tout ce qui peut exciter l'amour.

Si votre amante ne répond point à vos caresses par les siennes, si elle n'a que des rigueurs pour vous, prenez patience, et ne perdez point courage : elle s'adoucira. Courbez mollement une branche d'arbre, elle se plie ; mais vous la rompez, si vous déployez toutes vos forces. Suivez le

fil de l'eau, vous passerez aisément à la nage un fleuve que vous ne traverseriez jamais en nageant contre le courant. La patience dompte les tigres et les lions numides. Le taureau se soumet peu-à-peu au joug de la charrue. Quelle femme fut plus farouche qu'Athalante de Nonacre? Cependant les soins de son époux triomphèrent de sa férocité.

Souvent Mélanion, à l'ombre des forêts, pleura, dit-on, son malheur, et gémit des duretés de sa maîtresse. Souvent, pour lui obéir, il porta sur ses épaules des filets trompeurs; souvent il perça d'une lance meurtrière les sangliers furieux. Il se sentit aussi blessé par les flêches d'Hylée; mais d'autres flêches lui avoient déjà percé le cœur.

Je ne vous ferai point monter sur le Ménale, et en parcourir les forêts les armes à la main; je ne vous ferai point porter des filets sur l'épaule, ni présenter la poitrine aux flêches d'un ennemi; avec de l'habileté, vous trouverez doux d'être docile aux préceptes de mon art.

Si votre maîtresse vous contrarie, cédez; en cédant vous gagnez la victoire. Quelque rôle qu'elle veuille vous faire jouer, obéissez promptement. Ce qu'elle blâmera, blâmez-le; et approuvez ce qu'elle approuve. Ce qu'elle assurera, assurez-le comme elle, et niez ce qu'elle nie. Si elle rit, riez; si elle pleure, ne manquez pas

de pleurer : composez votre visage sur le sien. Si elle veut jouer et manier le dé d'ivoire, son coup joué, manquez le vôtre, et passez-lui la main. Si vous jouez aux osselets, de peur qu'elle ne perde, et ne soit obligée de payer, faites qu'il vous reste souvent une rafle qui vous fasse perdre. Si, sur un damier, vous vous livrez bataille, faites que vos soldats tombent sous les coups de l'ennemi.

Tenez vous-même le parasol déployé sur elle; frayez-lui le chemin quand elle passe dans la foule: n'hésitez point d'approcher le marche-pied de son lit voluptueux; ôtez, ou mettez à ses pieds délicats sa légère chaussure. Souvent encore, fussiez-vous glacé de froid, il faut réchauffer dans votre sein ses mains froides. Ne croyez point qu'il soit honteux pour vous de tenir le miroir devant elle. Y eût-il même du déshonneur à cela, vous en serez dédommagé par le plaisir. Ce héros qui, après avoir porté le ciel, mérita d'y être admis en exterminant les monstres que lui opposoit une marâtre dont il lassa la colère, manioit, dit-on, de petites corbeilles au milieu d'une troupe de filles ioniennes, et travailloit la laine grossière. Le héros de Tirynthe fut docile aux ordres de sa maîtresse : allez maintenant, et refusez de souffrir ce qu'il a souffert.

Si votre amante vous ordonne de vous trouver

au *forum* (1), soyez-y avant l'heure prescrite, et ne vous retirez que fort tard. Si elle vous dit de courir quelque part, quittez tout, et courez; que la foule ne vous arrête point. La nuit quand elle reviendra chez elle, au sortir de souper, venez lui offrir vos services, si elle appelle quelqu'un. Vous serez à la campagne, et elle vous mandera chez elle; l'amour hait les paresseux, mettez-vous promptement en route, à pied, si vous n'avez point de voiture. Ne soyez arrêté ni par un temps lourd, ni par l'attérante canicule, ni par les neiges épaisses qui auroient blanchi les chemins.

L'amour offre l'image de la guerre; lâches, quittez ses étendards; la garde n'en doit point être confiée à des ames timides. La nuit et l'hiver, les longues traites, les cruelles douleurs, les fatigues de toute espèce, sont à endurer même dans ces camps où règne la mollesse. Souvent vous y essuyerez le plus violent orage; souvent vous y coucherez sur la dure, exposé au froid. Le dieu du Cynthe garda, dit-on, les vaches pheréennes d'Admète, faisant sa retraite d'une humble cabane. Qui peut trouver déshonorant, ce qui ne déshonora point Phœbus ? Dépouillez tout sentiment d'orgueil, ô vous qui songez à rendre durable

(1) Le forum étoit le lieu où l'on rendoit la justice; la place publique qui le joignoit portoit le même nom.

l'amour d'une maîtresse. Si vous ne pouvez l'aborder par une voie sûre et facile, et que sa porte soit fermée d'une forte serrure, glissez-vous chez elle par le toît, quelque périlleuse que soit l'entreprise ; ou bien introduisez-vous furtivement par une fenêtre élevée. Elle sera transportée de joie, dès qu'elle saura le danger qu'elle vous aura fait courir. Ce sera pour elle un gage assuré d'un véritable amour. Tu pouvois souvent, ô Léandre! te priver de voir ton amante; cependant tu passois la mer à la nage, afin qu'elle connût les sentimens de ton cœur.

Ne rougissez point de faire la cour aux femmes de chambre, selon qu'elles sont plus ou moins en faveur, ni de vous attacher même les valets. Vous pouvez, sans vous dégrader, les saluer chacun par leur nom, et prendre leurs humbles mains dans vos mains ambitieuses. Ajoutez à cela quelques petits cadeaux, s'ils vous en demandent; c'est une légère dépense. Faites-en aussi aux femmes de chambre, le jour où les Gaulois trompés par leur déguisement, payèrent bien cher leur imprudence (1). Croyez-moi, mettez tout ce

(1) Après la prise de Rome par les Gaulois, les peuples voisins voulant profiter de l'affoiblissement des Romains, et envahir l'état, envoyèrent des troupes sous les ordres de Livius le Fidenate, qui fit dire au sénat que s'il vouloit conserver encore les débris de la république ébranlée,

monde dans vos intérêts, sans oublier le portier, et celui qui garde la porte de la chambre à coucher.

Je ne vous ordonnerai point de faire de grands présens à votre maîtresse; offrez-lui en des petits, mais ayez soin de les bien choisir, et de les offrir à propos. Quand la campagne est riche, quand les branches des arbres plient sous le poids des fruits, qu'un jeune garçon lui apporte quelques paniers de ces dons rustiques. Vous pouvez dire qu'ils vous ont été envoyés d'une campagne voisine,

il eût à leur envoyer les femmes et les filles des citoyens, se rendre auprès d'eux à discrétion. Les sénateurs ne sachant quel parti prendre, une servante, nommée Tutèle, d'autres disent Phisotis, s'offrit d'aller au camp ennemi avec ses compagnes, sous l'habit de leurs maîtresses. Ce stratagême adopté, elles se rendirent chez les ennemis; et étant parvenues à les enivrer, dès qu'ils furent appesantis par le vin, elles donnèrent le signal aux Romains de dessus un figuier sauvage qui se trouvoit là. Ceux-ci accoururent, se rendirent maîtres du camp, et défirent, sans peine, l'armée ennemie. Le sénat, en reconnoissance, ordonna que ces servantes fussent affranchies, et leur assigna des biens sur le trésor public. On institua, en mémoire de cette action, une fête qui se célébroit tous les ans au mois de juillet, en l'honneur de Junon, sous un figuier sauvage. C'étoit la fête des servantes, et ce jour-là elles avoient la permission de s'habiller comme les dames romaines.

quand même vous les auriez achetés dans la rue Sacrée (1). Qu'il apporte des raisins, ou ces fruits qu'aimoit Amaryllis (2). Mais aujourd'hui elle n'aime plus le fruit du châtaignier. Vous pouvez encore lui envoyer des grives (3), ou une couronne de fleurs, pour lui témoigner que vous songez à elle. Il est honteux qu'on emploie ces moyens pour gagner un vieillard sans enfans, que la mort attend. Périssent ceux qui font un usage criminel des présens.

Vous conseillerai-je de lui envoyer aussi des vers tendres? Hélas! on fait bien peu de cas des vers. On en fait l'éloge, mais on préfère de grands

(1) C'étoit une grande rue de Rome où se tenoit le marché pour le comestible : elle portoit ce nom, parce que ce fut en ce lieu que Romulus fit alliance avec Tatius, roi des Sabins.

(2) Allusion à la seconde églogue de Virgile, où le berger Corydon parle du goût de son Amaryllis pour les châtaignes.

Castaneasque nuces mea quas Amaryllis amabat.

(3) Je crois que l'on ne doit pas expliquer autrement ces mots : MISSAQUE CORONA ; c'étoit la manière d'arranger ces oiseaux, dont les anciens faisoient grand cas. Martial nous en offre la preuve, lorsqu'il dit dans une de ses épigrammes :

« Texta rosis fortasse tibi vel divite Nardo
» At mihi de Turdis facta corona placet ».

présens. Un barbare même, s'il est riche, ne laisse pas de plaire. Nous sommes aujourd'hui dans un vrai siècle d'or; l'or procure les grands honneurs; l'or attire l'amour. Oui, vieux Homère, accompagné des Muses, si tu n'apporte rien, Homère, tu seras congédié. Cependant, il est des femmes savantes: mais le nombre en est petit. Le grand nombre ne sait rien, et veut paroître savoir. Faites l'éloge des unes et des autres dans vos vers, et que le lecteur leur donne du prix par le doux son de sa voix. Peut-être que des vers faits en leur honneur, leur tiendront lieu aux unes et aux autres d'un petit présent.

Quand vous serez déterminé à faire une chose que vous croyez utile, tâchez toujours que votre amie vous en sollicite. Vous avez promis la liberté à un esclave; qu'il la fasse demander encore par votre maîtresse; voulez-vous faire grace à un autre du châtiment et des fers qu'il a mérités? qu'elle vous ait obligation de cette indulgence à laquelle vous étiez décidé. Bornez-vous à l'utile, et laissez-lui l'honneur: ne faites point de sacrifices; et qu'elle croie avoir tout pouvoir sur vous.

Avez-vous véritablement à cœur de conserver l'amour de votre maîtresse? faites-lui croire que vous êtes émerveillé de sa parure. Quand vous la verrez en pourpre de Tyr, vantez la pourpre

de Tyr : Est-elle vêtue d'étoffe de Cos? louez la beauté des étoffes de Cos. Est-elle toute brillante d'or? donnez-lui plus de prix qu'à l'or même. Si elle prend une fourure, faites-lui en compliment; si elle se montre vêtue d'une robe légère, écriez-vous qu'elle met tout en feu; mais invitez-la d'une voix timide, à se garantir du froid. A-t-elle les cheveux flottans en boucles détachées? louez les boucles détachées : les a-t-elle frisés au fer chaud? dites : quelle grace ont des cheveux frisés au fer chaud. Admirez ses bras quand elle danse, sa voix quand elle chante, et dès qu'elle cesse, faites-lui en des reproches. Vous pouvez même rendre hommage à ses manières dans les embrassemens, dans ses baisers voluptueux; et lui témoigner par vos regrets combien vous y trouvez de plaisir. Fût-elle plus farouche que la cruelle Médée, elle s'adoucira, et rendra justice à son amant. Prenez garde seulement de paroître dissimuler et feindre; et n'allez pas démentir vos paroles par votre visage. L'art est utile quand il est bien caché : s'il se découvre, il donne à rougir, et fait justement perdre pour toujours la confiance.

Souvent dans l'automne, lorsque l'année paroît la plus belle, et que la grappe vermeille annonce par sa grosseur une abondante récolte de vin, nous éprouvons tantôt un froid piquant, tantôt une

une chaleur accablante. Cette variation dans la température nous rend languissans et malades. Puisse votre maîtresse se porter bien. Mais si quelque indisposition la retient au lit, si sa santé est altérée par l'intempérie de la saison, alors votre amour et votre tendresse pour elle doivent se manifester. Semez alors, pour recueillir ensuite abondamment. N'allez point vous refuser à ces soins dégoûtans qu'exige une affligeante maladie ; rendez-lui de vos mains tous les services qu'elle vous permettra de lui rendre ; qu'elle vous voie verser des pleurs ; donnez - lui mille baisers, et mouillez de vos larmes sa bouche sèche et altérée. Faites hautement des vœux pour elle ; ayez toujours des songes agréables à lui raconter à propos : amenez quelque vieille qui purifie son lit et sa chambre (1) ; qu'elle apporte dans ses mains tremblantes du soufre et des œufs. Tous ces soins seront pour elle un agréable témoignage de l'intérêt que vous prenez à sa santé. Combien ont obtenu par ces moyens une place sur un testament ! Prenez garde cependant de vous faire haïr de la malade, en voulant la servir. Une officieuse complaisance doit avoir ses bornes. N'allez point la détourner de manger, ou lui présenter une amère boisson. Laissez ce soin à votre rival.

(1) Les anciens avoient en grande vénération ces purifications mystérieuses.

Mais le vent auquel vous avez présenté la voile en quittant le port, n'est point celui qui vous convient, quand vous êtes en pleine mer. L'amour foible et chancelant dans sa naissance, doit en vieillissant prendre des forces. Nourrissez-le bien, avec le temps il s'affermira. Ce taureau que vous redoutez, vous l'avez caressé lorsqu'il étoit veau: cet arbre à l'ombre duquel vous reposez, a été une foible tige. Ce fleuve, que vous voyez si petit à sa source, se grossit dans son cours par les eaux qu'il reçoit de mille ruisseaux. Tâchez que votre maîtresse s'habitue avec vous; rien de plus puissant que l'habitude; et pourvu que vous parveniez à vous l'attacher, bravez tous les ennemis. Qu'elle vous voie toujours; qu'elle vous prête toujours l'oreille; soyez présent à ses yeux et la nuit et le jour. Dès que vous pouvez compter qu'elle vous recherchera, éloignez-vous; votre absence pourra l'inquiéter; mais il faut du repos. Un champ reposé rend avec usure la semence qu'on lui a confiée, et une terre aride boit avec avidité les eaux de la pluie. Tant que Phyllis jouit de la présence de Démophoon, ses feux furent modérés; mais ils s'enflammèrent avec violence, dès qu'il eut mis à la voile. Pénélope étoit tourmentée par l'absence du prudent Ulysse. Et ce fut l'absence du fils de Phyllacus, ton époux, qui causa ta perte, ô Laodamie!

Mais vous ne pouvez vous éloigner pour long-temps sans danger. Avec le temps les inquiétudes diminuent ; l'amant qu'on ne voit plus est bientôt oublié ; bientôt un autre prend sa place. Tandis que Ménélas est absent, Hélène, pour ne point coucher seule, va la nuit se réchauffer dans les bras de son hôte. Quelle stupidité fut la vôtre, ô Ménélas ! vous quittiez seul votre palais, et vous y laissiez un hôte avec votre épouse. Insensé, vous confiez au vautour les timides colombes : vous confiez une riche bergerie au loup des montagnes. Hélène n'est point coupable : son séducteur n'est point criminel ; il ne fait que ce que feroit tout autre, que ce que vous feriez vous-même. Vous les avez forcés à l'adultère, en leur fournissant et le temps et le lieu favorable : quel autre conseil que le vôtre a suivi votre jeune épouse ? que pouvoit-elle faire ? son époux est absent, et elle possède un hôte qui n'est pas désagréable ; et elle craint de coucher seule dans son lit. Que le fils d'Atrée en juge comme il le voudra, pour moi je déclare Hélène innocente. Elle a profité de la complaisance d'un mari commode.

L'affreux sanglier, lorsqu'il écarte les chiens acharnés contre lui, en leur présentant sa dent foudroyante, la lionne, lorsqu'elle présente la mamelle aux petits qu'elle allaite, la vipère qu'a blessée le pied d'un voyageur imprudent, sont

moins furieux dans leur colère, que la femme, lorsqu'elle surprend sa rivale dans le lit de son époux. Son ame se peint sur sa figure : elle saisit avec impétuosité le fer et la flamme ; et ne gardant plus de bienséance, elle se livre aux plus violens transports : telle la bacchante que le Dieu du vin a mise en furie. La barbare, née sur les bords du Phase, pour se venger d'un époux infidèle qui avoit violé la foi conjugale, massacra ses propres enfans : une autre mère dénaturée (1), c'est cette hirondelle que vous voyez. Regardez cette tache de sang qu'elle porte encore sur la poitrine. Ainsi se rompent les liaisons les mieux assorties, et les plus solides. C'est ce que doivent craindre et éviter des hommes prudens.

Ce n'est pas que, rigide censeur, je vous condamne à n'avoir qu'une amante. Aux Dieux ne plaise. A peine une femme mariée peut-elle garder cette retenue. Donnez-vous du plaisir; mais soyez modeste ; tenez secret vos larcins amoureux, et n'allez pas en tirer vanité. Ne faites point de présent qui puisse être reconnu. N'ayez point d'heure fixe pour vos galanteries; point de lieu déterminé pour vos rendez-vous, de peur d'être surpris par une femme soupçonneuse. Quand vous écrirez, relisez toute votre lettre avant de l'envoyer. Combien de femmes en lisent plus que vous n'en avez écrit!

(1) Voyez la fable de Progné.

Une maîtresse offensée prend justement les armes, et vous renvoie le trait. Elle vous donne les mêmes sujets de plainte que vous lui avez donnés. Tant que le fils d'Atrée se contenta de son épouse, celle-ci fut vertueuse; les écarts de son mari la rendirent coupable. Elle avoit ouï dire que Chrysès, le laurier à la main et les bandelettes sur la tête, n'avoit pu obtenir la liberté de sa fille : elle avoit ouï dire combien tu avois versé de larmes en te voyant enlevée, belle Lyrnessienne; et combien étoit honteuse la cause qui prolongeoit la guerre. Voilà ce qu'elle avoit ouï dire: mais elle avoit vu elle-même la fille de Priam (1), sous les lois de laquelle ne rougissoit pas de vivre son vainqueur. Delà elle partagea son lit avec le fils de Thyeste, et lui donna son cœur; ainsi la fille de Tyndare se vengea de l'infidélité de son époux.

Si vos amours, quelque soin que vous preniez pour les cacher, viennent à se découvrir, ne craignez point, malgré cela, de les désavouer. N'en soyez ni plus soumis, ni plus caressant que de coutume: ce changement fait présumer qu'on est vraiment coupable. Mais ne vous refusez point au plaisir de Vénus; un baiser ramène la paix: c'est par un baiser qu'il faut se défendre d'avoir

(1) Cassandre, fille de ce roi.

eu quelque jouissance avec une autre. Il en est qui conseillent de prendre de la sarriette, plante dangereuse; du poivre mêlé avec la semence de la piquante ortie, ou du jaune pyrèthre broyé dans du vin vieux. Ce sont autant de poisons, selon moi. Ce sont des moyens que la déesse du mont Eryx (1), couvert de forêts, ne permet pas d'employer pour goûter ses plaisirs. On peut prendre cet oignon blanc venu de la ville de Mégare (2), des herbes échauffantes qui croissent dans les jardins, des œufs, du miel du mont Hymette (3), et ces pignons que porte le pin élevé. Mais pourquoi vas-tu traiter de la médecine, Erato? il faut ramener mon char vers le but.

Tout-à-l'heure je vous conseillois de tenir vos amours secrètes; maintenant je vous conseille de

(1) Vénus avoit un temple fameux sur cette montagne de la Sicile : elle prit le nom d'Eryx, d'un fils de Vénus, ainsi nommé. C'est aujourd'hui le mont Catafalno.

(2) Mégare, ville de l'Attique, fondée par les Pélasgiens : c'est de Mégare que venoient les meilleures échalotes. Son terroir étoit très-propre à ces plantes bulbeuses, dont les propriétés sont d'être très-échauffantes, ainsi que l'ail, que probablement Ovide veut désigner sous la qualification d'*herba salax*.

(3) Le mont Hymette, dans l'Attique, abondoit en fleurs, dont le parfum délicieux attiroit une quantité d'abeilles qui fournissoient un miel renommé pour sa délicatesse.

suivre une autre route, et de publier vos conquêtes. Ce n'est point légèreté de ma part. Un vaisseau ne vogue pas toujours par le même vent; c'est tantôt Borée venu de la Thrace, tantôt l'Eurus qui le fait voler sur les flots; et les voiles sont enflées souvent par le zéphyr, souvent par le vent du midi. Voyez sur un char comme celui qui le guide, tantôt laisse flotter les rênes, tantôt retient avec art ses coursiers ardens. Il en est que sert mal une timide indulgence; et souvent, faute d'une rivale, l'amour se refroidit. Pour l'ordinaire la prospérité nous enivre, et il est difficile de la supporter avec égalité d'ame. Voyez un feu léger qui s'éteint peu-à-peu faute d'alimens; la matière embrâsée se couvre d'une cendre blanche, et le feu disparoît. Mais à l'aide du soufre la flamme éteinte se rallume, et donne la même lumière qu'auparavant. Ainsi lorsque le cœur languit dans une indolente sécurité, il faut employer de vifs aiguillons pour réveiller l'amour. Faites qu'elle ait des inquiétudes sur votre compte; réchauffez son ame froide; qu'elle pâlisse en apprenant une infidélité de votre part. Heureux mille fois, et plus qu'on ne sauroit dire, celui dont la maîtresse se sent avec douleur offensée, tombe évanouie, en apprenant un crime qu'elle voudroit ignorer, et perd en même-temps la couleur et la voix. Puissé-je être celui dont elle arrache les cheveux

dans sa fureur, celui dont elle sillonne le visage avec ses ongles, qu'elle ne voit qu'en versant des larmes, qu'elle regarde d'un œil courroucé, sans lequel enfin elle ne puisse vivre, quoiqu'elle veuille le pouvoir. Demandez-vous combien de temps vous la laisserez se plaindre de votre inconstance? qu'il ne soit pas long; de peur que sa colère ne prenne des forces si vous tardez à vous reconcilier. Après quelque délai, serrez dans vos bras son cou d'albâtre; appuyez sur votre sein son visage baigné de larmes; séchez ses pleurs par vos baisers; faites-lui goûter les plaisirs de Vénus, elle s'appaisera; c'est le seul moyen de calmer la colère. Quand elle se sera bien emportée, quand elle vous paroîtra votre ennemie bien déclarée, demandez-lui de partager sa couche pour lui donner un gage de votre amour; elle s'adoucira. Là on ne connoît point les armes cruelles; c'est le séjour de la concorde. Là, n'en doutez point, prit naissance la douce réconciliation. Voyez ces colombes qui viennent de se battre, elles se bêquetent tendrement, elles se caressent, elles expriment leur amour par leur roucoulement.

Le monde fut d'abord une masse informe et sans ordre; on ne distinguoit ni les astres, ni la terre, ni la mer. Bientôt le ciel fut élevé au-dessus de la terre, bientôt la terre fut environnée,

d'eaux ; et du vain chaos se formèrent les différentes parties de l'univers. L'air se peupla d'oiseaux, les forêts de bêtes féroces; et vous, poissons, vous allâtes vous cacher sous les eaux. Alors les hommes erroient dans les campagnes désertes : des forces robustes, un corps dur faisoit tout leur mérite. Ils avoient pour demeure les bois, l'herbe pour nourriture, et pour lit des feuillages; déjà il s'étoit écoulé des siècles, et ils ne se connoissoient point l'un l'autre. La douce volupté, dit-on, adoucit leurs ames farouches. Un homme et une femme s'étoient reposés dans le même lieu; ils apprirent eux-mêmes sans maître ce qu'ils devoient faire ; et Vénus, sans le secours de l'art, forma leur douce union. L'oiseau peut se choisir un objet d'amour : le poisson au milieu des eaux trouve avec qui goûter le plaisir de s'unir : le cerf court après la biche : le serpent cherche sa femelle : le chien, après l'accouplement demeure attaché à la chienne : la brebis aime à être couverte : la génisse reçoit avec plaisir le taureau : la chèvre ne dédaigne point son mâle immonde : la jument entre en fureur, elle va chercher le cheval dans des lieux fort éloignés, elle franchit les fleuves qui l'en séparent. Voilà les moyens puissans de calmer la colère : ne balancez point de les employer. Seuls ils mettent fin aux agitations du dépit furieux, et ramènent

la tranquillité; ils sont plus efficaces que tous les sucs dont l'art de Machaon (1) compose les remèdes. Ce sont eux, qui, si vous vous êtes rendu coupable, et fait disgracier, vous justifieront, et vous remettront en faveur.

Tel étoit le sujet de mes chants, lorsqu'Apollon se montra tout-à-coup, pinçant avec le doigt les cordes de sa lyre dorée; il avoit le laurier à la main, ses cheveux sacrés étoient couronnés de lauriers: sa présence anime les poëtes. Précepteur, me dit-il, de l'amour libertin, amène tes disciples dans mon temple. On y lit une inscription que la renommée a publiée dans tout l'univers; elle ordonne à chacun de se connoître (2). Celui qui seul se connoîtra, sera sage dans ses amours; il consultera ses forces dans toutes ses entreprises. S'il a reçu de la nature une belle figure, il doit en tirer avantage; s'il a une belle peau, il se couchera souvent la poitrine découverte; sa conversation plaît, qu'il ne garde point un morne silence: il chante agréablement, qu'il chante: il boit avec grace, qu'il boive: mais qu'il n'aille point étaler dans une conversation une éloquence

(1) Fameux médecin, fils d'Esculape.

(2) Sentence célèbre de Chilon, Lacédémonien, l'un des sept sages de la Grèce: elle fut gravée en lettres d'or dans le temple de Delphes. Juvenal prétend que cette maxime étoit descendue du ciel.

déplacée ; ou poëte insensé fatiguer l'auditoire par la lecture de ses vers. Ainsi parla Phœbus : profitez de ses leçons ; la bouche sacrée de ce dieu ne prononce que des oracles infaillibles.

Je reprends mon sujet. Tout amant sage, remportera la victoire, et obtiendra ce qu'il désire, en suivant les préceptes de mon art. Les champs ne rendent pas toujours avec usure la semence qui leur a été confiée ; et le vent ne seconde pas toujours les vaisseaux dans leur course. Peu de plaisirs, et beaucoup de peines, voilà le partage des amans. Qu'ils s'attendent à souffrir beaucoup. Les lièvres que nourrit le mont Athos, les abeilles qui paissent sur le mont Hybla (1), les dattes que porte l'arbre de Pallas (2), les coquilles qui couvrent les rivages ne sont pas en plus grand nombre, que les douleurs cruelles qui accompagnent l'amour. Les traits qui nous percent sont tout trempés de fiel. On vous dira que votre maîtresse est sortie, peut-être quand vous la verrez : imaginez-vous qu'elle est sortie, et que vos yeux vous trompent. Vous trouverez la porte fermée,

(1) Montagnes : la première située en Macédoine ; la seconde, en Sicile, où l'on recueilloit d'excellent miel, comme sur le mont Hymette.

(2) L'olivier, spécialement consacré à cette Déesse.

la nuit même où l'on vous avoit promis de vous recevoir ; armez-vous de patience, et couché sur le pavé, même dans l'ordure. Peut-être une servante menteuse viendra d'un air insolent demander quel est cet homme qui assiège la porte ? baisez la porte, suppliez, flattez l'impitoyable tigresse ; détachez les roses qui sont à votre tête, et posez-les sur le seuil. Quand elle vous désirera, vous viendrez ; quand elle refusera de vous voir, vous vous retirerez. Un homme honnête ne doit point se rendre importun. Votre amie, direz-vous, n'a pas de raison pour vous congédier : eh ! la passion raisonne-t-elle toujours ? n'allez pas croire qu'il soit honteux d'essuyer les reproches d'une amante, d'endurer ses coups, de se jeter à ses pieds, et de les embrasser.

Mais pourquoi insister sur de petits détails ? occupons-nous d'objets plus importans. Je vais dire de grandes choses : peuple, prête l'oreille. Mon entreprise est périlleuse ; mais le péril fait éclater le courage : il nous faut faire un grand effort ; tout l'art est ici nécessaire. Souffrez avec patience un rival ; la victoire sera pour vous, et vous irez triomphant prendre place au temple du grand Jupiter. Ce ne sont point-là les paroles d'un homme, ce sont, n'en doutez pas, les oracles des chênes de la forêt des Pélasgiens : l'art ne

peut rien offrir de plus grand. Votre amante fera quelque signe à votre rival; souffrez-le : elle lui écrira, ne touchez point à ses tablettes : laissez-la librement aller et venir par-tout où il lui plaira. Que des maris aient cette complaisance pour des épouses légitimes, lorsque tu viens, tendre sommeil, aider à les tromper; pour moi, je l'avoue, je ne puis souscrire à ces préceptes. Que faire? Je suis moi-même au-dessous de l'art que je professe. Moi, voir tranquillement un rival faire en ma présence des signes à ma maîtresse, et le souffrir, sans que la colère m'emporte à quelque excès! Son époux, je ne l'ai point oublié, lui avoit donné quelques baisers; je me suis plaint de ces baisers. L'amour me rend sauvage et barbare : plus d'une fois ce défaut m'a été nuisible. Combien est bien plus habile, celui qui facilite aux autres l'accès auprès de son amie. Mais il vaut mieux ne rien savoir; souffrez que l'on cache les larcins amoureux, et ne forcez point la pudeur à fuir un visage qui s'avoue coupable. Ne cherchez donc point à surprendre votre maîtresse. Qu'elle soit infidelle, et croie que ses infidélités vous sont inconnues. L'amour s'accroît dans le cœur de deux amans surpris : tous deux ils s'attachent également à la cause de leur infortune.

On raconte une histoire qui fit beaucoup de

bruit dans le ciel; c'est la ruse de Vulcain pour surprendre Mars et Vénus. Epris d'une folle passion pour Vénus, Mars avoit quitté l'air terrible d'un guerrier, pour devenir un amant soumis. Vénus, la plus tendre des déesses, ne fut point insensible aux prières du dieu des combats, elle ne se montra point farouche et cruelle. Ah! combien de fois, dit-on, la déesse voluptueuse se moqua des jambes de son mari, et de ses mains endurcies par le feu, ou par le marteau! Elle contrefait Vulcain en présence de Mars; et les graces qu'elle y met, jointes à sa beauté, lui donnent mille agrémens. Ces amans prenoient soin d'abord de cacher leurs amours; s'ils étoient coupables, ils conservoient au moins les dehors de la pudeur. Le soleil les trahit, (hélas! qui peut tromper le soleil?) il fit connoître à Vulcain la conduite de son épouse. Quel mauvais exemple tu donnas, ô Soleil! que ne lui demandois-tu une faveur? elle pouvoit aisément te satisfaire, à condition que tu garderois le silence. Le Dieu du feu place des filets autour de leur lit et par-dessus; il les cache si bien que l'œil ne peut les appercevoir. Il feint de partir pour Lemnos. Les amans viennent pour resserrer leurs nœuds, et ils se trouvent l'un et l'autre pris tout nuds dans les filets. Vulcain convoque les Dieux; les pri-

sonniers leur servent de spectacle. A peine Vénus peut retenir ses larmes. Ils ne peuvent ni se couvrir le visage, ni mettre les mains sur ces parties que l'on rougit de nommer. Un des dieux s'adressant alors au dieu de la guerre : Brave Mars, lui dit-il en riant, charge-moi de ces chaînes si tu les trouves trop pesantes? A peine tes prières, ô Neptune! purent-elles obtenir la liberté de ces deux captifs. Mars se retira dans la Thrace, et Vénus à Paphos. Quel fut le fruit de ton indiscrétion, Vulcain? Plus libres qu'auparavant, ils ne cachèrent plus leur commerce amoureux; ils n'avoient plus leur honneur à ménager. Cependant tu te reproches souvent ta conduite imprudente et insensée, et plus d'une fois, dit-on, tu t'es repenti d'avoir trop écouté ta colère.

Je vous l'ai déjà recommandé, et aujourd'hui Dionée surprise vous le répète : renonçez à ces pièges où elle est tombée elle-même; ne dressez point d'embûches à votre rival; n'interceptez point des lettres écrites secrétement; laissez prendre ces soins à ceux que le feu et l'onde ont rendus légitimes époux, si toutefois ils croient devoir les prendre. Je le proteste encore une fois, tout est ici autorisé par la loi, et nos badinages n'attaquent l'honneur de personne.

Qui oseroit découvrir aux profanes les mystères de Cérès, et ces augustes cérémonies insti-

tuées dans la Samothrace? Il y a peu de mérite à garder le silence sur tout; mais c'est un grand crime que de révéler ce qu'on devoit faire. O combien justement l'indiscret Tantale s'efforce en vain de cueillir les fruits qui fuient devant lui, et brûle de soif au milieu des eaux. La déesse de Cythère sur-tout défend de dévoiler ses mystères; et je conseille à un babillard de n'y point venir. Si les mystères de Vénus ne se célèbrent point au son bruyant des sistres et des tambours d'airain, chacun de nous y prend part, mais chacun veut être caché. Vénus elle-même ne quitte point ses vêtemens, sans couvrir sa nudité avec sa main gauche. Au milieu du temple s'accouplent des animaux, et ce spectacle fait souvent détourner les yeux d'une jeune fille. Nous choisissons pour nos larcins amoureux une chambre bien close, et nous aimons qu'un voile dérobe à la vue ce qu'il est indécent de moutrer. Nous cherchons, sinon les ténèbres, du moins un peu d'obscurité, un demi-jour.

Dans le temps que la tuile ne nous défendoit point encore du soleil et de la pluie, mais que les chênes nous fournissoient un abri et la nourriture, c'étoit dans les bosquets et dans les antres, mais non en plein air, que l'on goûtoit les plaisirs de Vénus, tant l'homme grossier encore respectoit la pudeur!

Mais

Mais aujourd'hui nous nous faisons gloire de nos exploits nocturnes ; et nous payons fort cher le seul plaisir de pouvoir parler. Quoi ? vous arrêterez par-tout toutes les femmes, pour dire à tout le monde : en voici une encore que j'ai possédée, pour en avoir toujours que vous puissiez montrer au doigt ! Dès que vous aurez abordé une femme, elle deviendra honteusement la fable de toute la ville ! C'est peu de chose encore : combien inventent des aventures, qu'ils désavoueroient si elles étoient vraies, et se vantent d'avoir obtenu des faveurs imaginaires ! S'ils ne peuvent attaquer les personnes, ils attaquent les noms : ainsi, lorsque le corps est pur, les réputations deviennent suspectes. Va maintenant, odieux gardien, fermer la porte sur ta maîtresse ; mets-y cent serrures avec des gonds inflexibles. Que peut-il y avoir d'inviolable, lorsqu'on viole même les noms ? lorsqu'un impudent veut se donner pour un adultère, sans qu'il l'ait été ? Pour nous, nous avouons, mais modestement, nos véritables amours ; et nous cachons nos doux larcins avec une fidélité inébranlable.....

Evitez sur-tout de reprocher ses défauts à une femme ; il fut souvent utile de ne point les appercevoir. Andromède ne reçut aucun reproche sur son teint de la part de ce prince qui portoit à chaque pied deux aîles mobiles. Tout le monde

trouvoit trop épaisse la taille d'Andromaque ; le seul Hector la trouvoit ordinaire. Habituez-vous à ce que vous avez peine à souffrir ; et vous le souffrirez aisément. Le temps adoucit bien des choses ; mais l'amour naissant est sensible à tout. Voyez cette jeune branche qui croît sur l'écorce où elle a été implantée, au moindre vent qui l'agite, elle tombe ; mais bientôt fortifiée par le temps, elle résistera aux aquilons, et donnera des fruits adoptifs à l'arbre qui la porte. Les années effacent tous les défauts du corps ; ce qui étoit une difformité, cesse de l'être avec le temps. La jeune génisse se refuse aux approches du taureau ; le temps dompte sa répugnance, et elle s'accoutume à le sentir.

On peut pallier les défauts par des noms adoucis. Appelez brune celle qui a le sang plus noir que la poix d'Illyrie ; comparez à Vénus celle qui louche, la rousse à Minerve : louez la taille délicate de celle à qui la maigreur laisse à peine un souffle de vie ; trouvez de l'agilité dans celle qui est petite ; de l'embonpoint dans celle qui est enflée ; enfin, déguisez un défaut sous le nom de l'avantage qui en est voisin.

Ne demandez point quelle est l'année courante, ni sous quel consul elle a pris naissance ; c'est le devoir du sévère censeur. Evitez cette indiscrétion, sur-tout si elle n'est plus à la fleur de l'âge, si elle a passé le plus beau temps de

sa vie, si déjà ses cheveux commencent à blanchir.

Cet âge, un âge même plus avancé, n'est pas inutile, jeunes Romains; c'est un champ qui se couvrira de moissons; il le faut cultiver et ensemencer. Travaillez, tandis que les forces et les années vous le permettent, bientôt la vieillesse viendra sans bruit vous courber le dos. Fendez la mer avec la rame, ou la terre avec la charrue; chargez vos mains belliqueuses d'armes meurtrières, ou consacrez vos flancs, vos forces et vos soins au service des femmes. C'est une espèce de milice où l'on peut aussi s'enrichir. Ajoutez qu'à cet âge les femmes savent mieux conduire les affaires; elles ont l'expérience qui seule forme les artistes. Elles réparent par leur propreté les outrages des années; et leur parure soignée, cache leur vieillesse. Si vous le voulez, elles vous font goûter les plaisirs de Vénus de mille manières; point de tableau qui en présente un plus grand nombre: sensibles elles-mêmes aux douceurs de l'union, elles vous les font goûter sans avoir recours à des moyens honteux pour réveiller en vous le sentiment.

Pour que le jeu d'amour ait des charmes, il faut que la femme et l'homme y prennent également part. Je hais ces baisers qui ne les mettent pas également en mouvement l'un et l'autre;

aussi suis-je moins sensible à l'amour d'un jeune garçon. Je hais une femme qui se livre, parce qu'il faut se livrer ; et qui, froide au moment de jouir, songe à son ménage. Je ne veux point de devoirs de la part d'une maîtresse. J'aime à entendre une voix qui annonce qu'on jouit, qui m'invite à prolonger la jouissance. J'aime à voir se troubler les yeux de ma maîtresse, qui se pâme et me dit d'une voix languissante, qu'elle ne veut plus qu'on la touche de long-temps. La nature n'a point accordé ces avantages à la première jeunesse ; ils sont reservés à cet âge qui suit le septième lustre. Que ceux qui ne peuvent attendre, boivent le vin nouveau : pour moi, je veux qu'on m'en verse qui ait été mis en bouteille par nos pères, sous d'anciens consuls. Le plane ne peut qu'après un long temps résister à Phœbus, et les prairies nouvellement fauchées blessent les pieds nuds. Quoi ? vous pourriez préférer Hermione à Hélène ? Vous aimeriez mieux Gorgé que sa mère ? Si vous voulez ne vous attacher qu'à une femme âgée, vous aurez besoin de complaisance, mais vous en serez amplement récompensé.

Voilà deux amans entrés dans le lit qui sera témoin de leurs amours ; leur chambre est fermée : reste à la porte, ma muse ; ils sauront sans toi se dire des douceurs. Leurs mains ne resteront point immobiles dans leur lit : leurs doigts

sauront trouver ce qu'ils ont à faire dans cet endroit où l'amour plonge en secret son dard. Ainsi jouit avec Andromaque le vaillant Hector, car il n'eut pas seulement les qualités d'un bon guerrier. Ainsi jouit le grand Achille avec sa captive, lorsqu'au retour des combats il se délassoit sur un lit voluptueux. Tu te laissois toucher, Briséis, de ces mains qui étoient toujours teintes du sang phrygien. Dis-moi, voluptueuse amante, ce qui te charmoit? Etoit-ce de te sentir caressée par des mains victorieuses?

Croyez-moi, ne vous hâtez point lorsque vous goûtez les plaisirs de Vénus; allez doucement, et faites durer la jouissance. Quand vous aurez trouvé ces endroits qu'une femme aime à sentir toucher, que la pudeur ne vous empêche point d'y porter la main. Vous verrez briller ses yeux étincelans, comme les rayons du soleil se réfléchissent souvent sur l'onde limpide. Elle fera entendre des plaintes, d'agréables soupirs, de doux gémissemens, des paroles amoureuses. Mais n'allez pas, voguant à pleines voiles, laisser votre maîtresse en arrière, et ne souffrez pas qu'elle vous dévance dans sa course. Allez de front vers le but. Le plaisir n'est parfait que lorsque, également fatigués, l'homme et la femme rendent en même-temps les armes.

Telle doit être la règle de votre conduite,

quand vous jouissez à loisir d'une entière liberté, et que la crainte ne vous force point de hâter furtivement l'ouvrage. Mais lorsqu'il n'y a pas de sûreté à tarder, il est bon d'appuyer sur toutes les rames, et de donner de l'éperon à votre coursier.

J'ai fini mon ouvrage : viens, reconnoissante jeunesse, m'apporter la palme, me parfumer les cheveux, et les couronner de myrte. Autant se sont acquis de gloire chez les Grecs, Podalire dans l'art de guérir, le petit-fils d'Æacus par sa valeur, Nestor par sa prudence, Calchas en consultant les entrailles des victimes, le fils de Télamon en maniant les armes, Automédon en conduisant les chars, autant je suis fameux dans l'art d'aimer. Hommes, rendez hommage à mes vers ; chantez mes louanges, publiez mon nom dans tout l'univers. Je vous ai donné des armes : Vulcain en avoit donné à Achille, et ce présent lui valut la victoire : que le mien assure aussi la vôtre. Mais que tous ceux qui triompheront d'une amazonne, à l'aide du fer que je leur ai mis entre les mains, écrivent sur les dépouilles : J'eus Ovide pour maître. Voici les jeunes beautés qui me prient de leur donner des leçons : vous serez le premier objet dont s'occupera ma muse.

FIN DU SECOND LIVRE.

ART D'AIMER D'OVIDE.

LIVRE TROISIÈME.

J'AI donné des armes aux Grecs pour combattre les Amazonnes (1), j'en ai aussi que je vous destine, à vous, Penthesilée, et à vos escadrons. Vous pourrez sans crainte vous présenter au combat : il ne sera point inégal. Que la victoire demeure à ceux que favoriseront la bienfaisante Dionée, et son fils qui, d'une aile légère, parcourt tout l'univers. Il n'étoit pas juste que des femmes se mesurassent avec des hommes bien armés, sans avoir d'armes elles-mêmes ; et dans une lutte pareille, il eût été honteux pour les hommes de vaincre. Pourquoi, me dira quelqu'un, fournir aux serpens un nouveau venin ? Pourquoi livrer un troupeau à la louve en fureur ?

Ne rejetez point sur toutes les femmes le crime de quelques-unes ; chacune doit être jugée sur ses qualités personnelles. Si le jeune fils d'Atrée

(1) Allusion aux Amazonnes, qui sous la conduite de leur reine, Penthesilée, vinrent donner du secours aux Troyens contre les Grecs.

peut reprocher un crime à Hélène, si son frère a droit d'accuser la sœur d'Hélène (1); si c'est par la scélératesse de la fille de Talaon, que le fils d'Œclès est descendu vivant avec ses chevaux, jusqu'aux rives du Styx : Pénélope fut fidelle à son époux pendant les dix années qu'il fit la guerre, et pendant les dix autres qu'il fut errant dans tout l'univers. Voyez le petit-fils de Philacus, et cette princesse (2) qui accompagna, dit-on, son mari au tombeau, et mourut avant le temps.

L'épouse du fils de Phérès (3) sauva son époux du trépas, en sacrifiant pour lui sa vie. Reçois-moi dans tes bras, cher Capanée, nos cendres seront confondues : tels furent les derniers mots de la fille d'Iphias (4), et elle se précipita au milieu du bucher. La vertu elle-même a l'extérieur et le nom d'une femme; est-il étonnant qu'elle soit favorable à son sexe? Toutefois ce n'est pas mon art qui forme ces grandes ames : ma nacelle ne vogue qu'avec de petites voiles; je ne donne que des leçons d'amour. Je vais apprendre aux femmes comment elles se feront aimer.

Les femmes ne savent point se défendre des feux et des flêches cruelles de l'amour, et je vois

(1) Clytemnestre, sœur d'Hélène.

(2) Laodamie, femme de Protésilas.

(3) L'épouse d'Admette.

(4) Evadné, épouse de Capanée.

que les hommes en sont plus rarement blessés. Les hommes trompent souvent, et les tendres beautés le font rarement. Si vous y faites attention, il est peu de perfidie dont on puisse les accuser. L'épouse de Jason étoit déjà mère, lorsque ce perfide la répudia, et admit dans son lit une nouvelle épouse. Il ne tint pas à toi, Thésée, qu'Ariadne ne devint la proie des oiseaux marins, lorsque tu l'abandonnas seule dans un désert inconnu.

Voyez Phyllis se présenter neuf fois, dit-on, au bord de la mer : quel en est le motif, et pourquoi les forêts sensibles à ses peines se dépouillent de leurs feuilles ? Avec la réputation d'un homme pieux, ton hôte, ô Didon (1), ne te mit-il pas le poignard à la main ? Ne fut-il pas la cause de ta mort ? Qui vous a perdues, infortunées amantes ? C'est que vous ne saviez pas aimer ; l'art vous étoit inconnu, et c'est l'art qui rend l'amour éternel. Aujourd'hui même elles n'en auroient pas connoissance, si la déesse de Cythère ne m'eût ordonné de l'enseigner. Elle s'est présentée à mes yeux, et m'a dit : Qu'ont donc fait les malheureuses femmes, pour être livrées sans armes, comme un foible troupeau, à des hommes bien armés. Deux livres de tes poésies ont rendu

(1) Reine de Carthage, délaissée par Enée.

ceux-ci habiles aux combats ; il faut aussi que tu donnes des leçons aux autres. Ce poëte (1), qui avoit fait des vers contre cette infidelle épouse qui naquit à Therapne, en chanta bientôt les louanges avec plus de succès. Je te connois, ne fais point tort aux belles, toute la vie tu les trouveras reconnoissantes.

Elle dit, et comme elle étoit couronnée de Myrte, elle m'en donna une feuille et quelques grains. Je sentis en les prenant l'effet de sa présence : l'air devint plus pur, et mon ame fut déchargée d'un grand poids.

Tandis que la Déesse m'inspire, prêtez l'oreille à mes leçons, jeunes beautés : la pudeur et les loix vous le permettent ; vos intérêts vous y invitent. Dès à présent songez à la vieillesse qui arrive : ainsi vous ne laisserez point fuir le temps sans en profiter. Amusez-vous, tandis que vous le pouvez, tandis que vous êtes à la fleur de votre âge. Les années s'écoulent comme les eaux d'un fleuve ; l'onde ne remonte point vers sa source : l'heure passée ne revient plus. Il faut profiter du moment ; il nous échappe avec rapidité, et celui qui le suit ne le vaut jamais. Ces arbrisseaux flétris

(1) Le poëte Stésicore, auquel Castor et Pollux crevèrent les yeux, après qu'il eut composé des vers satyriques contre Hélène, leur sœur : il recouvra la vue quelque temps après, en ayant composé d'autres en son honneur.

et dépouillés, je les ai vus verdoyans et fleuris; cette tige hérissée d'épines, m'a donné d'agréables couronnes.

Un temps viendra, où vous serez réduite à passer les nuits seule, vous qui aujourd'hui repoussez un amant : les glaces de l'âge vous feront délaisser. Votre porte ne sera point brisée au milieu d'une querelle nocturne; vous n'en trouverez point au matin le seuil parsemé de roses. Hélas! que le visage est bientôt sillonné de rides! Combien se flétrit promptement le teint le plus fleuri! Comme vous vous verrez tout-à-coup la tête couverte de cheveux blancs, que vous jurerez avoir eus dès votre jeunesse! Le serpent en quittant sa peau, se dépouille de la vieillesse et le cerf en renouvelant son bois, n'en paroît pas plus vieux; mais rien ne nous dédommage des biens qui nous échappent. Ceuillez la fleur, qui, sans cela, va se faner et tomber d'elle-même.

Ajoutez que les enfantemens abrègent encore le temps de la jeunesse : un champ vieillit, lorsqu'il porte continuellement des buissons. Endymion (1), retiré sur le mont Lathmos, ne fit point rougir, ô Phœbé; Céphale ne fut point

(1) Pline prétend que cette fable tire son origine de ce qu'Endymion fut le premier qui observa les mouvemens de cette planète.

une conquête indigne de la Déesse au teint œ rose. Et Vénus, sans parler d'Adonis qu'elle regrette encore, comment mit-elle au monde Enée et Harmonie ?

Suivez l'exemple des Déesses, ô mortelles! ne refusez point de contenter les désirs de vos mans. Je veux qu'ils vous trompent; que per-ez-vous ? Tous vos attraits vous restent. Vous ccorderiez mille faveurs, qu'ils n'en seroient oint altérés. Le fer et le caillou s'usent par le rottement; mais vous avez un agrément plus olide; ne craignez point qu'il se détruise. Qui peut refuser de laisser prendre de la lumière une bougie allumée ? ou voir avec peine pui-er de l'eau dans le vaste sein des mers ? Mais, ites-vous, une femme ne s'enrichit point en ccordant ses faveurs à un homme : eh bien! n'y perd-t-elle ? elle reçoit ce qu'elle donne. Ce est pas que je vous conseille de vous prosti-uer; mais je veux vous guérir de la vaine crainte une perte que vous ne pouvez essuyer, même prodiguant les plus riches dons.

Mais, si je dois voguer en pleine mer, à l'aide du grand vent, le souffle léger du zéphyr me sit, pendant que je touche au port. Je com-mce par les soins qu'on doit prendre de son e rieur. Le soin de cultiver la vigne la rend p féconde; celui de cultiver la terre lui fait

porter des moissons plus fertiles. Une belle figure est un présent des Dieux ; mais combien peuvent s'énorgueillir de leur figure ? Le plus grand nombre n'a point reçu ce présent du ciel : la figure s'embellit, si on la soigne ; elle se perd si on la néglige, fût-elle comparable à celle de la Déesse du mont Ida.

Si dans les premiers siècles, les femmes ne prenoient pas tant de soins de leur personne, elles n'avoient point aussi des hommes si soigneux de leur parure. Si Andromaque se couvroit de toile grossière, faut-il s'en étonner ? Elle étoit l'épouse d'un guerrier endurci dans les combats. Epouse d'Ajax, vous pariez-vous pour aborder ce héros, dont le bouclier étoit formé de sept cuirs de bœuf ? Jadis régnoit une grossière simplicité ; aujourd'hui l'opulente Rome possède toutes les richesses de l'univers soumis. Voyez ce qu'est aujourd'hui le Capitole, et ce qu'il fut : vous le diriez consacré à un autre Jupiter. Le sénat, digne aujourd'hui de l'auguste assemblée qui s'y réunit, étoit couvert de chaume sous le règne de Tatius. Ces brillans édifices élevés en l'honneur de Phœbus et de nos illustres généraux, étoient-ils autre chose que des prairies où paissoit le bœuf destiné à la charrue. Que d'autres regrettent les temps anciens : pour moi, je me

félicite d'être né dans ce siècle ; il convient mieux à ma manière de vivre.

Je le préfère, non parce qu'on arrache l'or du sein de la terre, et qu'on trouve de précieux coquillages sur des rivages divers; non parce qu'on tire le marbre des montagnes qui s'abaissent, ou parce qu'à l'aide de puissantes digues on resserre les limites de la mer ; mais parce qu'on a soin de sa parure, et que nous ne voyons plus aujourd'hui cette grossièreté qui survécut long-temps à nos premiers aïeux.

Ne chargez point vos oreilles de ces pierres de grand prix, que le noir indien recueille sur les bords de la vaste plaine ; ne vous montrez point avec des vêtemens tout pesans d'or : ces richesses que vous étalez pour nous séduire, souvent nous éloignent de vous. C'est la propreté qui nous charme. N'ayez point les cheveux en désordre. Selon qu'elle sera soignée, votre chevelure augmentera ou diminuera vos graces.

Il est plusieurs manières de l'arranger : une femme doit choisir celle qui lui sied le mieux, et consulter là-dessus son miroir. Un visage un peu allongé demande pour accompagnement des boucles détachées. Telle étoit la parure de Laodamie. Cet autre plus arrondi veut qu'on donne de l'élévation au front par un léger nœud, et

qu'on laisse les oreilles découvertes. Celle-ci doit laisser flotter ses cheveux sur l'une et l'autre épaule, semblable à toi, Phœbus, quand tu pinces ta lyre harmonieuse ; celle-là doit les relever et les attacher à la manière de Diane, lorsqu'elle poursuit dans les bois les bêtes effrayées.

De grosses boucles lâchement attachées conviennent à l'une, il faut à l'autre une coëffure en forme de tortue; cette autre en veut une qui imite les ondulations des flots. Mais comme on ne sauroit compter les glands que produit le chêne touffu, ni les abeilles du mont Hybla, ni les bêtes féroces dont les Alpes sont peuplées, ainsi je ne puis décrire toutes les manières de se parer. Chaque jour amène une mode nouvelle. Une coëffure négligée sied bien à plusieurs : souvent vous la croiriez celle de la veille, et elle vient d'être arrangée de nouveau.

L'art doit imiter le hasard. Telle étoit la parure d'Iole, lorsqu'Alcide la vit, dans une ville qu'il venoit de prendre, et s'écria: Je l'aime. Telle étoit aussi la tienne, princesse de Crète, lorsque Bacchus, entouré des satyres qui chantoient Evohé, te trouvant abandonnée t'emmena sur son char.

Oh ! combien la nature prend soin de vous faciliter les moyens de plaire! Vous avez mille manières de voiler vos défauts : les nôtres sont difficiles à

cacher. L'âge fait tomber nos cheveux, comme Borée abat les feuilles des arbres. Une femme cache la blancheur des siens avec des herbes de la Germanie (1), et l'art lui fournit une couleur plus belle que la couleur véritable. Une femme peut se parer d'une épaisse chevelure qu'elle aura achetée : avec de l'argent elle repare, par des cheveux étrangers, la perte des siens. Elle ne rougit point de faire ouvertement cette emplète. J'en ai vu la faire à la face d'Hercule et des Muses (2).

Que dirai-je des vêtemens ? Je ne veux point d'étoffes tissues d'or, ni de laine trempée deux fois dans la pourpre de Tyr (3). Lorsque nous possédons tant de belles couleurs d'un moindre prix, qu'elle est cette fureur de porter tout son revenu sur son corps ? Nous avons la couleur du ciel lorsqu'il est sans nuage, lorsque la chaude haleine de l'autan n'amène point la pluie. Nous

(1) Les Germains avoient la coutume de changer la couleur de leurs cheveux, par le secours de certaines herbes. César, dans le cinquième livre de ses commentaires, nous en dit autant des Gaulois.

(2) Ceux qui vendoient ces faux cheveux, demeuroient sur la place nommée *Forum Boarium*, près de laquelle étoient les temples d'Hercule et des Muses.

(3) Les Romains faisoient grand cas de cette couleur; ils en avoient de deux sortes, l'une qui venoit de Tyr, et ressembloit à ce que nous nommons aujourd'hui écarlate; ils

avons

avons celle de ce bélier (1), qui jadis servit, dit-on, à Phryxus et à Hellé, pour échapper aux artifices d'Ino. Celle-ci, qui imite le reflet des eaux, en a aussi tiré son nom; je croirois volontiers que les Nymphes en sont revêtues. Celle-là imite le safran; c'est la couleur du voile dont se couvre la Déesse qui verse la rosée, lorsqu'elle attelle ses coursiers qui ramènent le jour. L'une nous rappelle les myrtes de Paphos, l'autre la pourpre de l'améthiste (2), ou la rose palissante, ou la grue de Thrace. Nous avons encore celle de vos chataignes, Amaryllis, et celle des vertes amandes. La cire même a aussi donné son nom aux étoffes. Autant la terre produit des fleurs différentes, lorsqu'au retour du printemps la vigne se couvre de bourgeons et le triste hiver disparoît, autant, ou plus encore, la laine prend diverses couleurs.

Choisissez la vôtre; car toutes ne conviennent pas également à toutes les personnes. Le noir sied bien aux blanches : le noir ajoutoit à la beauté

tiroient l'autre de l'isle de Cos, et sa couleur approchoit de notre ponceau. Ces deux couleurs étoient d'un grand prix, et il étoit très-difficile de s'en procurer.

(1) Ce bélier, selon la fable, avoit une toison d'or; ainsi la couleur dont parle ici notre poëte, devoit être d'un jaune doré.

(2) Le violet tirant sur ce que nous nommons nakarat,

de Briséis, et lorsqu'elle fut enlevée, elle étoit vêtue de noir. Le blanc sied bien aux brunes : le blanc augmentoit tes charmes, fille de Céphée, et telle étoit la couleur de ta robe, lorsque tu étois dans l'isle de Sériphe (1).

Je serois bien tenté de vous donner l'avis de prendre garde que vos aisselles n'aient l'odeur du bouc dégoûtant, ou que vos jambes ne soient hérissées de poils. Mais ce n'est point aux filles du mont Caucase que je donne des leçons, ni à celles qui boivent les eaux que tu roules dans la Mysie, ô Caïque (2) ! Aurois-je tort aussi de vous recommander de ne point laisser ternir l'émail de vos dents par une blâmable négligence, et de vous nétoyer la bouche avec de l'eau tous les matins.

Vous n'ignorez pas la manière d'emprunter la blancheur de la céruse, et l'art de vous donner la couleur de la rose, quand la nature vous a refusé des couleurs. Vous savez suppléer avec art aux sourcils qui vous manquent, et voiler, à l'aide d'une peau déliée, les défauts de votre visage. Vous ne rougissez pas de farder le tour de vos yeux avec un peu de cendre bien fine, ou avec le safran qui naît sur tes bords, limpide Cydnus.

(1) L'une des Cyclades.
(2) Fleuve de Mysie.

J'ai déjà traité des moyens d'embellir la figure, dans un petit ouvrage auquel donne du prix l'attention que j'ai prise à le composer. Cherchez-y tous les secours dont vous avez besoin pour réparer les défauts de la vôtre : mon art n'est point inutile dans tout ce qui vous intéresse. Mais que votre amant ne trouve point vos boëtes exposées sur la table ; que l'art, sans se montrer, vienne au secours de vos attraits. Eh ! qui n'éprouveroit du dégoût, en voyant le fard dont votre visage est enduit, se fondre et se répandre sur votre sein ? Qui ne seroit révolté par l'odeur de la graisse qu'on tire de la sale toison des brebis, l'eût-on fait venir d'Athènes.

Evitez d'employer la moëlle de cerf, ou de nétoyer vos dents, en présence de qui que ce soit : ces apprêts feront briller vos charmes, mais blesseroient la vue. Combien de choses, qu'on est choqué de voir faire, plaisent quand elles sont faites ! ces statues fameuses, chef-d'œuvre de Myron (1), n'étoient autrefois que des masses informes et inutiles. Il faut briser l'or pour en faire un anneau. Ces étoffes qui vous couvrent, ont été une laine dégoûtante. Voyez ce marbre, il étoit brut avant qu'on le

(1) Fameux sculpteur, natif de Lycie, et disciple de Polyclète : il travailloit dans les beaux jours de la Grèce.

travaillât ; aujourd'hui c'est un modèle de sculpture ; c'est Vénus, avec tous ses appas, exprimant de sa chevelure l'eau dont elle est imbibée.

Tandis que vous travaillez à votre toilette, laissez croire que vous êtes encore au lit ; vous paroîtrez avec plus d'avantage quand vous y aurez mis la dernière main. Pourquoi faut-il que je connoisse la cause de la blancheur de votre teint? Fermez bien votre porte, et ne me montrez point un ouvrage imparfait.

Les hommes doivent ignorer bien des choses qui les choqueroient, si vous n'aviez soin de les cacher. Voyez ces décorations dorées, qui brillent sur nos théâtres ; combien est mince la feuille d'or qui couvre le bois! mais on ne permet au peuple d'en approcher, que lorsque tout est fini. Ainsi ce n'est qu'en l'absence des hommes qu'il faut vous occuper de vos attraits.

Je ne vous défendrai point cependant de faire peigner vos cheveux en leur présence, afin qu'ils les voient flotter sur vos épaules. Mais gardez-vous de montrer de la mauvaise humeur pendant ce temps-là, de déranger continuellement votre coëffure. Que votre femme de chambre soit en sûreté : je ne puis souffrir que vous lui déchiriez le visage avec vos ongles, ou que vous lui enfonciez une épingle dans le bras. Elle maudit sa maîtresse en la coëffant, et elle mouille de ses

pleurs et de son sang sa chevelure odieuse. Celle qui n'a pas de beaux cheveux doit mettre une sentinelle à sa porte, ou ne s'occuper de sa toilette que dans le temple de la bonne Déesse (1). On avoit annoncé à une belle mon arrivée subite: aussi-tôt elle se troubla, et se couvrit la tête d'une fausse chevelure. Puisse un si honteux accident n'arriver qu'à des ennemis! puissent les seules filles du Parthe éprouver un pareil opprobre! On voit avec peine un animal mutilé, un champ sans verdure, et des arbres sans feuilles: ainsi déplaît une tête chauve.

Mes préceptes ne s'adressent point à vous, Sémélé et Léda; ni à vous, princesse de Sidon, qu'un taureau mensonger emporta au-delà des mers: ils ne sont point faits pour Hélène, que tu redemandes à juste titre, Ménélas, et que tu veux avec raison garder, prince Troyen, qui fût son ravisseur. Mes leçons s'adressent à la foule, où les belles femmes se trouvent confondues avec les laides; mais celles-ci sont toujours en bien plus grand nombre.

(1) C'est une manière de parler, par laquelle le poëte donne à entendre que les hommes ne devoient pas plus assister à de pareilles toilettes, qu'ils n'assistoient aux mystères de la bonne Déesse, ou autrement Cérès, dans le temple de laquelle les femmes seules avoient la permission d'entrer.

Les belles n'ont pas besoin du secours de l'art ni de mes préceptes. Elles ont assez d'avantage par le pouvoir de leurs charmes, auquel l'art ne peut rien ajouter. Lorsque la mer est calme, le pilote repose avec sécurité : survient-il un orage, il ne quitte pas son gouvernail.

Il est peu de figures qui n'aient quelques défauts ; sachez-les voiler ; mais employez aussi tous les moyens pour dérober aux regards les autres défauts du corps. Si vous êtes de petite stature, asseyez-vous, de peur qu'étant debout on ne vous croie assise : restez étendue sur votre lit, et là, pour qu'on ne puisse mesurer votre taille, jetez votre robe sur vos pieds, afin de les cacher. Si vous êtes trop mince, couvrez-vous d'étoffes épaisses, et ne serrez point vos vêtemens. Avez-vous le teint pâle ? frottez-vous la peau avec un peu de rouge ; l'avez-vous un peu noir ? empruntez le secours du poisson de Pharos (1). Un pied difforme doit toujours être caché dans une belle chaussure, et une jambe sèche et maigre sous des liens qui l'enveloppent. Il convient d'user de minces coussinets, pour rendre les épaules égales ; et de se couvrir la poitrine avec un léger voile, quand elle est trop élevée. Faites le moins de

(1) Les femmes faisoient usage d'un blanc tiré des entrailles du Crocodile, animal amphibie, qui se trouve en Egypte.

gestes que vous pourrez en parlant, si vous avez des doigts épais, des ongles peu polis. Avez-vous l'haleine mauvaise, ne parlez point à jeûn, et tenez-vous toujours éloignée de l'homme avec qui vous vous entretenez. Avez-vous les dents noires, tròp longues, ou mal rangées, vous ne pouvez rire sans vous faire beaucoup de tort. Qui le croiroit ? les femmes apprennent aussi à rire : elles veulent qu'on mette de la grace dans cette expression de la joie. Ouvrez modérément la bouche ; formez sur l'une et l'autre joue deux petites fossettes, et couvrez avec la lèvre d'en bas l'extrêmité des dents supérieures.

Ne vous fatiguez point les flancs par des éclats continuels ; que votre rire ait quelque chose de doux et d'agréable à l'oreille. Il en est qui ne peuvent rire sans se tordre la bouche avec d'horribles grimaces : celle-ci qui rit de joie a l'air de pleurer ; celle-là fait entendre un son rauque et désagréable : vous croiriez entendre braire l'animal à longues oreilles, lorsqu'il tourne la meule.

Jusqu'où l'art ne s'étend-il point ? Les femmes apprennent à pleurer avec grace ; elles pleurent quand elles veulent, et comme elles veulent. Elles savent aussi, en affectant de ne point prononcer certaines lettres, forcer la nature et bégayer à volonté. Un défaut devient pour elles un agrément ; et adoptant une mauvaise pronon-

ciation, elles s'appliquent à parler moins bien qu'elles ne le pourroient. Etudiez donc toutes ces minuties, puisqu'elles sont utiles.

Apprenez aussi à marcher d'une manière qui convienne à une femme. Il est dans la démarche des agrémens qui ne sont point à négliger : elle séduit, ou fait fuir un homme qui ne vous connoît pas.

Il est des femmes qui, par un mouvement de hanches apprêté, font flotter leur robe au gré des vents; elles s'avancent fièrement d'un pas majestueux. D'autres, imitant l'épouse rubiconde d'un Umbrien (1), marchent à grands pas et d'un air effronté. Mais en cela, comme en bien d'autres choses, il est des mesures à garder : si l'une de ces démarches est trop grossière, l'autre annonce trop de prétentions. Cependant, laissez à découvert cette partie du bras qui s'étend depuis le coude jusqu'au poignet; cela sied bien sur-tout à la blancheur. Combien de fois, à la vue d'un bras d'albâtre, j'ai été tenté de le couvrir de baisers?

Les syrènes étoient des monstres marins, dont la voix harmonieuse arrêtoit les vaisseaux qui cotoyoient leurs rivages. Après les avoir entendues, le petit-fils de Sisyphe faillit succomber et

(1) L'Umbrie, pays habité par des peuples, dont les mœurs étoient dures et sauvages.

se détacher du mât de son vaisseau ; il avoit enduit de cire les oreilles de ses compagnons, pour les garantir de la séduction. L'harmonie a des charmes puissans.

Que les jeunes filles apprennent à chanter. Plusieurs ont trouvé dans leur voix un dédommagement de leur figure. Qu'elles répètent tantôt les airs que nous entendons sur nos théâtres, tantôt quelques chansons empruntées des peuples qui habitent les bords du Nil.

Les femmes qui profiteront de mes leçons, sauront aussi manier l'archet de la main droite, et pincer la harpe de la gauche. Orphée sur le mont Rodope, attiroit au son de sa lyre et les rochers et les bêtes féroces ; il fléchit aussi l'Achéron, et le chien à trois têtes. Aux accens de ta voix, juste vengeur de l'affront fait à ta mère (1), les pierres dociles vinrent former des murailles. Quoique muet, le poisson fut, dit-on, sensible aux charmes de la voix. Tout le monde connoît l'histoire d'Arion. Apprenez aussi à parcourir légèrement de vos deux mains l'égayant tympanon (2) : cet instrument favorise les plaintes de l'amour.

Lisez les poésies de Callimaque, celles du poëte

(1) Voyez la fable d'Amphion.

(2) Je sens bien que cet instrument ne rend pas parfaitement l'idée que nous donne le poëte du *naulia* ou *nablia*, mais il falloit en trouver un qui se jouât des deux

de Cos (1), et celles du vieillard de l'isle de Théos, amis du vin. Lisez aussi Sapho (2): rien de plus voluptueux : et n'oubliez point ce poëte qui représente si bien un père trompé par le fourbe Geta. Vous pourrez aussi lire les poésies du tendre Properce, celles de Gallus, ou les tiennes, Tibulle; et le poëme, où Varron chante cette toison enrichie de poils d'or, trop juste sujet de plainte pour ta sœur, ô Phryxus! et celui où sont décrites les aventures d'Enée fugitif, et l'origine de la superbe Rome. Il n'est point dans le Latium d'ouvrage qui jouisse d'une plus grande réputation. Peut-être un jour mon nom sera placé à côté de ceux-là; les eaux du Lethé ne feront point oublier mes écrits, et quelqu'un dira : lisez le poëme gracieux de notre maître, où il donne des leçons aux deux sexes : ou parmi les trois livres que distingue le titre d'amours (3), choisissez celui qui pourra flatter le plus agréable-

mains, comme le dit Ovide; et le tympanon du Psaltérion me semble se rapprocher de celui qu'il désigne, qui nous est inconnu.

(1) Il veut parler du poëte Philetas, originaire de l'isle de Cos.

(2) Femme célèbre par ses poésies : elle donna son nom aux vers saphiques, qu'elle inventa.

(3) On ne sait trop si c'est de l'art d'aimer que nous traduisons, ou des livres intitulés Amours que veut ici parler notre poëte.

ment vos sens ; ou déclamez avec art quelqu'une de ses épîtres ; c'est un genre inconnu avant lui, dont on lui doit l'invention.

Je voudrois encore, (que ce soit aussi ta volonté, ô Phœbus, et celle de Bacchus couronné d'un croissant ! que ce soit la vôtre, divinités protectrices des poëtes, chastes sœurs !) oui, sans doute, je voudrois qu'une belle sût danser, qu'elle pût au sortir de table, docile au son d'un instrument, répondre avec justesse à la mesure par les mouvemens de ses bras. Les habiles danseurs font sur nos théâtres les délices des spectateurs, tant ces mouvemens cadencés ont de grace. J'ai honte de donner des avis si peu importans : mais il ne faut point qu'elle soit inhabile au jeu. Qu'elle sache manier ces osselets, et estimer la force qu'on leur donne en les jetant ; qu'elle sache pousser les dés, et appeller à propos soit le nombre trois, soit tout autre, selon qu'il peut être plus ou moins favorable : qu'elle ne s'expose point à jouer en dupe aux échecs ; qu'elle songe qu'un pion ne peut résister à l'attaque de deux ; et que le roi surpris en combattant loin de sa compagne, est souvent obligé de revenir sur ses pas. Qu'elle connoisse ce jeu où l'on fait bondir la balle légère sur une raquette, sans qu'il soit permis de toucher à d'autres, qu'à celle qu'on

veut lancer, et celui, où sur une table divisée en autant de petites cases, qu'il y a de mois dans l'année qui nous échappe si vîte, chacun conduit trois pièces d'ivoire, jusqu'à ce qu'il gagne la partie en les rangeant de file. Qu'elle apprenne mille jeux.

Il est honteux qu'une jeune fille ne sache pas jouer. Souvent à la faveur du jeu l'amour se glisse dans les cœurs. Mais c'est un foible mérite que de savoir bien jouer : le grand point, c'est de se contenir toujours dans de justes mesures. Souvent nous y sommes indiscrets, et dans la chaleur de l'action nous nous oublions, nous laissons voir à découvert le fond de notre cœur. La colère, vice honteux, s'empare de nous et l'avidité du gain, jointe à la crainte de perdre qui nous tourmente, amène les querelles et les disputes. On se fait des reproches ; l'air retentit de clameurs, et chacun invoque les dieux qu'il voudroit fléchir. On est plein de méfiance, et l'on demande, en formant des vœux, que les instrumens du jeu soient changés. J'ai même vu souvent les visages se mouiller de larmes.

Puisse Jupiter éloigner de vous ces défauts avilissans, jeunes beautés, qui cherchez les moyens de plaire. Tels sont les jeux que la nature a mis à la portée d'un sexe délicat ; d'au-

tres qui exigent plus de forces et d'activité sont l'apanage des hommes ; tels le jeu de paume, ou de palet, le javelot, l'escrime, l'équitation.

Les travaux du champ de Mars, et la vierge qui ramène les glaces ne vous conviennent pas : vous n'êtes point faites pour nager dans l'onde paisible que roule le fleuve de la Toscane ; mais il vous est permis, il vous est utile de vous promener à l'ombre des galeries de Pompée, lorsque le soleil brûlant entre dans le signe de la Vierge. Portez vos pas vers ce palais consacré à Phœbus. couronné de lauriers : c'est lui qui fit couler à fond la flotte Egyptienne.

Visitez aussi ce monument que firent ériger en l'honneur de ce général, sa sœur et son épouse, d'accord avec son gendre, décoré de la couronne navale. Visitez ces autels où brûle l'encens offert à la génisse de Memphis. Montrez-vous à nos trois théâtres dont le local est si avantageux. Allez voir aussi cette arène si souvent ensanglantée ; et cette enceinte que parcourent les chars dans leurs courses rapides. Ce qui est caché demeure inconnu : et ce qui n'est point connu n'inspire point le désir.

Quel fruit peut-on tirer d'une belle figure, quand personne ne peut en juger ? Vous surpasseriez Thamyris (1) et Orphée par la douceur

(1) Consultez la fable.

de vos chants, que votre lyre, si elle est inconnue, resteroit toujours sans mérite. Si le peintre de Cos, Apelle, n'eût point exposé sa Vénus au grand jour, elle demeureroit encore ensevelie sous les eaux de la mer. Les poëtes sacrés ambitionnent - ils autre chose que la renommée? c'est le but où nous tendons par tous nos travaux. Les rois et les dieux mêmes accordoient autrefois leur bienveillance aux poëtes; et les chœurs, chez les anciens, étoient comblés des plus riches présens. Le nom de poëte imprimoit du respect et de la vénération: et souvent les plus abondantes largesses leur étoient prodiguées. Ennius (1), né dans les montagnes de la Calabre, fut jugé digne d'être inhumé près de toi, grand Scipion. Aujourd'hui le lierre sans honneur rampe tristement; et le fruit des veilles laborieuses des doctes sœurs est regardé comme le produit de l'oisiveté. Il n'en faut pas moins veiller pour acquérir de la réputation. Homère seroit-il connu, si l'Iliade, cet immortel ouvrage n'eût pas vu le jour? Danaé seroit-elle connue,

(1) Ce poëte, natif de Calabre, a le premier chanté en vers héroïques les guerres d'Italie. Il étoit l'ami de Scipion l'Africain. Cicéron nous apprend que les cendres du poëte furent mises dens le tombeau de ce grand homme, sur la voie appienne.

si toujours enfermée dans sa tour, elle y eût atteint la vieillesse. Il vous est utile de fréquenter le monde, jeunes beautés ; quittez souvent vos foyers pour aller vous produire. La louve dresse des piéges à plusieurs brebis, pour en attraper une ; et l'aigle de Jupiter ne s'élance pas sur un seul oiseau.

Qu'ainsi donc une belle femme se fasse voir à la multitude, et peut-être quelqu'un sera sensible à ses attraits. Que par-tout elle se montre curieuse de plaire, et qu'elle s'occupe toute entière du soin de ses appas : un heureux hasard se rencontre par-tout. Ayez toujours l'hameçon prêt : et dans l'endroit que vous soupçonnez le moins, vous trouverez du poisson. Souvent les chiens parcourent inutilement les forêts des montagnes, lorsque le cerf vient de lui-même se jeter dans les filets. Andromède attachée à son rocher pouvoit-elle espérer rien moins que de plaire à quelqu'un par ses larmes? les funérailles d'un époux sont souvent une occasion d'en trouver un autre. Il convient alors de paroître échevelée, et de donner un libre cours à ses larmes.

Mais fuyez ces hommes jaloux de leur parure et de leur beauté, et qui portent toujours les cheveux retroussés. Les douceurs qu'ils vous content, ils vont les répéter à mille autres. Leur amour vagabond ne peut se fixer nulle part.

Que peut faire une femme, lorsqu'un homme plus léger qu'elle, peut lui-même avoir séduit plusieurs hommes. Vous aurez peine à me croire; mais vous le devez. Troye subsisteroit encore, si elle eût profité des avis du vieux Priam. Il en est qui s'insinuant près des femmes sous les dehors d'un amour mensonger, empruntent cette voie pour en tirer un bénéfice honteux. Ne vous laissez point tromper par leur chevelure parfumée d'essences, par leur ceinture dont les plis sont artistement arrangés : une robe de l'étoffe la plus fine, des anneaux à chaque doigt, ne doivent point vous en imposer. Peut-être que le mieux paré de ces courtisans, n'est qu'un voleur, qui brûle du désir de vous dépouiller. Rendez-moi mon bien, s'écrient souvent les belles qu'on a trompées ainsi ; rendez-moi mon bien, répètent-elles souvent au barreau. Du haut de ton temple tout brillant d'or, tu vois ces débats sans t'émouvoir, puissante Vénus ; les déesses des fontaines appiennes qui t'avoisinent, n'en sont pas plus émues. Il est aussi des femmes trop justement diffamées ; trompées plusieurs fois, elles n'ont pas rougi de tromper à leur tour.

Apprenez par le malheur d'autrui à prévenir le vôtre, et tenez votre porte fermée à tout suborneur. Gardez-vous, fille de Cécrops, d'ajouter foi aux sermens de Thésée ; il prendra les dieux à témoins,

témoins, mais ce ne sera pas la première fois. Et toi, Démophoon, héritier de la perfidie de Thésée, quelle confiance penses-tu inspirer, après avoir trompé Phyllis? Si vos amans vous font de belles promesses, amusez-les aussi par de belles paroles : s'ils donnent, accordez-leur les faveurs convenues. Je crois capable d'éteindre les feux qu'on entretient sur l'autel de Vesta, d'enlever les choses sacrées de ton temple, fille d'Inachus, et de présenter à son époux un breuvage empoisonné, toute femme qui après avoir reçu des présens, se refuse aux désirs d'un amant passionné.

Mais n'allons pas si loin : serre les rênes de tes coursiers, ma muse; ne les laisse point emporter ton char avec trop d'impétuosité. Que des mots tracés sur de légères tablettes viennent sonder le gué : qu'une fidelle confidente vous apporte quelque message : réveillez votre attention : pesez bien ce que vous lirez; le style et les expressions même peuvent vous faire connoître la sincérité ou la fausseté des démarches que fait auprès de vous un galant. Laissez couler quelque temps, avant de faire réponse. Toujours un délai ranime la passion, s'il n'est point trop prolongé.

Ne vous montrez point trop facile aux prières d'un jeune amant : mais ne les rejetez point avec dureté. Laissez-le flotter entre la crainte et

l'espérance. Qu'à chaque fois que vous le remettrez, son espoir devienne plus assuré, son inquiétude moins vive. Que vos lettres, jeunes filles, soient écrites avec pureté, mais en termes simples et usités. Un style familier plaît toujours davantage. Ah ! combien de fois un mot d'écrit a rallumé les feux d'un amant chancelant ! combien de fois un langage barbare a rendu inutiles les charmes de la beauté : mais puisque sans avoir les honneurs de la bandelette sacrée, vous vous étudiez à tromper vos époux, faites porter vos tablettes par une suivante, ou un esclave habile; mais ne confiez pas vos secrets aux mains novices d'un jeune inconnu. J'ai vu à cette occasion de jeunes beautés agitées des plus cruelles inquiétudes, passer ainsi leur vie dans un long esclavage. Il est bien perfide celui qui retient un tel dépôt : mais il tient en main une arme aussi redoutable que les foudres de l'Etna. On peut, selon moi, opposer la fraude à la fraude; et les lois permettent de repousser les armes par les armes. Que la même main s'accoutume à varier son écriture de mille manières différentes : Ah ! périssent ceux qui m'obligent à donner de pareilles leçons ! ayez soin avant que d'écrire, de bien effacer les mots tracés sur la cire ; c'est une précaution indispensable, pour qu'on ne voie point une double écriture sur la même tablette.

Que vos lettres semblent écrites à une femme, quand vous écrivez à votre amant : que vos billets paroissent s'adresser à elle, quand ils s'adresseront à lui.

Mais il est temps de passer de ces petits objets à d'autres plus importans, et de voguer à pleines voiles. Il importe à la beauté de la figure de modérer la violence des passions : la douce paix est le partage de l'homme, et la colère féroce, celui des bêtes farouches. La colère enfle les traits du visage, fait noircir les veines où le sang s'accumule, et allume souvent dans les yeux le feu des Gorgones. Va loin d'ici, maudite flûte, tu n'as plus de prix pour moi : ainsi s'exprima Pallas en voyant son image dans l'onde. Regardez-vous de même dans un miroir, quand la colère vous agite, à peine vous reconnoîtrez-vous vous-même. Evitez aussi un air de fierté qui vous seroit pernicieux. C'est par un regard doux et gracieux qu'on doit chercher à captiver l'amour. Croyez-en l'expérience : nous haïssons les manières insolentes d'un faste orgueilleux. Souvent, sans dire mot, un visage porte avec lui le germe de la haine. Regardez celui qui vous regarde ; répondez par un doux sourire à celui qui vous sourit ; s'il vous fait quelques signes, rendez-les lui de même. Ainsi, après quelques essais, le cruel enfant quitte les instrumens de ses jeux,

et tire de son carquois des flêches aiguës. Nous haïssons aussi la tristesse. Que Tecmesse soit aimée d'Ajax ; pour nous, peuple enjoué, la gaîté nous charme dans une femme.

Jamais je ne vous adresserois mes vœux, Andromaque, Tecmesse, afin d'avoir l'une de vous deux pour amante. J'ai peine à croire, quoique j'y sois forcé, par les enfans que vous avez mis au monde, que vous ayez goûté avec vos époux les secrets plaisirs de Vénus. Comment! une femme plongée dans la tristesse a pu dire à Ajax, ô ma vie! et lui adresser ces douces paroles qui plaisent tant aux hommes!

Qui nous empêche d'appliquer de grands exemples à des objets de moindre importance, et de citer ici sans crainte celui d'un général? Un général habile confie à celui-ci un bataillon d'infanterie, à celui-là un escadron de cavalerie, et à un autre la garde de ses étendards. Ainsi examinez avec soin à quel usage chacun de nous peut être propre, et placez-le au rang qui lui convient.

Que l'homme riche fasse des présens ; que l'homme de droit vous serve par ses conseils ; que l'orateur aille au barreau plaider votre cause. Pour nous qui faisons des vers, n'offrons que des vers. Nous sommes plus que tout autre disposés à l'amour ; et nous savons en même-temps cé-

lébrer la beauté qui nous á charmés. Voyez la réputation de Némésis, et celle de Cynthie (1) : du couchant à l'aurore, Lycoris (2) est connue ; et toi, ma Corinne (3), déjà de tous côtés on demande qui tu es. Ajoutez que toute embûche répugne aux poëtes, et que leur art influe sur leurs mœurs. Ni l'ambition, ni la soif des richesses ne nous tourmentent. L'ombre d'un boudoir a plus d'attraits pour nous que le tumulte du barreau ; mais nous nous attachons aisément ; et brûlant d'un feu durable, nous aimons avec une fidélité inviolable. Notre art, ami de la paix, adoucit le caractère, et nos mœurs en deviennent plus conformes à nos occupations. Jeunes filles, montrez-vous faciles aux poëtes : un Dieu les anime et les neufs sœurs les favorisent : oui, un Dieu nous anime ; nous commerçons avec le ciel : c'est de la voûte éthérée que nous vient le génie qui nous inspire. C'est un crime d'attendre un salaire des poëtes savans : mais, hélas ! c'est un crime dont nulle belle ne craint de se rendre coupable. Usez cependant de dissimulation ; et dès le premier abord ne montrez pas votre avi-

(1) La première fut la maîtresse de Tibulle ; la seconde le fut de Properce.

(2) Le poëte Gallus aima tendrement Lycoris.

(3) C'est le nom de la maîtresse de notre poëte.

dité : à la vue du piège, un nouvel amant s'échappe.

Un bon écuyer ne gouverne pas de même le coursier auquel il vient de faire sentir le frein, et celui qui dès long-temps est docile à la main qui le guide. Ainsi vous ne suivrez pas la même route pour séduire un cœur mûri par les années, et la verte jeunesse. Ce novice, qui entre pour la première fois dans le camp de l'amour, qui vient, innocente proie, de se laisser prendre dans vos filets, ne doit connoître que vous, et être toujours attaché à vos côtés : c'est une moisson qu'il faut entourer de hautes palissades.

Redoutez une rivale; vous serez sûr de la victoire, tant que vous serez seule maîtresse de son cœur. L'amour et les rois ne souffrent point de rivaux. Celui-ci, vieux soldat, lent à s'enflammer, et sage dans ses amours, endurera patiemment bien des choses que ne souffriroit pas un jeune amant. Il ne brisera pas les portes, il n'y portera pas la flamme : il ne meurtrira pas les joues délicates de sa maîtresse : il ne déchirera ni sa tunique, ni celle de son amante; un cheveu arraché ne lui fera point verser de larmes. Ces excès sont d'un jeune homme, dont la tête est échauffée par l'âge et par l'amour. Mais lui, il supportera avec égalité d'ame les plus cruelles

blessures. Il sera consumé par un feu lent, comme une torche encore humide, ou comme le bois nouvellement coupé sur le sommet des montagnes. Cet amour est plus solide; l'autre plus court et plus vif. Cueillez d'une main habile les fruits qui se passent; livrez tout à l'ennemi : nous lui avons ouvert les portes : qu'au milieu de la trahison, il se croie en sûreté.

Des faveurs accordées trop facilement sont peu propres à entretenir l'amour. Entre-mêlez quelques refus aux doux plaisirs. Que votre amant trouve la porte fermée; qu'il l'appelle cruelle, qu'il emploie tour-à-tour la soumission et la menace; la douceur nous dégoûte à la longue, et l'amertume réveille notre appétit. Souvent un vaisseau périt, englouti par un vent favorable. Pourquoi les maris ont-ils rarement de l'amour pour leurs femmes? c'est qu'ils les voient quand ils le veulent. Tenez-moi la porte fermée; qu'un portier sévère vous dise brusquement, on n'entre point; ce refus allumera l'amour dans votre cœur.

Quittez désormais des armes émoussées, pour combattre avec des traits bien aiguisés. Je ne doute point qu'on ne les tourne contre moi-même, quoiqu'on m'en soit redevable. Quand vous tenez dans vos filets un amant nouvellement pris, qu'il se flatte d'être admis seul à partager votre lit;

mais que bientôt après il redoute un rival ; qu'il le croie aussi heureux que lui ; sans cet artifice, l'amour devient languissant. Un généreux coursier vole dans l'arêne avec plus de rapidité, lorsqu'il en sent d'autres qui le suivent de près, et d'autres qui le dévancent. Un affront rallume des feux éteints ; oui, je l'avoue, je n'aime que lorsque je me sens offensé. Mais ne faites pas trop connoître la cause du chagrin que vous causez. Que votre amant inquiet croie qu'il y en a plus qu'il n'en sait. Que la triste vigilance d'un gardien supposé aiguillonne son amour ; qu'il redoute la jalousie importune d'un mari trop sévère. Un plaisir que l'on se procure sans danger, en est bien moins agréable. Quand vous auriez plus de liberté que Thaïs (1), feignez d'être dans les alarmes ; quand vous pourriez faire entrer commodément votre amant par la porte, faites-le passer par une fenêtre ; qu'il lise sur votre visage que vous craignez. Que votre rusée suivante s'élance brusquement vers la porte en criant : nous sommes perdus. Pour vous, cachez dans quelque coin votre jeune homme tremblant. Cependant au milieu de ces inquiétudes, livrez-vous avec sécurité au plaisir de Vénus ; et

(1) Allusion au personnage que joue cette Thaïs, dans la comédie de l'eunuque de Térence.

qu'il ne trouve pas qu'il faut acheter trop cher vos faveurs.

Mais j'allois passer sous silence les moyens de tromper la défiance d'un rusé mari, et la surveillance d'un gardien sévère. Une jeune épouse doit craindre son mari ; elle doit avoir une gardienne sûre ; les loix de la pudeur et de la bienséance semblent l'exiger. Mais que vous soyez aussi gardées, vous qui venez d'être affranchies, je ne puis le souffrir : venez à mon école apprendre à tromper.

Eussiez-vous autant de surveillans qu'Argus avoit d'yeux, vous leur échapperez, si vous en avez la ferme volonté. Un gardien vous empêchera-t-il d'écrire, pendant que vous prendrez le bain ? Empêchera-t-il qu'une adroite confidente ne porte votre lettre, soit en la cachant sur son sein, à l'aide d'un large mouchoir ; soit en l'attachant à ses brodequins, ou à sa chaussure. Je veux qu'il rende toutes ces tentatives inutiles : faites une tablette des épaules de votre confidente ; qu'elle porte vos pensées tracées sur son dos. On peut encore, sans courir de risque, employer le lait frais pour écrire ses lettres ; c'est un sûr moyen de tromper les yeux. Il faut pour les lire, les saupoudrer de charbon en poudre. Des lettres écrites avec la pointe du lin légèrement humecté produiront le même effet. Ainsi des tablettes qu'on

croiroit dénuées d'écritures, seront empreintes de caractères invisibles.

Acrisie ne négligea rien pour garder l'honneur de sa fille ; malgré ses soins, elle trouva le criminel secret d'augmenter sa postérité. Que peut faire un gardien, au milieu de tous les spectacles répandus dans Rome ? Que fera-t-il lorsque la beauté confiée à ses soins ira voir la course des chevaux ; lorsqu'elle assistera aux fêtes de la genisse de Pharos, célèbres par des concerts, dans des lieux où ses surveillans ne pourront entrer ; lorsqu'elle ira au temple de la bonne Déesse, d'où sont bannis les hommes, excepté ceux qu'il lui plaît d'y admettre ; lorsqu'elle sera aux bains, où les amans peuvent sans crainte se glisser en secret, tandis que lui-même, à la porte, il gardera ses vêtemens ?

Empêchera-t-il qu'elle ne fasse la malade quand elle le voudra, et qu'elle ne partage son lit, quelque malade qu'elle paroisse ? Le nom seul d'une fausse clef ne dira-t-il pas ce qu'elle médite ? et d'ailleurs n'est-il pas d'autre voie que la porte pour entrer chez elle ?

On peut encore, pour tromper un gardien, employer la liqueur de Bacchus ; fût-elle exprimée des raisins cueillis sur les côteaux d'Espagne. Il est aussi des drogues qui provoquent un sommeil profond, semblable à la nuit dont les eaux du

Léthé appésantissent les paupières. Une suivante, d'intelligence avec sa maîtresse, peut servir encore à captiver l'odieux Argus, et l'amuser par l'appât du plaisir.

Mais pourquoi chercher tant de détours, et se jeter dans tous ces petits détails. Il est si facile de le gagner avec le moindre présent. Les présens, croyez-moi, séduisent les hommes et les Dieux même. Jupiter lui-même se laisse fléchir par des offrandes. Que peut faire l'homme sage? Le plus sot aime aussi les présens; le mari lui-même n'en reçoit pas sans plaisir; un présent lui ferme la bouche. Mais il ne faut qu'une fois acheter votre gardien, pour qu'il soit long-temps dans vos intérêts: une fois qu'il aura prêté les mains à vos desirs, il les prêtera souvent.

Je me suis plaint, il m'en souvient, de la défiance qu'il falloit avoir même de ses amis; cette plainte n'a pas seulement les hommes pour objet. Si vous êtes trop confiante, d'autres iront sur les brisées de vos plaisirs, et vous aurez fait lever le lièvre pour elles. Cette officieuse amie, qui vous prête son lit et sa chambre, plus d'une fois s'est trouvée en tête à tête avec moi. Gardez-vous aussi d'employer une suivante trop jolie: souvent elle a pris auprès de moi la place de sa maîtresse.

Mais où me laissé-je emporter, insensé que

je suis ? Pourquoi me présenter à l'ennemi la poitrine découverte ? Pourquoi me trahir moi-même ? L'oiseau n'enseigne point à l'oiseleur les moyens de le surprendre ; la biche n'apprend point à courir aux chiens qui lui font la guerre. N'importe, je veux être utile : je continuerai de donner mes leçons avec franchise, dussé-je fournir des armes contre moi.

Faites ensorte que nous nous croyions aimés ; ce n'est pas une chose si difficile ; nous nous persuadons aisément ce que nous désirons. Qu'une femme jette sur un jeune homme un regard amoureux ; qu'elle pousse quelques soupirs ; qu'elle lui reproche de venir si tard ; qu'elle ajoute les larmes et le dépit, comme si elle redoutoit une rivale ; qu'elle lui meurtrisse le visage avec ses ongles, il sera bientôt persuadé, et d'un ton compâtissant, elle est prise, dira-t-il, elle brûle pour moi. Qu'avec cela il ait bonne mine, qu'il s'admire dans son miroir, il croira pouvoir toucher le cœur même d'une déesse.

Mais n'allez pas, quelle que vous soyez, vous emporter sans mesure pour une offense, ou perdre la tête, parce que vous entendrez parler d'une rivale. Ne soyez pas trop crédule. Quels maux ne cause pas la crédulité ? Procris nous en fournit un grand exemple.

Près des côteaux rians de l'Hymette émaillé de

fleurs, est une fontaine sacrée, que des gazons toujours verts environnent. Les arbrisseaux d'alentour forment moins un bois qu'un bocage, qui répand son ombre sur ces tapis de verdure. Le romarin, le myrte et le laurier y font sentir leur agréable odeur. On y voit aussi le buis touffu, quelques frêles bruyères, l'humble cytise et le pin élevé, agités par la douce haleine des zéphirs bienfaisans; ces feuillages de diverses espèces, et le sommet de l'herbe tendre frémissent légèrement. C'est là que le jeune Céphale, laissant à l'écart sa suite et ses chiens, venoit se délasser et goûter les douceurs du repos. Là souvent il répétoit en chantant: Viens sur mon sein, aimable Fraîcheur, viens éteindre mes feux. Imprudemment officieux, quelqu'un vint rapporter fidèlement à sa craintive épouse les paroles qu'il avoit entendues. Dès que Procris eut entendu nommer Fraîcheur comme une rivale, elle tombe évanouie: la douleur qui la saisit lui ôte la voix; la pâleur se répand sur son visage: telles les feuilles tardives de la vigne, qu'après la vendage les premiers froids de l'hiver viennent faner; tels les coins déjà mûrs, qui font courber les rameaux sous leur poids; tels les fruits du cormier, lorsqu'ils ne sont pas encore propres à être servis sur nos tables. Dès qu'elle a repris ses sens, elle déchire ses légers vêtemens, elle se meurtrit indignement le visage

avec ses ongles. Furieuse, les cheveux épars, elle s'élance, et court à travers les champs, comme une bacchante en furie. Arrivée près de l'endroit indiqué, elle laisse ses compagnes dans le valon, et se dérobant à petit bruit, elle pénètre hardiment dans le bois. Quel étoit ton dessein, Procris, en te cachant ainsi avec tant d'imprudence? A quoi te portoit ton amour aveugle? Tu croyois voir arriver bientôt cette Fraîcheur, et tu voulois toi-même être témoin de ton opprobre. Tantôt tu es fâchée d'être venue, tu crains de surprendre un infidèle; tantôt tu t'applaudis de ta démarche, Dans quelle incertitude te plonge ta jalouse ardeur! Tout excuse ta crédulité; le lieu, le nom, le dénonciateur, et cette facilité qu'ont toujours les amans à croire ce qu'ils appréhendent.

Dès qu'elle eut vu l'herbe foulée par les traces d'une personne, les battemens redoublent dans son cœur alarmé. Déjà le soleil avoit raccourci ses ombres, et parvenu au milieu de sa carrière, il voyoit à une égale distance l'orient et le couchant. Le fils du Dieu né sur le mont Cyllène, Céphale, arrive, et puise de l'eau dans la fontaine pour baigner son visage brûlant. Tu te tiens cachée, inquiète Procris; et lui couché comme de coutume sur le gazon, venez, dit-il, tendre zéphirs, viens, aimable Fraîcheur. Alors l'infor-

tunée Procris, agréablement surprise, reconnoît son erreur causée par une équivoque. Elle revient de son trouble, et son visage reprend sa couleur naturelle; elle se lève, elle écarte avec empressement le feuillage qui l'environne de tous côtés pour voler dans les bras de son époux. Celui-ci croit entendre le bruit de quelque bête, il saisit son arc avec transport, et bientôt il a la flêche à la main. Que fais-tu, malheureux? ce n'est point une bête sauvage : serre ta flêche. Mais, ô malheureux! déjà le trait a percé son épouse. Hélas! s'écrie-t-elle, tu as blessé un cœur qui t'aime : il est fait pour être toujours blessé par Céphale. Je meurs avant le temps; mais je n'ai point la douleur d'avoir une rivale. J'en sentirai moins ton poids, ô terre! quand je serai déposée dans ton sein. Déjà mon ame s'envole dans les airs, dont la Fraîcheur me rendit jalouse. J'expire; oh ferme-moi les yeux de ta main chérie. Céphale désolé soutient entre ses bras le corps mourant de son épouse, et arrose de ses larmes sa cruelle blessure. Cependant l'ame se détache peu-à-peu du corps; elle s'échappe, et le malheureux époux la recueille de sa bouche qu'il applique sur celle de son épouse.

Mais revenons à notre sujet. Il faut m'expliquer ouvertement, pour que ma barque, fatiguée du voyage, entre heureusement dans le port. Vous

attendez de moi, sans doute, que je vous conduise aux festins, et vous voulez encore avoir mes avis sur cet objet. Venez-y tard ; attendez que les flambeaux soient allumés pour vous y montrer dans toute votre parure. Vénus aime à se faire attendre ; l'attente est en amour un puissant appât. Eussiez-vous à rougir de votre figure, vous paroîtrez belle à des yeux troublés par le vin, et la nuit servira de voile à vos défauts.

Prenez vos mets du bout des doigts ; il est de certaines manières qu'il faut observer en mangeant : n'allez pas porter à votre bouche une main sale ; ne vous gorgez pas de mets pour les vomir chez vous, et restez toujours en-deçà du besoin et de votre appétit. Si le fils de Priam eût vu Hélène dévorer avec avidité, il s'en seroit dégoûté ; quelle sotte conquête ai-je faite, auroit-il dit. Il est plus à propos, il sied mieux qu'une belle se permette quelque excès dans la boisson. Le fils de Vénus, et toi, Bacchus, vous vous accordez assez bien ensemble. Ne buvez cependant qu'autant que votre tête pourra le supporter. Conservez votre présence d'esprit, et une démarche assurée ; et que les objets se peignant à vos yeux tels qu'ils sont, ne vous paroissent point doubles. Quel honteux spectacle qu'une femme ensevelie dans le vin ! Elle mérite en cet état de souffrir toutes sortes d'affronts. On ne

ne peut, non plus à table, se livrer au sommeil sans courir de risques. Le sommeil favorise bien des excès qui font rougir la pudeur. J'ai honte d'en dire davantage. . . . .

Nous laissons Ovide parler ici lui-même. Il entre dans des détails qui ne nous ont pas paru susceptibles d'être traduits.

Ulteriora pudet docuisse ; sed alma dione,
Præcipuè nostrum est, quod pudet, inquit, opus.
Nota sibi sint quæque : modos a corpore certos
Sumite : non omnes una figura decet.
Quæ facie præsignis erit, resupina jaceto ;
Spectentur tergo, quîs sua terga placent.
Milanion humeris Atalantes crura ferebat ;
Si bona sunt, hoc sunt accipienda modo.
Parva vehatur equo : quòd erat longissima, numquam
Thebaïs Hectoreo nupta resedit equo.
Strata premat genibus, paulum cervice reflexâ,
Femina ; per longum conspicienda latus.
Cui femur est juvenile, carent cui pectora mendâ,
Stet vir, in obliquo fusa sit ispa toro.
Nec tibi turpe puta crinem, ut phylleïa mater,
Solvere : et effusis colla reflecte comis.
Tu quoque, cui rugis uterum Lucina notavit,
Ut celer, aversis utere, Parthus, equis.
Mille modi veneris : simplex, minimique laboris,
Cum jacet in dextrum semi supina latus.
Sed neque Phœbei tripodes, nec corniger Ammon,
Vera magis vobis, quàm mea musa, canent.
Si qua fides arti, quam longo fecimus usu ;

Credite : præstabunt carmina nostra fidem.
Sentiat ex imis Venerem resoluta medullis
Femina : et ex æquo res juvet illa duos.
Nec blandæ voces , jucundaque murmura cessent ;
Nec taceant mediis improba verba jocis.
Tu quoque , cui veneris sensum natura negavit ,
Dulcia mendaci gaudia finge sono.
Infelix , cui torpet hebes locus ille : puella es ;
Quo pariter debent femina virque frui.
Tantùm , cùm finges ; ne sis manifesta , caveto :
Effice per motum luminaque ipsa fidem.
Quod juvet ; et voces et anhelitus arguat oris.
Ah pudet ! Arcanas pars habet ista notas.
Gaudia post Veneris , quæ poscet munus amantem ,
Ipsa suas nolet pondus habere preces.
Nec lucem in Thalamos totis admitte fenestris.
Aptiùs in vestro corpore multa latent.

J'ai terminé enfin mon galant badinage ; il est temps de laisser reposer les cygnes attelés au char qui m'a porté. Maintenant , qu'à l'exemple des jeunes garçons , les jeunes filles , que je viens d'instruire , inscrivent sur leurs trophées : Ovide fut notre maître.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

LE REMEDE D'AMOUR.

LE REMÈDE D'AMOUR.

LIVRE PREMIER.

L'AMOUR avoit lu le titre de cet ouvrage : la guerre, dit-il, oui, la guerre va m'être déclarée. Cesse, Cupidon, d'accuser un poëte qui t'est dévoué. J'ai si souvent porté sous tes ordres les étendards que tu m'avois confiés. Je ne suis point le fils de Tydée, par qui fut blessée ta mère, que ramenèrent au ciel les coursiers de Mars. Souvent d'autres jeunes gens sont froids et insensibles ; mais moi j'ai toujours aimé ; et si tu me demandes ce que je fais en ce moment, j'aime encore. J'ai fait plus, j'ai enseigné l'art de te faire entrer dans les cœurs ; et si la raison me guide aujourd'hui, je suivis alors la fougue qui m'emportoit. Je ne te trahis point, aimable enfant, je ne décrie point l'art que j'ai professé, et ma muse ne détruit point mon ouvrage pour en recommencer un autre. Celui qui aime une femme qui le paie avec plaisir de retour, est heureux dans son amour ; qu'il s'en félicite, qu'il continue de voguer par un vent favorable : mais s'il en

est qui gémisse sous l'empire d'une indigne maîtresse, je veux, pour la sauver de sa perte, lui prêter le secours de mon art. Pourquoi cet amant, s'attachant la corde au col, est-il allé tristement se pendre à une poutre élevée ? Pourquoi cet autre s'est-il enfoncé dans le cœur un fer homicide ?

Tu aimes la paix, et tu portes la haine du meurtre. Tel va périr victime d'un malheureux amour, s'il ne le bannit de son cœur ; qu'il le bannisse, et tu n'auras causé la mort de personne. Tu es enfant, tu ne dois faire autre chose que jouer : joue ; un doux empire convient à ton âge ; car si tu peux te servir de tes flèches pour faire la guerre, les blessures que font tes flèches ne sont point mortelles. Laisse ton beau-père manier dans les combats l'épée et la lance aiguë ; qu'il en sorte vainqueur et couvert de sang ; mais toi, cultive les arts de ta mère, que nous exerçons sans danger, et qui n'enlèvent point les enfans à leurs mères.

Fais qu'une porte soit brisée au milieu d'une querelle nocturne ; qu'une autre soit ornée d'un grand nombre de couronnes. Fais que des jeunes gens goûtent avec de timides beautés les plaisirs de Vénus, et donne-leur les moyens de tromper un mari jaloux ; fais qu'un amant, tantôt caresse, tantôt maudisse la porte de sa maîtresse, et

qu'après avoir essuyé un refus, il y chante des airs plaintifs. Ces larmes, sans le meurtre, doivent te contenter; ton flambeau n'est point fait pour allumer d'avides buchers.

A ces mots, l'amour ajouta ses brillantes aîles, et me dit : poursuis et achève ton ouvrage.

Venez recevoir mes leçons, jeunes amans qui avez été trompés dans vos amours. Apprenez à vous guérir de celui-là même qui vous apprit à aimer. La main qui vous a blessés va vous secourir. Le même sol porte des herbes salutaires et des plantes nuisibles; et souvent on voit la rose à côté de l'ortie. La lance du fils de Pelée soulagea la blessure qu'elle avoit faite à l'ennemi de ce guerrier. Mais prenez aussi pour vous, jeunes amantes, les avis que j'adresse aux hommes; je donne également des armes aux deux partis. S'il en est dont vous ne puissiez faire usage, vous pourrez au moins vous en faire d'autres sur le même modèle.

L'utile dessein que je me propose, c'est d'éteindre des flammes cruelles, et d'affranchir les cœurs d'un honteux esclavage. Phyllis auroit vécu plus longtemps, si elle m'eût eu pour maître, et elle eût recommencé plus souvent la course qu'elle fit neuf fois. Didon, en mourant, n'eût point vu du haut de son palais les vaisseaux troyens mettre à la voile. La douleur n'eût point armé contre le

fruit de ses entrailles, cette mère cruelle qui sacrifia son sang pour se venger de son époux. Avec le secours de mon art, Térée, quelque aimable que lui parût Philomèle, n'eût point mérité par un crime d'être changé en oiseau. Donnez-moi Pasiphaé, elle cessera d'aimer un taureau; donnez-moi Phèdre, ses feux honteux s'éteindront : livrez-moi Pâris, Ménélas possédera Hélène, et Pergame vaincue ne s'écroulera pas sous les mains des Grecs. Si l'impie Scylla eût lu mes vers, la couronne eût resté plus long-temps sur ta tête, Nisus. Croyez-moi, jeunes amans, renoncez à de funestes amours, et laissez-moi diriger votre barque, elle voguera plus sûrement. Vous avez dû me lire, quand vous avez appris à aimer; vous devez encore me lire aujourd'hui. Défenseur de la liberté, je veux délivrer les cœurs opprimés par la tyrannie. Seconde tous mes efforts, sois-moi propice, inventeur de la poésie et de la médecine, et couronne mon entreprise d'un heureux succès : poëte et médecin tout-à-la-fois, j'ai droit d'attendre tes secours, ô Phœbus! puisque tu protèges l'art de l'un et de l'autre.

Si vous regrettez d'être engagé avec une amante, arrêtez-vous dès les premiers pas, tandis que votre cœur n'est encore que légèrement enflammé; vous le pouvez alors : étouffez promptement le germe dangereux d'une maladie naissante;

que dès l'entrée de la carrière votre coursier refuse d'avancer. Car le temps fortifie la maladie; le temps mûrit la grappe délicate, et change l'herbe tendre en épis robustes. Cet arbre, qui donne au loin de l'ombre aux voyageurs, lorsqu'on le planta, n'étoit qu'un arbrisseau. Alors il pouvoit aisément être arraché de terre avec la main; maintenant qu'il a jeté de profondes racines, il y est fortement attaché. Quel que soit l'objet de votre amour, faites promptement vos réflexions, et secouez le joug, s'il doit vous être insupportable. Remédiez au mal dès sa naissance; le remède vient trop tard quand le mal a pris des forces par des délais funestes. Hâtez-vous : ne remettez point d'heure en heure; qui n'est pas prêt aujourd'hui, le sera moins demain. L'amour en impose toujours, et trouve des alimens dans les délais.

Le jour le plus propre à secouer le joug, est celui qui est le moins éloigné. Vous voyez peu de fleuves qui soient grands dès leur source; la plupart se grossissent par les eaux qui se jettent dans leur sein. Si tu avois senti d'abord la grandeur de la faute que tu allois commettre, tu n'aurois point le visage couvert d'écorce, ô Myrrha! J'ai vu des plaies faciles à guérir dans le principe, devenir funestes pour avoir été long-temps négligées. Mais comme nous prenons plaisir à cueillir

les fleurs de Vénus, nous disons toujours : demain ce sera la même chose. Cependant la flamme gagne en secret le cœur, et le mauvais arbre pousse de plus profondes racines.

Si vous avez laissé échapper le temps d'administrer les premiers remèdes, si l'amour a vieilli dans votre cœur, votre guérison sera plus difficile; mais pour avoir été appelé tard au secours d'un malade, je ne dois point l'abandonner. Quand le fils de Pœan se sentit blessé, il eût dû couper d'une main hardie la partie malade : il n'en guérit pas moins au bout de plusieurs années, et il termina, dit-on, la guerre de dix ans. Je vous pressois tout-à-l'heure de hâter la guérison des maladies naissantes, à présent je vous conseille de n'employer que des remèdes lents. Tâchez d'éteindre l'incendie dès sa naissance, si vous le pouvez, sinon attendez que le feu tombe par ses propres forces. Quand la fureur s'emporte avec violence, cédez à ses emportemens. Il est difficile d'aborder qui court avec impétuosité. C'est une folie, quand on peut nager sans peine en suivant obliquement le cours de l'eau, de lutter avec effort contre les flots qui vous entraînent. Un esprit fougueux et indocile rejette et déteste les avis; j'aurai plus d'avantage à l'aborder quand il laissera toucher ses blessures, et qu'il sera disposé à écouter la raison. Peut-on, sans avoir

perdu l'esprit, empêcher une mère de pleurer aux funérailles de son fils. Ce n'est point là le moment de lui faire des remontrances : quand elle aura donné un libre cours à ses larmes, et soulagé son cœur affligé, vous chercherez à consoler sa douleur. L'art d'appliquer le remède à própos, vaut presque le remède. Le vin donné à propos fait beaucoup de bien : donné à contre-temps, il est très-nuisible. Vous enflammez la passion, vous irritez le vice, en voulant les réprimer, si vous ne savez pas choisir le temps favorable.

Lors donc que vous vous croirez en état d'éprouver les bons effets des remèdes de l'art, suivez mes conseils; et d'abord fuyez l'oisiveté. L'oisiveté donne naissance à l'amour et l'entretient. Elle est en même-temps, et la cause et l'aliment de cette agréable maladie. Détruisez l'oisiveté, vous brisez l'arc de Cupidon, et vous éteignez son flambeau, armes désormais inutiles et méprisables.

Le plane aime un terrein vignoble, le peuplier se plaît sur les bords d'une rivière, et l'humble roseau dans les terres marécageuses; ainsi Vénus aime l'oisiveté. Voulez-vous bannir l'amour (l'amour fuit l'occupation); occupez-vous, vous serez à l'abri de ses atteintes. La nonchalance, le sommeil immodéré que rien n'interrompt, le temps donné au jeu et au vin, sans faire à l'ame

de blessures, l'énervent et lui ôtent toute sa vigueur ; et bientôt l'amour insidieux, la trouvant sans défense, l'attaque et s'en empare. Cet enfant d'ordinaire ne s'attache qu'aux fainéans ; il ne peut souffrir les gens laborieux.

Ne laissez point votre esprit dans l'inaction ; tenez-le toujours occupé. Suivez le barreau, étudiez les lois, prenez en main la défense d'un ami ; fréquentez avec la robe paisible de la ville, ce camp qui n'est jamais ensanglanté ; ou livrez-vous aux exercices, si convenables à la jeunesse du Dieu qui aime les combats sanglans : vous verrez disparoître et fuir devant vous les appas de la volupté. Le Parthe fuyard vous offre un nouveau sujet d'un grand triomphe. Déjà il voit dans son camp les armes de César. Remportez la victoire, et sur l'amour et sur les Parthes, et revenez offrir deux trophées aux Dieux tutélaires de la patrie.

Dès que Vénus se sentit blessée par la lance du roi d'Etolie, elle laissa le soin de conduire la guerre à son amant. Voulez-vous savoir pourquoi Egisthe devint adultère ; le voici : c'est qu'il étoit oisif. Les autres princes combattoient devant Ilion, conduisant la guerre avec lenteur ; la Grèce entière y avoit transporté toutes ses forces. Cependant Egisthe ne pouvoit ni s'occuper à manier les armes, Argos n'étoit point

en guerre, ni se livrer aux affaires du barreau, cette ville n'étoit point agitée par des procès; il ne put y souffrir un repos inactif, il fit l'amour : voilà comment arrive cet enfant, comment il fixe son séjour.

La campagne et les plaisirs de l'agriculture occupent aussi agréablement les esprits, et tout autre charme peut céder à celui-là. Forcez le taureau à courber la tête sous le joug, pour déchirer avec le tranchant de la charrue le sein d'une terre ferme et difficile à rompre ; cachez sous le sillon les semences de Cérès, que vous rendra votre champ avec usure. Voyez les branches courbées sous le poids des fruits ; l'arbre soutient à peine les richesses qu'il a produites. Voyez ces ruisseaux qui coulent avec un agréable murmure ; et ces brebis qui broutent l'herbe fertile. Voyez ces chèvres, qui grimpent le long des montagnes et des roches escarpées ; bientôt elles viendront présenter à leurs chevreaux leurs mamelles remplies de lait. Ici le berger accompagne ses chants du son mélodieux de sa musette ; près de lui reposent ses compagnons fidèles, ses chiens vigilans. Là les forêts profondes retentissent de mugissemens ; c'est une vache plaintive qui rappelle son veau qu'elle ne voit plus. Que dirai-je de ces essaims, que met en fuite la fumée de l'if, pendant

qu'on enlève de leurs ruches les rayons de miel.

L'automne prodigue les fruits, les moissons donnent des charmes à l'été, le printemps offre les fleurs, le feu adoucit les rigueurs de l'hiver. Il est un temps où l'habitant de la compagne cueille le raisin môr, et fait couler sous ses pieds la liqueur de Bacchus. Dans un autre, il coupe ses foins et les lie en bottes, après avoir nétoyé la prairie à l'aide d'un rateau. Vous pouvez vous-même arroser et planter vos jardins; vous pouvez y conduire des ruisseaux d'une onde tranquille. Le temps des greffes est-il arrivé? plantez sur un rameau un rameau adoptif, qui donnera un jour à l'arbre qui le porte, des rameaux et des fruits étrangers.

Quand vous commencez à goûter ces innocens plaisirs, l'amour, qui n'a plus de prise sur vous, s'envole d'une aîle débile. Vous pouvez encore vous faire une occupation de la chasse. Plus d'une fois Vénus, vaincue par la sœur d'Apollon, a pris honteusement la fuite. Tantôt vous ferez lever le lièvre par un chien bon chasseur, tantôt vous dresserez des toiles sur des côteaux couverts de buissons; une autre fois vous emploierez divers moyens pour effrayer le cerf craintif, ou, la lance à la main, vous ferez tomber à vos pieds le sanglier percé de coups.

Fatigué de ces exercices, vous donnerez toute la nuit au sommeil sans songer aux belles, et vous réparerez vos forces, par un repos non interrompu.

Il est une occupation plus douce, mais non moins attachante, c'est de faire la guerre aux oiseaux avec le filet ou avec la glue; mais on est peu récompensé de ses peines par les prises qu'on peut faire : c'est encore de cacher sous quelque appât le fer recourbé que doit avaler avec avidité le vorace poisson.

Tels sont les moyens que vous devez employer, jusqu'à ce que vous cessiez d'aimer, pour vous distraire et vous tromper en quelque sorte vous-même; s'ils ne suffisent pas, partez, quelques forts que soient les liens qui vous retiennent; partez, et voyagez dans des pays lointains. Vous verserez des larmes en vous rappelant le nom de votre amie délaissée, et plus d'une fois votre pied s'arrêtera au milieu du chemin. Mais moins vous aurez envie d'avancer, plus vous devez vous efforcer de le faire; armez-vous de courage, et forcez de courir vos pieds rebelles.

Ne craignez point les pluies; ne soyez arrêté ni par la fête du sabat qui nous est étrangère, ni par ce jour devenu fameux par la funeste bataille d'Allia. Ne pensez point au chemin que vous avez fait, mais à celui qui vous reste à faire; ne cherchez point de prétexte pour vous arrêter près de la ville; ne comptez point les mo-

mens, ne tournez point à toute heure vos regards vers Rome ; mais fuyez : la fuite met encore le Parthe à l'abri des coups de son ennemi.

Mes conseils paroîtront durs à quelqu'un : ils le sont, je l'avoue ; mais que ne doit-on pas endurer pour sa santé. Souvent, dans la maladie, j'ai pris à regret des boissons amères, et, malgré mes prières, je me suis vu exclus de table. Quoi ! pour la santé du corps, vous souffrirez le fer et le feu ; vous brûlerez de soif sans porter de l'eau à votre bouche afin de la rafraîchir, et pour rendre le calme à votre ame vous ne voudrez rien endurer ? N'est-elle donc pas la plus noble partie de notre être ? Toutefois ce n'est que dans les commencemens, que les préceptes de mon art sont difficiles à suivre ; les premiers temps seuls sont pénibles à passer. Voyez comme le joug pèse sur le taureau qui le porte pour la première fois, comme un harnois neuf blesse le coursier rapide.

Peut-être vous serez fâché de quitter les lares de vos pères, ou qu'après les avoir quittés vous voudrez les revoir : ce ne seront point les lares de vos pères qui vous rappelleront, ce sera l'amour de votre maîtresse, déguisé sous un spécieux prétexte. Une fois parti, vous trouverez mille soulagemens à vos ennuis ; la campagne, la compagnie et la longueur de la route. Ne croyez

pas

pas qu'il suffise de vous être éloigné ; soyez assez long-temps absent, pour que vos feux s'éteignent, sans qu'il en reste la moindre étincelle. Si, trop impatient, vous revenez avant que votre ame se soit bien fortifiée contre sa passion, bientôt l'amour rebelle tournera contre vous ses armes cruelles. Ajoutez qu'après votre absence vous en serez plus ardent et plus passionné, et votre éloignement n'aura fait qu'augmenter votre mal.

Je laisse à d'autres de croire que les herbes nuisibles de l'Hœmonie et l'art des magiciens peuvent être ici de quelque utilité. C'est une ressource usée que celle des sortilèges. Ma Muse, dans ses vers divins, n'enseigne que des moyens innocens. Si mes conseils sont suivis, on ne verra point les ames forcées de sortir de leurs tombeaux, une vieille ouvrir le sein de la terre par des enchantemens infâmes, la moisson passer d'un champ dans un autre, et le visage de Phœbus pâlir tout-à-coup. Le Tibre, suivant son cours ordinaire, ira se décharger dans la mer ; et la lune, comme de coutume, sera traînée par des chevaux blancs.

Les soucis qui rongent le cœur ne se dissipent point par les enchantemens, et l'odeur du soufre ne met point l'amour en fuite. Que t'ont servi les herbes qui croissent sur les rives du Phase, princesse de Colchos, lorsque tu désirois demeurer

dans le palais de tes pères ? Que t'ont servi, Circé, les herbes que Persa t'avoit fait connoître, lorsque les vaisseaux du roi d'Itaque furent emporté par un vent favorable. Tu mis tout en œuvre pour empêcher de partir cet hôte ingénieux ; il n'en prit pas moins la fuite à pleines voiles. Tu mis tout en œuvre pour éteindre la flamme cruelle qui te consumoit, et malgré toi l'amour régna long-temps dans ton cœur. Tu pouvois bien faire prendre aux hommes mille figures différentes, et tu ne pus changer la passion qui dominoit ton ame. On dit même que pour retenir près de toi le héros de Dulichium, lorsqu'il étoit sur le point de partir, tu lui adressa ces paroles : Je ne te demande plus de consentir à devenir mon époux. J'avois d'abord conçu cette espérance, je l'avoue, et je ne paroissois pas indigne de devenir ton épouse, étant Déesse, étant fille de l'auguste Soleil : je te prie seulement de ne point hâter ton départ ; toute la grace que je te demande, c'est un délai de quelques jours. Puis-je en désirer moins, et former des vœux plus modérés ? Tu vois les flots agités, tu dois les redouter. Dans un autre temps le vent te sera plus favorable. Quel est le motif de ta fuite ? Tu ne vois point ici une nouvelle Troye se relever, un autre Rhésus appeler aux armes ses compagnons. Ici règnent l'amour et la paix :

les cruelles blessures sont pour moi seule ; pour toi l'empire de toute la terre t'est destiné.

Tandis que Circé parloit ainsi, Ulysse démarroit son vaisseau ; et les autans en enflant la voile, emportèrent ses inutiles paroles. Cependant son cœur est toujours enflammé ; vainement elle a recours à ses artifices ordinaires, ils ne peuvent diminuer les feux de son amour. N'ayez donc plus de confiance dans les sortilèges et les enchantemens, ô vous ! qui cherchez dans mon art les secours dont vous avez besoin.

Si quelque motif puissant vous retient dans Rome, écoutez le conseil que j'ai à vous donner pour vous y bien conduire. Il eut bien du courage celui qui rompit seul les liens qui tenoient son cœur enchaîné, et mit fin à ses souffrances en reprenant sa liberté. Qu'un autre montre autant de force d'ame, je le verrai aussi avec admiration et je m'écrirai : Un tel homme n'a pas besoin de mes conseils. Mais vous, qui avez beaucoup de peine à vous détacher de l'objet de votre amour, qui ne pouvez le faire, même avec la meilleure volonté, c'est à vous que j'ai à donner des leçons. Rappelez-vous souvent les actions blâmables de votre coupable maîtresse ; mettez-vous devant les yeux toutes les pertes qu'elle vous a fait essuyer ; elle m'a enlevé tel et tel objet : peu

contente de ce vol., elle m'a contraint par son avidité d'engager ma maison. Combien elle m'a fait de sermens ! combien de fois elle les a violés pour me tromper ! combien de fois elle m'a laissé coucher à sa porte ! Elle en aime quelqu'autre, et dédaigne mon amour. Un vil courtier, hélas ! passe auprès d'elle les nuits, lorsque je ne puis obtenir cette faveur. Rappelez-vous tous ces traits, et ils jeteront dans votre ame le germe de la haine. Et plût au ciel qu'en cela même vous fussiez secondé par une heureuse éloquence : mais que le dépit vous anime, et vous serez aisément éloquent.

Je m'étois attaché dernièrement à une belle, dont l'humeur ne s'accommodoit point avec mon caractère. Je voulus, Esculape nouveau, me traiter avec des herbes de mon choix ; et j'éprouvai, je l'avoue, que j'étois un triste Eculape. Mais je gagnai beaucoup à relever les défauts de mon amante ; je m'en occupois souvent, et ce fut mon salut. Combien, disois-je, cette fille a la jambe mal faite. Cependant, s'il faut dire vrai, sa jambe n'étoit point mal faite. Combien elle est éloignée d'avoir de beaux bras ! cependant elle avoit de beaux bras. Combien elle est petite ! et elle ne l'étoit point. Combien de choses elle demande à son amant ! de-là principalement mon aversion pour elle. Le mal est voisin du bien ; aussi la vertu souvent porta-t-elle les crimes

du vice : dépréciez autant qu'il sera en votre pouvoir les bonnes qualités de votre maîtresse; envisagez-les comme des défauts; et à l'aide de la ligne étroite qui les en sépare, trompez vous-même votre jugement; figurez-vous qu'elle est bouffie, si elle a de l'embonpoint; qu'elle est noire, si elle a le teint rembruni; la finesse de la taille peut passer pour maigreur; traitez d'effrontée, celle qui n'est point rebutante par sa grossièreté; et de grossière, celle qui montre une sévère vertu. Vous pouvez aussi la prier, la conjurer de déployer un talent qu'elle n'a pas. Demandez qu'elle chante, si elle n'a pas de voix; qu'elle danse, si elle ne sait pas mouvoir les bras avec grace. Est-elle barbare dans son langage, faites-la converser souvent avec vous. Elle n'a point appris à pincer les cordes d'un instrument, priez-la de jouer de la lyre. Elle marche pesamment, faites-la promener. Sa gorge informe occupe toute sa poitrine, qu'elle ne la couvre point d'un mouchoir. A-t-elle de vilaines dents, racontez-lui quelque chose qui la fasse rire. A-t-elle les yeux foibles, dites-lui quelque chose qui lui tire des larmes. Il n'est pas inutile encore d'aller la surprendre, le matin, avant qu'elle ait fait sa toilette. L'extérieur nous charme; l'or et les pierreries brillent sur-tout; et ce qu'on voit d'une femme est la moindre partie de sa

personne. Souvent vous seriez en peine de trouver, au milieu de tant d'objets étrangers, quel est celui que vous aimez. La parure est un brillant égide dont l'amour se sert pour fasciner les yeux. Mais arrivez à l'improviste chez votre maîtresse, vous la surprendrez sans risque dépouillée de ses armes, et la malheureuse sera perdue par ses défauts seuls. Cependant ne comptez pas trop sur ce moyen, il n'est pas toujours sûr; combien sont séduits par des charmes auxquels l'art n'ajoute rien ! Saisissez aussi le moment où elle se frottera le visage de pommades empoisonnées pour venir la voir; vous trouverez sur sa table des boëtes, des poudres et des pâtes de toutes les couleurs; et vous verrez les graisses fondre et couler sur son sein. Ces pommades ont l'odeur des mets qu'on servoit sur ta table, Phinée; et plus d'une fois j'en ai eu le cœur soulevé.

Je vais maintenant apprendre ce qu'il faut faire, même en goûtant les plaisirs de Vénus : car il faut attaquer l'amour de tous les côtés pour le mettre en fuite. Il est beaucoup de choses à ce sujet que je rougirois de dire : votre imagination suppléera à mon silence. Dernièrement on a critiqué mes ouvrages; on a reproché à ma muse d'être trop licencieuse. Mais pourvu que je plaise, et que mon nom retentisse dans tout l'univers, peu m'importe qu'un ou deux censeurs attaquent

une partie de mon ouvrage. La jalousie enfanta un détracteur des talens de l'immortel Homère : de-là ta réputation, Zoïle ! Une bouche sacrilège déchira aussi ton poëme, ô toi ! par qui Troye vint apporter ici ses Dieux vaincus. Les grands talens sont en butte à la jalousie, comme les lieux élevés sont exposés à la fureur des vents, comme les hautes montagnes sont frappées de la foudre que lance Jupiter. Mais vous, qui que vous soyez, qu'offensent mes vers licencieux, sachez, si vous avez du goût, apprécier les choses par ce qui leur convient. Les guerres où se déploie le courage aiment la mesure adoptée par le poëte Méonien pour les raconter : quelle place peuvent y trouver les douceurs de la volupté ? Les poëtes tragiques ont le ton fier et élevé : la fierté sied bien avec le cothurne : le brodequin ne doit point s'éloigner des manières ordinaires. C'est contre les ennemis que doit être employé le libre ïambique, soit qu'il court avec vîtesse, soit qu'il traîne lentement le pied. La douce élégie chantera les amours armés d'un carquois ; c'est une aimable maîtresse qui veut en jouant suivre ses caprices. Les vers de Callimaque ne conviennent point pour chanter Achille ; et Cidippe n'est point digne de ta muse, divin Homère. Qui souffriroit Thaïs jouant le rôle d'Andromaque ? et ne seroit-ce pas une sottise, de donner à cette princesse celui

de Thaïs. Thaïs entrera dans mes vers : j'aime une liberté licencieuse, et je fuis la retenue d'une Vestale. Oui, Thaïs est faite pour entrer dans mes vers. Si ma muse badine n'est point au-dessous de son sujet, la victoire est à nous, et l'accusation intentée contre elle tombe d'elle-même. Que le dépit t'étouffe, mordante jalousie. Je jouis déjà d'une grande réputation ; et elle sera plus grande encore, si je continue comme j'ai commencé. Mais tu es trop empressée : puissé-je vivre, je te donnerai plus d'un nouveau sujet de douleur : que de sujets ma muse traitera ! car j'aime la gloire, et le désir d'en acquérir s'accroît tous les jours dans mon ame. Dès les premiers pas qu'il fait sur la colline sacrée, ton coursier perd haleine ; et cependant l'élégie avoue déjà qu'elle ne m'est pas moins redevable, que le poëme héroïque ne l'est à Virgile.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LE REMÈDE D'AMOUR.

LIVRE SECOND.

JE viens de répondre à l'envie. Serre fortement les rênes, ô ma muse! et renferme-toi dans le cercle que tu t'es tracé. Lors donc que votre maîtresse vous demandera de coucher avec elle, et vous sollicitera à ce plaisir, si doux pour la jeunesse; lorsque la nuit que vous aurez promis de lui donner sera venue, pour éviter de vous livrer avec trop d'abandon, si vous l'abordez plein de vigueur, allez voir une autre femme, et goûtez avec elle les prémices de l'amour. Le plaisir qui succède à un premier plaisir n'a plus de charmes : mais celui qu'on a désiré long-temps, est plein de douceur. On aime le soleil quand il fait froid, l'ombre, quand le soleil darde ses rayons; et la soif fait trouver l'eau agréable à boire. Je rougis de donner de pareilles leçons; mais il faut les donner. Prenez dans la jouissance la posture la moins favorable au plaisir, pourvu qu'elle soit décente. Ceci n'est pas difficile à faire. Il en est peu qui ne se déguisent la vérité; et

rien, à leur idée, ne blesse chez elles la décence. Je vous conseille aussi de faire ouvrir toutes les fenêtres, et d'oberver, à la faveur du jour, ce qu'elles ont de difforme. Mais lorsque vous avez contenté vos désirs, lorsque fatigué du plaisir vous tombez sans force et sans sentiment, le repentir survient: vous voudriez n'avoir jamais eu de commerce avec une femme, vous croyez que de long-temps vous ne serez tenté d'en avoir. C'est alors qu'il faut graver dans notre esprit tous les défauts que vous remarquez sur sa personne, et tenir long-temps les yeux fixés sur ses difformités. Ces moyens paroîtront peut-être bien foibles; et ils le sont en effet, si on les emploie séparément: mais réunissez-les, ils seront bien puissans. La morsure d'une petite vipère donne la mort à un énorme taureau: souvent un chien d'une grandeur médiocre tient le sanglier en arrêt. Mais n'allez au combat qu'avec de nombreux moyens d'attaque et de défense: réunissez tous ceux qui sont en votre pouvoir, et faites-en un rempart impénétrable.

Mais comme les caractères sont aussi variés que les figures, il ne faut pas en tout vous en rapporter aveuglement à mes décisions. Un fait qui peut-être ne choquera point votre délicatesse, pourra paroître un crime aux yeux d'unautre: celui-ci qui commençoit à sentir les feux de l'amour,

a cessé d'aimer, pour avoir vu a nu ces parties que la décence défend de montrer : cet autre a vu s'éteindre sa passion naissante, parce qu'au moment où sa maîtresse quittoit le lit, où elle venoit de jouir, il y a apperçu les traces honteuses du libertinage.

Votre amour n'étoit qu'un jeu, ô vous qu'ont pu dégoûter de pareils spectacles ! vos cœurs n'étoient que foiblement épris. Mais l'enfant aîlé bandera son arc avec plus de ſorce ; et pour guérir vos blessures, vous aurez besoin de remèdes plus puissans. Que dirai-je de celui qui s'est caché avec soin pour voir sa belle aller au bassin, et contempler ce que l'usage même défend de voir. Que les dieux me préservent de donner de tels avis. Fût-il utile de les suivre, il ne faudroit pas le faire.

Je vous conseille d'avoir en même-temps deux maîtresses : on a plus d'avantage, quand on peut en avoir un plus grand nombre. Quand le cœur se partage et se porte vers deux objets différens, l'amour de l'un affoiblit l'amour de l'autre. Les fleuves les plus considérables diminuent lorsqu'on en détourne un grand nombre de ruisseaux : la flamme s'éteint, quand vous retirez le bois. Une ancre ne suffit pas pour arrêter les vaisseaux ; il ne suffit pas de jeter un hameçon dans l'onde limpide : celui qui de longue main s'est ménagé

une double ressource, s'est assuré la victoire et une place au Capitole. Pour vous, qui vous êtes imprudemment reposés sur une seule maîtresse, cherchez du moins aujourd'hui un nouvel objet d'amour. Minos trahit les feux de Pasiphaé, après avoir vu Procris : cette nouvelle épouse lui fit oublier la première. Le frère d'Amphiloque cessa d'aimer la fille de Phegée, lorsqu'il eut admis Callirhoé à partager son lit. Œnone eut toujours régné sur le cœur de Pâris, si elle n'eût eu pour rivale la perfide Œbalienne. L'épouse du tyran de la Thrace auroit toujours plu à son époux, si elle n'eût pas eu une sœur dont la beauté effaçoit la sienne.

Mais pourquoi m'arrêter à citer tant d'exemples ? j'en suis fatigué. Il n'y a point d'amour qui ne cède à un autre amour. Une mère qui perd un fils, est moins sensible à sa perte, lorsqu'il lui en reste plusieurs autres, que lorsqu'elle peut s'écrier en pleurant : hélas ! je n'avois que toi ! et ne croyez pas que je vous offre ici un remède nouveau ; plût au ciel que la gloire de l'avoir trouvé m'appartînt. Le fils d'Atrée en fit lui-même l'épreuve : quelle épreuve ne pouvoit pas faire ce prince, qui commandoit à toute la Grèce ? il aimoit la captive Chryséis, devenue après une victoire le prix de sa valeur. Le vieux père de cette infortunée ne cessoit de verser des larmes

sur son sort. Pourquoi pleures-tu, odieux vieillard? ils s'accordent si bien ensemble. Insensé, tu perds ta fille, en voulant la servir. Dès qu'elle fut mise en liberté par l'ordre de Calchas, qu'appuyoit Achille, et qu'elle eut été renvoyée chez son père : il est, dit le fils d'Atrée, une beauté qui vaut Chryséis, qui en porteroit le nom, si les deux premières lettres en étoient changées : je veux la posséder : Achille, s'il est sage, me la cédera sans résistance : autrement, il sentira quel est mon pouvoir. Si quelqu'un de vous, peuple de la Grèce, étoit tenté de blâmer ma conduite, qu'il songe qu'un sceptre n'est pas inutile dans mes mains vigoureuses. Oui, si je suis roi, et qu'elle ne partage pas ma couche, je veux que Thersite monte sur le trône à ma place. Il dit, et il obtint la beauté qu'il demandoit. Elle lui fit oublier celle qu'on lui avoit ravie; et ce dernier amour fut le tombeau du premier. Livrez-vous donc, à l'exemple d'Agamemnon, à de nouveaux feux, afin que votre amour se partage, et devienne moins vif. Vous me demandez où vous trouverez une nouvelle beauté : allez lire mon Art d'aimer, vous en trouverez assez pour remplir un vaisseau.

Si mes leçons ne sont point à mépriser, si Phœbus donne par ma bouche des instructions utiles aux mortels, quand vous aborderez votre

maîtresse, eussiez-vous le malheur de brûler d'un feu plus ardent que celui de l'Etna, tâchez qu'elle vous trouve plus froid que la glace. Feignez d'être guéri de votre amour : s'il vous échappe quelque soupir, qu'elle ne s'en apperçoive pas; riez, lorsque vous aurez à pleurer sur votre sort. Je ne vous dis point de rompre brusquement, dans la violence de la passion; je ne sais point imposer des loix si sévères. Couvrez-vous d'un masque; affectez le calme d'un homme revenu de ses fureurs : ainsi vous parviendrez à faire naturellement ce que vous vous serez étudié d'abord de faire avec art. Souvent pour éviter de boire, j'ai voulu paroître endormi, et le sommeil s'est véritablement appésanti sur mes paupières. J'ai ri de voir attrapé un homme, qui contrefaisoit l'amoureux. Chasseur mal habile, il étoit tombé lui-même dans ses filets.

L'amour pénètre dans le cœur par l'habitude, et l'habitude l'en fait sortir. Dès que vous pourrez paroître guéri, vous le serez. Votre maîtresse vous dira de venir chez elle, elle vous indiquera une nuit; ne manquez pas de venir. A votre arrivée, vous trouverez la porte fermée; n'en soyez point ému; ne faites entendre ni douleurs, ni reproches, et n'allez point vous coucher sur la dure devant la porte. Le lendemain, gardez-vous bien de vous plaindre, ou de laisser

voir sur votre visage quelque signe de douleur. Elle déposera sa fierté, quand elle vous verra froid et languissant; ce sera encore un bienfait de mon art. Cependant trompez-vous aussi vous-même, et n'envisagez point comme une chose prochaine la fin de vos amours. Souvent le coursier se refuse aux mors qu'on lui présente. Cachez-vous à vous-même vos utiles desseins, et sans y songer vous arriverez à votre but. Si vos filets sont trop visibles, l'oiseau sait les éviter. Pour que votre maîtresse n'ait point assez d'amour-propre pour vous mépriser, prenez un air de fierté, afin d'abaisser la sienne. La porte se trouve par hasard ouverte; on vous appelle; passez outre: on vous donne rendez-vous pour telle nuit; faites difficulté de vous y rendre. Il est facile de se mettre au-dessus de toutes ces épreuves, pour peu qu'on ait de raison; et ce qui est facile nous conduit promptement au bonheur.

Qui pourroit trouver mes préceptes trop sévères, lorsque je vais faire les fonctions d'un conciliateur. Si les caractères varient à l'infini, il faut aussi varier nos moyens. Offrons mille remèdes à mille différentes maladies. Il est des maux qu'on guérit à peine à l'aide du fer aigu; d'autres ont été guéris avec le suc des plantes. Vous êtes mou, vous ne pouvez secouer vos chaînes et prendre la fuite; le cruel amour vous

tient le pied sur la gorge : ne faites point de vains efforts ; que les vents ramènent votre barque, et suivez à l'aide de la rame le flot qui vous entraîne. Il faut assouvir cette soif ardente qui vous brûle misérablement ; je le veux ; allez boire au milieu du fleuve ; mais buvez au-delà de ce que peut supporter votre estomac, de manière qu'il vous faille rendre à pleine bouche l'eau que vous aurez avalé en trop grande abondance. Jouissez sans obstacle, sans interruption, de votre maîtresse. Qu'elle vous ôte et les nuits et les jours, qu'elle vous occupe jusqu'à l'ennui ; souvent l'ennui met fin à nos maux. Demeurez près d'elle même lorsque vous croirez pouvoir vous en éloigner ; et n'allez point, avant d'en être bien rassasié, avant que cette satiété n'ait banni l'amour de votre cœur, quitter une maison devenue pour vous un séjour odieux. L'amour dure long-temps encore, lorsqu'il est nourri par la défiance ; voulez-vous le bannir, bannissez la crainte. Celui qui craint que sa maîtresse ne lui soit pas toujours attachée, qu'un rival ne la lui enlève, pourroit à peine se guérir avec le secours de Machaon. Ordinairement une mère qui a deux enfans, aime davantage celui sur le retour duquel elle est inquiète, parce qu'il est à la guerre.

Près de la porte Colline est un temple respectable, auquel a donné son nom la déesse du mont Eryx.

Eryx. Là est l'amour d'Oubli, qui porte la santé dans les cœurs ; il plonge dans l'eau froide ses torches enflammées. Là aussi portent leurs vœux pour obtenir l'oubli de leurs maux, et les jeunes garçons, et les jeunes filles éprises d'un homme insensible. Ce Dieu (étoit-ce Cupidon, ou le Sommeil ? je n'en suis pas certain ; mais je pense que c'étoit le Sommeil.) me parla ainsi : ô toi ! qui tantôt inspires, tantôt éteins les amours cuisans, Ovide, ajoute ces préceptes aux tiens. Qu'un amant porte son attention sur ses maux, il se dépouillera de son amour : tous nous en avons reçu plus ou moins de la divinité. Celui qui redoute le putéal, Janus, et le retour des kalendes est tourmenté de chagrin pour le paiement qu'il doit faire. Celui qui a un père dur, pût-il d'ailleurs contenter tous ses desirs, aura toujours devant les yeux la dureté de son père. Cet autre vit dans la pauvreté avec une femme qui ne reçut point de dot ; il croit que son épouse est la cause de son malheur. Vous avez dans un bon terroir une vigne fertile en excellens raisins, vous avez à craindre que la grappe naissante ne soit brûlée. L'un attend le retour d'un vaisseau, il pensera toujours aux caprices de la mer, à ces rivages, tristes témoins de ses pertes. Celui-ci a un fils à la guerre, vous une fille nubile, voilà ce qui vous tourmente l'un et l'autre. Et

qui n'a pas mille sujets d'affliction ? Pour haïr ta maîtresse, ô Pâris ! il te suffisoit de te représenter la mort de tes frères. Le Dieu parloit encore : l'image d'un enfant disparut à mes yeux ; je ne vis plus que le paisible sommeil, si toutefois il est vrai que ce fût le sommeil.

Que ferai-je ? Palinure abandonne mon vaisseau en pleine mer, et il me faut parcourir des routes inconnues. Malheureux amans, la solitude est dangereuse pour vous, évitez les lieux solitaires. Où fuyez-vous ? vous serez plus en sûreté au milieu de la foule. Ne cherchez point la retraite ; elle augmente les fureurs de l'amour. Vous trouverez du soulagement dans les assemblées nombreuses. Vous serez triste, si vous êtes seul, l'image de votre maîtresse délaissée sera présente à vos yeux ; vous croirez la voir elle-même. Voilà pourquoi la nuit est plus triste que le temps où luit le soleil ; on n'a point alors d'amis près de soi, pour soulager ses peines ; ne fuyez point la conversation ; ne vous tenez point enfermé ; ne cherchez point les ténèbres pour cacher vos pleurs. Que Pylade soit toujours là pour consoler Oreste. Dans ces occasions l'amitié n'est pas d'un foible secours. Ne sont-ce pas les forêts solitaires qui ont fait le malheur de Phyllis ? ce qui causa sa mort, ce fut d'être seule. Elle couroit les cheveux épars, comme cette troupe bar-

bare qui tous les trois ans renouvelle sur le mont Edon les fêtes de Bacchus. Tantôt elle portoit ses regards sur la mer, le plus loin qu'elle pouvoit ; tantôt pour se délasser elle s'étendoit sur le sable. Perfide Démophoon! crioit-elle aux ondes sourdes à sa voix; et ces paroles étoient entrecoupées par les sanglots que lui arrachoit la douleur. Il y avoit un étroit et sombre sentier, par où elle se rendit souvent au bord de la mer. Elle y étoit venue pour la neuvième fois; cruel ! dit cette infortunée, tu te reprocheras ta perfidie : en même-temps elle pâlit et jette un regard sur sa ceinture, elle en jette un sur des branches d'arbres; elle hésite, elle est révoltée de son hardi projet, elle craint, et cependant elle porte à son cou une main suicide. Ah ! Phyllis, combien je desirerois qu'alors au moins tu n'eusses point été seule ! Tu ne pleurerois point cette princesse, bois sensible, qui t'es dépouillé de tes feuilles. Que l'exemple de Phyllis vous fasse redouter la solitude, amant, qu'a offensé votre maîtresse, et vous, jeune beauté, qu'a offensée votre amant.

Un jeune homme avoit suivi tous les conseils de ma mère; il touchoit au port, il étoit sauvé. La rencontre de quelques amans passionnés le perdit. L'amour avoit serré ses flêches, il les reprit. Vous aimez, et si vous voulez vous guérir

de cette passion, évitez ceux qu'elle possède. Souvent la contagion perdit un troupeau tout entier. La vue d'un œil blessé, blesse les nôtres, et bien des maux se gagnent par les approches d'un malade. Des champs secs et arides sont arrosés par l'onde d'un fleuve voisin, qui s'échappe et y coule sans être apperçu ; ainsi l'amour se glisse sans qu'on le voie, si nous ne nous éloignons de ceux qui aiment. Nous sommes tous à cet égard, ingénieux à nous séduire. Un autre étoit également guéri : une rencontre l'a fait retomber ; il n'a pu résister à la vue de sa maîtresse. La cicatrice à peine fermée s'est r'ouverte, et la plaie est revenue à son premier état. Ainsi mon art n'a point eu de succès.

Difficilement on se garantit du feu qui brûle une maison voisine. Il est bon d'éviter le voisinage. Ne fréquentez point ces portiques où votre maîtresse se promène d'ordinaire ; n'y faites point les mêmes courbettes. Pourquoi réchauffer un cœur encore tiède. Il faudroit, si vous le pouviez, passer dans un autre monde. Difficilement vous vous contiendrez à une bonne table, si vous avez appétit ; l'onde jaillissante réveille la soif qui vous presse. Difficilement vous contiendrez un taureau à la vue d'une genisse ; un coursier vigoureux hennit toujours à la vue d'une cavale.

Lorsque docile à tous mes avis, vous serez enfin

près d'arriver au port, ce n'est point assez pour vous d'avoir abandonné votre maîtresse, renoncez aussi à sa sœur, à sa mère, à sa nourrice, confidente de ses amours; enfin, à tout ce qui tient à sa personne. N'écoutez point un valet, une soubrette pleureuse qui pourroit venir d'un air suppliant vous souhaiter de sa part un bonjour mensonger; et n'allez point, curieux indiscret, demander de ses nouvelles. Sachez vous contenir; vous gagnerez beaucoup à garder votre langue. Et vous qui répétez sans cesse les sujets de plaintes que vous a donnés votre maîtresse, et les motifs qui vous ont fait rompre avec elle, cessez de vous plaindre. Vous ne sauriez mieux vous venger que par le silence; c'est le moyen de n'avoir plus de regrets. J'aime bien mieux vous voir garder le silence, que de vous entendre dire que vous avez cessé d'aimer. Celui qui répète à tout le monde, je n'aime plus, aime encore.

On est plus sûr d'éteindre un feu, en s'y prenant avec modération, qu'en agissant brusquement. Repoussez lentement l'amour, vous n'aurez rien à craindre. Un torrent d'ordinaire est plus impétueux qu'un fleuve; cependant le cours de l'un a peu d'étendue, l'autre va rouler dans des contrées lointaines ses eaux intarissables.

Il faut que l'amour s'échappe insensiblement,

qu'il se perde insensiblement dans les airs, qu'il s'éteigne doucement et par degrés. C'est un crime de haïr aujourd'hui une femme qu'on chérissoit la veille. Une telle séparation ne convient qu'à des ames féroces. Pour le moment, il suffit de prendre des précautions contre l'amour. Celui qui fait succéder brusquement la haine à l'amour, est encore esclave de cette passion, ou ne pourra qu'avec peine en secouer le joug.

Il est honteux qu'un homme et une femme, naguère bien unis, deviennent tout-à-coup ennemis déclarés. La déesse adorée près des eaux appiennes ne sauroit approuver ces violentes ruptures. Souvent on intente procès à une femme que l'on aime. Lorsqu'il n'y a point d'inimitié, l'amour rendu à la liberté par l'assignation, se retire et s'éloigne.

J'étois un jour avec un jeune homme ; sa maîtresse venoit de monter en litière ; il tempête, il menace, il veut sur-le-champ la mener au tribunal : qu'elle sorte de sa litière, dit-il. Elle sort ; et à son aspect, mon furieux devient muet ; les bras lui tombent, ses tablettes lui échappent des mains, et il court l'embrasser en s'écriant : Vous triomphez.

Il est plus sûr et plus convenable de se retirer paisiblement, que d'aller du lit plaider au barreau. Les présens que vous aurez faits à votre

maîtresse, laissez-les lui sans contestation ; souvent on gagne beaucoup en faisant un léger sacrifice.

Si par hasard vous vous trouvez réuni avec elle, voici les armes que vous devez employer ; sachez vous en servir ; c'est ici le moment de combattre avec courage.

Montrez-vous en héros ; vous avez Penthésilée à vaincre. Rappelez-vous ce rival heureux, cette porte si souvent sourde à votre voix, ces sermens faits à la face des Dieux, mais violés ensuite avec perfidie. N'allez point, pour vous approcher, ajuster avec art votre chevelure, ni disposer les pans de votre robe avec prétention. Ne vous occupez point du soin de plaire à une autre femme. Ne voyez qu'elle au milieu de mille autres.

Mais savez-vous ce qui s'oppose le plus à nos efforts, le voici ; chacun peut là-dessus consulter sa propre expérience. Nous cessons trop tard d'aimer, parce que nous espérons toujours d'être aimé. Notre amour-propre nous rend souvent dupes. Mais ne vous fiez point aux sermens ; (quoi de plus trompeur ?) ne comptez pas même sur les Dieux immortels. Ne soyez point sensible aux larmes du sexe ; n'a-t-il pas appris à verser des pleurs à volonté ? Le cœur d'un amant est

attaqué de mille manières, comme le rocher est battu de tous côtés par les eaux de la mer. Ne révélez point les sujets qui vous portent à vous séparer de votre maîtresse ; ne découvrez point les causes de votre douleur, et tâchez de la dérober elle-même aux yeux. Ne rappelez point ses torts, de peur qu'elle ne s'en justifie ; ce seroit la servir et rendre sa cause meilleure que la vôtre. Celui qui sait se taire est ferme dans ses desseins ; celui qui accable sa maîtresse de reproches, demande qu'elle répare les affronts qu'il en a reçus.

Je n'oserois, comme le roi de Dulichium, plonger dans un fleuve les flèches rapides et les torches funestes de l'amour ; je ne lui couperai point ses belles aîles; je n'apprendrai point à détendre son arc sacré. Ce sont des avis que je donne dans mes chants ; suivez-les avec confiance. Et toi, conservateur de la santé, continue, ô Phœbus! de seconder mon entreprise. Je suis exaucé : voici Phœbus ; j'entends le son de la lyre et du carquois. A ce signe je reconnois le dieu : oui, voici Phœbus.

Comparez avec la pourpre de Tyr une laine teinte dans la ville d'Amyclès, celle-ci vous paroîtra affreuse ; comparez de même votre maîtresse à une belle femme, vous commencerez à vous

en dégoûter. Deux déesses peut-être parurent belles à Pâris; mais Vénus, quand elles lui furent comparées, effaça leur beauté. Ne comparez pas seulement la figure, comparez aussi les mœurs et les talens; mais que l'amour ne trouble point votre jugement.

Ce que j'ai à dire est peu important; mais plusieurs en ont tiré avantage, et moi-même j'en ai profité. Gardez-vous de relire et de conserver les lettres de votre amante; les esprits les plus fermes sont ébranlés par ces lectures. Mettez tous ces écrits au feu, quelque répugnance que vous en ayez; et dites : que ce soit ici le bucher de mon amour.

La fille de Thestie, à l'aide d'un tison fatal, fit mourir à petit feu son fils, quoiqu'il fût éloigné d'elle; et vous, vous craindrez de livrer aux flammes des écrits perfides? Eloignez aussi de vos yeux, si vous le pouvez, ses portraits en cire. Pourquoi vous consumeriez vous à la vue d'une image muette? Car c'est ainsi que périt Laodamie. Combien de lieux encore sont nuisibles par les idées qu'ils rappellent. Fuyez ceux qui furent témoins de vos jouissances; ils vous causeront mille ennuis. Voilà son siège; voilà son lit de repos; voilà la chambre où nous avons couché ensemble; c'est là que dans une nuit volup-

tueuse, elle m'accorda ses faveurs. Ces souvenirs réveillent l'amour, et la plaie s'ouvre de nouveau.

La moindre chose nuit aux malades. Portez le soufle sur la cendre presque éteinte, le feu se rallume, et d'une étincelle naît un incendie. De même, si vous n'évitez ce qui peut rappeler l'amour, vous verrez se rallumer la flamme qui déjà n'existoit plus. Les héros d'Argos eussent bien voulu que leur flotte n'approchât jamais de Capharée, ni des terres où tu te vengeas, malheureux vieillard, par un affreux incendie, de la perte douloureuse que tu venois de faire. Le navigateur, après avoir passé l'écueil de Scylla, se réjouit d'avoir échappé aux dangers. Pour vous, gardez-vous des lieux où vous avez goûté le plaisir. Qu'ils soient pour vous comme les syrthes, comme les monts Acrocérauniens, comme Carrybde qui revomit l'eau qu'elle a bue.

Il est des choses qu'on ne pourroit faire exécuter, même de force. Mais souvent, quand elles sont l'effet du hasard, elles sont très-utiles. Que Phèdre eût perdu ses richesses, tu aurois sauvé la vie de ton petit-fils, ô Neptune ! un monstre né dans ton empire n'eût point effrayé ses coursiers. Si vous eussiez rendu pauvre la princesse de Crète, elle eût été sage dans ses amours. Les

richesses alimentent l'amour, que flatte le luxe. Pourquoi nul homme n'aima-t-il Hécale ? Pourquoi nulle femme ne se sentit-elle éprise pour Irus ? C'est qu'ils étoient l'un et l'autre dans la pauvreté : la pauvreté n'a pas les moyens de nourrir l'amour. Cependant n'allez pas pour cela désirer d'être pauvre. Mais il est important de ne point fréquenter les théâtres, que l'amour ne soit entièrement banni de votre cœur. Le cœur s'amollit au son de la guitare, du luth et de la lire ; une voix mélodieuse, une danseuse élégante le chatouillent et l'énervent. On y voit sans cesse représenter des amans. L'auteur vous apprend avec art, ce que vous devez éviter, ce qui peut être utile. Je vous le conseille à regret, ne touchez point les poëtes tendres : père dénaturé, je détruis mon ouvrage. Fuyez Callimaque, il n'est point ennemi de l'amour. Tu n'es pas moins nuisible que Callimaque, poëte de Coos. Sapho m'a rendu plus sensible aux charmes d'une amante, et la muse de Teïos n'a jamais donné des mœurs sévères. Qui peut avoir lu sans danger les vers de Tibulle, ou les tiens, chantre passionné de Cynthie ? Qui peut avoir quitté la lecture de Gallus, sans être attendri ? Mes vers mêmes ne sont pas sans douceur.

Si le Dieu qui m'inspire, Apollon, ne me trompe point, une des principales causes de nos

maux, c'est un rival. N'allez donc point vous figurer que vous en avez un; croyez que votre maîtresse couche seule dans son lit. Oreste devint plus passionné pour Hermione, dès qu'elle eut un autre amant. Pourquoi t'affliges-tu, Ménélas? Tu étois allé dans la Crète sans ton épouse; tu pouvois, loin d'elle, vivre dans une tranquille indifférence. A peine Pâris te l'a ravie, tu ne peux plus être privé de sa présence; l'amour d'un rival ranima le tien. Ce qui fit pleurer Achille, lorsque Briséïs lui fut enlevée, c'est qu'elle alloit porter ses charmes dans le lit du fils de Plisthène. Il ne pleuroit pas sans raison: sans doute le fils d'Atrée fit ce qu'il eût été honteux et humiliant pour lui de ne pas faire. Pour moi, je l'aurois fait, et je ne suis pas plus sage que lui. Ce fut sans doute pour un jaloux la plus grande jouissance. S'il jure par son sceptre qu'il n'a jamais touché Briséïs, sans doute il ne prend pas son sceptre pour une divinité.

Veuillent les Dieux que vous puissiez passer devant la maison de votre maîtresse abandonnée, sans que vos pieds trahissent vos desseins. Vous le pourrez, si vous le voulez fortement. Doublez le pas alors avec fermeté, et piquez des deux votre coursier. Figurez-vous que c'est un antre rempli de lotophages et de syrènes; forcez, ramez et déployez la voile. Ce rival même, qui

vous causoit de si cuisans chagrins, je voudrois que vous ne le regardassiez plus comme un ennemi, ou du moins que vous puissiez le saluer, même en conservant quelque ressentiment contre lui. Prenez enfin sur vous de l'embrasser, et vous êtes guéri.

Maintenant pour employer tous les moyens possibles de guérison, je vais vous indiquer les mets dont vous devez vous abstenir, ou faire usage. La truffe, soit qu'elle vous vienne de la Daunie, de la Lybie ou de Mégare, vous est absolument contraire. Il n'est pas moins convenable de vous interdire la roquette échauffante, et tout ce qui nous dispose aux plaisirs de Vénus. Vous vous trouverez mieux de faire usage de la rhue, qui rend l'œil plus vif, et de tout ce qui nous éloigne des plaisirs de Vénus. Vous me demandez ce que j'ai à vous conseiller à l'égard des dons de Bacchus: je vais vous satisfaire en moins de mots que vous ne l'auriez espéré. Le vin dispose aux plaisirs de Vénus, à moins qu'on n'en boive avec excès, de manière que le cœur noyé dans cette abondante boisson perde tout sentiment. Le vent peut également entretenir et éteindre le feu : s'il est léger, il fait briller la flamme; s'il est violent, il l'abat et l'étouffe. Ne buvez point jusqu'à devenir ivre, ou bien énivrez-vous assez pour n'avoir plus

de soucis. Il est dangereux de rester entre deux vins.

Voilà mon ouvrage fini : couronnez de guirlandes mon vaisseau fatigué ; j'ai atteint le port où je voulois aborder. Un jour vous ferez des vœux en faveur de votre poëte, amans des deux sexes, qui devrez à mes vers votre guérison.

FIN DU REMÈDE D'AMOUR.

LES AMOURS D'OVIDE.

ÉPIGRAMME.

Ce traité d'Ovide contenoit précédemment cinq Livres, maintenant il est réduit à trois. L'Auteur a préféré cet arrangement pour soulager l'esprit du lecteur, et qu'il y trouvât moins d'ennui par le retranchement de deux livres.

LES

LES AMOURS D'OVIDE.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE ÉLÉGIE.

J'AVOIS résolu de composer un poëme en grands vers sur des objets belliqueux, dont le sujet auroit convenu au caractère du poëme épique, où le second vers eût été de même mesure que le premier; mais on dit que l'Amour se mit à rire et en retrancha un pied. Hélas! cruel enfant, qui t'a donné ce droit sur la poésie?

Nous autres poëtes, nous faisons bande à part, et nous ne dépendons que des Muses. Que seroit-ce, si Vénus s'emparoit des armes de Minerve, que Minerve à son tour secouât le flambeau dont tu te plais à enflammer les cœurs? Approuveroit-on que Cérès s'établît dans les forêts escarpées, et que Diane s'amusât à donner des leçons d'agriculture: s'aviseroit-on d'armer Apollon d'une lance, et mettre une lyre entre les mains de Mars. N'ambitionne pas de faire de nouvelles conquêtes, tu n'es déjà que trop puissant, et ton

empire est sans bornes. Est-ce que tout l'univers sera soumis à tes loix ? Le mont Hélicon et la vallée de Tempé n'en seront-ils pas exempts ? Déjà même Apollon est, à peine, maître de sa lyre. Je n'eus pas plutôt commencé à toucher ma lyre, que ce Dieu en abaissa le ton, et qu'il ne me resta plus de sujets légers capables de plaire à de jeunes filles et à de jeunes garçons. Je m'en plaignis amèrement, lorsque le cruel délia aussitôt son carquois, d'où il tira une flêche choisie pour me percer le cœur. Tendant ensuite son arc sur le genou : Voilà, me dit-il, une ample matière pour ton génie poétique. Malheureux que je suis, cet enfant n'a pas manqué son coup : je me sens tout en feu, et l'amour est la seule passion qui règne à présent dans mon cœur, auparavant libre. Je n'emploierai donc plus désormais que des vers pentamètres et hexamètres.

Adieu la versification que je destinois à mon poëme épique. Ma muse ne va porter que des couronnes de myrte, puisqu'elle ne doit chanter qu'en distiques d'onze pieds.

ÉLÉGIE II.

D'OU vient que mon lit me paroît si dur, que ma couverture tombe à terre à tout moment, que je passe des nuits entières sans fermer l'œil, et que toute ma machine est fatiguée à force de me tourner, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Si j'avois quelqu'amour en tête, je m'en appercevrois. Mais ne se glisse-t-il pas dans mon cœur, et ne veut-il pas m'attaquer par un stratagême imperceptible ? Cela est, comme je le dis ; mon cœur est percé de mille traits, et l'Amour y règne en despote. Dois-je lui céder, et ma résistance n'allumera-t-elle pas plus ardemment ma flamme ? Eh bien ! je lui cède ; car un fardeau paroît beaucoup plus léger quand on le porte avec joie. Si on veut qu'un flambeau donne une lumière éclatante, on n'a qu'à le secouer, car il finira par s'éteindre, si on ne l'agite point. Les bœufs qui ne sont pas faits encore au joug, ne le portent qu'avec répugnance ; aussi leur donne-t-on plus de coups d'aiguillon qu'à ceux qui labourent de leur propre mouvement. On dompte les chevaux fougueux avec des mors gênans, tandis qu'une bride légère suffit à ceux qui portent

sans peine le harnois. C'est ainsi que l'amour tourmente bien plus un cœur rebelle qu'un cœur soumis à ses volontés.

J'avoue bien sincérement, ô puissant Dieu des amours ! que je suis devenu ta proie ; je me livre à toi les mains liées. Il n'est pas besoin de me déclarer la guerre, je te demande quartier, je te demande la paix ; tu n'auras point d'honneur à vaincre un homme à demi-vaincu et désarmé. Couronne-toi donc de myrte, attèle les colombes de ta mère ; ton beau-père, Mars, prendra soin d'orner ton char ; tu y monteras comme un triomphateur parmi les acclamations du peuple ; tu guideras ces oiseaux attelés, et l'on menera après toi un nombre infini de jeunes captifs enchaînés avec de jeunes captives. Ainsi tu triompheras avec une magnificence extraordinaire. Moi-même, qui depuis peu suis devenu ton esclave, et qui me sens blessé de tes traits, je porterai aussi tes fers. La bonne conscience, la pudeur et toutes les vertus tes ennemies, suivront ton char, les mains liées derrière le dos. Et comme tu es redoutable par toute la terre, tout le monde te tendra les bras. Tandis que le peuple criera, triomphe ! triomphe ! tu seras escorté des feintes caresses, des terreurs et des fureurs des amans. C'est avec ces troupes que tu soumets les hommes et les dieux ; car, sans

elles, tu n'aurois aucun pouvoir. La mère des ris qui t'a donné le jour, applaudissant du haut de l'Olympe à ton triomphe, versera à pleines mains des roses sur ta tête. Cependant avec tes deux aîles qui partageront tes beaux cheveux par derrière, tu seras traîné dans ton char, qui sera tout brillant d'or, aussi bien que ton habit.

Alors tu enflammeras mille cœurs, et de la manière dont je te connois, tu en blesseras une infinité ; tu ne saurois même empêcher l'effet de tes coups, et tout ce qui approche de ton flambeau est aussi-tôt enflammé. Tel étoit Bacchus sur son char, lorsqu'il triompha des pays où coule le Gange. Toute la différence, c'est qu'il étoit traîné par des tigres, et toi, tu l'es par des oiseaux. Puisque tu m'obliges de suivre ton triomphe, ne me perds pas en vainqueur, prodigue tes richesses à mon égard. Contemple la prospérité des armes de César ton parent, et comme il protège par sa clémence ceux qu'il a vaincus.

ÉLÉGIE III.

Je ne crois pas être injuste de souhaiter que l'aimable beauté qui m'a depuis peu enlevé le cœur, m'aime tendrement, ou qu'elle me donne sujet de l'aimer toujours. Hélas ! j'en ai trop demandé, je me contente seulement qu'elle me permette de l'aimer. Vénus, soyez favorable à mes ardentes prières. Et vous, ma belle maîtresse, acceptez l'offre que je vous fais de vous servir éternellement ; acceptez l'offrande d'un cœur qui sait aimer purement.

Si je ne suis point sorti d'une race ancienne et illustre, et si le premier de mes ancêtres n'étoit pas un chevalier, si je ne possède point une immense étendue de terres, et si mon père et ma mère vivent avec grande économie à cause de mon peu de bien, Apollon, les Muses, Bacchus et l'Amour, qui m'a donné à vous, suppléent à ces défauts. La pureté de mes mœurs qui ne céderoit qu'à celle des Dieux, ma sincérité et ma pudeur parlent aussi à mon avantage. De mille dames que je connois, il n'y en a pas une qui me plaise ; je ne suis pas inconstant en amour. Vous serez la seule, je vous proteste, pour qui

je soupirerai toute ma vie. Je prie les Parques de consentir que je passe mes jours avec vous, et que je les finisse aussi avec vous dans l'espérance que vous serez inconsolable de ma perte.

Pour vous, donnez-moi sujet de me louer de vous, dans mes vers, et vous verrez qu'ils ne sont pas indignes de ce sujet. C'est la poésie qui a rendu célèbre Isis effrayée de se voir pousser des cornes. La belle Léda dont Jupiter transformé en cygne abusa, et la nymphe qui passa la mer se tenant aux cornes d'un faux taureau, seroient inconnues sans les poëtes. De même nos amours seront chantés par toute la terre, nos amours et nos noms seront toujours inséparables l'un de l'autre.

ÉLÉGIE IV.

Votre mari doit souper ce soir avec nous; je souhaite que ce soit pour la dernière fois. Je n'aurai donc que le plaisir de regarder ma maîtresse, et un autre aura la satisfaction de la toucher ? vous lui manierez les mains vous appuyant contre lui, et il se jetera à votre cou quand il voudra. Ne vous étonnez pas après cela si la belle Hippodamie excita de sanglans combats entre les Centaures et les Lapithes au festin de ses nôces. Je n'habite point les forêts, et je ne suis pas comme les Centaures moitié homme et moitié cheval; il me semble néanmoins que j'aurai bien de la peine à contenir mes mains auprès de vous. Cependant je vous dirai ce que vous avez à faire ; mais ne jetez pas au vent mes instructions.

Tâchez de venir avant votre mari ; ce n'est pas que je prévoie ce que vous y pourrez faire. Ne laissez pourtant pas de venir avant lui; après qu'il se sera mis à table, mettez-vous auprès de lui avec un visage modeste, et, en passant, vous me marcherez sur le pied sans que l'on s'en apperçoive. Regardez-moi pour observer les signes que je vous ferai, et ce que je vous dirai des yeux.

Recueillez à la dérobée ces marques de mon amour, et vous, donnez-m'en de votre côté. Vous devinerez ma pensée au seul mouvement de mes sourcils, sans qu'il soit besoin que je vous parle. Je vous parlerai aussi avec les doigts, et je me ferai entendre en répandant du vin sur la table. Quand l'idée de nos plaisirs vous passera dans l'esprit, portez la main à vos joues, et si vous avez quelque plainte à me faire secrètement en vous-même, tirez-vous le bout de l'oreille. Lorsque vous prendrez plaisir aux choses que je ferai ou que je dirai, vous n'avez qu'à rouler votre bague dans l'un de vos doigts.

Si vous faites dans votre cœur des imprécations contre votre mari, tenez vos mains jointes sur la table, comme ceux qui prient les Dieux. Que s'il trempe votre vin, goûtez-en un peu, et dites-lui de boire le reste. Que si vous en voulez d'autre, demandez-en tout-bas au valet qui sert à table, et après que vous lui aurez rendu le verre, je boirai dedans le premier, et ce sera au même endroit que vous aurez touché de vos lèvres.

S'il arrive qu'il vous serve d'un mets qu'il aura goûté d'abord, gardez-vous bien d'en manger. Ne souffrez jamais qu'il vous embrasse, et n'appuyez pas votre tête sur son estomac velu; ne vous laissez pas toucher le sein ni la gorge, et

sur-tout ne le baisez pas. Si vous le baisiez, je ne manquerois pas de faire éclater mon amour, et je ne pourrois m'empêcher de dire, que c'est à moi que ces baisers appartiennent, et j'y porterois la main. Je pourrai bien voir ces choses; mais pour celles qui sont cachées sous les couvertures du lit de table, j'aurai grand sujet de craindre. N'approchez donc pas vos cuisses ni vos jambes de celles de votre mari, et que vos pieds délicats et tendres ne touchent pas seulement les siens qui sont durs comme des cailloux.

Hélas ! je crains mille choses, parce que je fais moi-même mille choses de cette nature : ainsi, par mon expérience, la crainte m'agite l'esprit. Souvent ma maîtresse et moi avons pris ensemble à la hâte les plus doux plaisirs sous sa juppe. N'en usez pas de la sorte, et pour m'ôter tout soupçon, ôtez votre mante de dessus vos épaules. Priez instamment votre mari de boire jusqu'à l'excès; mais au moins aux prières, n'ajoutez pas les *baisers*. Mettez, si vous le pouvez, beaucoup de vin pur dans son verre sans qu'il s'en apperçoive. Quand il sera enseveli comme il faut dans le vin et dans le sommeil, l'occasion et le lieu nous conseilleront ce que nous avons à faire.

Lorsque vous vous leverez de table, pour vous retirer dans votre appartement, tout le monde se levera, et souvenez-vous, s'il vous plaît, de vous

mettre au milieu de la compagnie ; vous m'y trouverez sans doute, ou je vous y trouverai, mais ne touchez rien que moi. Hélas ! je vous donne des avis dont je ne dois profiter qu'un peu de temps ; et la nuit va me contraindre de me séparer de ma maîtresse : son mari va s'enfermer toute la nuit, et moi, tout triste et tout en larmes, je la suivrai jusqu'à son logis autant que la bienséance me le permettra. Alors il la baisera, il ne bornera pas ses plaisirs aux seuls baisers, et ce que vous me donnez à la dérobée, vous serez contrainte de le lui accorder par le droit qu'il a sur vous. Mais au moins donnez-le lui avec répugnance, car cela dépend de vous, et paroissez-y forcée. Soyez comme une statue à ses caresses, et ne répondez point à son amour. Si mes vœux sont accomplis, je souhaite qu'il ne prenne aucun plaisir avec vous, ou du moins que vous n'en preniez point avec lui. Cependant, quoi qu'il vous puisse arriver cette nuit, assurez-moi demain fortement que vous l'avez mal passée.

ÉLÉGIE V.

Il faisoit grand chaud, et le soleil avoit déjà fait la moitié de sa course, lorsque je me jetai sur mon lit pour me reposer. Mes fenêtres entr'ouvertes faisoient paroître le jour à-peu-près comme il paroît dans les bois, ou sur le soir dans le crépuscule, ou le matin après la retraite de la nuit, avant le lever du soleil. Les filles qui ne sont pas encore effrontées ont besoin de ce faux jour pour cacher leur timide pudeur.

Alors Corinne entra dans ma chambre en déshabillé et la gorge nue, sur laquelle ses cheveux épais flottoient agréablement. On pouvoit la comparer à la belle Sémiramis lorsqu'elle alloit trouver son mari, ou à la charmante Laïs quand elle recevoit ses amans. Je lui ôtai d'abord sa robe qui ne me nuisoit pas beaucoup, parce que l'étoffe en étoit déliée. Cependant Corinne faisoit quelque résistance à paroître nue ; mais je voyois bien à sa résistance qu'elle ne vouloit pas vaincre : enfin, elle voulut bien être vaincue sans même beaucoup de peine.

Quand elle parut sans robe et sans chemise, je ne vis aucune tâche sur tout son corps. O quelles épaules, ô quels bras j'eus le plaisir de consi-

dérer et de toucher ! que sa gorge étoit propre à être baisée ! que sa peau est unie ! que sa taille est belle et ses cuisses fermes ! Mais pourquoi entrer dans ces détails ; je n'ai vu que de belles choses. Le reste est aisé à deviner. Enfin, après une douce fatigue, nous nous reposâmes tous deux. Puissé-je souvent avoir de pareilles après-dînées.

ÉLÉGIE VI.

PORTIER, hélas ! chargé d'indignes fers, fais mouvoir sur ses gonds cette porte rebelle. La grace que je te demande est peu de chose ; ne fais que l'entr'ouvrir légèrement, pour que j'y puisse passer de côté : l'amour, qui depuis long-temps me mine et me dessèche, a rendu ma taille assez mince. Il apprend aux amans à marcher doucement au milieu des gardes ; il y guide leurs pas, et ils ne courent point de risque.

Autrefois je craignois la nuit et ses vains fantômes, et je m'étonnois qu'on ôsât marcher dans les ténèbres. Cupidon en éclata de rire avec sa tendre mère, et il me dit doucement : toi-même aussi tu deviendras brave. A l'instant l'amour s'empare de moi ; et ni les ombres qui voltigent pendant la nuit, ni les mains armées contre mes jours, ne me font plus trembler. Mais toi, avec ta lenteur excessive, tu es le seul que je craigne, le seul que je caresse ; tu tiens en main la foudre qui peut me perdre. Regarde, et, pour le voir, enlève ces cruelles barrières : comme la porte est mouillée de mes larmes ! Tu le sais, ce jour où tu courbois déjà sous le fouet tes épaules nues et tremblantes, j'intercédai pour toi auprès de ta

maîtresse, et je fus assez heureux pour obtenir ta grace. Aujourd'hui, quelle horreur! je ne puis rien obtenir pour moi! paie-moi donc de retour. Sois reconnoissant; tu le peux, si tu le veux. Le temps de la nuit s'écoule; ouvre-moi ta porte. Ouvre, et puisse-tu n'être plus long-temps chargé de fers, et réduit à boire l'eau des esclaves.

Ah! portier, j'ai beau te prier, ton cœur de bronze te rend insensible. Ta porte est fortifiée, hérissée de dures traverses de chêne: je veux qu'une ville assiégée ait besoin d'être défendue par des portes robustes; mais au sein de la paix, pourquoi craindre les armes? Que ferois-tu donc à un ennemi, si tu repousses ainsi un amant? Le temps de la nuit s'écoule, ouvre-moi ta porte.

Je ne viens point escorté de soldats armés; je serois seul, si le cruel amour ne m'accompagnoit. Attachés l'un à l'autre, je voudrois vainement me séparer de lui. Il seroit plus facile de m'arracher tous les membres. L'amour, un trait de vin qui m'échauffe la tête, une couronne qui glisse sur mes cheveux parfumés d'essences, voilà tout mon cortège. Qui peut craindre, qui peut ne pas braver de pareilles armes?

Le temps de la nuit s'écoule, ouvre-moi ta porte! Accuserai-je ta lenteur, ou le sommeil qui, contraire à mon amour, ferme ton oreille à mes prières qu'emporte le vent? Cependant, il m'en

souvient, lorsque dans les premiers temps je me cachois de toi, je te trouvois toujours éveillé dès le milieu de la nuit. Peut-être aussi ta bonne amie repose-t-elle en ce moment avec toi. Hélas! combien ton sort est préférable au mien! A ce prix, puissé-je être chargé de fers! Le temps de la nuit s'écoule, ouvre-moi ta porte.

Me trompé-je? N'est-ce point là le bruit de la porte qui tourne en grondant sur ses gonds, et m'avertit d'entrer? Je me trompe; c'est l'haleine du vent qui l'agite. Hélas! combien loin un souffle a emporté mes espérances! O Borée! si tu te souviens encore de l'enlévement d'Orithye, viens, et de ton souffle impétueux, renverse cette porte sourde à mes prières. Le silence règne dans toute la ville, et la transparente rosée mouille les campagnes. Le temps de la nuit s'écoule. Ouvre-moi ta porte, ou bien je vais, le fer et les flammes à la main, forcer une maison qui me dédaigne. La nuit, l'amour et le vin n'inspirent point de modération. L'une ne connoît point la honte; le vin et l'amour sont à l'abri de la crainte. J'ai mis tout en usage: prières, menaces, rien n'a pu t'émouvoir. Oui, tu es plus sourd que le bois de ta porte. Tu n'étois pas fait pour veiller à l'entrée de la maison d'une charmante nymphe; le seuil d'une affreuse prison étoit le poste qui te convenoit. Déjà l'étoile du matin fait avancer son

son char brillant : et le coq appelle le malheureux à l'ouvrage. Pour toi, couronné de fleurs, que je détache avec regret de ma tête, reste toute la nuit sur ce seuil insensible. Demain, quand ma maîtresse t'y verra, tu lui feras connoître le temps que j'ai si mal employé. Adieu, vilain ; sens à mon départ, quel est mon amour. Paresseux, rougis de n'avoir point introduit un amant. Adieu. Adieu aussi, porte inflexible et cruelle.

ÉLÉGIE VII.

CHARGE mes mains de fers ; je l'ai bien mérité. O mon ami ! approche, la fureur ne me possède plus. La fureur m'a fait lever un bras coupable sur ma maîtresse, qui pleure maintenant des coups que je lui ai portés dans mon délire. Oui, je pouvois alors attenter aux auteurs chéris de mes jours ; je pouvois frapper même les augustes dieux.

Mais Ajax, armé d'un large et épais bouclier, n'égorgea-t-il pas des troupeaux entiers, qu'il trouva paissant dans de vastes plaines ? Mais Oreste, vengeur, hélas ! trop malheureux, du meurtre de son père, n'arma-t-il pas ses mains contre les noires déesses ? J'ai donc pu aussi arracher des cheveux bien peignés. Une chevelure en désordre ne défiguroit point ma maîtresse ; elle en étoit plus belle. Telle la fille de Schénée, l'arc à la main, poursuivoit, dit-on, les bêtes féroces sur le Ménale. Telle la fille du roi de Crète pleuroit, en voyant les vents rapides emporter, avec les vaisseaux de Thésée, les promesses de ce perfide. Telle Cassandre étoit étendue sur le pavé de ton temple, ô Minerve ! seulement elle

avoit les cheveux ceints de bandelettes sacrées. Qui ne m'eût traité d'insensé, de barbare? Pour elle, elle ne dit rien: la frayeur lui glaçoit la langue; mais malgré son silence, je lisois le reproche sur son visage; ses larmes m'accusoient. Je voudrois que mes bras se fussent détachés de mes épaules: il m'eût mieux valu perdre une partie de moi-même.

Mes forces ont tourné à mon détriment. Ma fureur en a fait l'instrument de mon supplice. Allez, ministres du crime et de l'assassinat, mains sacrilèges, portez les fers que vous méritez. Oui, si j'eusse frappé le dernier des enfans de Romulus, je serois puni. Ai-je donc plus de droit de maltraiter une maîtresse? Le fils de Tydée a laissé un coupable monument de sa scélératesse. Il a, le premier, frappé une déesse. J'ai renouvelé son crime; mais, plus coupable que lui, j'ai frappé celle que je disois aimer, tandis qu'il ne fut cruel qu'envers une ennemie. Va, maintenant, préparer en vainqueur, un superbe triomphe. Mets le laurier sur ton front; marche au temple de Jupiter acquitter tes vœux; qu'on entende la foule nombreuse qui environnera ton char, crier en applaudissant: voilà le brave vainqueur d'une jeune nymphe: qu'on voie aller devant la triste captive, les cheveux épars, toute blanche comme le lys,

à l'exception de ses joues flétries par les meurtrissures. Mieux eût valu lui flétrir les lèvres par l'application des miennes, ou bien imprimer sur son col la trace d'une dent caressante. Enfin, si j'étois emporté comme un torrent impétueux; si l'aveugle fureur me possédoit tout entier, n'étoit-ce pas assez de l'intimider par mes cris, sans y ajouter même de fortes menaces; ou de lui arracher ses vêtemens jusqu'au dessous de la poitrine? Sa ceinture eût arrêté là mon indécente audace. Mais j'ai eu la cruauté de la tirer par les cheveux, et de lui sillonner les joues avec mes ongles. Elle en demeura toute interdite, le visage pâle et décoloré; tel le marbre qu'on travaille dans l'isle de Paros. J'ai vu ses membres tremblans, sans vie, sans sentiment: ainsi le vent agite la feuille du peuplier; ainsi le doux zéphyr fait fléchir le foible roseau; ainsi la chaude haleine de l'autan, ride la surface de l'onde. Ses larmes long-temps retenues coulèrent le long de son visage, comme l'eau ruisselle à la fonte des neiges. Alors je commençai à me sentir coupable. Les larmes qu'elle versoit me firent autant d'impression que la perte de mon sang. Trois fois je voulus me jeter à ses pieds en suppliant; trois fois elle repoussa mes redoutables mains. Tiens, lui dis-je, la vengeance adoucira ta douleur; ne crains

point de porter tes ongles sur mon visage; ne ménage ni mes yeux ni mes cheveux. Que la colère aide tes foibles mains, ou du moins, ne laisse pas subsister ces affligeantes traces de mon crime, et répare le désordre de ta chevelure.

ÉLÉGIE VIII.

Il existe (écoutez, vous qui voulez connoître une prostituée), il existe une vieille, appelée Dipsas. Sa vie l'a fait ainsi nommer. Jamais elle ne vit à jeûn la mère du noir Memnon dans son char de rose. Savante dans l'art magique, et dans les enchantemens de Circé, elle fait remonter les fleuves rapides vers leur source. Elle connoît la vertu des plantes, du lin roulé sur un ſuseau, et de la trace d'une cavale en chaleur. A sa volonté, les nuages amoncelés couvrent les voûtes célestes; à sa volonté, le ciel pur et serein brille avec éclat. J'ai vu, m'en croirez-vous? les étoiles distiller des gouttes de sang; j'ai vu des taches de sang, semées sur le visage de Phœbé.

Je soupçonne que la nuit son vieux squelette se couvre de plumes, et qu'elle voltige au milieu des ombres. Je le soupçonne, et c'est un bruit qui court. Dans chacun de ses yeux brillent deux prunelles, qui toutes deux reçoivent la lumière. A sa voix, les aïeux, les bisaïeux sortent de leurs antiques tombeaux; à sa voix, les plus durs rochers se fendent. Veut-elle porter le déshonneur au sein d'une famille honnête, sa langue

empoisonnée ne manque point d'éloquence. Le hasard me rendit un jour témoin de ses leçons. J'étois caché derrière une double porte. Voici les avis qu'elle donnoit. Sais-tu, ma belle, que tu plus hier à un de nos jeunes béats? Epris de tes charmes, il s'arrêta long-temps pour les considérer. Et à qui ne plairois-tu pas ? Ta beauté ne le cède à aucune. Malheureuse! je n'ai point de parure digne de toi. Puisse-tu prospérer comme tu es belle! Deviens riche, et je cesse d'être pauvre. L'étoile défavorable de Mars t'a été funeste; mais Mars a disparu, et l'amie de ton sexe, Vénus, se montre. Vois, comme à son arrivée, elle t'est favorable : un riche amant te desire, et s'occupe de pourvoir à tes besoins. Il a une figure qui n'est pas indigne de toi; et s'il ne vouloit pas acheter tes charmes, tu devrois acheter les siens. La belle rougit à ces mots. La pudeur, reprend la vieille, sied bien à la beauté; mais pour être utile, elle doit être empruntée : vraie, elle est ordinairement nuisible. Habile à tenir tes yeux modestement baissés vers la terre, ne les porte sur personne qu'à proportion des offrandes qu'il te fera. Sous le règne de Tatius, peut-être les grossières Sabines n'auroient pas voulu se livrer à plusieurs hommes. Aujourd'hui, Mars va chez les nations étrangères, animer le courage des guerriers, et Vénus règne

au sein de la ville de son cher Enée. Amusez-vous, jeunes beautés; il n'est de chaste que celle qu'aucun amant ne provoque; encore, si elle n'est point trop farouche, en provoque-t-elle un elle-même. Et vous, effacez ces rides qui sillonnent votre front; que de crimes ces rides enfanteront! C'est avec un arc que Pénélope essayoit les forces de ses jeunes courtisans; et cet arc, juge de la vigueur, étoit de corne. Le temps s'écoule à notre insu; il fuit et nous échappe, comme s'écoule l'eau sans cesse renouvelée d'un fleuve rapide. L'airain s'éclaircit par le frottement; un bel habillement demande à être porté; les palais abandonnés dépérissent et tombent en ruines. La beauté, si vous ne l'entretenez par la jouissance, se fanne et se flétrit. Ce n'est point assez d'un ou de deux amans: avec un grand nombre, le profit est plus sûr, la recette plus abondante. Un troupeau entier fournit une plus riche proïe aux loups blanchis par les années. Dis-moi, ton poëte chéri te donne-t-il autre chose que des poésies nouvelles? Combien de pièces amoureuses tu vas lire! Le dieu des vers lui-même, paré d'un manteau brodé en or, pince les cordes harmonieuses d'une lyre dorée. Celui qui donne doit être plus grand à tes yeux que l'immortel Homère. Crois-moi on a de l'esprit quand on donne. Ne dédaigne point ce malheu-

reux échappé à la mort, qu'accuse vainement un pied poudreux; mais aussi ne te laisse point éblouir par les titres fastueux d'une antique noblesse. Retirez-vous avec vos aïeux, amans peu fortunés! Celui-ci, beau jeune homme, te demande à passer la nuit sans payer? point: qu'il aille en chercher chez son bon ami.

Ne sois point trop exigeante, pendant que tu tiens tes filets tendus: ta proie t'échapperoit. Est-elle prise: fais la loi, pressure. Souvent un amour feint ne fut pas inutile: laisse croire que tu aimes; mais prends garde que ce ne soit gratuitement. Quelquefois tu refuseras de recevoir la nuit: tu prétexteras tantôt un mal de tête, tantôt une offrande à Isis; mais tu ne tarderas point à te rendre, de peur qu'on ne s'accoutume à la privation, ou que l'amour trop souvent éconduit, ne se refroidisse. Que ta porte, sourde à la prière, ne s'ouvre qu'à la largesse; et fais que l'amant favorisé entende les plaintes de celui que tu répudies. As-tu blessé ton amant? fâche-toi, comme s'il t'avoit blessé le premier. Tes reproches mettront fin aux siens. Mais que ta colère ne dure point trop long-temps. Souvent les haines furent la suite d'une colère prolongée. Il faut aussi que tes yeux apprennent à mouiller tes joues par des larmes forcées. Pour tromper ne crains point d'être parjure; Vénus rend les dieux sourds

aux amans abusés. Prends à ton service un garçon et une fille habiles, qui sachent faire connoître à propos ce qu'il conviendroit de t'acheter. Quelque peu qu'ils demandent, en demandant à plusieurs, elles t'auront bientôt acquis un trésor. Que ta sœur, que ta mère, que ta nourrice attaquent la bourse de ton amant: le butin est bientôt enlevé, quand plusieurs mains y travaillent. Manque-tu de prétexte pour demander un cadeau? montre un gâteau fait pour célébrer ta naissance.

Que ton amant sur-tout ne se croie point seul possesseur de tes charmes. Sans la rivalité, l'amour n'est point de durée. Qu'il voie sur ton lit les traces d'un rival, et sur ta gorge livide les marques de ses caresses; qu'il voie sur-tout les dons que tu en auras reçus. S'il ne t'a rien donné, cours à la rue Sacrée: quand tu en auras tiré beaucoup de présens, dis-lui que tu ne veux pas le dépouiller tout-à-fait; prie-le seulement de te prêter, mais bien résolue de ne jamais rendre. Amuse-le de belles paroles, pour couvrir ton dessein; caresse et tue en même temps. Le doux miel cache le poison perfide. Si tu suis mes leçons, fruit d'une longue expérience, si mes paroles ne sont point emportées par les vents, combien de fois tu me diras: vis heureuse; combien de fois tu souhaiteras qu'après ma mort je repose

doucement au sein de la paix. Elle parloit encore, lorsque mon ombre me trahit. A peine je pus retenir mes mains, sans arracher le foible reste de ses cheveux blancs, ses yeux nageans encore dans le vin, et ses joues sillonnées de rides. Que les dieux, m'écriai-je, te donnent de ne trouver ni asyle, ni ressource dans ta vieillesse, et d'éprouver long-temps les rigueurs de l'hiver et de la soif dévorante.

ÉLÉGIE IX.

TOUT amant est soldat; l'amour a aussi son camp. Oui, mon cher Atticus, tout amant est soldat. L'âge de porter les armes est aussi celui d'aimer. Fi d'un vieux soldat, fi d'un vieil amant! L'âge que demande un général dans un brave soldat, est celui que demande une belle dans le bien-aimé qui partage son lit. Ils veillent l'un et l'autre; l'un et l'autre reposent sur la dure: ils font tous deux sentinelle; l'un à la porte de sa maîtresse, l'autre à celle de son général. Il est du soldat de supporter les fatigues d'une longue route; qu'une belle voyage, et son amant intrépide la suivra par-tout, jusqu'aux extrêmités du monde. Il franchira les montagnes escarpées, les fleuves grossis par les orages, les neiges amoncelées. Faut-il passer des mers? il ne prétextera point les vents déchaînés pour attendre le retour d'un temps calme et serein. Quel autre qu'un soldat ou un amant, endurera la fraîcheur des nuits, et les neiges mêlées d'épaisses pluies. Le soldat est envoyé chez l'ennemi pour l'espionner; l'amant fixe de l'œil son rival, comme un ennemi. L'un assiège les villes menaçantes,

l'autre la maison d'une inflexible maîtresse : tous deux ils enfoncent des portes.

Souvent on remporta de grands avantages, en surprenant un ennemi plongé dans le sommeil, et en égorgeant, l'épée à la main, des bataillons sans défense. Ainsi furent taillés en pièces les soldats redoutables du roi de Thrace, Rhésus, auquel vous fûtes enlevés, coursiers trop fameux. Souvent les amans profitent du sommeil des maris; et pendant que leurs ennemis dorment, ils font usage de leurs armes. Le soin d'échapper à la vigilance des gardes et des sentinelles, occupe toujours le soldat et l'amant malheureux.

Rien de constant avec Mars, rien de constant avec Vénus. Souvent les vaincus se relèvent, et ceux que vous auriez crus invincibles, succombent à leur tour. Vous donc, qui appelez l'amour une lâcheté, cessez d'en parler ainsi. Il faut de l'ame pour aimer. Achille brûle pour Briséis ravie à son amour; il pleure: profitez de sa douleur, enfans de Teucer, détruisez les forces de la Grèce. Hector n'alloit aux armes qu'au sortir des bras d'Andromaque: c'étoit son épouse qui mettoit son casque sur sa tête. Le premier des chefs de la Grèce, le fils d'Atrée, dit-on, à la vue de la fille de Priam, les cheveux épars à la manière des bacchantes, fut épris de ses charmes. Mars lui-même fut surpris dans les filets

forgés par Vulcain. Quelle histoire fit plus de bruit dans le ciel. Moi-même j'étois froid, indolent, né pour ne rien faire. Le lit et le repos avoient amolli mon ame. L'intérêt d'une jeune belle me fit sortir de mon engourdissement; elle m'ordonna de faire une campagne sous ses étendards, et depuis ce temps vous me voyez agile, faisant la guerre de nuit. Voulez-vous ne point être un lâche, aimez.

ÉLÉGIE X.

Aussi belle que cette princesse qui, enlevée des bords de l'Eurotas sur des vaisseaux phrygiens, fut la cause d'une longue guerre entre ses deux époux; aussi belle que Léda, que surprit un adroit séducteur en se couvrant de plumes blanches, et en prenant la forme d'un oiseau; aussi belle qu'Amymone parcourant les campagnes arides, une urne sur ta tête, tu me faisois craindre de voir renouveler pour toi la métamorphose de l'aigle et du taureau, et tous ces déguisemens que fit prendre l'amour au grand Jupiter. Aujourd'hui je suis sans crainte; je suis guéri de ma folie: mes yeux ne sont plus éblouis de tes charmes. Pourquoi ne suis-je plus le même? C'est que tu me demandes des présens; voilà ce qui empêche que tu ne me plaises. Dans ta simplicité, j'aimois et ton caractère et ta beauté: aujourd'hui, les travers de ton esprit ont flétri l'éclat de ta figure. L'amour est à-la-fois enfant et nud. Il ne rougit point de son âge, il ne rougit point d'être sans vêtement, exposé à tous les yeux. Pourquoi voulez-vous que l'enfant de Vénus

fasse payer ses faveurs ? Il n'a point de robe dans le pan de laquelle il puisse en serrer le prix. Vénus et son fils ne sont point propres à porter des armes cruelles. Convient-il que des Dieux inhabiles à la guerre reçoivent une solde.

Une prostituée se vend, à tel prix, au premier venu : elle livre son corps pour acquérir de misérables richesses ; mais elle abhorre le despotisme d'un avare corrupteur, et elle ne fait qu'à regret ce que vous faites de plein gré.

Prenez exemple sur les animaux privés de raison. La cavalle n'exige point de présent du cheval, ni la genisse du taureau ; le bélier ne cherche point par des présens, à gagner la brebis chérie. La femme seule se plaît à dépouiller l'homme ; seule elle met un prix à la nuit, seule elle en met à sa personne : elle vend un plaisir que l'un et l'autre goûtent et désirent également ; et son tarif est gradué sur sa jouissance. Quand le jeu d'amour doit avoir le même charme pour tous les deux, pourquoi l'une le vend-elle, pourquoi l'autre l'achete-t-il ? Pourquoi perdrois-je, tandis que vous gagnerez, à un amusement dont l'homme et la femme font également les frais. C'est un crime pour des témoins de faire commerce de parjures ; c'est un crime pour un juge de tendre la main à la séduction : il est honteux de

de vendre son éloquence pour la défense d'un malheureux accusé; il est honteux qu'un tribunal acquière de grandes richesses. Il est honteux aussi d'accroître le revenu de ses pères par un impôt mis sur son lit, et de s'enrichir par la prostitution de sa beauté. On doit de la reconnoissance pour un service gratuit; mais point pour la location d'un lit. Tout est acquitté par le paiement du prix convenu; et le locataire ne vous a plus aucune obligation.

Gardez-vous, jeunes beautés, de mettre à prix la faveur d'une nuit; un sordide intérêt ne réussit jamais. Le desir d'obtenir les bracelets des Sabins, coûta la vie à une jeune vestale, qui fut écrasée sous le poids de leurs armes. Un fils perce de son épée les flancs de celle qui l'avoit mis au jour; le motif de son crime est un collier. Toutefois il n'est pas défendu d'exiger d'un riche quelques présens: il est en état d'en faire. Cueillez la grappe dans les vignes où elle pend en abondance, et des fruits dans le champ fertile d'Alcinoüs. Services, soins, fidélité, voilà la monnoie du pauvre. Ce qu'on a, est tout ce qu'on peut donner à sa maîtresse. Pour moi, je célèbre dans mes vers les beautés qui le méritent: voilà mon talent. Grace à mon art, celle qui me plaît devient immortelle. Les étoffes se déchireront;

les pierres précieuses, les bijoux d'or se briseront; mais la renommée que donneront mes vers durera toujours. Je ne dédaigne point de donner; mais je ne veux point qu'on me demande : voilà ce qui me révolte. Sourd à tes sollicitations, si tu cesses d'exiger, je donnerai.

ÉLÉGIE XI.

O TOI, qui sais si bien peigner artistement une chevelure en désordre, mais qui ne mérites pas d'être rangée dans la classe des humbles servantes, Napé, toi qui, non moins habile à favoriser les rendez-vous nocturnes, et à transmettre les billets doux, as souvent déterminé l'incertaine Corinne à me venir trouver, qui as soulagé mes inquiétudes par ton inviolable fidélité, prends cette lettre, et rends-la demain à ma maîtresse. Que ton activité écarte tous les obstacles qui pourroient t'arrêter. Tu n'as point dans le cœur la dureté de la roche, l'inflexibilité du fer; tu n'as point non plus cette simplicité qui passe la mesure. Vraisemblablement tu as aussi senti les traits de Cupidon. Vois sur ma personne les marques de combats qui ne te sont point étrangers. Si elle te demande ce que je fais, dis que l'espoir de passer la nuit avec elle me fait vivre; le reste, ma sensible main l'a tracé sur la cire. Pendant que je parle, l'heure s'enfuit. Va, saisis le moment où elle sera libre, pour lui remettre ma lettre; et fais qu'elle la lise sur le champ. Pendant ce temps, observe bien ses yeux et son front. Tu peux lire ma destinée sur son

visage muet. Si-tôt qu'elle aura lu, demande-lui réponse prompte et longue. Je n'aime point à voir intact un grand espace de cire. Qu'elle serre bien les lignes ; qu'à la marge, mes yeux aient peine à distinguer les lettres imparfaites. Mais pourquoi fatigueroit-elle ses doigts à manier le stylet? Que sur toute la tablette, on ne lise que ce mot, *viens*, et à l'instant je couvre de lauriers mes tablettes victorieuses, et je cours les suspendre au temple de Vénus, avec cette inscription : Ovide vous consacre à Vénus, fidelles ministres de son amour; naguère vous étiez un vil érable.

ÉLÉGIE XII.

PLEUREZ mon infortune; mes tristes tablettes sont revenues. Une lettre funeste m'annonce qu'il n'y a point aujourd'hui de bonheur pour moi. Non, les présages ne sont point vains; tout-à-l'heure en sortant, Napé s'est heurté le pied contre le pas de la porte. Une autre fois, quand tu seras envoyée quelque part, souviens-toi de marcher avec plus de précaution. Je ne veux plus vous voir, tablettes sinistres, bois lugubre; ni toi, cire maudite, empreinte de caractères contraires à mes vœux. Exprimée, sans doute, de la fleur de la longue ciguë, tu fus cueillis sous le miel détestable d'une abeille de Corse. Tu paroissois rouge, et comme enduite de vermillon; mais ta couleur étoit véritablement celle du sang. Allez embarrasser le pavé des rues, bois inutiles: soyez brisés par la roue pesante du premier voiturier. Oui, celui qui vous détacha de l'arbre pour vous façonner, n'avoit pas les mains pures. L'arbre qui vous porta, servit à pendre quelque malheureux. Il fournit au bourreau des croix infâmes; il prêta son triste ombrage au hibou croassant; il soutint sur ses

branches les œufs du vautour et de l'orfraie. Et voilà qui j'ai fait confident de mes amours! Insensé! voilà qui j'ai chargé de porter à ma maîtresse des paroles caressantes! Cette cire étoit plutôt faite pour recevoir l'exploit bavard que débite l'huissier d'un ton dur et farouche; ou pour couvrir le journal où l'avare écrit en pleurant des dépenses faites à regret. L'expérience m'a donc fait sentir que vous êtes doubles; ce nombre aussi n'est pas d'un bon augure. Quels vœux formerai-je contre vous dans ma colère? Que la vieillesse rongeante vous mine et vous détruise! que votre cire jaunissante devienne sale et dégoûtante.

ÉLÉGIE XIII.

DÉJA paroît sur l'océan, en quittant son vieux mari, la blonde déesse qui porte le jour sur son char de feu. Où cours-tu, belle Aurore, arrête ! et puisse-t-il être fait chaque année, sur le tombeau de Memnon, un sacrifice solemnel de plusieurs oiseaux. Voici le moment où j'aime à me trouver dans les bras caressans de ma maîtresse, à presser mollement son flanc contre le mien. Voici le moment où le sommeil est doux, et l'air frais; où l'oiseau fait entendre le son clair de son foible gosier. Où cours-tu, contre le vœu des amans, contre le vœu des belles?

Serre, de ta main vermeille, les rênes dorées de tes coursiers. Avant ton lever, le nautonnier observe mieux les astres; il n'erre point à l'aventure au milieu des eaux. A ton arrivée, le voyageur, quoique fatigué, se lève, et le soldat arme ses mains belliqueuses. La première, tu vois le cultivateur se charger de la houe; la première, tu appelles sous le joug le bœuf pesant. Tu arraches les enfans au sommeil; tu les livres à leurs maîtres, pour que le fouet meurtrier châtie leurs mains délicates. Tu fais courir le nouvel époux au cabinet d'un avocat qui lui

fera payer bien cher un seul mot. Chagrinante et pour le plaideur et pour l'avocat, tu les forces de quitter le lit pour aller au palais. Tu ne permets point aux femmes de goûter le repos; et quand elles pourroient en avoir le plaisir, tu les appelles à filer la laine de leurs mains laborieuses.

Je passerois sur toute autre chose; mais qui peut souffrir que les belles se lèvent si matin, à moins qu'il n'aime lui-même aucune belle? Combien de fois j'ai désiré que la nuit ne voulût point te faire place; que les astres immobiles ne se dérobassent point à tes regards? Combien de fois j'ai désiré que l'aquilon brisât ton char, ou qu'un de tes coursiers tombât embarrassé dans un nuage épais! Cruelle, où cours-tu? Si tu eus un fils dont la peau étoit noire, il portoit la couleur de l'ame de sa mère.

Encore si elle n'eût point brûlé d'amour pour Céphale... Mais croit-elle que sa coupable passion soit inconnue? Je voudrois pouvoir entretenir Thiton de toi. Point d'aventure plus déshonorante n'est arrivée dans le ciel. Tu fuis ton époux, parce que les années lui ont glacé les sens; tu quittes ce vieillard pour monter sur ton char odieux; mais si tu tenois Céphale étroitement serré entre tes bras, tu t'écrirois: allez lentement, coursiers de la nuit.

Dis-moi, si ton époux est usé de vieillesse, mon amour doit-il en souffrir? Est-ce moi qui t'ai mariée à un vieillard décrépit? Vois combien d'heures de sommeil la lune accorda à son jeune amant; cependant elle ne te le cède point en beauté. Le père des Dieux lui-même, ne voulant pas te voir si souvent, réunit deux nuits pour contenter son amour. Je finissois ces reproches; et, comme si elle les eût entendus, son front se couvroit de rouge, sans que le jour avançat plus lentement que de coutume.

ÉLÉGIE XIV.

JE te le disois bien, de cesser de pommader ta chevelure. Tu ne la peindras plus; déjà tu n'as plus de cheveux. Cependant, si tu les eusses conservés, qu'ils étoient longs et épais! Ils descendoient, le long de tes deux épaules, jusqu'à tes talons. Que dirai-je de leur finesse, si grande que tu craignois de les peigner? Telle l'étoffe légère dont se couvrent les Seres au teint basanné; tel le fil que déroule de son pied délicat, l'araignée suspendue à la poutre pour tramer sa toile transparente. Ils n'étoient point noirs, ils n'étoient point blonds; un mêlange égal de l'un et de l'autre formoit leur couleur. Telle est, dans les vallées humides du mont Ida, celle du cèdre élevé dont on vient d'enlever l'écorce.

Ajoute qu'ils étoient souples, et se plioient de mille manières, sans te causer la moindre douleur. La pointe de l'aiguille, la dent du peigne ne les cassa jamais, et la coiffeuse n'avoit à cet égard aucune crainte. Souvent elle a été coiffée sous mes yeux, et jamais ses bras ne furent blessés par la pointe de l'aiguille. Souvent aussi le matin, avant d'avoir arrangé sa chevelure, elle resta à demi-étendue sur son lit de pourpre; et même

alors son négligé n'étoit pas sans grace. Telle la bacchante de la Thrace, couchée sur le verd gazon pour se délasser.

Quoiqu'ils fussent flexibles comme le tendre duvet, hélas! combien de fois ils furent mis à la torture! combien de fois ils subirent l'épreuve du fer et du feu, pour être pliés en boucles arrondie! C'est un crime, m'écriai-je; oui, c'est un crime de brûler ces cheveux. Ils s'arrangent d'eux-mêmes avec grace. Cruelle, ménage ta tête; point de violence ici; ne brûle point tes cheveux: ils montrent d'eux-mêmes, à la pointe de l'aiguille, la place où elle doit s'enfoncer. Ils sont tombés ces beaux cheveux, dont Apollon, dont Bacchus auroient voulu voir leur tête ornée. Je les mettrai en parallèle avec ceux qu'autrefois Dioné toute nue soutenoit, dit-on, de ses mains mouillées. Pourquoi te plaindre de la perte d'une chevelure en désordre? Pourquoi, dans ta douleur, repousser le miroir? Insensée! tu ne te regardes plus du même œil; mais pourvu que tu plaises, tu dois t'oublier toi-même.

Ton malheur n'est point l'effet des herbes enchantées d'une rivale, ou de l'eau puisée dans les sources d'Hæmonie par une perfide magicienne. Il n'est point l'effet d'une maladie grave, (puissent les dieux t'en préserver!) ni du poison versé sur toi par la bouche d'une ennemie jalouse. C'est

à ta coupable main que tu dois la perte qui te chagrine ; c'est toi-même qui répandois le poison sur ta tête. A présent la Germanie te fournira des cheveux d'esclaves ; tu seras parée des dons d'une nation vaincue. Oh ! combien de fois un admirateur de ta chevelure te fera rougir ! Tu te diras : aujourd'hui c'est un bien d'emprunt qui me fait trouver belle ; c'est une Sicambre inconnue qu'on admire en moi ; il fut un temps, je ne l'ai pas oublié, où je méritois bien ces hommages.

Malheureux que je suis ! elle a peine à retenir ses larmes ; elle cache avec ses mains son front et ses joues, où se peint la rougeur de l'innocence. Elle tient sur ses genoux son antique chevelure ; elle la contemple : hélas ! ce n'est point la place qu'ils étoient dignes d'occuper. Reprends tes esprits et ta figure ordinaire. Ta perte n'est point irréparable. Dans peu de temps, tu fixeras les regards par la beauté d'une chevelure naturelle.

ÉLÉGIE XV.

Pourquoi, mordante envie, m'accuses-tu de passer mes ans à ne rien faire? Pourquoi appelles-tu l'art des vers un amusement de paresseux? Pourquoi me reproches-tu de ne point suivre les traces de nos ancêtres, de ne point consacrer l'âge de la vigueur à cueillir le laurier dans les champs poudreux de Mars; de ne point apprendre des lois volumineuses, de ne point faire, dans un triste barreau, commerce de mon éloquence? Ces occupations ne mènent point à l'immortalité, et moi je cours après une renommée éternelle; je veux que mon nom soit célébré dans tout l'univers. Le poëte de Méonie vivra tant que subsisteront Ténédos et Ida, tant que le Simoïs roulera dans la mer ses eaux rapides. Il vivra aussi le poëte d'Ascres, tant que le raisin grossira sur la vigne, tant que l'épi tombera sous le tranchant de la faucille. Le fils de Battus sera toujours célèbre par toute la terre; quoique sans génie, il doit à l'art toute sa gloire. Le cothurne de Sophocle ne déchoiera jamais. Aratus existera aussi long-temps que le soleil et la lune.

Tant qu'on verra l'esclave fourbe, le père sévère, la prostituée perfide, la courtisanne caressante, Ménandre vivra. Ennius qui ne connut point l'art, Accius d'une éloquence mâle et vigoureuse, ont un nom qui ne périra jamais. Quel siècle ne connoîtra point Varron, et le premier nautonnier, et cette toison d'or enlevée par un chef Æsonien.

Les vers du sublime Lucrèce ne périront que le jour où le monde sera détruit. Les chants de Tityre, les soins dûs aux fruits de la terre, les combats d'Enée seront lus, tant que Rome sera la première ville de l'univers vaincu. Tant que l'arc et le feu seront les armes de Cupidon, on apprendra tes vers harmonieux, correct Tibulle. Les peuples de l'Hespérie et ceux de l'Aurore connoîtront Gallus, ils connoîtront avec Gallus sa chère Lycoris. Ainsi, tandis que les rochers, tandis que la dent de la dure charrue sont brisés par le temps, les vers sont inattaquables à la mort. Les vers sont au-dessus des rois, et des triomphes des rois; ils sont au-dessus de la rive fortunée du Tage qui roule l'or avec ses eaux.

Que des objets vils excitent l'admiration du vulgaire; pour moi, ce que je désire, c'est qu'Appollon me verse à pleine coupe l'eau de Castalie; que mon front porte le myrte qui craint le froid,

et que mes vers soient souvent lus par l'amant inquiet. Vivant, on sert d'aliment à l'envie ; mort, on goûte le repos, à l'abri de la renommée qu'on a méritée. Je vivrai donc, lors même que le bucher funèbre m'aura consumé, et la meilleure partie de moi-même subsistera toujours.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LES AMOURS D'OVIDE.

LIVRE SECOND.

PREMIÈRE ÉLÉGIE.

Voici encore un ouvrage de moi : oui, le poëte né au milieu des Péligniens entourés d'eau, Ovide va chanter ses friponneries. C'est l'amour qui l'ordonne. Loin d'ici, sévères déesses, vous n'êtes point faites pour écouter de tendres accens. Je veux être lu par la sensible beauté, en présence de son ami, par l'enfant innocent que l'amour vient d'atteindre pour la première fois. Je veux qu'un jeune homme, blessé du trait qui m'a percé moi-même, reconnoisse en secret l'image du feu qui le brûle, et que dans son étonnement il s'écrie : qui donc a pu apprendre à ce poëte mes aventures ? J'avois osé, je m'en souviens, chanter les guerres célestes, et Gygès aux cent mains. Je me sentois assez de force ; j'allois décrire la malheureuse entreprise de Tellus pour se

se venger, la chûte de Pélion croulant avec l'Ossa, du haut de l'Olympe où ils étoient entassés.

Je peignois les nuages amoncelés, et Jupiter tenant en main la foudre avec laquelle il devoit si bien défendre le ciel, son empire : ma maîtresse ferma sa porte, et je laissai-là Jupiter et sa foudre. Oui Jupiter lui-même sortit de mon esprit. Pardonne, Jupiter, tes traits ne m'affectoient point : la porte fermée de mon ami, me portoit un coup plus accablant que ta foudre.

Je suis revenu à mes badinages, et mes élégies légères : ce sont mes armes; les douces paroles ont amolli la dureté des portes.

Les vers font paroître la lune sanglante dans son croissant; les vers arrêtent dans leur course, les chevaux blancs du soleil. Les vers font fendre la bouche des serpens, et rendent impuissante leur langue empoisonnée; ils font remonter les eaux vers leur source. Les vers ont fait fléchir les portes, les vers ont forcé une serrure fortement attachée à d'épaisses planches de chêne. Que m'eût servi d'avoir chanté le bouillant Achille? Qu'eussent fait pour moi l'un et l'autre fils d'Atrée ? et ce guerrier qui fut errant pendant autant d'années qu'il en avoit perdues à faire la guerre, et ce déplorable Hector, inhumainement traîné par les coursiers du héros d'Hæmonie ? Mais quand j'ai

fait l'éloge de la beauté d'une tendre Nymphe, elle se livre elle-même au poëte pour prix de ses vers.

C'est un grand prix qu'elle donne. Adieu, noms illustres des héros; votre faveur ne me touche point. Jeunes beautés, portez votre attention sur mes vers : ils me sont dictés par l'amour au teint de rose.

ÉLÉGIE II.

O TOI, qui es chargée de garder ma maîtresse, Bagoé, j'ai quelques mots à te dire ; écoute, la chose en vaut bien la peine. Je vis hier cette Nymphe, se promenant sous la galerie où est représentée la race nombreuse de Danaüs. A l'instant, épris de ses charmes, je dépêche vers elle, je lui adresse un mot d'écrit, une prière ; la réponse, qu'elle traça d'une main tremblante, fut négative. Je demandai le motif de son refus, et elle m'apprit que tu prenois trop de soin de sa personne, que tu la molestois. Si tu es sage, fidelle gardienne, crois-moi, cesse de te rendre odieuse. Qui se fait craindre, fait désirer sa mort. Son mari même n'agit point prudemment ; car pourquoi veiller avec inquiétude à la conservation d'un bien qui, ne fût-il point gardé, ne peut être entamé ? Mais qu'il suive en furieux l'impulsion de son amour ; qu'il croie à la vertu d'une femme qui plaît à tout le monde. Pour toi, laisse-là prendre à la dérobée un peu de liberté ; tout ce que tu lui en accorderas, elle te le rendra. Veuille être de complicité, tu tiens ta maîtresse sous tes lois. Tu crains d'être de complicité : eh

bien ! dissimule. Laisse-là lire seule ses lettres ; imagine-toi qu'elles viennent de sa mère. Un inconnu arrive ; qu'il passe comme une vieille connoissance. Il va visiter une amie souffrante, sans maladie ; qu'elle soit malade à tes yeux. S'il prolonge sa visite, tu peux, pour ne point t'ennuyer d'attendre, appuyer ton front sur tes genoux, et ronfler. Ne te mets point en peine de ce qui peut se passer au temple d'Isis ; ne redoute point les théâtres. Un complice discret, (et quoi de moins pénible que de se taire ?) obtient ordinairement tous les honneurs. Il plaît, il gouverne la maison, il ne sent plus le fouet ; il a toute la puissance en main : tous les autres sont à ses pieds, comme un vil troupeau. Cependant, pour cacher au mari la vérité, on le berce de chimères. Et maîtres autant l'un que l'autre, le complice et le mari approuvent ce qu'approuve la femme. Que le mari fronce le sourcil, qu'il se ride le front, tout ce que veut une femme caressante, elle l'obtient. Toutefois, il faut de temps en temps qu'elle te cherche querelle, qu'elle feigne de verser des larmes, qu'elle te traite de bourreau. Pour te venger, fais-lui des reproches dont elle puisse se justifier aisément ; charge-la de fausses inculpations, pour empêcher qu'on ajoute foi à celles qui seroient fondées.

A ce prix, tu seras toujours considérée, tu

verras s'accroître ton petit trésor ; ces complaisances te vaudront bientôt la liberté. Vois les dénonciateurs chargés d'étroites chaînes ; vois les cœurs perfides ensevelis dans de noires prisons. Vainement Tantale cherche l'eau au milieu des eaux, et s'efforce de saisir le fruit qui fuit devant lui : voilà le prix de son indiscrétion.

La sentinelle commise par Junon à la garde d'Io, périt à la fleur de son âge, pour avoir été trop vigilante, et Io est une déesse.

J'ai vu chargé de fers, qui lui meurtrissoient les jambes, un indiscret qui avoit forcé un époux d'éclaircir l'inceste de sa femme. Il méritoit un plus rude châtiment. Sa langue empoisonnée fut funeste à l'un et à l'autre. Elle plongea le mari dans le désespoir, et flétrit l'honneur de son épouse. Crois-moi, il n'est point de mari qui aime qu'on inculpe sa femme, qui l'entende accuser avec satisfaction. S'il est froid, votre dénonciation est inutile ; il l'écoute sans en être ému : s'il aime, elle fait son malheur. Ajoute que la foiblesse d'une femme, fût-elle manifeste, ne se prouve pas facilement. Elle a pour elle la faveur de son juge. Eût-il été lui-même témoin du délit, si elle le désavoue, il la croira, il accusera ses yeux, il se trompera lui-même. S'il voit couler ses larmes, il pleurera aussi, et il dira : ce bavard me le paiera. Combien est inégal

le combat où tu t'engages ! Vaincu, tu es fouetté ; pour elle, elle repose sur les genoux de son juge. Ce n'est point un crime que nous voulons commettre ; ce n'est point pour apprêter du poison que nous désirons nous réunir. Nos mains ne sont point armées d'une épée menaçante. Ce que nous demandons, c'est que tu nous procures le moyen de nous aimer sans danger. Quelle plus tendre prière pourroit-on t'adresser ?

ÉLÉGIE III.

QUE je suis malheureux que tu ne sois ni homme ni femme, triste gardien de ma maîtresse, et que tu ne puisses goûter les plaisirs de Vénus! Le premier qui coupa aux enfans l'organe de la génération, mérita bien de subir lui-même ce supplice. Tu serois complaisant et sensible aux prières, si tu avois éprouvé les feux de l'amour.

Tu n'es point fait pour monter à cheval, pour porter des armes guerrières; la lance de Mars siéroit mal dans tes mains. Laisse-les manier à des hommes; ne cherche point à rivaliser avec eux. Contente-toi d'entrer en lice avec ta maîtresse. Comble-la de tes services: mets à profit ses bonnes graces. Si tu viens à la perdre, de quel usage peux-tu être? Elle est d'une figure, elle est d'un âge qui invite au plaisir. La beauté n'est point faite pour se faner et se flétrir sans jouissance. Elle auroit pu te tromper, quelque sévère qu'on te croie; l'effet suit toujours l'accord de deux volontés; mais dans l'idée qu'il est plus convenable d'essayer les prières, nous t'adressons les nôtres, tandis qu'il t'est loisible de bien placer un service.

ÉLÉGIE IV.

NON, je ne prétends point justifier le déréglement de mes mœurs, et faire valoir de vains prétextes pour excuser mes vices. Je m'avoue coupable, si cet aveu est utile, et après l'avoir fait, je vais accuser mes foiblesses, dût-on me prendre pour un fou. Je me hais; et malgré toute ma bonne volonté, je ne puis cesser d'être tel que je me hais. Hélas! qu'il est dur de porter un joug qu'on voudroit secouer! Mais je n'ai pas assez de force pour me corriger et régler ma conduite; je suis emporté par la fougue de mon tempérament, comme le navire balotté par les eaux rapides. Il n'est point de forme déterminée qui allume constamment en moi le feu de l'amour. Mille choses sont à chaque instant pour moi une occasion d'aimer. Qu'une belle tienne les yeux modestement baissés, mon cœur s'enflamme: sa modestie est le trait qui me blesse. Qu'elle ait l'air de vous provoquer, je me laisse prendre: parce qu'elle n'est point farouche; j'espère la trouver agissante sur le tendre lit du plaisir.

Paroît-elle sauvage, a-t-elle l'air sévère des Sabines? j'imagine qu'elle cache un violent désir sous une profonde dissimulation. La savante me

plaît par les talens rares dont elle est enrichie; celle qui n'a point d'instruction, me plaît par sa simplicité même. Celle-ci trouve les vers de Callimaque sans délicatesse, en comparaison des miens: je suis de son goût, et elle est du mien; celle-là ne veut pas que je sois poëte, elle critique mes vers : malgré ses critiques, je voudrois lui serrer la cuisse.

L'une marche mollement, sa mollesse me charme; l'autre marche lourdement: peut-être l'approche d'un homme lui donnera-t-elle de la mollesse? Telle chante agréablement, elle a la voix flexible et harmonieuse; je voudrois lui dérober un baiser sur sa bouche demi-close. Telle promène légèrement ses doigts agiles sur des cordes sonores; qui pourroit ne point aimer des mains si savantes? Telle enfin danse avec grace, et me charme. J'aime à voir ses bras se balancer en cadence, et son corps délicat marquer la mesure par des mouvemens souples et réguliers. Ne parlons point de l'impression qu'elle fait sur moi, que tout affecte si vivement. Mets Hyppolite devant elle, ce sera un Priape. Toi qui as l'avantage d'être grande, tu égales les antiques héroïnes, tu peux, en quelque sorte, te multiplier dans le lit. Une autre a de l'aisance dans sa petite taille: je suis également séduit par l'une et par

l'autre; je m'accommode d'une grande, comme d'une petite taille.

Une belle est-elle sans parure, je me représente ce que la parure pourroit ajouter à sa beauté; est-elle parée, elle étale tous ses charmes. La blanche me captive comme la blonde; la brune même n'est pas sans agrément. Si je vois des cheveux noirs descendre sur un col d'albâtre, je me représente Læda attirant les regards par sa noire chevelure; des cheveux blonds me rappellent l'Aurore, qui charme par sa chevelure dorée. Point de trait dans l'histoire, dont mon amour ne sache tirer parti. Sensible à l'âge de l'inexpérience, sensible à celui de la maturité, j'aime la beauté dans l'un et les mœurs dans l'autre. Enfin, quelles que puissent être les belles que Rome considère, mon amour ambitieux les embrasse toutes.

ÉLÉGIE V.

Je ne veux plus aimer, retire-toi avec ton carquois, Cupidon, l'amour n'a pas assez de prix pour que j'appelle si souvent la mort à mon secours. Je désire la mort, lorsque je me rappelle ta foiblesse, beauté perfide, hélas! née pour faire à jamais mon malheur. Ce ne sont point tes tablettes effacées qui me dévoilent ton crime; ce ne sont point les présens qui te sont faits secrettement, qui t'accusent. Hélas! puissé-je n'avoir point assez de preuves pour te convaincre; mais pour mon malheur ma cause est trop bonne. Heureux, qui peut prendre hautement la défense de celle qu'il aime, à qui son amie peut dire : je ne suis point coupable. C'est être de bronze, c'est trop servir son ressentiment que de vouloir acquérir un laurier sanglant, par la défaite d'une belle coupable. Infortuné, j'ai vu moi-même.

Tu me croyois endormi, et je veillois; oui, j'ai vu les crimes que vous avez commis en vuidant la bouteille. Je vous ai vus vous parler par le mouvement du sourcil; vos signes de tête faisoient presque tous les frais de la conversation.

Tes yeux ne furent point muets : des lettres furent tracées avec le vin sur la table ; tes doigts mêmes ne furent pas sans faire entendre quelques mots. J'ai connu toute votre conversation ; que ne devine pas un amant ? J'ai compris les sens cachés de vos mots de convenance. Déjà la table étoit levée, et plusieurs convives s'étoient retirés ; il restoit deux jeunes gens bien pris. Alors, je te vis appliquer ta bouche coupable sur celle d'un rival ; je vis ta langue se confondre avec la sienne. Ce n'est point ainsi qu'une sœur donne un baiser à un frère vertueux, ou Phœbus à Diane ; mais c'est ainsi que le donne une tendre amie à son époux caressant, ou que Vénus le donna souvent à son cher Mars.

Que fais-tu là, m'écriai-je ? A qui prodigues-tu des faveurs qui me sont dues ? Je vais me ressaisir de mon bien. Ces douceurs, tu ne dois les partager qu'avec moi ; je ne dois en jouir qu'avec toi ; pourquoi un tiers vient-il nous en dérober une partie. Ainsi s'exprimoit mon amour en dépit. Ses joues coupables se couvrirent du rouge de la pudeur. Tel le ciel coloré par l'épouse de Tithon, ou la jeune mariée, à la vue de son nouvel époux ; tel l'éclat de la rose qui brille au milieu des lys, ou la lune, lorsque ses coursiers ont été frappés d'enchantement ; tel

encore l'ivoire d'Assyrie, que teint la femme mæonienne, de peur qu'il ne jaunisse avec les années. Pareil à ces éclatantes couleurs, ou à quelqu'une d'elle, le teint de mon infidelle la faisoit paroître plus belle que jamais. Elle regardoit la terre, et il lui séoit bien de la regarder. La tristesse étoit peinte sur son visage, et cette tristesse avoit de la décence. Elle avoit pris soin de peigner ses cheveux; je faillis les lui arracher, et meurtrir ses joues délicates.

A la vue de sa figure, mes bras nerveux tombèrent sans force; mon amie trouva sa sûreté dans ses armes. Tout-à-l'heure j'étois cruel et menaçant, je devins humble et suppliant; je la priai de ne pas me donner des baisers moins doux. Elle rit, et me donna un baiser de cœur. Un baiser pareil pourroit faire tomber des mains de Jupiter en courroux, sa foudre redoutable. Malheureux! je me tourmente moi-même; je crains que mon rival n'en ait cueilli d'aussi délicieux; je ne veux pas que les siens soient du même titre.

Elle surpassa même alors les leçons que je lui avois données, et elle me parut avoir appris quelque chose de nouveau. Je regrette que la jouissance ait été si douce, que ta langue se soit cachée entièrement entre mes lèvres, et la mienne entre les tiennes. Ce n'est pas cela seul qui me

peine ; ce n'est pas seulement de ce que nos bouches se sont collées l'une sur l'autre que je me plains : mais, de tels baisers ne s'apprennent que dans le lit, et je ne sais quel maître a reçu le prix infini de cette leçon.

ÉLÉGIE VI.

Cet oiseau qui, venu des Indes orientales, imitoit si bien le son de la voix humaine, le perroquet de mon amie est mort. Venez, habitans des airs, venez en grand nombre à ses funérailles. Peuple sensible, frappez-vous la poitrine de vos aîles, et de vos ongles aigus, sillonnez vos têtes délicates. Dans votre douleur, arrachez, au lieu de cheveux, vos plumes hérissées; faites entendre, au lieu de la longue trompette, vos chants lugubres. Pourquoi, Philomèle, accuses-tu encore la scélératesse du tyran Ysmarien; les années auroient dû mettre fin à tes plaintes. Ne vois que le trépas funeste d'un oiseau rare; c'est un grand sujet de douleur que le sort d'Ytys, mais elle est bien ancienne. O vous tous, qui d'une aîle légère fendez rapidement les airs, prenez part à mon affliction; prenez-y part sur-tout, chère tourterelle: tant qu'il vécut, vous fûtes parfaitement unis; sa fidélité constante ne se démentit jamais. Tels qu'étoient les sentimens du fidèle Phocéen pour le prince d'Argos Oreste, tels furent ceux de la tourterelle pour toi, aimable perroquet, tant que tu respiras. Mais que t'ont servi cette in-

violable fidélité, cet éclat d'une couleur rare, cette voix souple qui varioit avec tant d'art ses accens? Que t'a servi d'avoir plu à ma maîtresse, dès que tu lui fus présenté? Tu faisois la gloire des oiseaux, hélas! et tu n'es plus.

Tes aîles pouvoient faire pâlir la verte émeraude, et ton bec recourbé le disputoit au vif éclat de l'écarlate. Nul oiseau dans l'univers ne parloit si bien, tant tu savois répéter les mots avec art, quoique d'un ton grasseyant.

Tu as été enlevé par l'envie; cependant les guerres cruelles t'étoient étrangères: tu étois bavard, mais tu aimois la tranquille paix. Nous voyons les cailles vivre au milieu des combats, et peut-être est-ce pour cela qu'elles parviennent souvent à une grande vieillesse. Tu étois satisfait de la moindre nourriture; et comme tu aimois à parler, tu pouvois à peine porter le bec sur plusieurs alimens. Une noix te suffisoit pour un repas, quelques pavots te faisoient dormir, et de l'eau pure étanchoit ta soif.

Nous voyons vivre long-temps l'insatiable vautour, le milan, qui décrit de grands cercles au milieu des airs, et le geai qui présage la pluie; nous voyons encore vivre long-temps la corneille odieuse à la belliqueuse Minerve: à peine meurt-elle au bout de neuf siècles. Et il est mort ce perroquet, dont la voix étoit une image frappante de la

la voix humaine, ce riche présent qui nous avoit été apporté des extrêmités du monde.

Les meilleures choses nous sont presque toujours ravies avant le temps, par des mains avares : les mauvaises remplissent leur destinée. Thersite vit les tristes funérailles du fils de Phyllacus; et déjà Hector étoit réduit en cendres, que ses frères vivoient encore.

Rappellerai-je les tendres vœux que fit pour toi mon amante alarmée? vœux que l'orageux autan emporta au-delà des mers. Tu étois à ton septième jour, qui devoit être ton dernier; la Parque étoit là avec son fuseau déjà nud. Ta langue mourante fit entendre ces mots: adieu, Corinne.

Près de l'Elysée, sur le penchant d'une colline, il est une forêt ombragée par des chênes touffus; la terre humide, est toujours couverte d'un verd gazon. Ce lieu, si l'on peut ajouter foi à un fait douteux, est, dit-on, le séjour des oiseaux doux et sensibles; les affreux carnaciers en sont bannis. Là, paissent dans de vastes plaines, les cygnes innocens et l'éternel Phœnix, qui n'aura jamais son semblable. Là, l'oiseau de Junon étale orgueilleusement son plumage, et la caressante colombe baise son amoureux époux.

Reçu au milieu d'eux, à l'ombre de ce bocage, notre perroquet attire sur lui, par son langage, l'attention de ces pieux oiseaux. Ses os sont cou-

verts d'un tombeau proportionné à la petitesse de son corps; on y lit sur un petit marbre, cette courte épitaphe: Ce tombeau prouve combien je plus à ma maîtresse; aussi parlois-je mieux que tout autre oiseau.

ÉLÉGIE VII.

POURRAI-JE donc répondre aux accusations toujours nouvelles dont tu m'accables ? Quoique toujours victorieux, j'ai honte de ces trop fréquens débats. Si je porte les regards vers les places supérieures de l'amphithéâtre, tu y cherches un motif d'inquiétude pour toi. --- Une femme me regarde sans dessein, son visage est muet : je m'entends avec elle, nous avons des signes convenus. --- Je loue celle-ci ; tu t'arraches cruellement les cheveux. Je blâme celle-là ; je cherche à voiler mon crime. --- Si j'ai bon teint, c'est que je suis froid à ton égard ; si j'ai mauvaise figure, je brûle pour une autre ; c'est ce feu qui me consume. Je voudrois du moins avoir quelque foiblesse à me reprocher. On souffre avec patience la peine qu'on a méritée. Mais tu m'accuses sans fondement ; tu crois tout sans examen, et tu détruis l'effet que pourroit avoir ta colère. Vois cet animal à longues oreilles, dont le sort est si misérable ; vainement le fouet résonne sur son dos, il n'en va pas plus vîte.

Voici un nouveau chef d'accusation. Ton habile femme de chambre, Cypassis, a, dit-on, souillé

avec moi le lit de sa maîtresse. Que les Dieux m'en préservent ! Comment, si j'avois quelque désir à satisfaire, je me contenterois d'une amante méprisable par la bassesse de sa condition ? Quel est l'homme libre qui voulût s'unir avec une servante, et serrer entre ses bras un dos flétri de coups de fouet. Ajoute qu'elle est chargée de te peigner les cheveux, et que la légéreté de ses mains te rendent ses services agréables. Quoi ! je solliciterois une fille qui t'est si attachée ! Ne seroit-ce pas vouloir être dénoncé, après avoir essuyé un refus? Je te le jure par Vénus, par les armes de son fils volage, je ne suis point coupable du crime dont tu m'accuses.

ÉLÉGIE VIII.

O TOI, qui sais si bien faire prendre aux cheveux mille formes agréables, et qui ne devrois coiffer que des déesses, Cypassis; toi, qu'un larcin amoureux m'a fait trouver si complaisante, et non moins habile à me servir qu'à servir ta maîtresse, qui peut avoir trahi notre union? Comment Corinne a-t-elle été instruite de notre commerce? Ai-je donc rougi? Ai-je donc laissé échapper un mot qui pût faire connoître nos amours secrètes! Au contraire, ne lui ai-je pas soutenu, que pour se livrer à une servante, il falloit avoir perdu le sens commun? Cependant le héros de Thessalie brûla pour l'esclave Briséis; une prophétesse captive fut aimée du roi de Mycènes: suis-je plus grand que le petit-fils de Tantale, plus grand qu'Achille? Pourquoi ce qui n'a pas déshonoré des rois, seroit-il honteux pour moi? Toutefois, lorsqu'elle te fixoit d'un œil courroucé, j'ai vu le rouge se peindre sur tes joues; mais moi, si tu t'en rappelles, comme je conservai mon sang-froid, comme je pris à témoin de ma fidélité l'auguste Vénus! Ordonnez, belle déesse, ordonnez que les parjures d'un

cœur pur soient emportés au-delà de la mer Carpathienne, par la chaude haleine des autans. Pour reconnoître cet important service, accorde-moi, brune Cypassis, le doux plaisir de coucher aujourd'hui avec toi. Pourquoi me refuses-tu? Pourquoi feins-tu de nouvelles alarmes, ingrate? C'est assez, dis-tu, d'avoir satisfait un de tes maîtres. Fais-moi la sottise de me refuser, je dénonce, je découvre tout; je vais moi-même m'accuser, dire à ta maîtresse, Cypassis, le lieu et le nombre de nos rendez-vous; et lui peindre comment nous avons su en varier les plaisirs, et multiplier nos jouissances.

ÉLÉGIE IX.

O TOI, dont je n'éprouvai jamais l'indignation; tendre enfant qui repose avec complaisance sur mon cœur, Cupidon, pourquoi, lorsque je n'ai jamais cessé de combattre sous tes étendards, me fais-tu sentir tes traits? Devois-je m'attendre à être frappé dans mon camp? Pourquoi tes amis sont-ils brûlés de tes feux, percés de tes flèches? Il eût été plus glorieux pour toi de triompher d'un ennemi rebelle. Le héros hœmonien, après avoir percé son ennemi avec sa lance, ne soigna-t-il pas lui-même sa blessure d'une main secourable? Le chasseur laisse-là sa proie, pour aller à la poursuite de l'animal qui fuit; dès qu'il le tient, il court après un autre. Mais nous qui sommes soumis à tes loix, nous éprouvons la force de tes armes, tandis que ton bras paresseux laisse en paix l'ennemi qui te résiste.

Pourquoi émousser tes traits sur des os décharnés? car l'amour ne m'a laissé que les os: tant de jeunes garçons, tant de jeunes filles, n'ont point encore senti les traits de l'amour. Quel vaste champ où tu peux cueillir de brillans lauriers.

Si Rome n'eût porté ses forces dans tout l'univers,

elle n'offriroit encore aujourd'hui que des chaumières. Le soldat fatigué va goûter le repos dans les champs qu'il a conquis. Le coursier va bondir dans les paturages au sortir de sa prison; de vastes chaussées mettent à l'abri le vaisseau rentré dans le port, et le gladiateur qui renonce aux combats quitte, pour une baguette innocente, sa lance meurtrière. N'étoit-il pas temps que je vécusse aussi à l'ombre du repos, après avoir fait tant de campagnes avec les belles. Cependant qu'un Dieu me dise de vivre sans amour, je m'en défendrois, tant il est doux de souffrir pour une belle! Quand je suis bien fatigué de l'amour, quand mon cœur n'en ressent plus les feux, mon esprit s'égare et se trouble; je ne sais quel vertige m'entraîne. Comme le coursier qui n'a point de bouche, emporte dans le précipice son maître, qui serre vainement sa bride écumeuse. Comme un coup de vent inattendu pousse en pleine mer le vaisseau qui déjà touchoit la terre et entroit dans le port : ainsi m'agite et me remue l'inspiration de l'inconstant fils de Vénus. Ce Dieu, au teint de rose, reprend ses armes accoutumées. Perce, Cupidon, j'ai mis bas les armes; je me présente tout nud à tes coups. Apprête ici tes forces, déploie ici l'adresse de ta main. Voilà le point où tes flèches viennent, comme d'elles-mêmes, s'enfoncer. A peine connoissent-elles mieux leur carquois que mon cœur.

Malheureux celui qui peut reposer une nuit toute entière, et qui met un grand prix au sommeil! Insensé! le sommeil est-il autre chose que l'image de la froide mort. Les Parques nous donneront assez le temps de reposer. Je veux que mon amante tantôt me trompe par des promesses mensongères, l'espoir du plaisir me rendra joyeux; que tantôt elle me dise des douceurs, tantôt elle me querelle; que souvent elle m'accorde ses faveurs, souvent elle me repousse. Si Mars est inconstant, c'est à l'exemple du fils de son épouse, Cupidon. Oui, ton beau-père suit ton exemple, lorsqu'il manie ses armes. Tu es léger, tu es plus mobile que tes aîles; et toujours inconstant, tu donnes ou tu ôtes le plaisir par caprice. Cependant si vous écoutez mes prières, ta charmante mère et toi, ne cessent de régner sur mon cœur. Règne aussi sur les belles, peuple, hélas! trop volage; c'est ainsi que tu obtiendras les hommages des deux sexes.

ÉLÉGIE X.

Tu me disois, je m'en souviens bien, oui tu me soutenois, Gracinus, qu'il étoit impossible d'aimer deux femmes en même-temps. Grace à toi, je suis dupe ; grace à toi, je me suis laissé prendre sans défense, et voilà que j'ai deux maîtresses à la fois. J'en suis tout honteux ; mais elles sont belles toutes deux, toutes deux elles sont recherchées dans leur parure, et leurs talens ne permettent pas de dire laquelle mérite la préférence. Celle-ci a tel avantage, celle-là en a un autre. Tour-à-tour elles séduisent, elles charment. Mon cœur, comme le vaisseau battu par les vents opposés, se trouve entraîné, partagé par ce double amour. Pourquoi redoubles-tu sans cesse mes tourmens, Déesse du mont Eryx ? N'avois-je donc pas assez à faire pour contenter une seule amante ? Que sert de multiplier les feuilles sur les arbres, d'accumuler les étoiles dans le ciel qui en est parsemé, de grossir, par de nouvelles eaux, le sein des mers profondes ?

Toutefois j'aime mieux vivre ainsi que de languir sans amour. Que mes ennemis mènent une vie austère, sans jouir ; qu'ils dorment seuls

dans un lieu solitaire, les membres lâchement étendus sur la plume. Pour moi, je veux que le cruel amour m'éveille, quand le sommeil tient mes sens engourdis ; et n'être point seul quand je pèse sur mon lit. Que ma maîtresse m'épuise sans obstacles, si elle peut le faire seule ; si elle ne le peut, qu'elles se mettent deux. Je soutiendrai l'attaque : si je n'ai pas les membres gros, le corps épais et lourd, je ne suis point sans force ni sans vigueur. Le plaisir même ranimera la nature. Jamais belle ne m'a trouvé en défaut. Souvent, après une nuit consacrée au jeu d'amour, je me suis trouvé le matin encore frais et dispos. Heureux celui qui périt dans les combats de Vénus ! Fassent les Dieux que j'y trouve le trépas !

Que le soldat endosse la cuirasse pour braver les traits ennemis ; qu'il verse son sang pour acquérir un nom immortel ; que l'avare courre après des trésors, et que, submergé au milieu des mers qu'il vient de sillonner péniblement, il en avale les eaux de sa bouche parjure : pour moi, ce que je désire, c'est que les exercices de Vénus amènent insensiblement ma perte ; que je meure les armes à la main, même au milieu du combat, et qu'à mes funérailles, on dise en versant des larmes : sa mort ne démentit point sa vie.

ÉLÉGIE XI.

Le premier navire qui apprit aux hommes l'art funeste de sillonner les eaux de la mer étonnée, fut celui que construisit le fils de Pelée, pour aller à travers des écueils sans nombre enlever la toison d'or. Plût au ciel que, pour empêcher qu'on ne s'embarquât jamais dans ces longues navigations, Argos eût été submergé et englouti sous les flots.

Voilà qu'abandonnant sa couche accoutumée, et fuyant les Dieux amis de ses foyers, Corinne s'apprête à braver les dangers d'une mer trompeuse. Hélas! que je crains pour toi le Zéphyre et l'Eurus, le froid Borée et l'humide Notus. Tu n'admireras point sur ta route, des villes et des forêts; tu n'auras sous les yeux que la couleur azurée d'une mer capricieuse. Tu ne trouveras point dans son sein de légers coquillages, des cailloux peints de diverses couleurs: ces objets précieux ne se voient que sur le rivage humide; ce n'est que sur le rivage que vous devez marquer la trace de vos pieds blancs comme le marbre, jeunes beautés. Il n'y a de sûreté que là; plus loin, ce sont des écueils cachés et dangereux.

Que d'autres vous racontent les combats des vents impétueux, et vous disent qu'elles mers sont infestées par Scylla, ou par Charibde: sur quelles roches s'élève le violent Céraune; dans quel détroit sont cachés les Syrtes, ou Illalée. Laissez-leur faire ces récits; mais vous, contentez-vous de les en croire sur parole; pour les croire, on ne court point les risques de la tempête. De long-temps on ne revoit la terre, quand une fois l'ancre est levé, et que le vaisseau vogue à pleines voiles sur la vaste plaine.

Le navigateur est toujours inquiet; il redoute les vents capricieux. Il voit la mort d'aussi près qu'il voit les flots. Que Triton soulève ses ondes agitées, la couleur s'efface aussi-tôt de dessus votre visage; vous invoquez les augustes étoiles de la féconde Læda, et vous vous écriez: Heureux qui repose sur la terre! Il est bien plus sûr de garder le lit, de lire de petits ouvrages, et de pincer de ses doigts légers une lyre de Thrace.

Mais si mes vains discours sont emportés par les nuages rapides, que Galathée soit propice à ton vaisseau. Vous serez coupables de la perte de cette beauté, vous et votre père, déesses, filles de Nérée.

Pars, et ne m'oublie point. Qu'un vent favo-

rable te ramène; qu'il enfle fortement les voiles de ton navire. Que le puissant Nérée incline les eaux vers ce rivage; que le flux y précipite les flots. Prie toi-même les Zéphyres de venir seuls enfler tes voiles, et puisses-tu les faire manœuvrer toi-même de ta foible main! Je serai le premier à reconnoître du rivage ce vaisseau chéri, et je dirai: il ramène ma divinité. Je te souleverai entre mes bras, je cueillerai mille baisers sur ta bouche, et ton retour sera célébré par le sacrifice d'une victime.

J'étendrai sur le sable de l'herbe tendre, pour nous servir de lit, et la première éminence nous tiendra lieu de table. Là le verre à la main, tu me raconteras tes nombreuses aventures; tu me diras que ton vaisseau faillit être englouti au milieu des flots, et qu'en revenant vers ton amant, tu ne craignis ni les nuits orageuses ni les autans impétueux. Tout sera vrai pour moi, je croirai tout, ne fussent que mensonges. Et pourquoi ne flatterois-je pas moi-même mes ardens desirs? Puisse la brillante étoile du matin m'amener au plutôt cet heureux jour, avec un ciel pur et sans nuages.

ÉLÉGIE XII.

VENEZ ceindre mon front, lauriers destinés aux triomphateurs; je suis victorieux, je tiens Corinne entre mes bras. Oui, je la tiens, elle que défendoient contre toute attaque un mari, un gardien, une porte robuste, ennemis nombreux difficiles à vaincre. Cette victoire sur-tout est digne du triomphe, parce qu'elle n'est point souillée du sang du vaincu. Ce ne sont point d'humbles murailles, ce ne sont point des places entourées d'étroits fossés, que j'ai emportées d'assaut, c'est une belle que j'ai faite prisonnière, mais par mon habileté seule.

Lorsqu'à la suite d'une guerre de dix ans, Pergame succomba, quelle part le fils d'Atrée eut-il à la gloire de cette conquête ? Mais ma gloire m'appartient à moi seul; point de soldat qui en revendique une partie; nul autre n'en réclame la propriété. Chef et soldat, cavalier et fantassin, porte-drapeau même, j'ai seul rempli tous les rôles pour arriver à mon but. La fortune même n'a point pris part à mes exploits. Tu m'appartiens tout entier, heureux triomphe, tu es le fruit de mes seuls travaux.

Le motif qui me fait la guerre n'est point

nouveau non plus. Si la fille de Tyndare n'eût point été enlevée, la paix de l'Europe et de l'Asie n'eût point été troublée. Une femme arma honteusement, les uns contre les autres, les sauvages Lapithes et les Centaures demi-hommes, en les plongeant dans le vin. Une femme précipita de nouveau les Troyens dans les guerres cruelles, sous ton règne, juste Latinus. Une femme, dès les premiers temps de Rome, arma contre les Romains leurs féroces beaux-pères. J'ai vu des taureaux se battre pour une blanche genisse, qui animoit elle-même leur courage par ses regards. Pour moi, j'ai ordre de Cupidon, de suivre ses drapeaux, et de livrer de fréquens combats, mais sans effusion de sang.

ÉLÉGIE XIII.

En cherchant à se débarrasser du fardeau qu'elle porte dans son sein, la téméraire Corinne s'est exposée à perdre la vie. Elle est étendue sur son lit, bien digne de toute ma colère, pour s'être mise à mon insu dans un si grand danger; mais la colère cède à la crainte. Cependant sa grossesse étoit mon ouvrage; du moins je le crois, car souvent un fait existe pour moi, parce qu'il peut exister. Puissante Isis, qui habite et les délicieuses campagnes de Canope, et Memphis, et Paros féconde en palmiers, et ces contrées fertiles, où le Nil, quittant son large lit, précipite ses eaux rapides dans la mer, par sept embouchures; je t'en conjure par ton sistre harmonieux, par l'auguste image d'Anubis; et puisse le pieux Osiris aimer toujours tes mystères; puisse le serpent paresseux se glisser en rampant autour de tes offrandes; puisse Apis, avec son croissant sur le front, accompagner la pompe de tes sacrifices! Regarde ma maîtresse d'un œil propice; en la secourant, tu en sauves deux : tu lui donneras la vie, et elle me la rendra.

Souvent elle célébra tes mystères, dans ces

jours de fêtes où tes prêtres se couronnent de lauriers. Et toi qui prends soin des jeunes femmes en travail, lorsque le fruit caché qu'elles portent s'efforce de rompre sa prison, viens, Ilithia, exauce mes prières avec bonté ; elle mérite que tu la mettes au nombre de celles qui te doivent la vie. J'irai moi-même, revêtu d'une robe blanche, faire fumer l'encens sur tes autels ; moi-même, pour acquitter mes vœux, je porterai mes offrandes à tes pieds. J'y mettrai cette inscription : *Ovide, pour la conservation de Corinne.* Fais seulement que ces offrandes et cette inscription soient le tribut d'une juste reconnoissance. Pour toi, Corinne, s'il est permis de te donner un avis, lorsque j'ai tant à craindre, contente-toi d'avoir essuyé une fois une si rude épreuve.

ÉLÉGIE XIV.

Que sert-il que les belles soient exemptes de marcher aux combats sanglans, et de suivre, le bouclier à la main, des bataillons guerriers, si, loin des drapeaux de Mars, elles se blessent de leurs propres traits, si elles arment leurs mains aveugles contre leurs jours. La première qui essaya d'arracher de son sein le tendre fruit qu'elle portoit, méritoit de périr dans cette abominable entreprise. Quoi ! de peur que les rides de ton ventre ne t'accusent, il faut porter le ravage sur le triste champ où tu livras le combat ! Si dans les premiers siècles, les mères eussent eu cette coupable manie, la race des hommes seroit éteinte, et il faudroit chercher un nouveau Deucalion, pour semer sur l'univers dépeuplé, ces pierres miraculeuses d'où naquirent les humains. Qui eût détruit la puissance de Priam, si la Déesse des mers, Thétis, n'eût point voulu porter son légitime fruit ? Qu'Ilia eût étouffé dans son sein les jumeaux dont elle étoit enceinte, le fondateur de la maîtresse du monde n'eût pas existé. Si Vénus, avant de mettre Enée au jour, eût attenté à sa vie, la terre n'eût point

vu les Césars. Toi-même, ma belle, tu aurois péri avant que de naître, si ta mère eût essayé ce que tu fais aujourd'hui. Et moi, plutôt fait pour mourir d'amour, je n'aurois jamais vu le jour, si ma mère eût été barbare.

Pourquoi arrachez-vous de la vigne féconde, la grappe qui grossit? Pourquoi, d'une main cruelle, cueillez-vous le fruit avant sa maturité? Laissez-le croître, laissez-le mûrir et tomber de lui-même: la vie est d'un assez grand prix, pour dédommager d'un peu de patience.

Pourquoi portez-vous dans vos entrailles des instrumens dangereux? Pourquoi présentez-vous le poison meurtrier à l'enfant qui ne respire pas encore? On accuse la marâtre de Colchos, qui se souilla du sang de ses enfans; on plaint Itys, égorgé par sa mère. Quelle cruauté dans ces deux femmes! mais elle eut un motif. Elles sacrifient à leur vengeance le sang de leurs infidèles époux. Dites, quel Térée, quel Jason vous excite à vous arracher les entrailles d'une main sacrilège.

Les tigresses ne sont pas si cruelles dans les antres de l'Arménie; et jamais la lionne n'osa perdre son fruit. Cependant de foibles beautés commettent ce crime; non pas toutefois impunément. Souvent celle qui étouffe son enfant, dans son sein, périt elle-même. Elle périt, et

quand on emporte son cadavre, encore tout échevelé, les spectateurs s'écrient : elle mérite son sort.

Mais que mes paroles aillent se perdre dans les airs, et que mes présages soient sans effet. Dieux clémens, ne la punissez point de cette première faute; je ne vous demande que cette grace. Mais qu'elle ne soit pas impunément coupable une seconde fois.

ÉLÉGIE XV.

Léger anneau, qui vas ceindre le doigt de ma belle maîtresse, et dont l'amour de celui qui le donne fait tout le prix, sois pour elle un présent agréable ; qu'elle te reçoive avec plaisir, qu'elle te mette sur-le-champ à son doigt, et puisse ton cercle étroit s'y ajuster aisément ! Qu'on te croie fait pour elle, comme nous sommes, elle et moi, fait l'un pour l'autre.

Heureux anneau, ma maîtresse te tiendra dans ses mains. Hélas ! j'envie déjà le sort de mon présent. Plût au ciel que tout-à-coup je pusse en prendre la forme, par l'art enchanteur de Circé ou du vieillard Carpathien ! Alors je désirerai que tu lui touches la gorge ; qu'elle porte la main sous ses vêtemens. Quelqu'étroitement que je lui serre le doigt, je m'élargirai par enchantement, et je m'échapperai pour me glisser dans son sein. Une autre fois elle voudra imprimer mon sceau sur ses billets doux ; mais de peur que la pierre appliquée sèche sur la cire ne s'y attache, elle me portera auparavant à sa bouche vermeille, et me mouillera de ses lèvres.

Puissé-je seulement ne jamais sceller d'écrits

douloureux pour moi ! Qu'elle veuille me donner à serrer dans un étui, je refuserai de quitter son doigt ; je me rétrécirai pour le serrer fortement. Non je ne te déshonorerai point, cher objet de ma tendresse, je ne serai point un fardeau trop pesant pour ton doigt délicat. Porte-moi, lorsque tu plongeras dans l'eau tiède tes membres d'albâtre ; et ne crains point que l'eau ternisse l'éclat de mes pierres. Peut-être qu'en te voyant nue l'amour éveillera mes sens, et que tout anneau que je sois, je remplirai les fonctions d'un époux. Mais pourquoi ces vœux inutiles ? Va, foible présent, et sois un gage de ma fidélité.

ÉLÉGIE XVI.

Je suis à Sulmone, qui fait la troisième partie du territoire des Péligniens. Cette contrée est petite, mais l'air y est salubre; on y trouve plusieurs sources d'eau vive. Quoique le soleil y fende la terre par les approches de son char, quoiqu'on y voie briller la brûlante constellation de la canicule, les campagnes pélignienne sont arrosées de plusieurs rivières limpides; leur sol fertile est couvert d'une tendre et agréable verdure. Ce climat produit en abondance les dons de Cérès, et sur-tout les fruits de Bacchus; il produit aussi l'amande qui vient sur l'arbre de Pallas. L'herbe y croît rapidement dans les prairies entre-coupées, dont le sol humide est tapissé d'épais gazon. Mais mon amour n'est point là. Je me trompe; c'est l'objet de mon amour qui est absent: l'amour est toujours au fond de mon cœur. Non, quand on me placeroit entre Castor et Pollux, je ne voudrois point habiter le ciel sans toi.

Que toujours en proie aux inquiétudes, ils aillent trouver la mort et leur tombeau dans les terres ennemies, ceux qui ont donné l'exemple de parcourir l'univers par de longs voyages. Du

moins, si ces voyages étoient nécessaires, devoient-ils ordonner que les beautés accompagneroient leurs amans. Pour moi, s'il me falloit gravir au milieu des vents les Alpes hérissées, pourvu que je fusse avec ma maîtresse, je trouverois le chemin doux et facile. Avec ma maîtresse, j'oserai traverser les Syrtes de la Libye, et présenter la voile aux vents impétueux du midi; je ne craindrois point les monstres qui aboient à la ceinture de Scylla, ni tes gorges étroites, tortueuse Malée, ni les eaux rapides que vomit et repompe Charybde, lorsqu'elle engloutit les vaisseaux submergés.

Si la puissance des vents triomphoit de Neptune, si l'onde rapide emportoit les Dieux qui pourroient nous secourir, tu serrerois mes épaules de tes bras blancs comme la neige, et je porterois facilement sur mon dos un fardeau si doux. Souvent pour aller voir Héro, son jeune amant avoit traversé les mers à la nage; il eût toujours eu le même succès, si la tempête n'eût dérobé sa route à ses yeux. Mais ici, sans toi, je vois avec indifférence de riches et agréables vignobles, des plaines fécondes arrosées par des fleuves nombreux, l'onde docile se partager en différens ruisseaux sous la main du cultivateur, et les feuilles des arbres mollement agitées par la froide haleine des zéphirs.

Je ne crois point habiter les campagnes salubres des Péligniens, ni ces domaines paternels qui m'ont vu naître ; je me crois au milieu de la Scythie, des féroces Ciliciens, des sauvages Bretons, ou de ces rochers teints du sang de Prométhée. L'orme aime la vigne, et la vigne ne quitte point l'orme : pourquoi suis-je souvent séparé de ma maîtresse ? Cependant tu devois m'accompagner toujours, tu me l'avois juré, par moi-même, par tes yeux brillans pour moi comme deux étoiles. Mais les promesses des belles, plus légères que la feuille qui tombe, sont toujours vaines ; toujours elles sont emportées sans effet au gré des vents et de l'onde.

Cependant, si tu prends encore quelque intérêt à moi dans mon délaissement, fais suivre l'effet à tes promesses ; monte au plutôt une chaise légère traînée par deux coursiers rapides, dont tu secoueras toi-même les rênes sur leur crinière flottante. Et vous, montagnes élevées, par où elle doit passer, abaissez-vous devant elle ; ouvrez-lui une route facile sur votre dos applani.

ÉLÉGIE XVII.

QUICONQUE pensera qu'il est honteux de servir une belle, me trouvera couvert de cette honte. Mais je brave son jugement, et je ne crains point d'être déshonoré à ses yeux, pourvu que la Déesse qui habite Paphos et Cythère battue par les flots, me fasse moins sentir les ardeurs de ses feux. Plût au ciel aussi que je fusse l'esclave d'une maîtresse plus traitable, puisque j'étois destiné à être l'esclave d'une belle. La beauté donne de la fierté. Hélas ! pourquoi la cruelle Corinne connoît-elle si bien la sienne ? Elle devient fière en se voyant au miroir ; mais elle ne s'y voit que lorsqu'elle est parée. Non, si ta beauté te donne de régner sur tous les cœurs (tu ne la reçus que pour charmer mes yeux), tu ne dois pas me traiter comme un être méprisable auprès de toi.

Les petites choses peuvent se rapprocher des grandes. On sait que la nymphe Calypso, brûlant d'amour pour un mortel, le retint malgré lui pour lui servir d'époux. On sait que la déesse des eaux, fille de Nérée, eut commerce avec le roi de Phthie, Egerie avec le juste Numa, Vénus

avec Vulcain, tout dégoûtant qu'il est lorsqu'il quitte l'enclume, traînant péniblement un pied difforme et boiteux. Ces vers même ne sont pas égaux ; cependant le vers héroïque se marie très-bien avec un vers de plus courte mesure. Ainsi, ma belle, agrée-moi pour amant, à quelque condition que ce soit ; c'est à toi de faire la loi en partageant ton lit. Je ne t'attirerai point de reproches, je ne te ferai point désirer ma retraite : tu n'auras point à désavouer notre amour.

Que mes heureux talens pour la poésie me tiennent lieu, auprès de toi d'un revenu considérable ! Combien de belles veulent que je rende leur nom célèbre ! J'en connois une, qui par-tout se fait passer pour Corinne ; que ne donneroit-elle pas pour l'être effectivement ? Mais comme on ne voit pas couler dans le même canal deux fleuves éloignés l'un de l'autre, le froid Eurotas et le Pô bordé de peupliers ; ainsi, nulle autre que toi ne sera chantée dans mes ouvrages ; toi seule tu fourniras à mes talens l'occasion de s'exercer.

ÉLÉGIE XVIII.

Tandis que dans vos vers vous peignez la colère d'Achille, que vous armez des guerriers qui ont juré la perte de leurs ennemis ; moi, Macer, je goûte le repos à l'ombre, avec l'indolente Vénus. Vainement tenterois-je de généreux efforts, le tendre amour m'ôte toutes mes forces. Souvent j'ai dit à ma maîtresse : retirez-vous, enfin, et aussi-tôt elle s'est assise sur mes genoux. Souvent je lui ai dit, je suis honteux ; et elle, retenant à peine ses larmes, s'est écriée : que je suis malheureuse ! déjà tu es honteux d'aimer. En même temps, me serrant entre ses bras, elle m'a donné mille de ces baisers qui font ma perte. Je suis vaincu. Je ne songe plus aux armes que j'avois prises; je chante mes exploits domestiques et mes guerres privées. Toutefois j'ai manié le sceptre, et la tragédie a pris sous ma plume un ton élevé. Je n'étois pas inhabile à ce genre de travail; mais j'ai prêté à rire à l'amour. Mon manteau, mon cothurne brodé, le sceptre si-tôt mis dans mes mains roturières, lui ont servi de jouet. J'ai encore été arraché à ce genre de travail, par les

ordres impérieux d'une injuste maîtresse ; et le poëte en cothurne, a été battu par l'amour. Ne faisant donc que ce qui m'est permis de faire, je professe l'art du tendre amour ; et je sens, hélas! les cruels effets de mes préceptes.

Ou bien je trace une lettre de Pénélope à Ulysse, ou je peins tes larmes, Phillis, quand tu te vois abandonnée. J'écris à Pâris, à Macarée, à l'ingrat Jason, au père d'Hyppolite, à Hyppolite lui-même. Je répète les plaintes de la malheureuse Didon, tenant le poignard à la main, et de l'héroïne de Lesbos, amie de la lyre éolienne. Avec quelle promptitude mon ami Sabinus a parcouru l'univers, et rapporté de diverses contrées la réponse faite à toutes ces lettres.

La blanche Pénélope a reconnu le sceau d'Ulysse; la marâtre d'Hyppolite a lu les reproches qu'il lui adresse ; déjà le sensible Enée a répondu à l'infortunée Elise. Philis a aussi une lettre à lire, pourvu qu'elle vive encore. Hypsipyle a reçu les tristes adieux de Jason ; et Sapho, chérie de Phœbus, n'a plus qu'à suspendre dans son temple la lyre qu'elle lui a consacrée. Mais vous-même, Macer, tout en chantant les armes meurtrières et les combats de Mars, vous ne pourrez point ne rien dire de l'amour. Dans votre poëme entrera Pâris, et cette adultère dont le crime a fait

tant de brüit, et Laodamie qui accompagne son époux sur le bûcher. Si je vous connois bien, vous n'aimez pas moins à traiter ces objets que les guerres; et vous quittez avec plaisir vôtre camp pour entrer dans le mien.

ÉLÉGIE XIX.

Si tu n'as pas besoin de surveiller ta femme pour toi, surveille-la du moins pour moi, afin que ma passion en soit plus ardente. Ce qui est permis n'a rien de piquant; ce qui ne l'est pas, excite les plus violens désirs. C'est être insensible, que d'aimer ce qu'on vous laisse faire. Les amans doivent vivre toujours entre l'espérance et la crainte; et pour désirer, il faut avoir essuyé quelques refus.

Quel attrait peut avoir une fortune à l'abri des révolutions? Ce qui, dans aucun temps, ne peut m'affliger, n'a point de charmes pour moi. C'est un foible qu'avoit su découvrir en moi la rusée Corinne; elle connoissoit bien par quel art on pouvoit me prendre. Combien de fois, quoique bien portante, a-t-elle feint d'avoir mal à la tête, et m'a-t-elle fait retirer? il m'en coûtoit alors, et je m'éloignois bien lentement.

Combien de fois m'a-t-elle accusé sans motif, et méchante à plaisir, a-t-elle fait passer l'innocence pour le crime? Mais après m'avoir ainsi tourmenté, après avoir rallumé mes feux presque éteints, elle redevenoit douce et traitable, elle

se

se montroit favorable à mes vœux. Quelles caresses alors ! quelle douceur dans ses paroles ! quels baisers, grands dieux ! réitérés cent fois, elle me donnoit ! Fais comme elle, ô toi, qui viens de me charmer les yeux ! sois souvent sourde à mes prières, et motive ton refus sur la crainte d'un piége ; laisse-moi étendu sur le seuil de ta porte, endurer le froid piquant d'une longue nuit. C'est ainsi que mon amour s'alimente et se fortifie pour de longues années. Voilà ce que j'aime, voilà ce qui nourrit la passion de mon cœur.

Un amour grossier, qui se montre trop ouvertement, est bientôt un motif d'ennui pour moi, et me dégoûte, comme l'aliment trop doux me soulève le cœur. Si Danaé n'eût jamais été enfermée dans une tour d'airain, Jupiter ne l'eût point rendue mère. La garde mise par Junon auprès d'Io couronnée de cornes, la rendit plus agréable à Jupiter, qu'elle ne l'avoit jamais été.

O vous, qui bornez vos vœux à ce qui est permis et facile, allez cueillir la feuille sur les arbres ; allez puiser de l'eau dans un grand fleuve. Mais une belle qui veut assurer pour long-temps son empire, doit tromper son amant. Hélas ! je donne des leçons pour me nuire : n'importe, aime qui voudra une maîtresse complaisante, elle fait

mon supplice. Je fuis qui s'attache à ma suite, et je cours après qui me fuit.

Mais toi, qui es si tranquille sur le compte de ta belle amie, commence à fermer ta porte dès l'entrée de la nuit; commence à demander qui vient si souvent y frapper à la dérobée? Pourquoi tes chiens aboient pendant le silence de la nuit? Quelles sont ces tablettes que porte et reporte, sans cesse, une servante empressée? Pourquoi ton épouse veut-elle si souvent coucher seule dans son lit? Sois enfin sensible à ces soucis rongeurs, et donne-moi occasion d'employer les ruses.

Celui-là est fait pour enlever le sable sur un rivage désert, qui peut aimer la femme d'un sot. Je t'en avertis d'avance, si tu ne surveilles dorénavant ta femme, bientôt elle ne sera plus de mon goût. J'ai beaucoup souffert pendant long-temps; j'ai souvent espéré que je pourrois enfin tromper ta surveillance. Mais tu ne te remues point; tu endures ce que ne doit point endurer un mari. Je veux mettre fin à un amour qui n'est point contrarié.

Malheureux que je suis! jamais personne ne me refusera la porte; jamais personne ne viendra au milieu de la nuit troubler ma jouissance; je n'aurai ni dangers à craindre, ni soupirs à pro-

longer pendant les nuits entières; tu ne feras rien qui me fasse justement désirer ta mort. Qu'ai-je besoin d'un mari facile, et complice des écarts de sa femme? Ta complaisance empoisonne mes plaisirs. Vas en chercher un autre qui s'accommode de ton incroyable patience; et quand je voudrai être ton rival, défends-moi de l'être.

FIN DU SECOND LIVRE.

LES AMOURS D'OVIDE.

LIVRE TROISIÈME.

PREMIÈRE ÉLÉGIE.

Il est une forêt antique, qui depuis plusieurs siècles n'a point été coupée. On croit qu'elle est consacrée par la présence d'un Dieu. Au milieu est une source sacrée, sous une grotte profonde taillée dans le roc vif. De tous côtés l'air retentit du doux ramage des oiseaux. Je m'y promenois à l'ombre des chênes touffus, cherchant quel genre d'ouvrage occuperoit ma muse... Je vis venir à moi l'Elégie, dont les cheveux parfumés étoient négligemment attachés : elle avoit aussi, je pense, un pied plus long que l'autre. La décence étoit peinte sur sa figure ; une étoffe légère voiloit ses attraits : elle avoit la parure d'une belle éprise d'amour ; le défaut même de ses pieds lui donnoit un nouvel agrément. Je vis venir aussi la Tragédie : elle avançoit à grands pas, l'air farouche, les cheveux épars, et laissant flotter sa robe jusqu'à terre. De sa main gauche elle agitoit

fièrement le sceptre des rois; le cothurne lydien lui serroit la jambe et le pied.

La première elle m'adresse la parole, et me dit : Quand donc mettras-tu fin à tes amours, poëte efféminé par goût? Tes écarts font le sujet des conversations, et dans les festins licencieux, et dans les nombreux carrefours. Souvent on te montre au doigt quand tu passes, et l'on ajoute, le voilà ce poëte que brûle l'impitoyable amour. Tu es, sans t'en appercevoir, la fable de toute la ville, par l'impudeur avec laquelle tu racontes tes amoureux exploits. Il est temps que tu sentes l'impulsion du thyrse majestueux. Assez long-temps tu t'es amusé à des riens; commence un plus noble ouvrage. Les sujets que tu traites rétrécissent ton génie : chante les hauts faits des guerriers. C'est un théâtre, dis-tu, digne de moi; mais ta muse n'a-t-elle pas fourni assez de chansons aux belles? Ce genre léger n'a-t-il pas occupé toute ta jeunesse? Qu'aujourd'hui la tragédie romaine te doive sa gloire : tu as assez de talent pour remplir mes vœux. Elle dit, et appuyant avec force sur ses brodequins brodés, elle secoua trois fois sa tête ombragée d'une épaisse chevelure.

L'Elégie, si je m'en souviens bien, se mit à rire en me regardant de côté; elle avoit, je crois, une branche de myrte à la main. Pourquoi, dit-elle, m'adressez-vous des reproches, orgueil-

leuse Tragédie ? Ne pouvez-vous donc jamais quitter cet air menaçant ? Toutefois vous ne dédaignez pas d'exprimer les sentimens de votre cœur par une mesure inégale ; et pour me combattre, vous empruntez mon vers. Je ne comparerai point vos chants sublimes aux miens : l'humble toît du berger disparoît devant vos palais superbes. Légère et folâtre, je me plais avec Cupidon, léger et folâtre comme moi ; et je ne me sens point au-dessus de mon emploi. Sans moi, la mère du lascif Amour n'auroit point d'attraits : Je suis l'agente et la compagne de cette Déesse. La porte que ne sauroit forcer votre dur cothurne, s'ouvre d'elle-même au son de mes douces paroles ; et je dois une puissance supérieure à la vôtre, à la patience avec laquelle je souffre ce qui révolteroit votre orgueil. C'est moi qui ai appris à Corinne à tromper son gardien, à franchir le seuil d'une porte étroitement fermée, à se glisser furtivement de son lit, vêtue d'une robe retroussée, et à marcher d'un pas sûr au milieu de la nuit.

Combien de fois me suis-je vue suspendue à une porte rebelle, sans crainte d'être lue par les passans. Je me souviens même que pendant l'absence du gardien sévère de ta Corinne, sa servante me reçut et me cacha dans son sein. Te rappellerai-je, Ovide, ce jour où, pour célébrer la naissance de ta belle, tu m'envoyas à elle en

présent. L'inhumaine me déchira, et me jeta cruellement dans l'eau. La première, j'ai fait germer en toi les semences heureuses de la poésie; et si ma rivale veut te posséder, c'est qu'elle est envieuse de mon ouvrage.

Ici les Déesses mirent fin à leur discours, et je commençai ainsi : Je vous en conjure toutes deux, par vous-mêmes; accueillez sans prévention mes timides paroles. Vous m'offrez, vous, le sceptre et le cothurne superbe, et déjà ma bouche sonore fait entendre des chants harmonieux et sublimes. Et vous, vous rendez mes amours immortelles; soyez-moi propice, mariez ensemble le grand et le petit vers. Accordez-moi un peu de délai, sublime Tragédie : vos travaux durent des siècles entiers; ceux de votre rivale sont finis en un instant. Mes prières ne furent point inutiles : que les tendres amours se hâtent de profiter du loisir qui m'est accordé, j'ai à fournir une plus noble et plus difficile carrière.

ÉLÉGIE II.

Si j'assiste à ces jeux, ce n'est pas que je prenne intérêt à ces coursiers fameux ; toutefois je souhaite la victoire à celui que vous favorisez. Je n'y suis venu que pour m'entretenir avec vous, pour m'asseoir près de vous, pour ne point vous laisser ignorer l'amour que vous m'inspirez. Vous, vous regardez la course ; moi, je vous contemple : jouissons l'un et l'autre du spectacle qui nous flatte, et repaissons-en nos yeux à loisir. O, qu'il est heureux, le cavalier que vous favorisez ! il a le bonheur de vous intéresser. Si j'avois cet avantage, tout-à-coup montant un coursier rapide, je m'élancerois dans la carrière. Ici je lui lâcherois les rênes, là je lui appliquerois un coup de fouet sur le dos ; plus loin je tournerois la borne en la rasant. Mais si, dans ma course, je venois à vous appercevoir, les rênes m'échapperoient des mains, et je m'arrêterois sur-le-champ. Ah ! qu'il s'en fallut peu que Pélops ne tombât au milieu de la carrière de Pise, lorsque vous frappâtes ses yeux, Hippodamie ! Toutefois, il dut la victoire aux vœux de sa belle. Puissent tous les amans devoir ainsi la victoire aux vœux de leurs maîtresses !

Que cherchez-vous vainement à vous éloigner de moi ? Assis au même rang, nous sommes forcés d'être l'un près de l'autre : c'est un avantage que je dois aux lois sur la police du cirque. Vous cependant qui êtes assis à la droite de ma belle, prenez garde, vous la gênez en lui pressant le flanc. Vous aussi, qui êtes placé derrière nous, ayez l'honnêteté de retirer un peu vos jambes ; ne lui enfoncez point dans le dos un dur genou. Mais, belle amie, vous laissez trop traîner votre robe? retroussez-la, ou je vais moi-même la relever de mes mains. Tu craignois qu'on ne partageât tes jouissances, robe qui couvroit de si belles jambes ; oui, le désir de jouir te rendoit jalouse. Telles les jambes de la légère Atalante, que Mélanion souhaitoit de tenir dans ses mains. Telles on nous peint les jambes de Diane, lorsque la robe retroussée, elle poursuit avec intrépidité les bêtes féroces.

Le portrait seul de ces jambes m'avoit enflammé; que fera la vue des vôtres, belle maîtresse ? Vous jetez du feu sur du feu, vous versez de l'eau dans la mer. Ce que j'ai vu me fait croire que les autres beautés si bien cachées sous votre robe peuvent avoir aussi de grands appas. Voulez-vous cependant que je vous garantisse de la chaude haleine des vents, en agitant mollement ce léger carton ? à moins que ce ne

soit plutôt le feu de mon amour, que la chaleur de l'air, qui vous échauffe; et que votre cœur enflammé ne brûle d'amour?

Pendant que je parle, la blancheur de votre robe a été ternie par un peu de poussière: fuis de dessus ce corps d'albâtre, sale poussière. Mais la cérémonie commence; loin d'ici les cris et les passions. Voici le moment d'applaudir, la brillante cérémonie commence.

La première, qui s'avance les aîles déployées, c'est la Victoire: soyez-moi favorable, ô Déesse, et faites qu'ici mon amour triomphe! Applaudissez à Neptune, vous qui êtes pleins de confiance dans ses ondes: je ne veux rien avoir de commun avec la mer; j'aime la terre où j'habite. Applaudis à ton dieu Mars, brave guerrier; moi je déteste les armes; j'aime les armes et l'amour qui naît au milieu de la paix. Que Phœbus protège les augures, et Phœbé les chasseurs; et toi, Minerve, dirige les mains habiles de l'artiste. Saluez Cérès, et le tendre Bacchus, cultivateurs. Que le gladiateur sacrifie à Pollux, et le cavalier à Castor. Pour nous, douce Vénus, c'est à vous, c'est à votre fils tout puissant par son arc, que nous applaudissons: Déesse, favorisez mes heureux commencemens; inspirez ma nouvelle maîtresse; qu'elle souffre que je l'aime... Vénus m'a témoigné, par un signe de tête favorable, qu'elle

accueilloit ma prière. Ce que la Déesse m'a promis, promettez-le moi vous-même, je vous en conjure.

J'en demande pardon à Vénus, vous serez plus grande que cette Déesse. Je vous le jure par tous ces témoins nombreux, par ce cortège auguste des habitans du ciel, c'est pour toute ma vie que je veux que vous soyez ma maîtresse. Mais vous avez les jambes pendantes : vous pouvez, si vous le voulez, appuyer la pointe du pied sur ces barreaux.

Déjà la carrière est libre, et les grands spectacles commencent. Le prêteur a fait ouvrir la barrière et lancer les chars attelés de quatre coursiers. Je vois pour qui vous vous intéressez : il remportera la victoire celui pour qui vous faites des vœux ; les coursiers même semblent deviner vos intentions. Hélas ! quel grand cercle il décrit autour de la borne ! Que fais-tu ? ton rival rase la borne de plus près ! Que fais-tu, malheureux ! tu rends inutiles les vœux de la beauté ? Serre-moi fortement les rênes de la main gauche : c'est un mal-adroit que celui pour qui nous nous sommes intéressés... Romains, faites reprendre les rangs, et donnez le signal en secouant de tous côtés vos robes. Voilà qu'on reprend les rangs ; mais de peur que le mouvement des robes ne dérange l'économie de votre coëffure ; mettez-vous à l'abri sous un pan de la mienne.

Déjà la barrière se rouvre : les combattans prennent place, distingués chacun par une couleur particulière, et les coursiers s'élancent avec rapidité. Triomphe au moins cette fois ; pousse en avant, la carrière est libre. Fais que mes vœux, que ceux de ma maîtresse soient accomplis : ceux de ma maîtresse le sont ; les miens, pas encore. Il a gagné la palme, il faut que je la gagne à mon tour. La belle sourit, et ses yeux brillans parurent promettre quelque chose : c'est assez pour le moment, ailleurs vous acquitterez le reste.

ÉLÉGIE III.

VAS, crois qu'il existe des Dieux : l'infidelle a violé ses sermens, et elle est aussi belle qu'auparavant. Aussi longs qu'étoient ses cheveux avant son parjure, aussi longs ils sont depuis qu'elle a offensé les Dieux. Avant son crime, son teint de lys étoit relevé par l'éclat de la rose; son teint de lys est encore relevé par l'éclat de la rose : elle avoit le pied petit, la forme en est encore aussi mignone : elle avoit la taille grande et bien faite, sa taille est toujours grande et bien faite. Ils brillent encore comme un astre, ces yeux vifs avec lesquels la perfide m'en a si souvent fait accroire. Ainsi les Dieux eux-mêmes permettent aux belles de se parjurer sans cesse; la beauté élève au rang des Dieux. Je m'en souviens, il n'y a pas long-temps qu'elle prit à témoin de ses sermens, et ses yeux et les miens; il en a coûté des larmes aux miens. Dites, grands Dieux, si la parjure a pu vous tromper impunément, pourquoi ai-je porté la peine du crime d'autrui ? Ne regrettez-vous pas que la fille de Céphée ait été condamnée à mourir pour une mère disgraciée par la nature? Ce n'est pas assez que vous ayez été pour moi

des témoins inutiles; elle vous a trompés avec moi, et elle en triomphe avec impunité.

Me faudra-t-il aussi expier son parjure? Serai-je en même-temps, et dupe et victime de sa perfidie? Ou Dieu n'est qu'un vain nom, qu'une chimère imaginée pour en imposer à la sotte crédulité des peuples; ou, s'il existe vraiment un Dieu, il aime les tendres beautés, et il leur laisse à elles seules le pouvoir de tout faire. C'est contre nous que Mars s'arme d'un fer meurtrier; c'est contre nous qu'une main redoutable dirige la pointe de la lance de Pallas. C'est contre nous que se courbe l'arc flexible d'Apollon; c'est contre nous que la main puissante de Jupiter porte la foudre. Les Dieux, quoiqu'offensés, craignent de maltraiter les belles. Ils redoutent qui ne les craint point. Qui voudra désormais porter religieusement de l'encens sur leurs autels? C'est les hommes qui doivent avoir plus de grandeur d'ame.

Jupiter de sa foudre renverse les temples et les citadelles; mais il préserve de ses atteintes les femmes parjures. Combien ont mérité d'en être frappées! Ainsi périt la malheureuse Sémélé; sa complaisance fut la cause de son supplice. Si elle se fût soustraite aux recherches de son amant, le père de Bacchus n'eût point été chargé d'un fardeau que devoit porter sa mère. Mais pour-

quoi me plaindre, et accuser tout le ciel? Les Dieux ont aussi des yeux; les Dieux ont aussi un cœur. Moi-même, si j'étois dieu, je ne m'offenserois pas qu'une femme trompât ma divinité par un mensonge; moi-même j'attesterois par serment la vérité de ceux des belles, et je ne voudrois point passer pour un dieu farouche. Vous cependant, jeune beauté, usez avec plus de réserve du privilège, ou du moins ne faites point le tourment de mes yeux.

ÉLÉGIE IV.

CRUEL mari, tu as donné un gardien à ta tendre épouse : c'est en vain. Une femme se garde elle-même par honneur ; celle-là seule est vertueuse, qui ne l'est point par crainte. Celles que les obstacles seuls empêchent de mal faire, est déjà coupable. Je veux que vous ayez soustrait son corps à la prostitution ; son ame est adultère. Elle ne peut être gardée contre sa volonté. La pureté du cœur ne se conserve point avec des verroux, et l'adultère pénètre dans les prisons les mieux closes.

Celle qui peut commettre quelques fautes, en commet moins; la liberté émousse les aiguillons de la concupiscence. Crois-moi, cesse d'inviter au crime en le défendant, tu parviendras plus sûrement à ton but par un peu de complaisance.

J'ai vu naguère un coursier fougeux mordre en frémissant son frein et voler comme la foudre, quoiqu'on lui serrât fortement la bride, et s'arrêter tout-à-coup, dès qu'il sentit les rênes flotter mollement sur son épaisse crinière.

Nous nous portons toujours vers ce qui nous est défendu, et les refus excitent nos désirs. Ainsi

Ainsi le malade soupire après l'eau qui lui est interdite. Argus avoit cent yeux à la tête : combien de fois il fut trompé par l'amour ! Malgré l'étroite et impénétrable prison où Danaé fut enfermée, vierge encore, elle n'en devint pas moins mère ; et Pénélope, sans être gardée, sut rester vertueuse au milieu des amans nombreux qui la courtisoient. Ce que l'on conserve avec soin excite nos desirs. La vigilance appelle le voleur. Il en est peu qui aiment ce qu'un autre néglige.

Ce n'est point la beauté de ton épouse, c'est ton amour qui fait qu'elle plaît. On lui croit de grands attraits, parce qu'elle te captive. Qu'une femme soigneusement gardée par son mari, n'ait point de vertu, qu'elle soit adultère, elle est aimée ; ses craintes donnent plus de prix à ses charmes. Dussiez-vous en être révolté, j'aime un plaisir défendu ; la seule qui me plaît est celle qui peut dire, je crains. Toutefois, quel droit avez-vous de tenir en esclavage, une beauté née pour être libre ? Laissons ces écarts aux nations barbares.

Vous voulez, sans doute, que son gardien puisse dire, j'ai joui ; que sa vertu ne fasse honneur qu'à votre esclave. C'est être un sot que de s'offenser de l'adultère d'une épouse ; c'est connoître bien peu les mœurs d'une ville où ne naquirent point sans crime les enfans de Mars et

d'Ilia, Romulus et Rémus. Pourquoi désirez-vous une belle femme, si elle ne peut vous plaire sans être vertueuse? Ces deux qualités sont incompatibles.

Si vous êtes sage, quittez cet air sévère; soyez un mari complaisant, loin d'en exercer les droits avec rigueur. Cultivez les amis que vous donnera votre épouse; elle vous en donnera beaucoup: ainsi vous obtiendrez sans peine un grand crédit; ainsi vous pourrez assister à des repas donnés par la galanterie; ainsi vous verrez votre maison ornée d'objets précieux que vous n'aurez point achetés.

ÉLÉGIE V.

Il étoit nuit, et le sommeil avoit fermé mes yeux fatigués, lorsque cette vision porta la terreur dans mon ame.

Sur le penchant d'une colline exposée au soleil du midi, étoit un bois sacré rempli de chênes touffus; dans leurs branches étoient cachés un grand nombre d'oiseaux. Au-dessous étoit une vaste plaine tapissée d'une agréable verdure, et arrosée d'un ruisseau qui rouloit ses eaux avec un doux murmure.

Je m'étois mis à l'ombre des feuillages pour me garantir de la chaleur; mais à l'ombre même des feuillages, je sentois la chaleur. Tout-à-coup une belle genisse vint paître les fleurs et les herbes entre-mêlées ensemble. Sa blancheur frappa mes regards. Elle surpassoit celle de la neige nouvellement tombée, et que le temps n'a point encore changée en eau limpide; elle surpassoit celle de l'écume d'une mer en courroux, et du lait qui vient d'être exprimé de la mamelle d'une brebis.

Un taureau l'accompagnoit. Cet heureux mari se reposa avec sa belle épouse, sur le tendre gazon. Ainsi couché, il remâchoit lentement

les herbes dont il venoit de se repaître. Tout-à-coup le sommeil parut lui ôter les forces, et sa tête armée de cornes se laissa tomber sur la terre où il étoit étendu. Dans ce moment une corneille fend rapidement les airs de ses aîles légères, et vient en croassant se poser sur le gazon. Trois fois elle porta un bec audacieux sur la poitrine de la blanche genisse: et trois fois elle en arrache du poil blanc.

Après avoir resté long-temps dans cet endroit, la genisse le quitta, abandonnant son taureau. Cependant une tache noire étoit empreinte sur sa poitrine. Dès qu'elle vit de loin d'autres taureaux qui paissoient ailleurs dans de vastes pâturages, elle courut rapidement se mêler avec eux, et paître un sol plus fertile.

O vous, interprête des visions nocturnes, si elles couvrent la vérité, dites-moi ce que signifie celle-ci. Sensible à ma prière, l'interprête des visions nocturnes, après avoir bien examiné tous les détails de la mienne, me fit cette réponse. Cette chaleur dont vous cherchiez en vain à vous garantir, à l'ombre des légers feuillages, c'est le feu de l'amour. La genisse, c'est votre maîtresse; sa couleur convient bien à une belle. Vous, vous êtes le taureau qui accompagne son épouse. Cette corneille qui d'un bec aigu déchiroit la poitrine de la genisse, c'est cette débauchée

qui fera tout pour changer le cœur de votre maîtresse. Si la genisse au bout de quelque temps, a abandonné le taureau, on vous laissera tristement coucher seul dans votre lit. Cette tache noire empreinte sur la poitrine de la genisse, annonce l'adultère dont sera souillé le cœur de votre maîtresse.

L'interprête avoit fini; je demeurai pâle et glacé, et mes yeux furent couverts d'une nuit profonde.

ÉLÉGIE VI.

FLEUVE, dont les rives limoneuses sont couvertes de roseaux, je cours chez ma maîtresse : arrête un moment le cours de tes eaux. Point de pont pour te passer ; point de barque qui me mène à l'autre rive, sans le secours d'un rameur, à l'aide seulement de la voile.

Je t'ai vu petit, je m'en souviens, et je n'ai point craint de te traverser à pied. Tes ondes mouilloient à peine mes talons. Aujourd'hui, grossi par la fonte des neiges des montagnes voisines, tu roules avec rapidité, dans un lit plus large, des eaux sales et bourbeuses.

Que me sert d'avoir fait tant de diligence, d'avoir donné peu de temps au repos, et d'avoir dévancé le jour ? s'il me faut rester ici, s'il n'est aucun moyen pour moi de porter le pied sur l'autre rive. Que n'ai-je les aîles qu'avoit le héros fils de Danaé, lorsqu'il emportoit cette tête fameuse hérissée d'affreux serpens ? Que n'ai-je ce char qui, le premier, nous apporta les dons de Cérès, et l'art de les semer sur la terre ?

Pourquoi rappeler les mensonges des anciens poëtes ? Ces prodiges ne se sont jamais vus, ne

se voient point, ne se verront jamais. Renferme-toi plutôt dans ton premier lit, fleuve, qui baignes aujourd'hui des rives si écartées; et puisse-tu à ce prix couler éternellement. Crois-moi, fleuve rapide, tu n'échapperas pas à la haine publique, si tu es accusé d'avoir arrêté les pas d'un amant.

Les fleuves devroient favoriser les entreprises des jeunes amans : les fleuves ont eux-mêmes senti les atteintes de l'amour. Inachus, dit-on, pâlit à la vue de Mélie, nymphe de Bithynie, et dans ses froides sources, il sentit le feu de l'amour. Troye n'avoit point encore soutenu deux ans de siège, lorsque Néera fixa tes regards, ô Xanthe! Que de contrées diverses ne fit point parcourir à Alphée, l'amour de la nymphe arcadienne? Et toi, Penée, tu cachas, dit-on, dans les terres des Phthiens, Creuse, promise à Xanthe.

Parlerai-je d'Asope, que charma la guerrière Thebé, Thebé qui devoit donner le jour à cinq filles. Si je te demande, Achéloüs, où sont aujourd'hui tes cornes, tu me diras avec douleur qu'elles ont été brisées par Hercule en courroux. Ce qu'il n'eût point fait pour Calydon, pour l'Etolie toute entière, il le fit pour la seule Déjanire. Ce riche fleuve, le Nil, qui se décharge par sept embouchures, et cache si bien la source de ses eaux abondantes, ne put, dit-on, éteindre

avec toutes ses ondes, le feu dont il brûloit pour la fille d'Asope Evodné. Afin de pouvojr embrasser la fille de Salmonée, sans la mouiller, Enipé ordonna que les eaux se retirassent, et, dociles à sa voix, les eaux se retirèrent.

Je ne te passerai point sous silence, toi qui roulant tes eaux écumeuses à travers les rochers creusés par les années, vas arroser les fertiles campagnes de Tibur; toi, à qui plût Ilia, quelque défigurée qu'elle fût, s'étant arraché les cheveux et sillonné les joues avec les ongles. Déplorant le sacrilège de son oncle, et le coupable attentat de Mars, elle erroit pieds nuds dans les lieux les plus solitaires. Du milieu de ses eaux rapides, le fleuve généreux l'apperçut, et levant la tête au-dessus des ondes, il lui dit : Pourquoi côtoyez-vous mes rives avec un air chagrin, digne descendante du lidéen Laomédon, Ilia? Que sont devenus vos charmes? où courez-vous, seule, sans que vos cheveux en désordre soient liés d'une bandelette blanche? Pourquoi pleurez-vous? pourquoi flétrissez-vous vos beaux yeux par des larmes éternelles? Pourquoi vous meurtrissez-vous la poitrine d'une main insensée et cruelle? Il n'y a qu'un cœur de roche ou de bronze, qui puisse voir sans émotion couler des larmes sur des joues délicates. Ilia, cessez de craindre; notre palais vous est

ouvert. Tous nos fleuves sont à vos ordres ; cessez de craindre, Ilia. Vous serez la reine de plus de cent nymphes, car plus de cent nymphes habitent nos eaux. Ne me dédaignez point, c'est la seule grace que je vous demande, illustre rejeton de Troye. Mes présens seront au-dessus de mes promesses.

Il dit, et la nymphe, les yeux modestement fixés vers la terre, répandoit des torrens de larmes sur son sein ; trois fois elle s'efforça de fuir, trois fois elle s'arrêta sur le bord des eaux profondes, la crainte lui ôtant la force de courir. A la fin, s'arrachant les cheveux d'une main suïcide, elle fit entendre ces tristes sons d'une bouche tremblante : Hélas ! plût au ciel que mes os, quand j'étois vierge encore, eussent été recueillis et renfermés dans le tombeau de mes pères ! Pourquoi suis-je invitée à l'hymen, vestale infâme, indigne d'approcher des feux sacrés d'Ilion ? Que tardé-je davantage ? Voilà que le public me montre au doigt comme une adultère ; plus de cette pudeur si chantée, qui se peint sur le front. Elle n'en dit pas davantage, et se couvrant les yeux de sa robe, elle se précipite en désespérée au milieu des eaux rapides. On dit que le Dieu complaisant la soutint en passant ses mains sous sa poitrine, et qu'ensuite, il l'associa légitimement à son lit.

Et toi, qui me retiens ici, il est à croire que tu as aussi brûlé pour quelque belle; mais vos crimes sont ensevelis dans les bois et dans les forêts. Pendant que je parle, les eaux vont grossissant au loin, et déjà elles ne peuvent plus être contenues dans son lit profond. Qu'ai-je à démêler avec toi, fleuve furieux? Pourquoi mets-tu obstacles à nos plaisirs mutuels? Pourquoi m'arrêtes-tu brutalement au milieu de mon voyage? Encore si tu roulois des eaux qui t'appartinssent, si tu étois un fleuve fameux, connu au loin par tout l'univers: mais tu n'as point de nom; formé de ruisseaux périssables, tu n'as point de source, point de demeure assurée. Ce qui te tient lieu de sources, ce sont les pluies et les neiges fondues, richesses que tu dois au paresseux hiver. Ou tu charies des eaux bourbeuses pendant la saison des frimats, ou ton lit à sec, coupe inutilement pendant l'été une terre aride. Quel voyageur alors put étancher sa soif à tes eaux, et s'écrier avec reconnoissance: puisse-tu couler sans cesse!

Ton cours est funeste aux troupeaux, plus funeste encore aux campagnes; d'autres peut-être en seront émus, moi je ne suis sensible qu'au dommage que j'endure. Hélas! insensé! je lui racontois les amours des fleuves! Quelle honte d'avoir fait entendre de si grands noms à un

infâme ! Je ne sais dans quelle attente j'ai pu parler des fleuves Achéloüs et Inachus; j'ai pu prononcer ton nom, ô Nil !

Pour toi, torrent bourbeux, je te souhaite pour récompense de sentir toujours les ardeurs du soleil, et d'éprouver toujours des hivers secs et arides.

ÉLÉGIE VII.

Non, ma maîtresse n'est ni belle ni attrayante; ou peut-être ne m'a-t-elle point fait assez long-temps désirer ses faveurs. Inutilement je l'ai tenue entre les bras: languissant et mou, je n'ai fait, ô crime! que peser sur le lit comme une masse immobile. Tout brûlant de désir, comme elle en brûloit elle-même, je n'ai pu jouir; l'organe du plaisir s'est trouvé sans vie. Elle entrelaçoit autour de mon cou ses bras blancs comme l'ivoire et la neige qui couvre le mont Sithou; elle me donnoit des baisers lascifs, cherchant ma langue avec la sienne; elle glissoit amoureusement sa cuisse sous la mienne; elle me disoit mille douceurs, m'appeloit son maître, ajoutant tout ce qu'on peut dire pour échauffer la passion: et mes membres, comme s'ils eussent été frottés de froide ciguë, sont demeurés engourdis et n'ont pu remplir ses désirs. Je suis resté comme un tronc immobile, comme un poids inutile; et elle a pu douter si j'étois un être réel ou une ombre vaine. Que serai-je dans la vieillesse, si toutefois j'y arrive, lorsque dès ma jeunesse je suis sans vigueur.

Hélas ! quelle honte ! je suis jeune et époux, et ma belle amie n'a point senti que je fusse jeune et époux. Ainsi sort de son lit l'auguste prêtresse, pour aller garder les feux sacrés ; ainsi la chaste sœur se sépare d'un frère chéri. Naguère j'acquittai ma dette deux fois avec la blonde Chlidé, trois fois avec la blanche Pitho, trois fois avec Libas ; et je me souviens que, pressé par Corinne, dans une courte nuit, neuf fois je soutins l'assaut.

Aujourd'hui, est-ce la force d'un poison thessalien qui me rend les membres languissans ? Est-ce quelqu'enchantement, quelqu'herbe vénimeuse qui me réduisent à cet état déplorable ? Ou quelque magicienne auroit-elle gravé mon nom sur de la cire carthaginoise, et m'auroit-elle enfoncé son aiguille dans le foie ?

Les enchantemens font sécher l'épi, qui bientôt n'est plus qu'une herbe stérile ; les enchantemens tarissent les sources des fontaines : ils détachent le gland du chêne, la grappe de la vigne, et font tomber les fruits des arbres, sans qu'on les agite. Qui empêche que l'art magique n'engourdisse aussi les nerfs ? Peut-être est-ce là ce qui m'a rendu impuissant. Ajoutez la honte d'une pareille foiblesse ; la honte elle-même me glaçoit, et elle fut la seconde cause de mon malheur.

Quelle beauté je n'ai fait que voir et toucher ! Ainsi la touche aussi la toile qui la couvre. A son approche, le roi de Pyle eût pu rajeunir, et Tithon se fût senti des forces au-dessus de son âge. Je la possédois pour épouse, et elle n'a point trouvé en moi un époux. Quels nouveaux vœux formerai-je aujourd'hui ? Sans doute les Dieux tout-puissans se sont repentis de m'avoir accordé un présent dont j'ai fait un si honteux usage.

Je désirois d'être admis chez ma maîtresse, j'y ai été admis ; d'en recevoir un baiser, je l'ai reçu ; de coucher près d'elle, j'y ai couché : quel fruit ai-je tiré de tant de bonheur ? J'ai été comme celui qui possède un royaume sans régner ; comme l'avare au milieu de ses riches trésors, auxquels il craint de toucher.

Ainsi ce prince indiscret brûle de soif au milieu des eaux, et voit près de lui des fruits qu'il n'atteindra jamais. Ainsi le pontife quitte le matin sa tendre épouse, pour aller de suite sacrifier aux Dieux immortels. Mais, sans doute, elle ne m'a point assez prodigué de ces baisers chauds et brûlans ; elle n'a point mis tout en œuvre pour m'émouvoir et m'échauffer. Elle eût pu émouvoir par ses caresses, et les durs chênes, et l'inflexible diamant, et les rochers insensibles. Oui, elle peut du moins émouvoir tout être vivant,

tout homme ; mais alors je fus sans vie, et je cessai d'être homme. Quel plaisir feroient à un sourd les chants mélodieux de Phamius ? Quel plaisir feroit un beau tableau au malheureux Tamyras ?

Cependant, quels plaisirs ne m'étois-je pas promis d'avance ? Quelles postures, quels mouvemens n'avois-je pas imaginés, ne m'étois-je pas figurés? et mes membres, ô honte ! sont demeurés comme morts, plus languissans et plus flétris que la rose cueillie de la veille.

Aujourd'hui, qu'il n'est plus temps, ils sentent leur vigueur et leur force ; ils demandent à agir, à combattre. Vas dans l'ombre ensevelir ta honte, partie la plus dangereuse de notre être. Je viens d'être dupe de tes promesses : tu as trompé ma maîtresse ; tu m'as fait trouver en défaut ; tu m'as fait éprouver le plus sensible affront, le plus funeste dommage.

Ma maîtresse même ne dédaigna pas de l'agiter de sa main délicate, pour la réveiller de son engourdissement ; mais voyant que rien ne pouvoit lui rendre la vie, et qu'elle étoit toujours insensible et languissante : pourquoi te joues-tu de moi, dit-elle ? Qui te forçoit, insensé, de venir, malgré toi, partager mon lit ? Ou tu as été ensorcelé par la magicienne du mont Æéa, ou

tu t'es épuisé auprès d'une autre avant de venir.

A l'instant elle saute du lit, retroussant la toile qui la couvroit, et ne craint point de s'enfuir pieds nuds. Ses femmes pouvoient s'appercevoir que son amour avoit été trompé : elle se baigna, pour se soustraire à cette infamie.

ÉLÉGIE

ÉLÉGIE VIII.

Qui désormais fera cas des beaux-arts, ou mettra quelque prix à la tendre poésie ? Jadis l'esprit étoit préféré à l'or : aujourd'hui l'on est barbare, quand on n'a rien. Lorsque mes ouvrages ont eu l'avantage de lui plaire, moins heureux qu'eux, je ne puis être admis auprès d'elle ; on m'a comblé d'éloges, et l'on me ferme la porte. Avec de l'esprit, je mène sans honneur une vie errante. Voyez ce nouvel enrichi, qui doit son revenu à ses blessures, ce chevalier, qui s'est baigné dans le sang ; on me le préfère !

Pouvez-vous, ma tendre amie, le serrer entre vos beaux bras ? Pouvez-vous vous laisser serrer entre les siens ? Ignorez-vous que ce front portoit ordinairement le casque ; que ce flanc qui vous est dévoué, étoit armé d'une épée ? Sa main gauche, à laquelle sied mal cet anneau d'or qu'il obtint tard, a porté le bouclier ; touchez sa droite, elle a été teinte de sang. Pouvez-vous toucher une main coupable de meurtres ? Hélas ! qu'est devenu ce cœur si sensible ?

Voyez ces cicatrices, tristes vestiges d'anciens combats ; il a payé de son sang tout ce qu'il possède. Peut-être vous raconte-t-il combien il a égorgé

d'hommes : et vous, avare, vous touchez des mains qui s'avouent si coupables! Moi, cependant, moi, ministre pur des Muses et d'Apollon, je chante inutilement des vers à une porte inflexible.

Vous qui êtes sage, ne cherchez point à acquérir nos inutiles connoissances : apprenez plutôt à suivre les camps guerriers, à marcher en bataille. Au lieu de faire des vers, guidez au combat la première cohorte. Cette fonction pourroit t'être confiée, Homère, si tu le désirois. Jupiter savoit bien que rien n'est plus puissant que l'or. Aussi fut-il lui-même le prix d'une vierge séduite.

Tant qu'on ne vit point de récompense à attendre, le père fut intraitable et la fille inflexible; il fut impossible de forcer les portes d'airain de la tour impénétrable. Mais quand l'adroit séducteur se montra avec des présens, la belle se livra elle-même, et accorda tout ce qui lui fut demandé. Il n'en étoit pas ainsi sous le règne du vieux Saturne. La terre cachoit profondément, dans ses entrailles, toutes les richesses. L'airain et l'argent, l'or et le fer, elle les avoit enfouis jusqu'auprès des mânes; on n'en voyoit point de lingots. Mais elle donnoit des biens plus précieux. Elle faisoit croître le bled sans culture; elle couvroit les arbres de fruits, et faisoit couler le miel sur les chênes creux.

Personne ne sillonnoit péniblement les champs

avec la charrue ; nul arpenteur n'y traçoit des limites. La rame mobile ne soulevoit point les eaux de la mer ; les humains ne connoissoient point de route au-delà de ses rivages.

Tu as tourné ton industrie contre toi-même, ô homme ! tu as été ingénieux à te tourmenter toi-même. Pourquoi avoir environné les villes de murailles et de tours ? Pourquoi avoir mis des armes dans des mains ennemies ? Pourquoi avoir bravé la mer ? la terre ne t'eût-elle pas suffi ? Que n'as-tu cherché aussi à te faire dans le ciel un troisième empire ? Tu t'efforces, il est vrai, autant qu'il est en toi, de t'y élever. Quirinus, Bacchus et Alcide ont chacun leur temple. César même vient d'en obtenir un. Nous arrachons, du sein de la terre, l'or massif, au lieu d'en cueillir les moissons.

Le guerrier s'enrichit en versant le sang ; le sénat est fermé aux pauvres : la richesse donne les honneurs. De-là cette morgue du juge, cette fierté du chevalier.

Qu'ils possèdent tout : que le champ de Mars, que la place publique leur soient dévoués ; qu'ils disposent de la paix et des guerres cruelles ; seulement, que leur avidité ne nous enlève point l'objet de nos amours : c'en est assez. Qu'ils permettent que le pauvre possède quelque chose. Mais aujourd'hui, une belle fût-elle aussi sévère que

les farouches Sabines, elle est traitée en esclave par celui qui peut lui faire beaucoup de présens.

Un gardien me repousse : on craint un mari; que je porte des présens, l'un et l'autre me laissent la maison libre. O ! s'il est un Dieu vengeur d'un amant méprisé, qu'il réduise en poussière des richesses si mal acquises !

ÉLÉGIE IX.

Si la mère de Memnon, si la mère d'Achille pleurèrent leurs fils, si les augustes Déesses ne sont point insensibles aux funestes coups du destin, laisse aller tes cheveux en désordre, plaintive Elégie. Hélas! aujourd'hui ce nom ne te convient que trop! Ce poëte qui te fut dévoué, qui fit toute ta gloire, Tibulle n'est plus qu'un corps sans vie; il brûle sur le bucher.

Vois le fils de Vénus: il porte son carquois renversé; il a brisé son arc, il a éteint son flambeau. Vois comme il marche tristement, les aîles abaissées; comme il se frappe la poitrine d'une main impitoyable: ses cheveux épars sur son col, sont mouillés de larmes; il gémit, il sanglotte. Tel il sortit, dit-on, de ton palais, belle Jule, pour aller aux funérailles de son frère Enée. Vénus elle-même n'a pas été moins sensible à la mort de Tibulle, qu'elle ne le fut au malheur de ce jeune homme, auquel un sanglier féroce perça les flancs. Cependant, nous autres poëtes, on nous regarde comme des êtres sacrés; on nous appelle enfans chéris des Dieux. Quelques-uns même nous croient quelque chose de divin. Mais

la mort inflexible ne respecte ni le sacré ni le profane. Rien ne peut échapper à ces invisibles mains.

De quel secours fut, au chantre ismarien, Orphée, la puissance des auteurs de ses jours? Que lui servit d'avoir captivé les bêtes féroces par ses chants mélodieux. Ælinus eut le même père que lui, et Ælinus en fut pleuré sur sa lyre lugubre, au fond des forêts profondes. Ajoutez le poëte méonien, dont les ouvrages sont comme une source intarissable, où puisent les poëtes, comme dans les fontaines de l'Hyppocrêne. Il a eu aussi son dernier jour. Il a aussi été précipité au fond du noir Averne. Les vers seuls échappent aux buchers avides; l'ouvrage des poëtes est immortel. Toujours on parlera du siège de Troye, et de cette toile fameuse dont l'artifice prolongea si long-temps la trame. Ainsi vivront dans tous les siècles Némésis et Délie; l'une dernière amie de Tibulle, l'autre premier objet de ses amours.

Quel avantage retirerez-vous d'avoir assisté aux cérémonies saintes? Que servent maintenant les sistres égyptiens? Quelle est votre récompense d'avoir couché seul? Lorsque je vois les bons enlevés par la Parque inhumaine, pardonnez-moi cet aveu, je suis tenté de croire qu'il n'existe point de Dieux. Vivez vertueux, vous n'en mourrez pas moins: assistez aux sacrifices, et la barbare

mort vous arrachera des temples pour vous précipiter dans le tombeau.

Reposez-vous sur la beauté de vos poésies : voilà que Tibulle n'est plus. A peine reste-t-il de ce grand homme de quoi remplir une petite urne. Les flammes d'un bucher t'ont donc consumé, poëte sacré : elles n'ont point respecté tes foibles restes, elles les ont dévorés. Elles auroient pu réduire en cendres les temples dorés des Dieux immortels, puisqu'elles ont commis un tel crime.

La Déesse du mont Eryx détourna ses regards, et ne put même, selon quelques-uns, retenir ses larmes. Toutefois son sort seroit plus à plaindre, si, comme inconnu, il eût été enterré sans pompe dans le pays des Phéaciens. Ici du moins, à son dernier soupir, sa mère lui a fermé les yeux ; elle lui a rendu les derniers devoirs. Ici sa sœur, arrachant ses cheveux en désordre, a partagé la douleur de sa malheureuse mère. Némésis même et Délie, s'unissant à sa famille, l'ont embrassé pour la dernière fois ; elles n'ont point abandonné ton bucher. Ton amour pour moi fut plus heureux, lui dit Délie en se retirant, tu as vécu tant que j'ai été l'objet de ta flamme. Pourquoi, reprit Némésis, vous affligez-vous de la perte que je fais ? Il m'a serrée en mourant de sa défaillante main.

Toutefois s'il reste quelqu'autre chose de nous, qu'un nom et une ombre, Tibulle habitera les plaines de l'Elysée. Venez au devant de lui, le front couronné de lierre, docte Catulle; venez avec votre cher Calvus. Viens-y aussi, Gallus, si tu n'étois pas coupable d'avoir offensé un ami, quand tu as versé ton sang et tranché le fil de ta vie.

Voilà les ombres qu'accompagnera la tienne, élégant Tibulle, si ton ombre a augmenté le nombre des ames sensibles. Puissent tes os reposer en sûreté dans leur urne; puissent la terre ne point peser sur ta cendre!

ÉLÉGIE X.

Le temps est venu de célébrer les sacrifices annuels de Cérès : que les jeunes beautés couchent seules dans leur lit. Blonde Cérès, dont les cheveux délicats sont couronnés d'épis, pourquoi nous interdisez-vous le plaisir le jour de votre fête. Par-tout les nations publient votre munificence, ô Déesse! Nulle autre ne porte moins envie au bonheur des humains. Jadis les sauvages habitans des campagnes ne cuisoient pas de pain; une *aire* étoit un nom inconnu sur la terre. Mais on cueilloit le gland sur les chênes, nos premiers oracles. Le gland et l'herbe tendre étoient toute leur nourriture.

Cérès, la première, fit grossir la semence au milieu des champs, et coupa avec la faux les épis dorés. La première, elle força les taureaux à porter le joug, et fendit la terre trop long-temps inculte, avec la dent aiguë de la charrue. Qui croira qu'elle aime à voir couler les larmes des amans, qu'elle est honorée par leurs privations, par leur séparation ? Quoiqu'elle aime les campagnes fertiles, elle n'est point sauvage; son cœur n'est point insensible à l'amour. J'en

prends les Crétois à témoin. Tout n'est point fiction chez les Crétois, orgueilleux d'avoir nourri Jupiter dans leur contrée.

Ce fut au milieu d'eux que celui qui gouverne la voûte céleste, suça dans son enfance le premier lait de ses lèvres délicates. Leur témoignage est bien digne de foi : la vivacité en est garantie par leur illustre nourrisson, et je ne pense pas que Cérès désavoue une foiblesse connue. Cette Déesse avoit vu, sur l'Ida de la Crète, le jeune Jasius, atteindre d'une main sûre le dos des bêtes féroces.

A sa vue, son tendre cœur s'enflamma tout-à-coup; et elle se trouva partagée entre l'honneur et l'amour. L'amour triompha de l'honneur; et les plaines devinrent arides, et les semences ne rapportèrent presque rien. Après avoir péniblement labouré son champ, après avoir sillonné avec la charrue une terre rebelle, après y avoir également versé la semence, le cultivateur vit ses vœux trompés. La Déesse qui préside aux moissons étoit retirée au fond des bois. Sa longue chevelure n'étoit plus parée d'épis.

La Crète seule fit cette année-là une récolte abondante. Tous les lieux par où avoit passé la Déesse étoient couverts de moissons. L'Ida lui-même voyoit jaunir l'épi, là où croissoit le chêne, et le sanglier féroce se repaissoit de froment. Le

législateur Minos souhaita, pour ses états, plusieurs années pareilles : il souhaita que l'amour de Cérès durât long-temps. La peine que vous eussiez éprouvée, blonde Déesse, s'il vous eût fallu coucher seule, je suis forcé de l'endurer aujourd'hui, jour de votre fête!

Pourquoi suis-je triste, quand vous trouvez une fille, quand vous la voyez occuper un trône au-dessous de celui de la seule Junon. Les jours de fête invitent aux plaisirs de Vénus, aux champs joyeux, aux délices de la table : voilà les présens qu'il convient d'offrir aux Dieux, maîtres de l'univers.

ÉLÉGIE XI.

J'ai souffert beaucoup et long-temps ; mais enfin tes caprices ont mis ma patience à bout. Quitte un cœur fatigué, honteux amour. Oui, j'ai secoué le joug, et brisé des fers que je ne veux plus porter, et que je rougis d'avoir portés. Je suis vainqueur, je foule au pied l'amour dompté; mon front s'est enfin armé d'un croissant. Du courage et de la fermeté : un jour tu goûteras le fruit d'un moment de souffrance. Combien de fois des malades ont été guéris par le suc amer des plantes. Quoi ! j'ai pu, après avoir essuyé de si fréquens refus, m'oublier au point de coucher sur la dure à ta porte ! J'ai pu, tandis que tu tenois je ne sais qui entre tes bras, faire sentinelle, comme un esclave, devant une maison qui m'étoit fermée !

J'ai vu ton amant sortir de chez toi, tout fatigué, montrant par sa démarche, combien il étoit épuisé. Toutefois, j'ai moins souffert de le voir, que je n'ai été humilié d'en avoir été vu. Puissent mes ennemis essuyer un pareil affront ! Quand ai-je manqué de me trouver à tes côtés, à la promenade ? J'étois ton gardien, ton mari, ton écuyer. Mes vers en ton honneur t'attiroient les re-

gards du peuple ; et mon amour te donnoit un grand nombre d'amans.

Rappellerai-je les honteux mensonges de ta langue trompeuse, et les sermens, qu'au mépris des Dieux, tu as violés pour me perdre ? Rappelerai-je ces festins où tu t'entretenois par signes avec de jeunes galans ; où, par des gestes concertés, vous déguisiez le sens de vos paroles ? On m'avoit dit qu'elle étoit malade : à l'instant je cours chez elle tout éperdu ; j'arrive, et elle n'étoit point malade pour mon rival.

Voilà, sans parler de bien d'autres choses, ce que j'ai eu la patience de souffrir souvent. Cherches-en aujourd'hui un autre à ma place, qui puisse les endurer. Déjà ma pouppe, parée d'une couronne qui doit acquitter mes vœux, fend lentement les eaux de la mer, qui se soulèvent avec bruit.

Plus de ces caresses, plus de ces paroles autrefois si puissantes : elles sont désormais inutiles ; je ne suis plus fou comme je l'étois. Mais quelle est cette lutte entre l'amour et la haine qui se disputent la possession de mon cœur ? Hélas ! peut-être l'amour est vainqueur ! Je haïrai, si je le puis ; si je ne le puis pas, j'aimerai malgré moi.

Le taureau n'aime point le joug ; il le hait, et cependant il le porte. Je fuis le crime, et la beauté me rappelle ; je déteste le méchant caractère,

et j'aime l'extérieur de la personne. Ainsi, je ne puis vivre ni sans toi, ni avec toi; et je ne sais moi-même ce que je désire ! Je voudrois que tu fusses, ou moins belle, ou moins méchante. Qu'ont de commun la méchanceté et la beauté ? Tes actions excitent la haine: ta figure rappelle l'amour.

Que je suis malheureux ! Ses attraits sont au-dessus de ses défauts. Pardonne; je t'en conjure, par ce lit que tu as partagé avec moi, par tous les Dieux, que je prie de se laisser souvent tromper par toi; par ta figure, qui est pour moi comme une auguste divinité; par tes beaux yeux, qui ont charmé les miens : quelle que soit ton humeur, tu seras toujours mon amie. Choisis seulement si tu veux que je t'aime par goût ou par contrainte. Mais, que ne déployé-je la voile, que ne profité-je des vents favorables, plutôt que de rester ici, réduit à aimer malgré moi !

ÉLÉGIE XII.

Quelle fut cette triste journée, où vous m'annonçâtes, lugubres oiseaux, que je serois toujours malheureux dans mes amours ? Quelle étoile soupçonnerai-je de traverser ma destinée ? Quels Dieux accuserai-je de me faire la guerre ? La belle qui naguère se disoit tout à moi, dont je fus d'abord le seul amant, me fait craindre d'avoir bientôt mille rivaux.

Me trompé-je ? ou mes écrits ne l'ont-ils point fait connoître ? Oui elle doit à mes talens poétiques, d'avoir des courtisans. Qu'avois-je besoin, en effet, de faire l'éloge de sa beauté ? Si elle vend ses faveurs, c'est moi qui en suis coupable. Préconiseur de ses charmes, je suis cause qu'elle plaît ; je lui ai moi-même amené des amans, et je leur ai ouvert la porte de mes propres mains. Les vers sont-ils utiles ! J'en doute ; mais certes ils m'ont fait bien du mal : ils ont empoisonné mon bonheur.

Je pouvois chanter Thèbes, Troye, et les exploits de César ; et la seule Corinne m'a échauffé la verve. Plût au ciel que j'eusse fait des vers sans la faveur des Muses, et que Phœbus m'eût abandonné au milieu de mon ouvrage ! Cepen-

dant, on n'a pas coutume d'ajouter foi au témoignage des poëtes. Pourquoi mes paroles n'ont-elles pas été sans poids ? C'est à nous que Scylla, qui arracha les cheveux blancs de son père, doit les chiens furieux qui aboient à sa ceinture. Nous avons donné des aîles aux pieds, des serpens pour chevelure, et fait monter un cheval aîlé au fils d'Abas victorieux.

Nous avons aussi étendu Tytius sur un espace immense, et donné à un chien trois gueules, et une crinière de serpens. Nous avons donné cent bras à Encelade pour lancer des traits, et rendu des hommes esclaves d'êtres demi-femmes. Nous avons enfermé les vents éoliens dans des outres du roi d'Itaque : le traître Tantale souffre la soif, même au milieu des eaux. Nous avons fait de Niobé un rocher, et d'une nymphe un ours. L'oiseau de Cécrops, chante l'odrysien Itys. Jupiter se change en oiseau ou en or ; ou bien il fend les ondes, sous la forme d'un taureau, emportant une nymphe sur son dos.

Parlerai-je de Prothée, de ces dents qui furent la sémence des Thébains ? Dirai-je qu'il fut des taureaux qui vomissoient la flamme ; que l'ambre couloit des yeux de tes sœurs pleurant ta mort, malheureux conducteur d'un char brillant ; que des navires sont devenus des Déesses des eaux ; que le jour s'éclipsa à la vue de l'abominable festin

festin d'Atrée ; que des rochers insensibles furent dociles au son d'une lyre.

La licence des poëtes ne connoît point de bornes, et leur imagination féconde ne s'astreint point à la fidélité de l'histoire. Ainsi les louanges données à ma maîtresse auroient dû paroître exagérées ; mais votre crédulité fait mon malheur.

ÉLÉGIE XIII.

COMME j'avois épousé une femme née au pays fertile des Falisques, j'ai vu ces murs que vous avez vaincus, Camille. Les prêtres se disposoient à célébrer la fête de Junon par des jeux solemnels, et par le sacrifice d'une genisse du pays. Ce fut pour moi un puissant motif de m'arrêter; je voulus voir cette cérémonie, quoiqu'on parvienne difficilement au lieu où elle se fait, par un sentier étroit et montueux.

Il existe un ancien bois que rendent très-sombre des arbres touffus et serrés. A le voir, on croit aisément qu'un Dieu y préside. Un autel reçoit les prières et l'encens offerts par la piété. Cet autel antique est d'une construction simple et sans art. De-là, au premier son de la trompette, le cortège pompeux part et s'avance par des chemins tapissés. On conduit, au milieu des applaudissemens du peuple, des genisses blanches, nourries dans les pâturages des Falisques; et des veaux, dont le front n'est point encore menaçant; et l'humble porc, victime moins précieuse; et le chef du troupeau, aux cornes recourbées sur les dures tempes : la seule chèvre est odieuse à la

Déesse toute-puissante, parce que, dit-on, lorsqu'elle fuyoit à travers les bois, elle fut découverte par cet animal, et obligée de renoncer à sa fuite. Aussi les enfans encore aujourd'hui lui font la guerre à coups de traits, et il est le prix de celui qui l'a blessé.

Par-tout où doit passer la Déesse, de jeunes garçons et de timides filles, couvrent de tapis les larges chemins. L'or et les pierres précieuses brillent sur la chevelure des filles ; l'or brille aussi sur leur chaussure, et une robe magnifique leur descend jusqu'aux pieds. A la manière des anciens Grecs, elles sont vêtues de blanc, et portent les choses saintes sur leur tête. Les peuples gardent le silence, pendant que passe l'éclatant cortège, et la Déesse vient à la suite de ses prêtresses.

Les cérémonies de cette fête viennent de la ville d'Argos. Après le meurtre d'Agamemnon, Halesus quitta le séjour du crime, et abandonna le riche patrimoine de ses pères. Il erra long-temps dans sa fuite, et sur terre et sur mer; mais il fut assez heureux pour bâtir de ses mains une puissante ville. C'est lui qui apprit à ses Falisques à célébrer les fêtes de Junon. Puissent-elles m'être toujours favorables ainsi qu'à son peuple !

ÉLÉGIE XIV.

NON, je ne défends point que tu aies quelques foiblesses, puisque tu es belle ; mais que je n'aie point la douleur de les connoître. Je ne suis point assez rigide pour vouloir que tu sois honnête ; je demande seulement que tu fasses semblant de l'être. On n'est point coupable, quand on peut nier qu'on le soit ; et la seule faute qui déshonore, est celle que l'on avoue. Quelle est cette manie, de dévoiler, le jour, ce que la nuit couvre de son ombre, et de publier hautement ce que l'on fait en secret.

Une prostituée, avant que de se livrer à un Romain inconnu, met une porte bien close entre elle et le public ; et toi, tu cherches le déshonneur en publiant tes foiblesses ! tu es toi-même la dénonciatrice de tes désordres ! Prends un parti plus sage ; imite au moins les femmes honnêtes. Que je te croie vertueuse, quand même tu ne le serois pas. Vis comme tu vis ; seulement désavoue tes écarts, et ne rougis point de parler modestement en public. Il est un lieu fait pour la débauche : goûtes-y toute sorte de plaisirs; bannis-en la pudeur; mais dès que

tu en sortiras, que je ne voie plus rien de lascif. Ensevelis tes crimes dans ton lit. Là ne rougis point de te dépouiller de la toile légère qui voile tes charmes, et de soutenir sur ta cuisse celle de ton amant. Là, qu'il glisse sa langue entre tes lèvres de roses, et que l'amour varie en mille manières les jeux de Vénus. Là, n'épargne ni les douces paroles ni les caresses provoquantes ; et fais trembler ta couche par des mouvemens lascifs souvent répétés. Mais en reprenant tes vêtemens, fais lire sur ton visage que le crime t'effarouche, et que ta pudeur désavoue tes plaisirs obscènes. Trompe le public, trompe-moi moi-même ; mais que je l'ignore, et que je jouisse de ma sotte crédulité.

Pourquoi vois-je si souvent envoyer et recevoir des lettres ? Pourquoi l'un et l'autre côté de ton lit est-il foulé ? Pourquoi vois-je tes cheveux plus en désordre que le sommeil ne devroit les y mettre, et la trace d'une dent imprimée sur ton col ! Tu te contentes de ne pas commettre le crime sous mes yeux même. Mais si tu ne prends aucun soin de ta réputation, ménage au moins ma délicatesse. Mes sens s'égarent toutes les fois que tu t'avoues coupable : je meurs, et une sueur froide coule de tous mes membres. Alors j'aime, alors je

hais vainement ce qu'il m'est un besoin d'aimer; alors je voudrois être mort, mais avec toi.

Je ne ferai aucune information, je ne chercherai point à connoître ce que tu voudras me cacher; toute accusation contre toi sera fausse à mes yeux. Si cependant je te prends sur le fait, et que mes yeux soient témoins de ton déshonneur, soutiens que je n'ai pas bien vu ce que j'aurai vu bien réellement: le témoignage de mes yeux ne vaudra pas celui de ta bouche. Il t'est aisé de vaincre un homme qui désire de l'être. Que ta langue seulement se souvienne de prononcer ces mots: Je ne l'ai pas fait. Ce peu de paroles t'assurera la victoire; profites-en, et triomphe, sinon par la bonté de ta cause, du moins par la faveur de ton juge.

ÉLÉGIE XV.

CHERCHEZ un autre poëte, mère des tendres amours : je mets ici fin à mes Elégies, ouvrage d'un originaire des contrées Pélignienes. Ces plaisirs n'étoient point messéans à ma condition ; car, si cela est un avantage, j'ai hérité d'un grand nombre d'aïeux le titre de chevalier, et je ne le dois point au tumulte des armes.

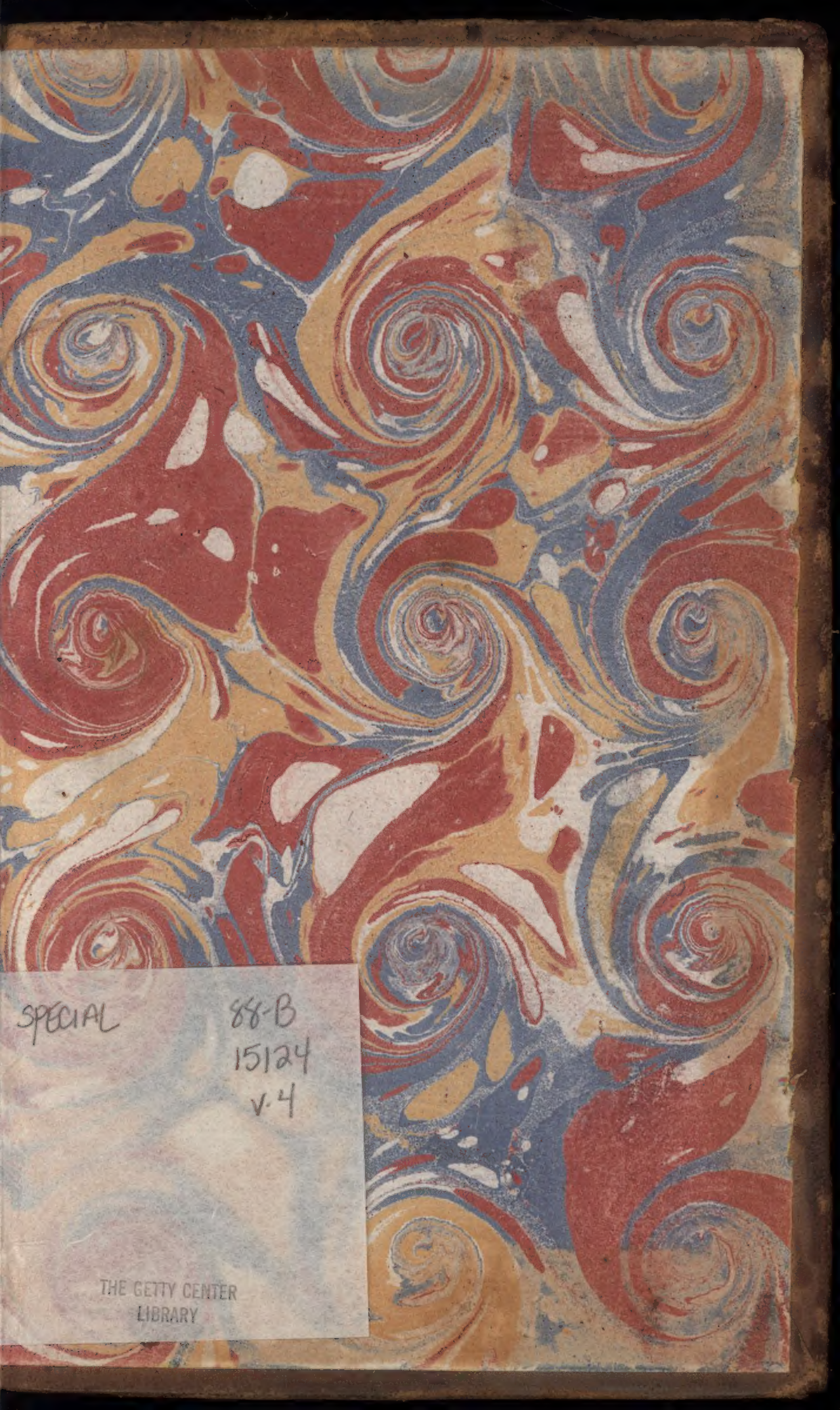
Mantoue se glorifie de Virgile, Véronne de Catulle, et moi je ferai l'honneur de la nation Pélignienne ; cette nation, à qui l'amour de la liberté fit soutenir une guerre honorable, dans le temps que Rome alarmée redoutoit les armes des alliés. Un jour, à la vue des murs de la marécageuse Sulmone, resserrée dans une étroite enceinte, le voyageur dira : O toi, qui as pu donner le jour à un si grand poëte, quelque petite que tu sois, tu es bien grande à mes yeux.

Tendre enfant que j'honore, et vous son aimable mère, arrachez de mon camp vos brillans étendards : le dieu au front couronné d'un croissant, Bacchus, agitant son thyrse redou-

table, me presse de lancer des coursiers vigoureux dans une plus vaste carrière. Délicates élégies, et toi, muse badine, adieu; vous survivrez à ma destinée.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.




SPECIAL
88-B
15124
v.4
THE GETTY CENTER
LIBRARY

